

rock & folk

SEX PISTOLS

JOHNNY ROTTEN



MORT D'UN GROUPE
INTERVIEW EXCLUSIVE



Palais des Congrès - Paris-Porte Maillot du 6 au 12 mars 1978

Exposition Haute Fidélité

Tous les jours de 10 h à 20 h.
Nocturne le samedi 11 mars jusqu'à 24 h.
Lundi 6 mars, entrée réservée aux professionnels.
Entrée : 13 F (Étudiants : 10 F).

Journées d'études

Tous les jours (sauf dimanche) de 10 h 15 à 12 h 30.

Programme artistique

Tous les jours de 14 h 30 à 20 h, concerts, récitals, spectacles, Diaporama.
Samedi 11 mars à 20 h 30, Nuit du Festival.
L'entrée au Festival donne libre accès aux manifestations artistiques.

Moyens d'accès

Métro : Porte Maillot (ligne n° 1).
Autobus : Porte Maillot 73, 82, PC.
Parking 1 500 places (accès direct au Festival).
Terminal Maillot (Cars Air France).

LE FESTIVAL PRÉSENTE :

Une exposition dynamique de matériels

panorama mondial de la haute Fidélité : chaînes haute Fidélité et leurs composants (amplis, pré-amplis, tuners, magnétophones et lecteurs de cassettes, chaînes compactes, enceintes, casques, micros, etc.) ; édition phonographique et facture instrumentale.
Tous les matériels présentés répondent aux caractéristiques de qualité définies par le Syndicat des Industries Electroniques de Reproduction et d'Enregistrement.

Des journées d'études

avec la collaboration d'éminentes personnalités appartenant à l'université, à la médecine, au monde musical, aux organismes de recherche et à l'industrie. Ces rencontres suscitent des échanges d'idées entre compositeurs, interprètes, ingénieurs, constructeurs et utilisateurs.

Un programme artistique

dense et de grande qualité : concerts, récitals, spectacles de variétés, jazz, avec le concours de Radio France et la participation de nombreuses sociétés étrangères de Radiodiffusion ; diaporama, promenades-concerts sur la Seine, proclamation du Palmarès des Grands Prix du Disque de l'Académie Charles Cros, Nuit du 20^e Festival.
L'Orchestre de Paris, sous la direction de Daniel Barenboim, organisera un concert en hommage à la musique polonaise, le jeudi 9 mars à 20 h 30. (location C.I.P., tél. : 758.27.08)

Programme détaillé sur simple demande.

Le Disque du Festival 1978

Un document sonore indispensable. Par ses plages de réglage technique et la sélection des œuvres qu'il propose, le Disque du Festival illustre les performances exceptionnelles de l'électro-acoustique.



Organisation S.D.S.A. : 20, rue Hamelin - 75116 Paris - Tél. 505.13.17
A partir du 4 mars - Palais des Congrès - Tél. 758.24.90.

Découvrez l'espace sonore de Tangerine Dream

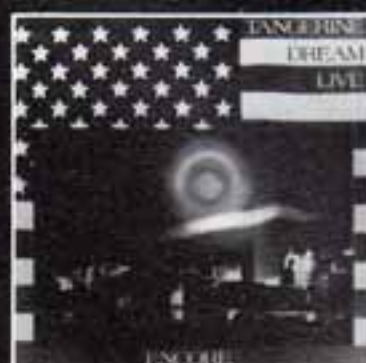
sur disques



Virgin 2933 723
3222 723



Virgin 2933 716
3222 716



Virgin 2676 714
3537 714



Virgin 2933 718
3222 718



Virgin 2473 721
3222 721



en concert

Dimanche 26 février
NANCY (Parc des Expositions)

Lundi 27 février
REIMS (Opéra)

Mardi 28 février
ROUEN (Parc des Expositions);

Mercredi 1^{er} mars
NANTES (Palais de la Beaujoire)

Vendredi 3 mars
DIJON (Palais des Congrès)

Samedi 4 mars
LILLE

Lundi 6 mars
PARIS (Palais des Congrès)

Mercredi 8 mars
BORDEAUX (sous chapiteau)

Judi 9 mars
TOULOUSE (Parc des Expositions)

Vendredi 10 mars
PAU (Parc des Expositions)



Dernière minute : **Mercredi 15 mars : MARSEILLE**
distribution exclusive Polydor

**6 Concerts
exceptionnels**

Bernard Lavilliers

du 7 au 12 Mars

à l'Olympia

Prix des Places: 20 à 35 Frs

Barclay

COUVERTURE

Johnny Rotten (Sex Pistols)
par Peter Mazel. Lettrage J.J.
Mahuteau.

ACTUALITÉS

Factory et TEE (47), Talking
Heads (51), Boomtown Rats
(53), Roger Dean (53), Terry
Kath (55), Millie Jackson
(57), Blue Jean (59).

ARTICLES

62

Les voix désincarnées em-
plissent les souterrains de la
ville, le même rythme robo-
tique fait battre le cœur de la
nuit jusqu'à demain: c'est la
bande sonore de la Nouvelle
Mutation, quand Disco de-
vient Diskö (par Yves Adrien).



Amanda Lear

66

L'Amérique, c'est loin. Là-
bas, Martin Circus s'appelle
Fleetwood Mac et Sheila
Linda Ronstadt. Oui. Alors,



Linda Ronstadt

au-delà de la sécheresse des
classements, le bilan des meil-
leures ventes anglo-saxonnes
de l'année 1977 peut faire
rêver un instant (par François
Ducray).

72

Après le requin géant, les
petits hommes verts. Steven
Spielberg, le nouveau jeune
homme en or d'Hollywood,
frappe encore. «Close En-
counters Of The Third Kind»
est tout autant le portrait d'une
certaine Amérique (ordinaire)
que celui des êtres venus d'il-
leurs (extraordinaires) - et le-
quel est le plus S.F.? (par
Philippe Garnier).

78

Blue Oyster Cult, Kansas,
Aerosmith et Meatloaf: qua-
tre monstres américains tra-
qués sur toute la largeur de
leur immense territoire, d'Est
en Ouest. Les cérémonies
changent, mais c'est bien la
même messe qui est dite (par
Patrick Coutin).

88

Le rock bien ordinaire du

samedi soir, sous la bâche fati-
guée des guinches de cam-
pagne. Un édifiant voyage au
pays du baloche, les pieds
dans la glaise, la tête loin des
étoiles (par Alain Dister).

99



Johnny Rotten

Tout le monde parle des Sex
Pistols, mais les Sex Pistols ne
parlent guère. Sauf à leur
magazine favori. Voici donc,
enregistrée à la veille de la
séparation du groupe, une rare
et édifiante interview d'un
Johnny Rotten apprivoisé (par
Hervé Muller).

106



François Béranger

Poète un peu, mais les pieds et
les mots bien ancrés dans la
réalité de tous les jours, c'est

François Béranger. Entre
chanson et rock, entre beau-
coup de modestie et pas mal
de succès (par Jacques Vas-
sal).

110

Loin des revivals et des nostal-
gies, Robert Gordon fait souf-
fler partout où il chante
l'esprit vrai du vrai rock and
roll - celui dont le nom est le
seul message. Et son guitariste
s'appelle Link Wray... (par
Philippe Manœuvre).

RUBRIQUES

Béret Basque (36), Boogie
Woogie (39), Cheap Thrills
(43), Comix Parade (29),
Concerts (149), Courrier (17),
Erudit Rock (114), Fous du
Folk (153), Flashes (45), Jazz
(32), Images (27), Mekanik
Pop (156), Presse Livres (31),
Rock Biz (22), Singlé (35),
Soul (61), Tablateur (161),
Télégrammes (25), Vibrations
(41).



Editions du Kiosque Administration.
Rédaction et Publicité, 9, rue Chap-
tal, 75009 Paris. Tél.: 285-10-20
(lignes groupées). Revue mensuelle.
Numéro 134, mars 1978. Abonne-
ments: France et zone franc, 1 an
(12 numéros): 62,50 F. Etranger,
1 an: 75 F français. Voir bulletin
d'abonnement page 167).

Directeur: Robert Baudet, Rédac-
teur en chef: Philippe Koechlin. Se-
crétaire de rédaction: Philippe Parin-
gaux. Secrétaire général de la redac-
tion: Jean Tronhot. Comité de
rédaction: Philippe Koechlin, Phi-
lippe Paringaux, Jean Tronhot,
Jean-Pierre Leloir. Publicité au
journal: Rachel Belina, Assistante:
Dominique Montgilbert.

Tous droits de reproduction résér-
vés pour tous pays. © Copyright by
Editions du Kiosque 1978.

Les nouveaux Sanyo.

Ils sont tous au Festival International du Son. Voici leurs caractéristiques essentielles.



Tuner Sanyo FMT 1001

FM, PO. Sensibilité: 1,9 μ V. Courbe de réponse: 15 - 15 000 Hz.
Rapport S/B: 60 dB. Taux de distorsion harmonique totale: 0,2 %.
Diaphonie: 40 dB. Déséquilibre des voies > 2 dB.
Dimensions: 30 x 14,8 x 35 cm.

Ampli Sanyo DCA 1001

Puissance: 2 x 55 W eff. sous 8 Ω . Courbe de réponse: 15 - 40 000 Hz.
Rapport S/B: 80 dB. Taux de distorsion harmonique totale: 0,5 %.
Impédance: 0,2 Ω . Dimensions: 40 x 14,8 x 34 cm.



Tuner Sanyo FMT 401

FM, PO. Sensibilité: 1,9 μ V. Courbe de réponse: 15 - 15 000 Hz.
Rapport S/B: 60 dB. Taux de distorsion harmonique totale: 0,3 %.
Diaphonie: 35 dB. Déséquilibre des voies > 2 dB.
Dimensions: 40 x 12,7 x 30,5 cm.

Ampli Sanyo DCA 401

Puissance: 2 x 22 W eff. sous 8 Ω . Courbe de réponse: 15 - 30 000 Hz.
Rapport S/B: 80 dB. Taux de distorsion harmonique totale: 0,5 %.
Impédance: 0,15 Ω . Dimensions: 40 x 12,7 x 30,5 cm.

Platine K7 Sanyo RD 401

DOLBY. Courbe de réponse: 30 - 15 000 Hz. Rapport S/B: 60 dB.
Taux de distorsion harmonique totale < 2 %. Diaphonie > 30 dB.
Fluctuations totales: 0,17 %. Bandes: normales, CrO₂.
Dimensions: 40 x 12,7 x 30,5 cm.



Ampli-tuner Sanyo JCX 2200 L

Partie ampli: Puissance 2 x 30 W eff. sous 8 Ω .
Courbe de réponse: 7 - 35 000 Hz. Rapport S/B: 70 dB.
Taux de distorsion harmonique totale: 0,2 %. Impédance: 0,2 Ω .
Partie tuner: FM, PO, GO. Sensibilité: 1,8 μ V.
Dimensions: 44 x 14,6 x 31 cm.

Ampli-tuner Sanyo JCX 2300

Partie ampli: Puissance 2 x 43 W eff. sous 8 Ω .
Courbe de réponse 7 - 50 000 Hz. Rapport S/B: 80 dB.
Taux de distorsion harmonique totale: 0,2 %. Impédance: 0,23 Ω .
Partie tuner: FM, PO. Sensibilité: 1,7 μ V.
Dimensions: 44 x 14,6 x 37 cm.

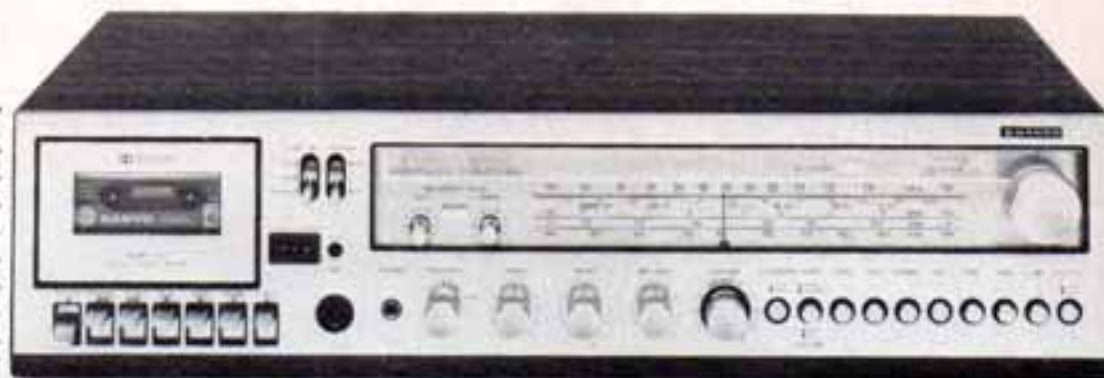


Ampli-tuner Sanyo JCX 2400

Partie ampli: Puissance 2 x 55 W eff. sous 8 Ω .
Courbe de réponse: 7 - 50 000 Hz. Rapport S/B: 80 dB.
Taux de distorsion harmonique totale: 0,2 %. Impédance: 0,2 Ω .
Partie tuner: FM, PO. Sensibilité: 1,6 μ V.
Dimensions: 44 x 14,6 x 37 cm.



Compact Sanyo GXL 7015 "2 en 1"
 Partie ampli: Puissance 2 x 16 W eff. sous 8 Ω .
 Courbe de réponse: 15 - 15 000 Hz.
 Rapport S/B: 70 dB.
 Taux de distorsion harmonique totale: 0,7 %.
 Impédance: 4 - 16 Ω .
 Partie tuner: FM, PO, GO, OC. Sensibilité: 1,9 μ V.
 Partie K7 DOLBY: fluctuations totales < 0,2 %.
 Bandes: normales, CrO₂, FeCr.
 Dimensions de l'ensemble: 59,7 x 15 x 30 cm;



Platine tourne-disques Sanyo TP 1010
 Platine semi-automatique à entraînement par courroie.
 Deux vitesses 33/45 t.
 Servomoteur DC, PPL, synchrone à 4 pôles.
 Bras de lecture à équilibrage statique.
 Dispositifs de relevage du bras
 à amortisseur hydraulique
 et de compensation de la force centripète.
 Rapport S/B: 60 dB.
 Pleurage et scintillement: 0,08 %.
 Erreur de piste: $\pm 1,5^\circ$. Cellule magnétique.
 Dimensions: 43,7 x 34 x 14 cm.

Platine K7 Sanyo RD 4028
 DOLBY. Courbe de réponse: 30 - 16 000 Hz.
 Rapport S/B: 60 dB. Taux de distorsion harmonique totale < 2 %.
 Diaphonie > 30 dB. Fluctuations totales: 0,17 %.
 Bandes: normales, CrO₂, FeCr.
 Dimensions: 38,5 x 13 x 26 cm.



Enceintes Sanyo SX 401
 2 voies. \varnothing HP: 50 et 250 mm. Puissance: 35 W.
 Courbe de réponse: 40 - 20 000 Hz.
 Taux de distorsion harmonique totale: 1,5 %.
 Impédance: 8 Ω . Dimensions: 30 x 59 x 29,5 cm.
 Poids: 13,1 kg.

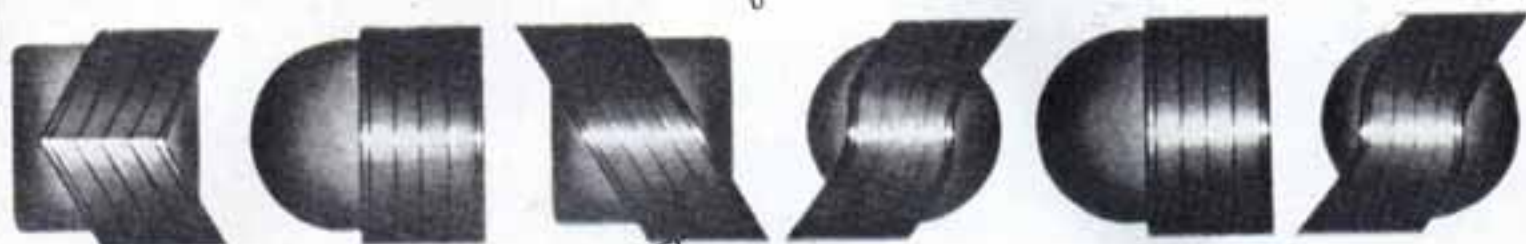
Stand Sanyo n° 710 - 7^e niveau
 Festival International du Son
 Palais des Congrès - Porte Maillot - Paris

SANYO
 L'empire du son

Pour la première fois en France,

FANTASTIQUE CONCERT

avec, au même programme,
les nouveaux grands groupes américains



KANSAS

EPC 80174

SONG FOR AMERICA

EPC 80740

MASQUE

EPC 81180

LEFTOVERTURE

EPC 81728

POINT OF KNOW RETURN

ALBUM 30 cm et cassette EPC 82234

&
Cheap Trick,



CHEAP TRICK

EPC 81917

(A PARAITRE)

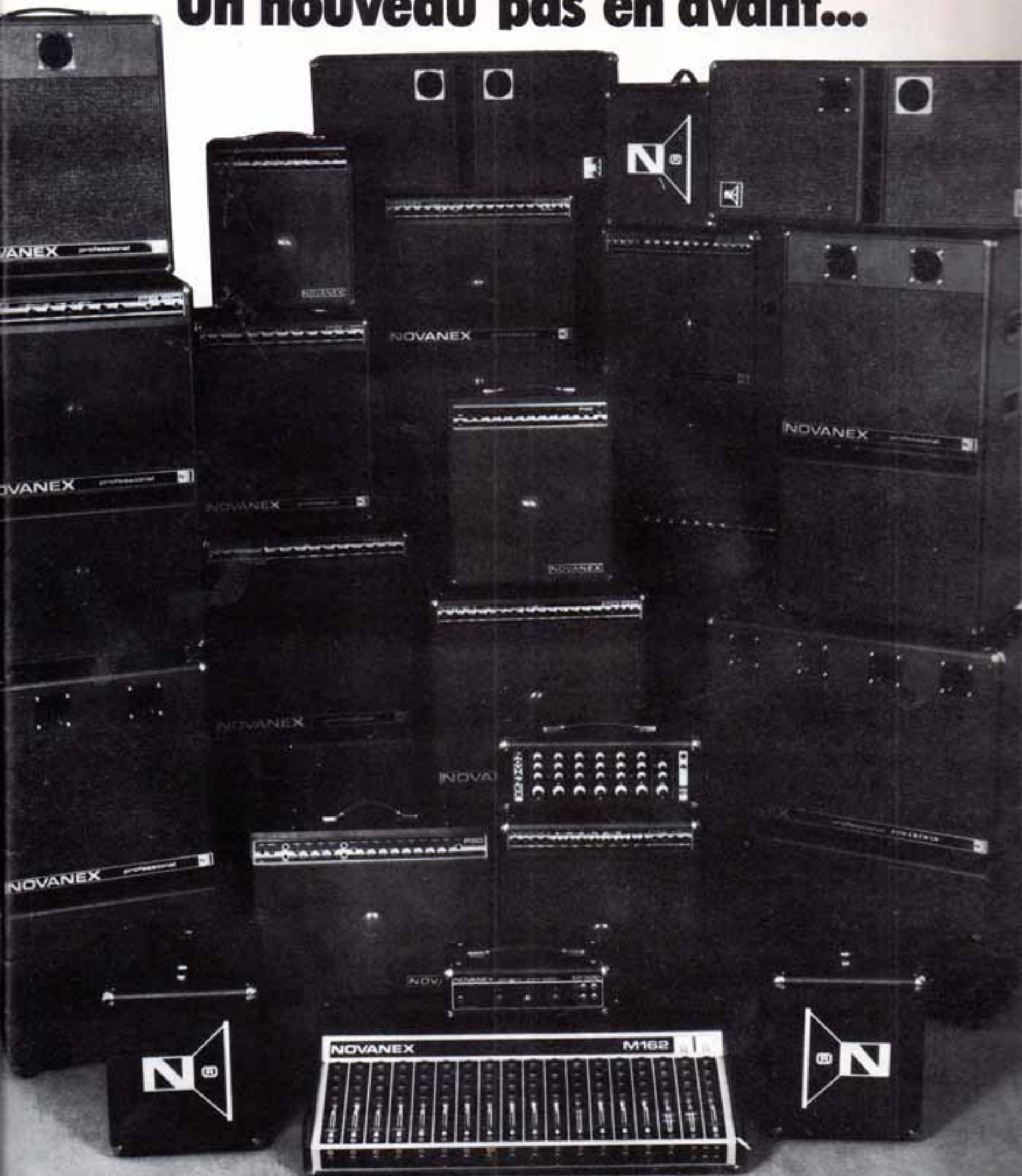
EPC 82679

IN COLOR

ALBUM 30 cm EPC 82214

THE MUSIC COMPANY

Un nouveau pas en avant...



assez plaisanté: la qualité n'est pas l'apanage des marques chères,
payez la qualité, rien de plus!

GLD/010

**la réussite,
ça s'explique**



**une gamme
d'amplis
de 3 à
200 watts**

Série "Automatic"

Aut. 3	395,00 F
Aut. 6	535,00 F
Aut. 10	650,00 F
Aut. 20	850,00 F
Aut. 20 R	1090,00 F

(prix TTC, départ Paris)

MUSIC 2000

VENTE EXCLUSIVE EN GROS

**la fiabilité,
on peut
en parler**



**les
amplis
basse aussi
sont garantis
1 an**

Série "Bass Reflex" avec tunnel d'accord

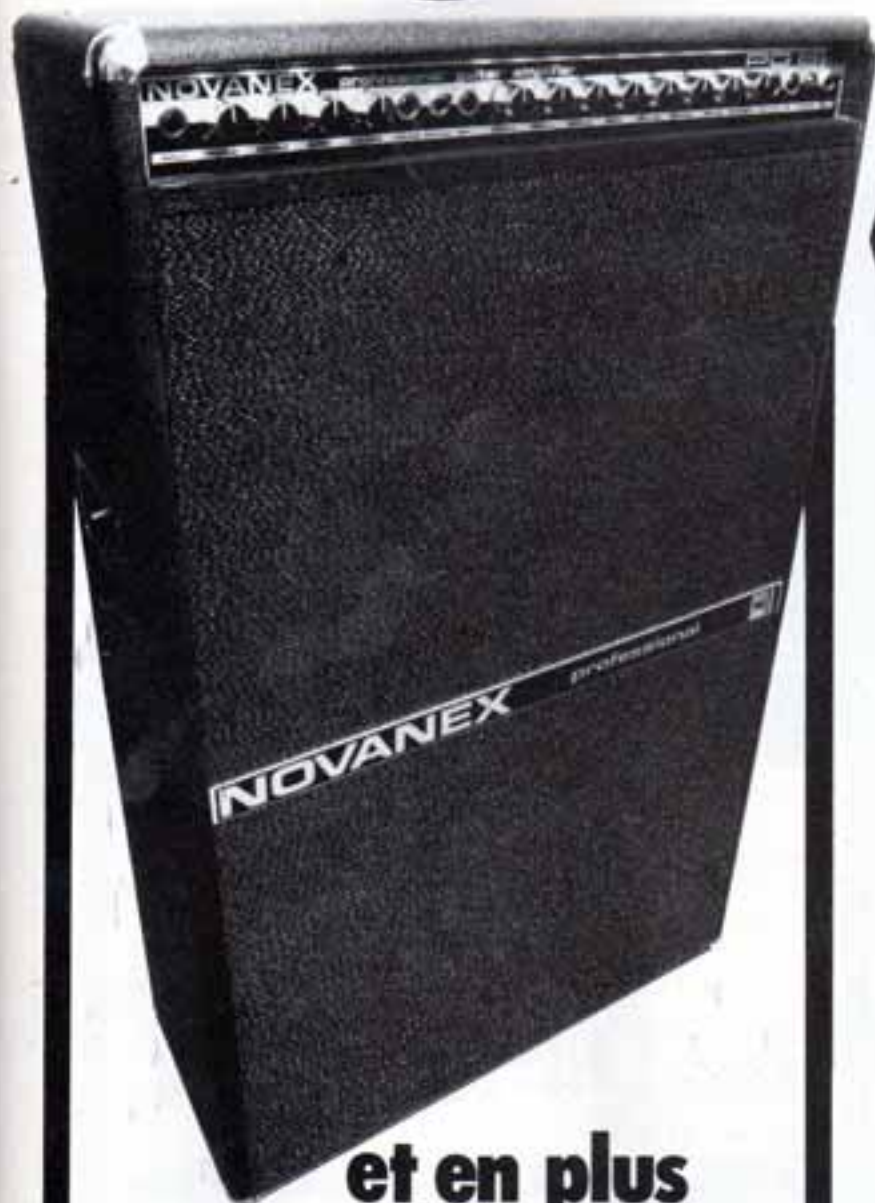
PB. 40 W	1.890,00 F
PB. 80 W	2.750,00 F
PB. 120 W	3.490,00 F
PB. 240 W	5.190,00 F

(prix TTC, départ Paris)

MUSIC 2000

VENTE EXCLUSIVE EN GROS

**entre nous,
c'est clair...**



**et en plus
le son "lampes"
de 40 à 100 watts**

Série "PG"

avec distorsion et réverbération

PG. 40	1.990,00 F
PG. 60	2.650,00 F
PG. 80	2.850,00 F
PG. 82	3.075,00 F
PG. 102	3.490,00 F

(prix TTC, départ Paris)

MUSIC 2000

VENTE EXCLUSIVE EN GROS

**un succès
pour demain**



**des nouveaux
compacts
qui ont déjà
de l'expérience**

Série "Twin"

avec distorsion et réverbération

P. 30 S	1.375,00 F
P. 30 RS	1.590,00 F
P. 40	1.790,00 F
P. 50	2.090,00 F
P. 100	2.950,00 F

(prix TTC, départ Paris)

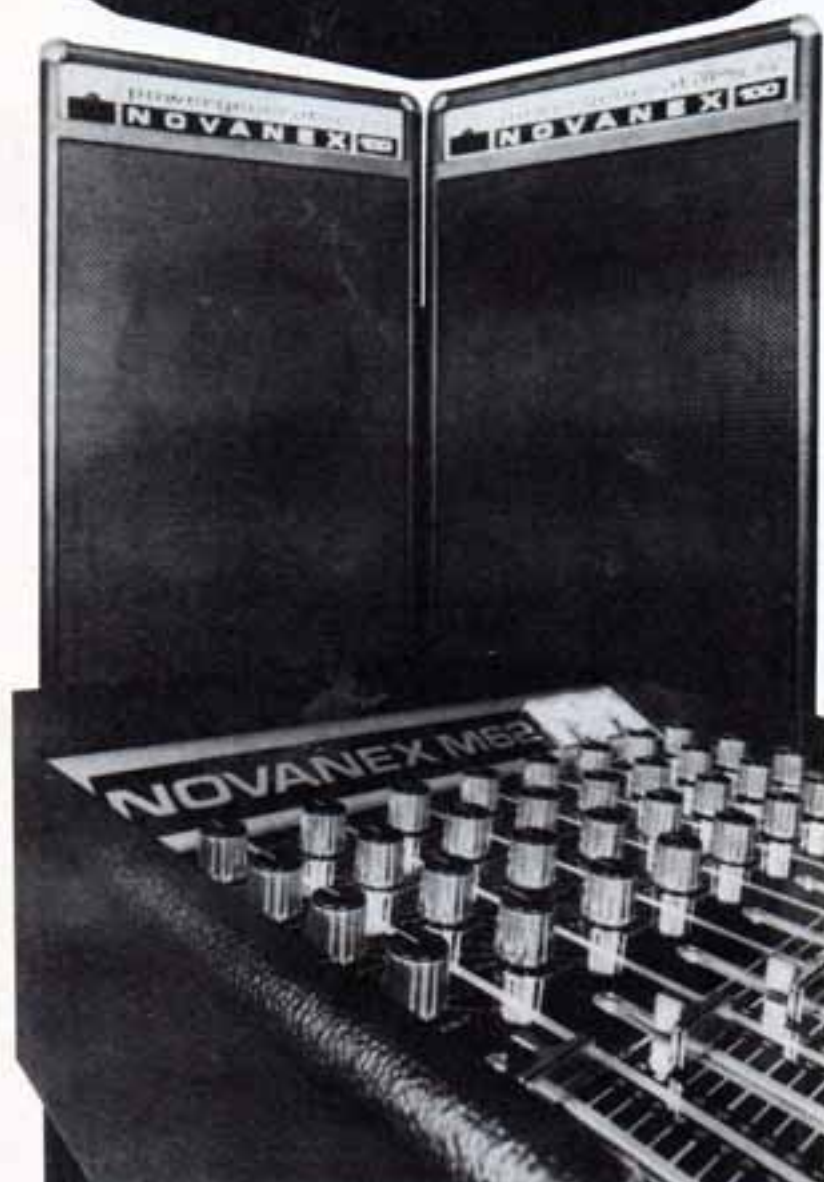
MUSIC 2000

VENTE EXCLUSIVE EN GROS

(Photos Dany Giorgetti) Médiapresse

(Photos Dany Giorgetti) Médiapresse

**fiabilité, fidélité,
technicité, sécurité**



**la puissance extensible
de 100 à 2000 watts**

**Novanex,
c'est aussi l'originalité :
le "Fast System"
une 4^e dimension**

Console
M. 62 2.890,00 F

2 colonnes amplifiées
LS. 100 (x2) 2.490,00 F

Soit 200 watts, 6 voies..... 7.870,00 F

(prix TTC, départ Paris)

MUSIC 2000

VENTE EXCLUSIVE EN GROS

**une réussite
n'est pas le fait
du hasard**



**des baffles reflex,
des compressions...**

**un rapport
qualité/prix
jamais égalé**

Console "M 82" 3.390,00 F

2 colonnes amplifiées LP. 125
2.990,00 F x 2 5.980,00 F
soit 250 watts, 8 voies 9.370,00 F

(prix TTC, départ Paris)

MUSIC 2000

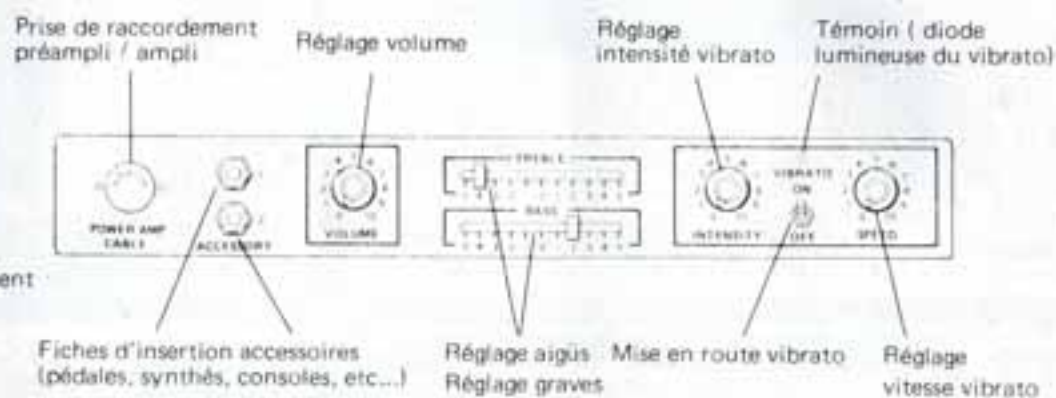
VENTE EXCLUSIVE EN GROS

(Photos Dany Giorgetti) Médiapresse

(Photos Dany Giorgetti) Médiapresse

le nouveau Rhodes

- CONTROLES PLUS PRÉCIS ET PLUS RAPIDES REGROUPÉS SUR LA FACE AVANT
- AMPLI 50% PLUS PUISSANT: 2x50 WATTS RMS
- HAUT - PARLEURS PLUS EFFICACES 4HP DE 31 CM 8



Gaffarel Musique Diffusion

Z.I. des Béthunes / 12, avenue d'Alsace - Lorraine
Saint - Ouen l'Aumône / 95310 - Cergy / Tél: (1) 037 28 65



panther's

UN VERITABLE SPECIALISTE HI FI VIDEO

PANTHER'S OPERA

Paris 1^{er}

10, rue des Pyramides
260.67.72

Ouvert du Lundi au Samedi
MÉTRO TUILERIES

PANTHER'S CONVENTION

Paris 15^e

236, rue de la Convention
828.06.91

Ouvert du Lundi après-midi au Samedi
MÉTRO CONVENTION

PANTHER'S EXELMANS

Paris 16^e

162, av. de Versailles
224.47.19

Fermé le Lundi - Ouvert le Dimanche matin
MÉTRO EXELMANS

SCOTT TECHNICS ULTRALINEAR

2 x 42 W. RMS

Prix de la chaîne

3 750 F

• Ampli **SCOTT** A 437 - 2 x 42 W. RMS • Platine **TECHNICS** - SL 23 - complète avec capot et cellule • 2 enceintes **ULTRALINEAR** 130 - 3 voies.



H. KARDON SONY ULTRALINEAR

2 x 45 W. RMS

Prix de la chaîne

6 300 F

• Ampli tuner **H. KARDON** 730 - AM/FM - 2 x 45 W. RMS • Platine **SONY** PS 11 - complète avec capot et cellule • 2 enceintes **ULTRALINEAR** - Studio Concept 240 - 3 voies.



AKAI PHONIA SCOTT

2 x 20 W. eff.

Prix de la chaîne

2 140 F

• Ampli **AKAI** AM 2200 - 2 x 20 W. eff. • 1 platine **PHONIA** TP 100 - complète avec capot et cellule • 2 enceintes **SCOTT** S 176 - 2 voies.



NIKKO THORENS SCOTT

2 x 30 W.

Prix de la chaîne

4 750 F

• Ampli Tuner **NIKKO** STA 5055 - AM/FM 2 x 30 W. • Platine **THORENS** TD 166 - complète avec capot et cellule • 2 enceintes **SCOTT** S 166 - 3 voies - Réglage des médiums et des aigus.



MARANTZ SONY MARTIN

2 x 45 W.

Prix de la chaîne

4 820 F

• Ampli **MARANTZ** 1090 - 2 x 45 W. • Platine **SONY** PS 11 - complète avec capot et cellule • 2 enceintes **MARTIN** gamma 412 - 3 voies.



ADC **UNE RÉVOLUTION DANS L'ÉCOUTE HI FI !**

Les égalizers ADC repoussent les limites des performances de votre chaîne et la rendent intelligente !

- Éliminez la distorsion du local d'écoute
- Faites d'une bonne enceinte, une enceinte excellente
- Adaptez l'écoute à vos goûts personnels et non à ceux de l'ingénieur du son.



ADC S.S.2 digne des studios d'enregistrement professionnels !

12 gammes de fréquences sur chaque canal de 30 à 16 000 Hz. Commandes linéaires. Distorsion harmonique de 20 à 200 000 Hz = 0,02 % - 2 secteurs - 2 sorties Magnéto en façade. 2 vu-mètres. Possibilité de Monitoring.

PRIX : **1 800 F**



ADC S.S.1 un prix exceptionnel !

5 gammes de fréquences sur chaque canal de 60 à 10 000 Hz. Commandes linéaires. Distorsion harmonique de 20 Hz à 20 000 Hz = 0,02 %

PRIX : **740 F**



panther's prestige

UN VERITABLE SPECIALISTE HIFI VIDEO

PANTHER'S OPERA

Paris 1^{er}

10, rue des Pyramides
260.67.72

Ouvert du lundi au samedi
MÉTRO TUILERIES

PANTHER'S CONVENTION

Paris 15^e

236, rue de la Convention
828.06.91

Ouvert du lundi après-midi au samedi
MÉTRO CONVENTION

PANTHER'S EXELMANS

Paris 16^e

162, av. de Versailles
224.47.19

Fermé le lundi ouvert le dimanche matin
MÉTRO EXELMANS

DES PRIX SUPER-CHOC. INSTALLATION GRATUITE ET PERSONNALISÉE (Région Parisienne) UN SERVICE APRÈS-VENTE EXCEPTIONNEL



FISHER

The first name in high fidelity

présente chez PANTHER'S
un matériel de très haute qualité



MT 6225 - La platine tourne-disque la plus surprenante du marché !

- Entraînement linéaire
- Moteur 120 pôles
- Taux de pleurage 0,03 %
- Rumble : - 70 dB
- Complète avec capot

PRIX : 1 550 F



CR 5120 - Platine à cassettes

- 3 têtes
- 2 moteurs
- Dolby FM
- Double cabestan
- Possibilité de monitoring
- Accepte 3 types de cassettes

PRIX : 2 980 F

DENON

TECHNOLOGIE ET PERFECTION



SA 3350 - Ampli-préampli

- Puissance : 2 x 30 W RMS
- 2 vu-mètre de crête
- Mixage micro-ligne
- Double dubbing
- Monitoring
- Un excellent rapport qualité/prix

PRIX : 1 360 F



ST 3350 - Tuner AM/FM/Stéréo

- Sensibilité d'utilisation : 1,8 µV
- Rapport signal/bruit : 70 dB
- Design et caractéristiques techniques adaptés à ceux du SA 3350

PRIX : 1 490 F

panther's

SHOW ROOM PERMANENT
DES MARQUES
LES PLUS PRESTIGIEUSES

SANS BLAGUE !



LE NOUVEAU FOCUS : avec P. J. PROBY

Thijs van Leer : Claviers
Bert Ruiter : Bass
Steve Smith (ex-Ponty) : Batterie

Philip Catherine : Guitare Solo
Eef Albers : Guitare Solo
P. J. Proby : Chants



COURRIER

Monsieur le Directeur,
J'ai été chargé par mon client, Monsieur Pascal Boudry, de diligenter toute procédure utile à la suite de la parution dans le numéro 132 de Janvier 1978 d'un article de votre journal intitulé: « La Faute Aux Autres » dans lequel celui-ci est gravement mis en cause.

Vous trouverez ci-joint, la réponse que Monsieur Pascal Boudry a préparée et que je vous demande de publier dans son intégralité dans le prochain numéro de votre journal ainsi que le prévoit l'article 13 de la Loi de 1881.

Il me paraît en effet souhaitable que mon client puisse exercer sans difficulté son droit de réponse compte tenu des accusations graves qui ont été portées à son encontre par le biais de vos colonnes.

Je vous prie de croire, Monsieur le Directeur, à l'assurance de mes sentiments distingués.

Jean-Baptiste Biaggi
Avocat à la Cour
56, avenue Victor-Hugo,
75783 Paris Cedex 16

Monsieur le Directeur,

Veillez trouver ci-joint, le texte d'une mise au point à propos de votre article paru dans le N° 132 de votre journal et intitulé: « La Faute aux Autres ».

« La Faute aux Autres », article-interview relatif à la mort de Lucien Melyon, publié dans le N° 132 de Rock & Folk, porte bien son titre. Car ces « autres », en l'occurrence, ce sont manifestement les membres du service de sécurité, éternels juifs allemands des concerts !

Personnellement et gravement mis en cause, je tiens à préciser ce qui suit afin « de réunir le plus grand nombre de points de vue sur cette affaire », mais aussi pour tenter de mettre un terme au jeu de l'hypocrisie et du silence, du mensonge, de la calomnie et de l'inquisition. A cet effet, j'apporte les précisions suivantes :

- Marcel Auvre a été recruté à 17 heures comme membre du service de sécurité. Il en a été exclu vers 18 heures 15 pour fraude sur la vente de billets.

- Vers 19 heures une dizaine d'individus armés de barres de fer ont attaqué 2 membres de la sécurité qui contrôlaient un des points d'accès de l'Hippodrome. Un des assaillants a été attrapé et emmené pour s'expliquer sans jamais être maltraité.

- Dès qu'au centre d'un attroupement Lucien Melyon a été découvert allongé à terre, le service de sécurité a alors immédiatement averti la police par téléphone.

- Nous avons compris un peu plus tard qu'il y avait eu affrontement entre deux groupes à l'extérieur de l'enceinte de l'Hippodrome.

Dans les jours qui suivirent, c'est par la presse que j'ai pris connaissance des suites de cette affaire.

Je me dois de souligner, en matière de sécurité, l'effort constant déployé par la société « Galawash » pour assurer la sécurité du public et éviter que ne se produisent des incidents.

Enfin, comment ne pas regretter cet accident tragique qui mène Melyon à la mort et Auvre en prison. Il n'est pas dans mon intention de les mettre l'un et l'autre sur

Import Diffusion Music

42, rue du Fer à moulin, Paris 5°
téléphone 535-44-25

LE SPÉCIALISTE DU



SONGBOOK

catalogue sur demande
plus de 1200 titres

MÉTHODES

BANJO	
HOW TO PLAY 5 STRING BANJO - P. Seeger	30,00
PLAY BLUE GRASS ON 5 STRING BANJO - R. Siminoff	30,00
BLUE GRASS BANJO - Oak (avec disque)	63,00
POP BANJO - Al Jeffery	39,50
OLD TIME MOUNTAIN BANJO - Oak	47,00
BATTERIE	
HOW TO PLAY ROCK'N'ROLL DRUMS	43,00
DRUMS METHOD - G. Krupa	63,00
DRUMS JAZZ AND ROCK - J. Gudin	34,00
MANUAL FOR THE MODERN DRUMMER - Berklee	51,50
BASSE	
ELECTRIC BASS LINES - Carol Kaye (1-2-3-4-5)	chaque 30,00
ELECTRIC BASS TECHNIQUE	47,00
EASY ELECTRIC BASS - F. Carroll	38,50
HOW TO PLAY THE ELECTRIC BASS - C. Kaye	30,00
DULCIMER	
DULCIMER BOOK - J. Ritchie	55,50
DULCIMER PEOPLE - J. Ritchie	55,50
MAKE AND PLAY THE DULCIMER - J. Pearce	43,00
FLUTE	
METHODE DE FLUTE A BEC EN 10 LECONS	15,00
METHODE FACILE DE FLUTE INDIENNE	15,00
GUIARE	
METHODE DE GUITARE POUR DEBUTANT	6,00
LEAD GUITAR - M. Vinson (avec disque)	55,50
BLUES GUITAR METHOD - J. Pearce	28,50
GUITARIST'S PICTURE CHORDS - H. T. Krum	18,00
JOE PASS - JAZZ DUETS	39,50
JOE PASS - CHORD SOLOS	30,00
JOE PASS GUITAR CHORDS	28,50
JOE PASS GUITAR STYLE	47,00
JOE PASS GUITAR SOLOS	30,00
MANDOLINE	
BLUE GRASS MANDOLIN - Oak (avec disque)	55,50
VARIETY OF MANDOLIN MUSIC	17,00
HOW TO PLAY THE MANDOLIN	6,00
ORGUE	
METHODE D'ORGUE FACILE ET EVOLUTIVE	25,00
METHODE D'ORGUE ELECTRONIQUE EVOLUTIVE - R. Braun	28,50
CODORGAN POUR ORGUE CODE 12 ACCORDS 1-2-3-4	chaque 18,50
PIANO	
DU CLASSIQUE AU ROCK - G. Beaufol	22,00
METHODE DE PIANO - MEMPHIS SLIM	38,00
JAZZ IMPROVISATION AND HARMONY - A. Philips	55,50
VIOLON	
FIDDLE BOOK	67,00
BLUE GRASS FIDDLE - Oak (avec disque)	47,00
APPALACHIAN FIDDLE	67,00

Tous ces songbooks sont disponibles chez votre marchand d'instruments de musique et de partitions.

Magasin et vente par correspondance
44, rue du Fer à moulin 75005 PARIS
+ 4 F de port par songbook
Catalogue contre deux timbres.

LE SON DES GEANTS

existe aussi en petites tailles

Parce qu'une seule taille ne suffit pas, nous avons conçu des modèles combo compacts, transportables. Ces amplis sont parfaits dans les clubs bourrés à craquer ou sur une scène. Ils sont également idéals pour le travail en studio. Ils ont le fameux "son Marshall", même à faible volume. Le son des géants comme Kiss, Zeppelin, ELO, Boston, et Beck est maintenant contenu dans les tubes et les transistors de petite taille.

Marshall

un produit diffusé par
gaffarel musique sa

12, Avenue Alsace Lorraine - Z.I. des Béthunes
Saint-Ouen l'Aumône
95310 CERGY - Tél. 037.28.65



le même plan. Mais ne sommes-nous pas confrontés en la circonstance au terme ultime d'une escalade qui trouve sa logique dans le contexte et l'environnement des concerts de la Porte de Pantin, mais aussi et surtout dans le contexte des rapports de force qui régissent le champ social d'une société dont la civilité apparente n'est parfois qu'une barbarie: la loi de la jungle.

Enfin, relativement à l'allégation mensongère de Monsieur Koski, selon laquelle j'aurais été « renvoyé après le concert des Stones pour des irrégularités sur les billets », je tiens à apporter les précisions suivantes:

- Je n'ai jamais été renvoyé comme le prétend le directeur de KCP, mais non réengagé ultérieurement pour la simple raison que j'avais initialement et le premier refusé de travailler au salaire de misère que KCP nous proposait pour les 5 concerts des Stones.

Salaire inférieur au tarif habituel qui fut réajusté en raison des protestations émises par les 50 membres de la sécurité qui n'oublieront pas de sitôt qu'ils se mirent tous en grève lors du 2^e concert pour obtenir une augmentation des plus justifiées.

De plus, la proximité de Monsieur Koski en matière d'irrégularité sur les billets serait plus convaincante s'il n'oubliait pas qu'il est l'objet d'une plainte en justice déposée par Monsieur Demonet (organisateur local), pour avoir émis et utilisé une double billetterie à l'occasion du concert des Stones à Lyon!

En vous demandant qu'il ne soit pratiqué aucune coupure ou censure à ce texte, je vous prie de croire, Monsieur le Directeur, à l'assurance de mes sentiments distingués.

Pascal Boudry

Brebis galeuse

Je ne suis pas un organisateur de spectacles qui vient se faire de la pub, mais pour faire rapidement connaissance je vous donne la liste des concerts du calendrier 77:

Avril 77: Tri Yann

Mai 77: Ogeret

Juin 77: Verdier + Gwendal + Yvon Etienne

Octobre 77: Escudero

Décembre 77: Yves Simon.

Je travaille beaucoup avec votre journal, qui apporte adresses et renseignements sur les groupes « disponibles » en France. J'ai suivi le débat sur l'organisation des concerts, vous avez donné l'avis des spectateurs, voici celui d'un organisateur.

J'aimerais vous parler du concert rock-punk du groupe lyonnais Starshooter managé par Gilles Lançon qui a eu lieu à

Limoges le 19 janvier 78 dans la salle de la Maison du Peuple. J'éviterai de vous énumérer les problèmes administratifs, ce n'est pas le propos de cette lettre. Je vais vous raconter la manière dont s'est déroulé le concert.

La location a été ouverte dès le jeudi 12 janvier sur trois points (2 disquaires et au siège de l'organisation). Après une semaine de location, 80 places vendues. Sur 300 personnes au concert, c'est peu.

Première réflexion : si les locations étaient plus importantes, il y aurait moins de bousculades à l'entrée. L'organisateur saurait où il en est sur le plan finances, et cela aussi peut éviter un certain énervement lors du contrôle à l'entrée.

Deuxième réflexion : vos correspondants qui, depuis les problèmes du concert de Pantin, vous écrivent peuvent-ils me dire ce que je dois faire lorsqu'un type se « pointe » pour entrer gratuitement avec comme argument un couteau qu'il appuie négligemment sur votre ventre ?

J'attends les réponses.

Pour la petite histoire, je dois vous dire qu'il est entré. On s'est dégonflé, diront les uns. Peut-être pas, diront les autres. Moi, je ne pense pas. Savez-vous quelle impression ça fait d'avoir un couteau sur le ventre lorsque ce couteau est entre les mains d'un type prêt à n'importe quoi pour ne pas perdre la face devant ses petits admirateurs ? Il y a de quoi flipper un moment.

De plus, il n'y avait que deux possibilités.

1) On le sort, avec épreuve de force entre un S.O. musclé et le ou les joueurs de couteau. Le concert risquera de dégénérer avec la tension inévitable qui naîtra de l'incident. On risquera aussi une bagarre générale si le gars a des « copains » dans la salle.

2) On le laisse entrer, et voilà un excité dans la salle, qui a déjà prouvé qu'il était capable de « crâner le couteau à la main ». L'organisateur n'a plus qu'à prier le dieu des G.O. Si ce pauvre type est insulté, bousculé, ou s'il rencontre une personne avec qui il a déjà eu un différend, on risque une bagarre qui peut dégénérer. De plus, imaginons que le « braquage » deviennent systématique à l'entrée des concerts, que de plus en plus de monde vienne avec une arme en guise de laissez-passer. Si cet état de chose devait être réalité, je vois s'assombrir les futurs concerts de Limoges jusqu'à leur disparition.

En résumé, on risque d'une façon comme de l'autre d'avoir la merde, et il n'y a pas de solution absolument fiable. Le seul moyen d'éviter les problèmes restant qu'une organisation doit faire preuve de psychologie et d'un minimum de connaissances en dynamique de groupe pour agir minute par minute sur le déroulement du concert.

Pour ce qui est du public, il se composait

david par la taille goliath par le son



Créé par MONTARBO, l'amplificateur basse 165 B fait son chemin. On le retrouve partout : en studio, en accompagnement de vedettes, dans les bals.

Il est idéal, car **très petit** (58 x 46 x 27 cm) et **très puissant**. Son haut-parleur de 38 cm encaisse 70 W sans problème, grâce à un « truc breveté » : même à fond, il ne distord pas et l'équilibre sonore à toutes fréquences est parfait.

Il est maintenant équipé d'une **troisième entrée linéaire** spéciale pour claviers et synthétiseurs.

Et son prix reste inchangé : 2.690 F seulement !

Essayez-le chez votre revendeur habituel.

MONTARBO est distribué en exclusivité par

CAVAGNOLO

28, rue du Faubourg-Saint-Martin - 75010 Paris - Tél. : (1) 206-50-38 et (1) 203-27-16.

71, rue d'Alsace - 69100 Villeurbanne - Tél. : (78) 84-53-97.



MUSIC MAN GUITARE PREAMPLI STING RAY



*Catalogue en couleur contre
2 F en timbres poste*



17 rue Lapérouse
93500 Pantin
Tél. : 844 53 83

Le panneau de contrôle de l'instrument permet d'obtenir des sons séparés de basse à soprano. Un sélecteur à 4 positions prévoit une sélection micro-solo rythme en phase et hors phase. Un préamplificateur interne pour la puissance des micros est optionnel. Ce préampli isole les micros du circuit et permet une production d'impédance basse.

Ceci permet la réduction du volume en gardant la tonalité initiale et s'adapte aux cordes longues (basse) sans changement de tonalité ni perte de puissance.

Il augmente également de façon importante le niveau de production des sons et permet un meilleur sustain, ainsi qu'une poussée maximum.

Les embouts de cordes sur l'arrière du corps de la guitare sont fixés de façon à éliminer les vibrations entre l'assiette du chevalet et le corps de l'instrument ; cette fixation permet un meilleur sustain.



de trois groupes. On trouvait : les rockers des zones hélémissés qui sont restés assis avec le bout de la bottine battant la mesure.

Les chevelus qui sont venus vibrer, danser, sortir de leur peau (comme le dit l'ami Nanard de St-Etienne), participer sans souci de qualité musicale. Bien sûr il y a eu la douzaine de zonards qui n'ayant pas lu l'affiche sont venus planer sur la musique de Starshooter ; au bout de dix minutes, ils planaient vers le café du coin.

La troupe des curieux venus voir « les bêtes punks » ; troupe disparate, inodore, incolore.

Dans votre courrier du dernier numéro, Pascal Pichaud traite Jean-Louis de naïf. Peut-être ; lui en tout cas, il est débile. Je me marre ; il veut boycotter les concerts. Et alors, qu'est-ce que je vais perdre, moi, « l'organisateur qui vend de la musique comme un sac de pommes de terre et à prix d'or » ?

Je vais perdre de ne plus avoir :

- une tonne de paperasserie administrative à remplir pour chaque concert
- de 50 à 100 heures de collage de nuit à faire par tous temps
- de déficit à combler par mes propres moyens.

Alors, s'il te plaît, Pascal, ne boycotte pas les concerts, j'en serais trop triste. Ce que tu oublies, c'est que dans l'état actuel des conditions d'existence des associations régies par la loi de 1901, il nous est beaucoup plus facile de ne plus organiser de concerts que de continuer à nos dépens d'essayer de faire bouger l'activité culturelle de la province. Pour ce qui est du fric, il y a longtemps que l'on ne gagne plus d'argent en organisant des concerts ; à titre d'information, je te signale que K.C.P. ne survit que grâce à l'aide de R.T.L. Enfin, mets-toi en rapport avec Toulouse, où l'on pleure parce que « la muse boude » après quelques incidents.

La solution passe par un public majeur. Douce utopie ! Dans une foule de 1 000 ou 10 000 personnes, il y aura toujours la brebis galeuse qui tentera d'empoisonner le troupeau.

Michel Goudard
Président de « El Tajmahal Spectacles »
3, Place Saint-Aurélien
87000 - Limoges

Information

Chers Monsieur et Madame Rock et Folk, suite à votre télégramme : « Radio France interdit absolument la programmation de toute musique « Punk » sur les ondes. C'est Villers et Blanc Francard qui doivent être malheureux » (n° 133 Fév. 78), nous avons le regret de vous faire part de notre

bonheur suprême et sublimé, puisque cette information est absolument dénuée de tous fondements.

Et à propos de fondement, celui de Philippe Manœuvre mérite (moralement bien sûr) nos deux pointures conjuguées. C'est ce qu'on appelle prendre son pied (quelque part). Mais là ou ailleurs, l'important c'est d'avoir du plaisir.

Pas d'interdiction de la musique Punk à Radio France. Villers et Blanc Francard radieux.

Ca c'est de l'information !

Désolés de vous décevoir.

Claude Villers et Patrice Blanc Francard

Producteurs-délégués (et radieux)

France Inter

Radio France

Hummm... The Breeze !

Le jour où la planète sautera J.J. Cale lui se lèvera, ira sur la véranda et s'installera à son breakfast comme TOUS les autres jours. Le Roi du soft rock blues et personne n'est sur sa trace. Il met 30 minutes (c'est le format L.P. de J.J.) pour en arriver à sa philosophie intime : « I got the same old blues, the same old blues again ». Et ces types derrière ont le SWING du siècle ! Quand on s'en ira tout J.J. Cale sera encore en train d'en rire. La musique la plus granitique la plus organique elle sourd de la terre comme les bulles dans les étangs boueux. J.J. Cale est dans les BOUSE jusqu'à la pointe des cheveux, totalement impérissable, et nous nous agitions tous bêtement dans l'oxygène. J.J. Cale est le seul interlocuteur possible des Martiens qu'ils comprennent qui nous sommes. Je crois que J.J. a réglé son RYTHME mieux que la mer même.

Je parie même que la première fois, entendue de loin, comme ça, la musique de J.J. Cale doit sonner comme la plus bouseuse d'entre toutes (elle l'est !) et la moins flashy... au début de « Rock and Roll Records » j'ai un sourire qui naît sur la figure qui se fend de plus en plus et le temps que l'intro (l'INTRO ? J.J. ne connaît PAS les intros : il est éternellement dans le coup) s'achève et qu'il se mette à bouger sa langue un peu j'ai déjà éclaté (vérifiez) et le temps qu'il émette son dernier conseil tranquille : « don't hang on to the breeze » (I) je sais que je vais rester coincé dans ce sofa un bon bout de temps.

J.J. avait fini son cigare et du coup la conférence de presse avait pris fin. Et il s'est tiré comme ça... il est reparti méditer sur son seul problème d'importance : comment jouer de plus en plus lentement des morceaux qui vont de plus en plus vite. Diamond Phil

LE SON QUE VOUS ENTENDEZ PARTOUT DANS LE MONDE EST LE SON QUE PRODUISENT LES "FANTASTIQUES" GRETSCH !



Tony Williams, Lenny White et Christian Vander ne sont pas des musiciens ordinaires. Le son qu'ils produisent leur est tout à fait particulier.

Mais, il existe entre eux un point commun : GRETSCH. Les top professionnels insistent sur GRETSCH parce qu'ils savent que quelles que soient les performances qu'ils demandent à leurs instruments, le fabuleux son GRETSCH sera toujours présent.

Depuis presque un siècle, les batteries et guitares GRETSCH possèdent le standard d'excellence des musiciens du monde entier. Que vous soyez en train de devenir professionnel ou bien seulement d'y penser, vous pouvez être sûr de trouver un instrument GRETSCH fait pour vous.

Demandez à votre marchand de vous en dire plus au sujet des guitares et batteries

GRETSCH



Catalogue contre 2 F en timbres-poste

GAMME 17, r. Lapérouse - 93500 Pantin
Téléphone : 844.53.83

jouer de la guitare de l'orgue... ou du piano en quelques semaines

**c'est si facile...
avec la méthode audio-visuelle
accélérée "LABAT"**

Aujourd'hui, vous pouvez, grâce à l'étonnante Méthode "LABAT" apprendre VITE, BIEN et TRES FACILEMENT à jouer de la guitare, de l'orgue électronique et même du piano.

Cette méthode est basée sur l'étude simultanée de fiches techniques illustrées et progressives qui vous familiarisent très vite avec les notions de base indispensables, et d'une partie musicale (disques ou cassettes).

Vous serez émerveillés en découvrant comment il vous est possible de tirer de l'instrument que vous avez choisi, les joies que vous en attendez pour votre plaisir et aussi pour celui de votre auditoire.

GUITARE MODERNE

Rythmes, jazz, rythm'blues, rock, folk'song, POP - MUSIC, etc., etc.

GUITARE CLASSIQUE ET FLAMENCO

Formation complète, répertoire des grands maîtres, musique contemporaine, etc., etc.

ORGUE ELECTRONIQUE ET PIANO

L'orgue connaît un grand succès, car il permet d'obtenir très vite des effets spectaculaires.

LABAT est fier d'avoir conçu la première méthode audio - visuelle d'orgue (et de piano), avec disques ou cassettes, aussi simple et efficace que les méthodes de guitare et batterie qui ont fait son renom.

BON pour une CASSETTE (ou un DISQUE) GRATUITS

À retourner à Labat Editions
Nouvelles - 7, rue LABAT,
75882 PARIS - CEDEX 18

Veuillez m'adresser gratuitement la documentation:

☐ guitare moderne
☐ guitare classique
☐ batterie ☐ piano et orgue
(joindre 4 timbres à 1 F, pour frais d'envoi).

nom: _____ prénom: _____
No _____ rue: _____
ville: _____ code post. _____

ECHOS DU MIDEM

● C'est sous le signe de la « disco » que se sont déroulées les tractations entre producteurs et distributeurs au cours de ce Midem, 12^e du nom, qui a rassemblé plus de 5 000 participants (alors qu'en 67, ils n'étaient que 900 !). Quelle foule... Heureusement que 1980 verra l'inauguration d'un nouveau Palais des Festivals avec 16 000 mètres carrés de stands et une salle de 2 700 places modulables en salles de 1 300 à 200 places (grâce à des plateaux tournants) pour les galas. Cette année la surprise vint de la rencontre sur scène du vieux mais toujours vert Lionel Hampton et de... Chick Corea, chacun relançant la balle à l'autre en s'amusant visiblement de sortir ainsi de sa routine. La preuve, Hampton n'a pas cru devoir jouer « Flyin' Home » !

● On a aussi appris à Cannes la signature de divers contrats, par exemple de Ron Wood - toujours membre des Stones - chez Columbia/CBS, Paul Williams chez Portrait/CBS, Guilty Razors chez Polydor, le trompettiste Woody Shaw chez Columbia/CBS, Roger Glover (ex-Deep Purple) chez Polydor (au lieu de Oyster), Glenn Hughes chez Safari (distribution Vogue), Jim Capaldi chez Polydor, les Originals chez Fantasy, Trini Lopez et Herman's Hermits chez Roulette-Vogue, Tina Turner chez Ariola-Eurodisc, Angel et Isabel Parra chez l'Escargot-CBS, Nedra Talley Ross (ex-Ronette) chez New Song Records.

● Stiff Records sera dorénavant distribué en France par Barclay: Butterfly par Pathé Marconi; Discotel (le groupe punk Danger) par RCA; Initial Recording Company (Stalingrad, Bachdenkel, Hypocrits, Irv Mowrey) par U.S. Sounds, 1, rue Jean-Perrin, 93155 Le Blanc Mesnil.

● Compendium Records est distribué ici par Phonogram. Rappelons qu'il s'agit d'un petit label norvégien pop et jazz, à mi-chemin entre Virgin et ECM, qui a enregistré en Angleterre des gens comme Mirage (George Khan), Blow Out, Intercontinental Express (Joe Gallivan et Charles Austin), Vanessa, Karin Krog et Archie Shepp, Hugh Hopper (album « Hopper Tunity Box »).

● Augmentation du prix des disques: le code A devient SE (45,70 F), Y devient A, B devient Y, etc.

● Petit tour d'horizon de la presse professionnelle: Discobox s'impose comme le magazine de la discothèque. Show-Magazine devient bimensuel et Music-Media apparaît: 25 000 exemplaires, annonce-t-on, deux fois par mois pour les professionnels du disque et de la musique avec pages détachables « sélection disques » etc. (17, rue de Buci, Paris 6^e. Tél.: 633.65.43).

● Scene est une association « loi 1901 » sise à Nancy (74 Grande-Rue) qui organise des concerts pour les groupes amateurs. Vous pouvez les contacter au (28) 35.05.94.

● L'Association des Paralysés de France cherche des jeunes gens disposés à aider à enca-

drer ses séjours de vacances organisés pour les handicapés moteurs. Age minimum: 18 ans. Contacter Service-Vacances A.P.F., 17, bd Auguste-Blanqui, 75013 Paris. Tél.: 580.82.40 poste 373.

● Le contact pour Mama Bea Tekielski se fera désormais chez Isadora, 69, rue Rochechouart, 75009 Paris. Tél.: 878.73.45.

● Philippe Alfonsi va retracer pour « Histoire d'un jour » l'épopée des Beatles. Du lundi 13 au vendredi 17 mars, de 14 h à 15 h, sur Europe 1.

● Stevie Wonder a reçu des mains de Gilles Pétaud un disque d'or pour les ventes en France de l'album « Songs In The Key Of Life ». Parallèlement, Claude Bibonne signale l'obtention d'un quatrième disque d'or par Ange pour « Par les fils de Mandrin ». Compliments...

● Ne vous étonnez pas de ne plus trouver certains « pirates » italiens. Voici un communiqué du SNEPA qui vous en donnera les raisons:

« Le Syndicat National de l'Edition Phonographique et Audio-visuelle attire l'attention des grossistes et détaillants sur le fait que certains phonogrammes édités en Italie ne peuvent être vendus en France: en effet, la loi italienne limite la protection des enregistrements sonores, c'est-à-dire que, sous certaines conditions de délais ou de dépôt au Ministère de l'Instruction Publique, peuvent être reproduits en Italie des enregistrements sonores sans que soit demandée l'autorisation de leurs producteurs et de leurs artistes interprètes et exécutants. Mais la législation française assure, de façon illimitée la protection des artistes et des producteurs. Celle-ci, établie sur la base de l'article 1382 du Code Civil, est d'ordre public et ne peut donc être battue en brèche par la libre circulation des marchandises instituée dans le Marché Commun. Aussi ceux qui importent, proposent au public ou vendent ces phonogrammes en France peuvent être poursuivis en justice par les artistes et les producteurs phonographiques, français ou étrangers, qui s'estiment lésés. »

NOUVEAUX DISQUES A PRIX REDUIT

● En « twofer » (deux disques pour le prix d'un, soit 35,40 F), quatre nouveautés Musidisc: un Platters nouvelle formule d'où émergent « My Prayer », « Only You » ou « The Great Pretender » (Festival 281). « The Essential Jo Jones » (Vanguard VSD 101/02) rassemble les séances pour John Hammond du subtil batteur, deux faces avec Lucky Thompson en combo et deux avec le merveilleux Ray Bryant en trio. « Old Timey Concert » (VSD 107/08) vient des bandes enregistrées en 67 pour la Seattle Folklore Society par une bande de joyeux lurons à savoir Doc Watson, Clint Howard et Fred Price. C'est sous le titre de Special Reggae (278) enfin que Festival a regroupé des titres des Gramacks, Midnight Groovers, Black Machines et autres Play Boys plus près de la Martinique que de la Jamaïque. - JEAN TRONCHOT.



ÉGALEMENT DISPONIBLE :
LE MÉLANGE "ZWAAR"

TABAC A ROULER DE HOLLANDE



ROYAL FACTORIES THEODORUS NIEMEYER LTD. HOLLAND, SINCE 1819



pour chaque application une marque réputée



	<p>AKG Chambre de réverbération BX20/BX15/BX10 Microphones dynamiques D170/D196/D202/D224/D12/D123 Microphones électrostatiques Préampli 451 Capsules CK1/CK2/CK5/CK8/ C414EB Microphones électrets Préampli SE5 Capsules CE1/CE2/CE5/CE8/CE10 Casques : K242/K140S/K80/K60 K141</p>		<p>K + M Accessoires pour microphones. Pieds de sol : 201/1, 201/2, 201/A2, 214/1. Perches : 211/1, 212 C. Col de cygne. Pieds de sol et de table. Collierettes et vis d'adaptation.</p>
<p>OTARI Magnétophones multipistes à usage professionnel Studio de maquette, sonorisation, etc. Disponibles selon le nombre de pistes pour bandes 1/4", 1/2" : 2 pistes 1/4" : MX5050 2 SHTD 2 pistes 1/4" console : MX5050 MARK II 4 pistes 1/4" : MX5050 QXHD 8 pistes 1/2" : MX5050 8 SD 8 pistes 1" : MX7308 LT.</p>		<p>OTARI Banc de duplication de cassettes DP 4050 CCF : de cassette à cassette (60 cassettes/heure) DP 4050 OCF : bande à cassette (72 cassettes/heure) DP 1010 : bande à bande - 1 mètre - 1 à 5 esclaves DP 6000 : bande à bande - 1 mètre - 1 à 10 esclaves DP 6755 : bobineuse semi- automatique.</p>	
	<p>MIDAS Console professionnelle modulaire Studio ou sonorisation de 1 à 32 entrées de 2 à 16 sorties</p> <p>HUDSON CSL2002 Console polyvalente 10 entrées, 4 sorties + réverb.</p> <p>HUDSON GSL 2016 SD Console 16 entrées, 8 sorties Monitoring 16 pistes</p>		<p>NEUTRIK Prises standard américain XLR. Prises châssis mâles ou femelles. Contre-fiches 3 broches mâles ou femelles.</p> <p>SWITCHCRAFT Prises standard américain XLR. Prises châssis mâles ou femelles 3, 4, 5, 6 broches. Contre-fiches mâles ou femelles 3, 4, 5, 6 broches.</p>
<p>CERWIN VEGA Electronique ampli 2 x 225 W 8 ohms 2 x 325 W avec filtre électronique Equalizer stéréo excavateur de basse Enceintes discothèque 150 W/300 W Enceintes sonorisation de haute puissance 150 W à 1000 W Enceinte d'instrument 300 W Retour de scène</p>		<p>IVIE Analyseur de fréquences en temps réel IE10A Affichage par réseau de 160 diodes sur 10 octaves Microphone omnidirectionnel incorporé / Sonomètre sélectif et pondéré courbes A et C Possibilités de mesures externes sur tous les équipements BF Fonctionne sur batteries rechargeables ou sur secteur AUTRES APPAREILS : IE 15A distorsiomètre IE 20A générateur de bruit rose</p>	
	<p>JACK FIELD ou JACK BELL Panneau pour dispatching de studio ou de sonorisation à 1, 2, 3, 4 ou 5 rangées de 20 jacks. Egalement disponible en 24 ou 26 jacks, présentation au standard rack. Jacks professionnels contact paladium pour les jacks field. Jacks cord disponibles en 3 longueurs et 3 couleurs.</p>		<p>AKG Console de mélange rack 19", 6 ou 8 entrées symétriques ou asymétriques avec possibilité d'extension; certains modèles sont équipés d'une réverbération incorporée. Egaliseur 2002 studio 10 fréquences. Unité de réverbération studio 4400 avec égaliseur.</p>

je désire une documentation cocher la case désirée: 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Nom
Adresse



Zone Industrielle des Chanoux - rue Louis-Ampère
93300 Neuilly-sur-Marne - Tél. : 935.97.86

FRANCE

Sur le nouvel album des **Stones**, un morceau s'intitule « Rotten Roll ». Le premier février, **Asphalt Jungle** signait son contrat avec Pathé Marconi. **Mick Jagger** a passé Noël à la Martinique. **Elliott Murphy** prêt à venir jouer à Paris: tout ce qu'il demande, c'est qu'on lui paye l'avion et l'hôtel. **Fun Records**, la marque du fan club des Stooges, est distribuée par RCA. Ghetto chic: **Yves Adrien** s'est fait couper les cheveux. **Max Meynier** contre **Starshooter**, en direct de Lyon: ça s'est passé sur R.T.L. kids. Le livre d'**Alain Pacadis** (« Un Jeune Homme Chic ») est sorti au Sagittaire. **Patti Smith**: trois nuits à Mogador? On y croyait vraiment plus: **Hot Tuna** arrive. Un nouveau tabloïde mi-punk mi-mode: « Marie aime les sucettes ». **Mick Jagger** s'est offert une vidéo. Verrons-nous jamais le film des **Heartbreakers** tourné par Antenne 2? Un article à la une et une pleine page à l'intérieur: « Le Monde » ne jure plus que par les punks. Tout le catalogue **Stiff** sort chez Barclay. **Herman** a quitté Metal Urbain pour rejoindre Henry Flesch. **Gazoline** n'est pas si mort que cela: Alain Kan reforme le groupe avec « de vrais rockers ». **Mona Lisa**, pour fêter la sortie de son quatrième album, donnera un concert gratuit à l'Espace Cardin, le 21 mars. **Brezovar** est en train d'enregistrer son premier album à Angers. Jam au sommet à Lyon: Bijou et Robert Gordon et **Link Wray**. **Daniel Haas** (ex-Angel) travaille actuellement sur son album solo. **Fabienne**, la vampire du rock, passe sa vie aux sports d'hiver. On a beaucoup vu les **Guilty Razors** s'afficher avec les Slits. **Bijou** entre en studio en mars pour enregistrer son second album. Les **Lou's** donnent sept concerts en Italie. **Starshooter** enregistre son album. Dans « Art Press », une analyse linguistique du dernier **Aerosmith** qui vaut son pesant de moutarde. **Burroughs** et **Bukowski** enfin réunis! (au sommaire de l'excellent « StarScrew 007 » 5 francs, C/O Lucien Suel, 102, rue de Garbécque, Berguette, 62330 - Isbergues). **Capitol France** sort un disque de chants de baleines. Les 3 500 exemplaires numérotés du disque de **Bachdenkel** ont été pressés dans une usine de disques classiques. Vogue ressort les albums de **Hounddog Taylor** en pressage français. Le premier disque de **Trampoline** va sortir chez Phonogram. Le groupe **Corbeau Mort** (qui cherche un batteur) a changé de manager (J. Waters, 239-23-92). Le groupe **Atom Crystal** va faire une grande tournée en mars, si vous aimez le synthétiseur... Le simple de **Guilty Razors** est produit par l'énigmatique et mégalomane Alexis. Le groupe qui monte: **Riot de Bordeaux**. Courez acheter le tirage limité du simple des **Rich Kids** (EMI) qui est tout en vinyle rouge.

ANGLETERRE

Joe Strummer hospitalisé, entre la vie et la mort. **Siouxsie And The Banshees** refuse toujours de signer avec une maison de disques ou même d'enregistrer. **John Moss**, batteur des **Damned**, a été sérieusement blessé dans un accident d'auto. **Talking Heads** a écourté sa tournée pour repartir d'urgence aux USA: l'album vient d'entrer dans les charts. **Electric Light Orchestra** va revenir en Angleterre et donner quatre concerts à Wembley. **Eddie & The Hot Rods**: tournée monstre. **Frank Sinatra** donnera une semaine de galas en septembre au Royal Festival Hall. **Steeleye Span** confirme: leur série de concerts est bien une tournée d'adieu. **Steel Pulse**, le big band reggae, a signé chez Island. Les **Stranglers** enregistrent leur troisième album. **David Bowie** a enregistré le « Pierre et le Loup » de Prokofiev avec le Philadelphia Symphony Orchestra (sous la direction de Eugene Ormandy), et l'album sortira fin avril. **Wayne County** a signé avec une nouvelle compagnie: Safari Records. Les **Equals** (« Baby Come Back ») se sont reformés. Le nouvel album de **Marianne Faithfull** (sur Nems) est intitulé « Faithless ». Pour la quatrième fois, les **Gorillas** se sont reformés. Publicité pour l'album de **Ian Dury**: « Achetez-le à votre mémé pendant que vous en avez encore une ». Le simple de **Paul McCartney**, « Mull Of Kintyre », approche des deux millions de vente. **Urban Blitz** a quitté les **Doctors Of Madness** qui continuent en

trio. **Dillinger** tourne en Angleterre, accompagné par Zabandis. **Jerry Nolan** a formé un groupe avec deux jeunes Anglais fous des Dolls: les **Junkies**. **Henry Cow** va faire une de ses rares tournées. **Pete Seeger** vient donner deux concerts pour le Chili. **Zappa** a dû ajouter des concerts de dernière minute: personne ne connaît les noms de ses 8 accompagnateurs. Les **Supremes** reviennent; Mary Wilson est désormais accompagnée de deux nouvelles: **Karen Ragland** et **Karen Jackson**. L'une des fans des **Pistols** arrêtée après l'affaire du « Queen Elizabeth » en juin a été condamnée à un mois de prison. EMI-encore! — refuse de presser le nouveau simple des **Buzzcocks**, le b-side « Oh Shit » étant considéré comme obscène. **Chris Fenwick**, manager de **Doctor Feelgood**, vient de rentrer après un emprisonnement en Espagne pour une sombre histoire de concert payé en pesetas (ce qui est interdit par la loi dans cet étonnant pays). Coïncidence: la semaine où les **Sex Pistols** annonçaient leur dissolution, sortait leur première biographie. Mis à part **Nick Mason**, les trois autres **Pink Floyd** travaillent sur leurs albums solo. **Elvis Costello** vu! (en train de s'acheter des vieux simples des Beatles). Le nouvel album de **Judas Priest** s'intitule « Stained Glass ». Le nouveau **Bob Marley** sort en mars et s'intitule « Kaya ». Les **Sweet** (qui sont désormais chez Polydor) reviennent en force. Les **Adverts** enregistrent aux studios Abbey Road. **Will Birch**, ex-batteur des **Kursaal Flyers**, a formé son groupe, **Records**. **Kim Fowley** sort un nouvel album qui nous arrive sur Phonogram via l'Allemagne. **Dave Jackson**, légendaire saxophoniste de **Van Der Graaf Generator**, a rejoint le groupe pour un concert au Marquee qui sortira en album live. **Angie Bowie** a tenté de se suicider mais a été sauvée in extremis par son petit ami, **Keith Paul**, ingénieur du son des **Heartbreakers**. Les **Mighty Diamonds** vont enregistrer leur prochain album aux States. **Robbie Shakespeare**, basso-monstrueux du reggae, enregistre son album solo qui pourrait être produit par **Bunny Wailer**. **George Faith** veut donner des concerts avant l'été, mais se décidera-t-il à quitter sa chère Jamaïque? Surprise! Surprise! Les **Black Sabbath** ont vidé le chanteur **Dave Walker** et ré-engage **Ozzy Osbourne** qui enregistrera avec eux le nouvel album, « Never Say Die ». **Roy Harper** ne sera accompagné dans sa tournée que par le guitariste **Andy Roberts**. **Nick Lowe** met la dernière touche à un étrange album, « Jesus Of Cool », sur lequel on trouve des chansons consacrées à Fidel Castro. **Tangerine Dream** s'est adjoint un chanteur et un batteur. **Malcolm McLaren**, à peine remis de ses émotions pistolières, a signé un contrat avec les Slits. A propos, **Sex Pistols Records** doit toujours un certain nombre d'albums à Virgin, Warner et Barclay, et les **Pistols** n'ont même pas laissé un quarante-cinq tours derrière eux. **Ian Hunter** entre en studios pour produire **Mr Big**. **Bill Bruford** fait désormais partie du super-groupe U.K., avec **John Wetton**, **Allan Holdsworth** et **Eddie Jobson**. **Earth Quake** vient tourner en Europe et enregistrer à Londres. **Chris Spedding** cherche un nouveau groupe pour enregistrer un nouvel album. C'est **Sandy Pearlman** tout seul qui produira le second LP des **Clash**. **David Coverdale**, ex-chanteur de **Deep Purple**, prépare son groupe avec l'ex-batteur de **Steeltalkers**, **David Dowell**. Enfin un nouveau simple de **Suzi Quatro**! Le nouveau simple de **Wreckless Eric** s'intitule (tel quel): « Reconnaissez Chérie ». **Eddie & The Hot Rods** veulent faire produire leur simple « Gimme Some Lovin' » par **Spencer Davis** lui-même. **Clapton** se serait fait vider des sessions de **Ibrahim Lev**, qui est en train d'enregistrer « une réponse reggae à Astral Weeks », mais **Stevie Winwood** est toujours de la partie. **Elton John** déclare: « Je fais l'amour trois fois par semaine, plus souvent à des femmes qu'à des mâles ». Le fameux club punk **Vortex** ouvre des succursales dans toute l'Angleterre. Le groupe punk qui monte, qui monte, qui monte: **The Ants**.

ETATS-UNIS

Gregory Herbert, sax ténor de **Blood, Sweat & Tears**, retrouvé mort dans une chambre d'hôtel à Amsterdam. Ça y est! **Blue Oyster Cult** a

enfin réussi à remplir le monstrueux **Nassau Coliseum**. C'est **Bette Midler** qui a réouvert le **Copacabana**. Quelques nouveaux groupes punks au **CBGB**: **Teenage Jesus and the Jerks** et **Slum Lords**. Pour la première fois, **Al Green** a produit un disque sans le secours de **Willie Mitchell**: ça s'intitule « Belle ». **Bob Dylan** tente de faire retarder la sortie du film d'adieu du Band pour ne pas gêner la sortie de « **Rinaldo And Clara** ». Les studios **Record Plant** ont été brûlés dans un énorme incendie: toutes les guitares de **Stephen Stills** sont restées dans le brasier. L'ex-GTO **Pamela** joue le rôle d'une pute dans le prochain film de **Sylvester Stallone**. **Detective** sort un album pirate officiel. **Fleetwood Mac** se prépare à aller donner sa tournée en Union Soviétique. La **Columbia** prépare un film sur la vie de **Buddy Holly**. Les **Ramones** et les **Runaways** font ensemble une tournée de dix semaines. **Tom Waits** en justice: il s'était bagarré dans un bar avec un flic en civil. La Bible que possédait **Elvis Presley** a été adjugée 1 375 dollars dans une vente aux enchères à Nashville. **Alice Cooper** a donné une « party sèche » pour fêter sa guérison, avec **Ringo Starr** et les **Bay City Rollers**. C'est cosmique: les **Sex Pistols** se sont séparés à San Francisco. Malgré le succès incroyable de « **Mull Of Kintyre** » de **Wings** en Angleterre, les Américains ont choisi de faire porter la promo-radio sur l'autre face, « **Girls School** ». Le nouvel album de **Neil Young** (« **Gone With The Wind** ») est encore retardé, cette fois-ci à cause de problèmes de pochette. **Kim Fowley** a présenté trois chansons à **Willy DeVille** en espérant qu'il les enregistrera... Non! Non, **Steely Dan** ne fera pas encore de tournée. D'ailleurs le Dan ne possède toujours pas de manager (selon les mots de **Walter Becker**: « Autant posséder un serpent à sonnette »). **Richard Hell** se refuse toujours à faire une tournée. Les Américains fous de rage: les **Pistols** ont même refusé de jouer pour l'émission de télé **Saturday Night Live**. **Elton John** termine un nouvel album produit par **Thom Bell** dans les studios de Seattle. **Peter Paul & Mary** se réunissent huit ans après pour un album et une tournée. **Bob Dylan**, qui adore **Mavis Staples**, a offert trois chansons aux **Staple Singers**. Après son ablation de la prostate, **Levon Helm** dénie toutes les rumeurs de cancer. **Mitch Mitchell** et **Tim Hinkley** ont formé un groupe qui n'a pas encore de nom. Le scandale éclate: **Bernard « Prettie » Purdie** révèle: « J'ai joué de la batterie à la place de **Ringo** sur vingt et une chansons des trois premiers albums des Beatles ». **Peter Wolf** est allé voir les **Dead Boys** en concert. **Bjorn Borg** et **Roy Buchanan** jouent ensemble au tennis. Pour la quatrième fois, **Cher** a plaqué le pauvre **Gregg**. De plus en plus inattendu: **Peter Green**, apparemment en pleine forme — bien qu'un peu rouillé — va enregistrer un album solo pour **WEA**. **Debbie Blondie** veut s'acheter une maison à Los Angeles où le groupe enregistrera son troisième album. **Clapton** donne une tournée de 36 concerts qui débute le premier février à Vancouver. Le troisième album de **Patti Smith** (qui se refuse désormais à toute interview) s'intitule « **Easter** », et il sortira pour Pâques. Le nouveau **Captain Beefheart** est enregistré et s'intitule « **Bat Chain Puller** », mais il faut désormais que le **Captain** se trouve une maison de disques. Le procès **Warner/Zappa** peut durer de trois à cinq ans, et interdire toute sortie de disques de **Frank** pendant ce temps-là. Les **Stranglers** ont annulé leurs concerts de Los Angeles pour ne pas profiter de la publicité qui entoure les 23 victimes d'un étrange mystère qui sévit là-bas. « **Jaws 2** » est en tournage: et le monstrueux requin a déjà dévoré cinq personnes. **Terry Kath**, guitariste et chanteur de **Chicago** s'est tué à l'âge de 33 ans en jouant avec des armes à feu. Où va-t-on? **Bob Dylan** lui-même a du mal à trouver des musiciens pour sa tournée mondiale, apparemment parce qu'il refuse de les payer plus de 300 dollars par semaine. **Lee Shapiro**, manager des **Flamin' Groovies** et joueur de banjo émérite, a même été approché par **Bob D.** — **Walter Lure** à New York où il auditionne sans relâche des batteurs. **Frank Sinatra** (61 ans) n'aime pas les critiques: « Je suis persuadé que ce sont des descendants d'Attila le Hun, de Hitler et de Charles Manson. » — **PHILIPPE MANŒUVRE**.

Woody Guthrie



**CETTE MACHINE
TUE
LES FASCISTES**

albin michel

rock & folk

Après " En Route Pour La Gloire ", " Cette Machine Tue Les Fascistes " (selon le célèbre slogan qu'il avait collé sur la caisse de sa guitare) est un choix entièrement inédit en France de ses histoires, poèmes, chansons, dessins et souvenirs. Les thèmes sont ceux que toute une nouvelle génération d'auteurs-compositeurs, aux États-Unis et à l'étranger, ont repris à leur propre compte après Woody Guthrie : la guerre, l'amour, la célébration de la nature, le syndicalisme, l'injustice, le racisme, la révolte, l'errance, la société américaine. Ainsi réunis, ils apportent une image vivante et immédiate de ce que signifie réellement Guthrie, rendant justice du même coup à l'écrivain, au poète et au philosophe, et non plus seulement au chanteur.

MAGNET

GROS PLAN : « Sybil »

C'est un film dans lequel on se perd et qui est fait pour qu'on s'y perde. Parce qu'il est fondé sur quelque chose d'impalpable : la névrose. Parce qu'il fourmille de fantasmes et que les fantasmes, vous le savez bien, ne coïncident jamais avec les faits. Vous vous souvenez de « Miracle en Alabama », cet austère mais passionnant film d'Arthur Penn ? Eh bien, « Sybil » est de la même veine : l'histoire vraie d'une jeune Américaine, torturée dans son enfance qui vivait démultipliée en seize personnes ; et sa longue analyse – vingt ans – par une psychanalyste qui réussit à découvrir le hic en donnant le la. Voilà un film noué autour d'une anecdote assez janséniste et qui, l'air de rien, nous emporte dans un gouffre de sensations indicibles, dans ces espèces d'espaces qui se situent dans notre inconscient, avec ses soudaines dépressions géographiques, son climat rarement tempéré, le tout rattaché dans les brouillards de l'indicible. Le grand mérite du film est de mettre les mécanismes de l'inconscient à nu, grâce à deux remarquables comédiennes. Joan Woodward, la psychanalyste, qui jouait, on s'en souvient, une femme folle dans « De l'influence des Rayons Gamma sur le Comportement des Marguerites », et Sally Field, étonnante Sybil qu'on avait pu voir aux côtés de Burt Reynolds dans le sympathique « Cours Après Moi, Shériff ». Quant au cinéaste, Daniel Petrie, il jargonne le moins possible, il se contente – et c'est parfait ainsi – de décrire cette histoire imaginée par le scénariste de « La Fureur de Vivre » (Steward Stern), le récit d'une vie qui n'est plus en prise et où les freins sont débranchés.

TRAVELLING : de quoi tu te mêles, Dracula ? Encore une guerre des gings, mais il s'agit cette fois d'une lutte sourde pour des Dracula et des Frankenstein. Après maintes années d'efforts menés par Alain Schlockoff, directeur de la Convention du Cinéma Fantastique rebaptisée depuis peu Festival International de Paris du Film Fantastique et de Science-fiction louf fi, l'horizon s'obscurcit. Lorsqu'apparut Avoriaz, il fut décidé entre les deux bandes un pacte de non-agression : « Moi je m'occuperai de Dracula, toi du fantastique quotidien. » Mais voilà qu'avec la Fête du Fantastique organisée au Bertiz deux mois avant le festival Schlockoff, ça sent le poudre. Les gens d'Avoriaz connaissent à merveille toutes les ficelles : quand on n'a pas d'idées, on copie sur le voisin. D'ici que Paris ressemble à Chicago... Schlockoff garde le moral. Son festival aura lieu du 10 au 21 mars au Rex. Au menu : panorama de la SF, tour du monde de la Mérie et du merveilleux, plus 18 long-métrages en compétition, une rétrospective où l'on verra « Buck Rogers », serial des thirties avec Buster Crabbe. Renseignements : 624-04-71. Schlockoff arrive, préparez vos cerueils.

PANORAMIQUE : « Bertha Boxcar »

Décidément, les reprises des Studios Action sont bien juteuses. Ainsi « Robin des Bois », ainsi « Elmer Gantry » de Richard Brooks qui sortira en mars, ainsi « Bronco Apache », superbe western d'Aldrich avec Lancaster en-

viron à la même époque, ainsi « Bertha Boxcar ». Ce troisième film de Scorsese (mais le premier en France) est souvent porté manquant sur les affûts des cinéphiles, et que dire des critiques qui le boudent. Le mot tient le rôle principal dans ce film. Lorsque Bertha, jeune et jolie fermière (Barbara Hershey) dans l'Arkansas des thirties, apprend que son père a péri à cause de la négligence de son patron, elle choisit son camp. N'étant pas de la famille des oppresseurs, elle rejoindra le camp des exploités, se liera avec une bande de hobos anarchisants, qui, sous l'impulsion d'un des leurs (David Carradine), ont décidé de former un syndicat, et de se radicaliser politiquement. Dès lors, s'affirmant contre les richards, ce gang de la liberté sera traqué par la police, frappé et abattu. Carradine sera crucifié sur un wagon à



« Generation Proteus » Julie Christie

bestiaux. Pour l'exemple, Satisfait que la guillotine ait fonctionné, la Société aura exorcisé ses hallucinations, pourra désormais s'adonner au seul et pur travail du fric.

Jack London aurait apprécié ce film, c'est sûr. Woody Guthrie aussi. « Bertha Boxcar » fascine fort, autant que « Bonnie And Clyde » ou « Blondy Mama ». Il s'agit d'un démontage féroce de la société de l'époque, d'un regard acide sur l'Amérique, ses braves citoyens, ses institutions, son rêve américain très Disneyland, sa bonne conscience. La mise en scène ne colle pas au récit, elle l'épouse. Dommage qu'après une telle bobine Scorsese ait quelque peu décoloré son univers, l'ait peint en rose bonbon pour plaire à Hollywood. Mention spéciale à David Carradine, qui n'avait pas encore découvert les vertus du kung-fu, ni attrapé les flics Actor's studio, et à Barbara Hershey (l'attribution de David dans la vie) qu'on voit si

peu sur les écrans – on aimerait en avoir les raisons.

PAUSE : n'oubliez pas le service

On l'attendait depuis si longtemps, et il sort à la sauvegarde, comme bradé au Vidéo-store. Et pourtant « Journey Through The Past », le film qu'a réalisé Neil Young avec lui-même, le Buffalo Springfield, Stills et les autres, doit mériter le coup d'œil. Le premier qui l'a vu le raconte aux autres. Sortie sous le titre kitschounet de « Au-delà d'un Passé ».

ZOOM : « Generation Proteus »

Il est désormais difficile de croire aux vampires et autres salamandres. Nous sommes au temps de l'ordinateur, que diable. L'homme n'a plus peur aujourd'hui de lui-même, de sa face cachée – Freud est passé par là – mais de ce qu'il n'asservit, ne contrôle pas. Dean Koontz a écrit, avec « La Semence du Démon », un conte noir des temps modernes. Il imagine que Proteus IV – un système informatique doté d'un cortex organique – se révolte, un jour, on ne sait trop pourquoi, contre son créateur, et décide de violer la femme de ce dernier (c'est Julie Christie) pour lui faire un enfant. La société que nous décrit Koontz est proche de celle d'Orwell. La vie n'est plus un sentier, mais un immense sparadrap destinée à bâillonner efficacement les consciences. Chacun occupe la place qui lui est assignée, que personne ne bouge. Ladies and gentlemen, attachez vos ceintures, nous faisons le reste. Et voilà que dans cette grisaille programmée par les adeptes de Big Brother un ordinateur pousse un coup de gueule pour n'en faire qu'à sa tête. Proteus sait que, pour que son geste soit efficace, il faut procréer. Julie Christie essaie de le détourner de son funeste dessein, mais elle en sera pour ses frais. De cet étonnant livre, Donald Cammell a tiré un étonnant film. Il a su prendre la réalité à revers en la métamorphosant en une sorte de surréel où elle reste visible, bien qu'étroitement surveillée. Une mise en scène hautaine tient l'intrigue à distance, la considère de loin, tel un objet non identifié, et la joue au talent. De cette façon, Cammell montre que le fantastique s'affirme en se glissant par effraction dans la réalité. Bien sûr, on pourra taquiner le cinéaste : trop d'images pseudo-psychédéliques, pas assez de rigueur, une photo étonnamment banale. Mais ce ne sont que détails par rapport à la joie de retrouver le co-réalisateur de « Performance ». Personnage étrange que Donald Cammell. Peintre d'inspiration surréaliste, fils du célèbre magicien Aleister Crowley, il fut scénariste – on lui doit notamment les scripts de deux films méconnus : « Duffy, le Renard de Tanger » avec James Coburn, et « Les Touchables » – acteur, ami de Kenneth Anger. Et puis Julie Christie mérite à elle seule le déplacement. Même si elle est mal photographiée.

BRUITS DE FOND : sans façons

Justement, à propos de Julie Christie, elle va bientôt nous rendre visite puisqu'elle va tourner dans un film français signé Liliane de Kermaecq (« Aloïse »). Everything will be alright.

– JONATHAN FARREN

Maintenant, vous pourrez vous entendre
avec la nouvelle
SONORISATION MA 6

Fender[®]



Gaffarel

MUSIQUE DIFFUSION

12, Avenue Alsace Lorraine

Z.I. des Béthunes - Saint-Ouen l'Aumône

95310 CERGY - Tél. 037.28.65

COMIX PARADE

Quand les Ramones, sur la scène de l'illustre CBGB's de New York, lancent comme une incantation la chanson du « Pinhead », appelant leur auditoire à se joindre à la grande fraternité des simples d'esprit (« Gaba-gaba, we accept you »), tout le monde comprend instantanément d'où leur vient ce thème, punk par excellence. Tout simplement d'une créature de bandes dessinées, l'enfant de Bill Griffith, dont les aventures extravagantes ont été élaborées quelque part du côté de San Francisco, et ont fait la conquête des lecteurs du « Berkeley Barb ». Zippy le « pinhead », la « tête d'épingle », est affligé d'un crétinisme congénital dont Griffith a su faire une source de gags mais aussi, bien souvent, de poésie. Du haut de son « observatoire », il suit ses évolutions, après l'avoir lancé dans l'univers des créatures douées de raison ; mais le plus fou n'est pas celui qu'on croit. Création qui semble dépasser les frontières des U.S.A., puisqu'elle est apparue récemment dans plusieurs journaux français de bandes dessinées (ainsi « B.D. » et « L'Echo des Savanes » ont publié plusieurs extraits de « Griffith Observatory », pas les meilleurs malheureusement). Si vous voulez consulter la version originale, elle existe sous le titre de « Zippy Stories » (Rip Off Press, Box 14158 San Francisco Cal. 94114, et à Paris dans les librairies spécialisées). On y trouve aussi quelques silhouettes connues, comme « Mr. Toad » et sa « Toadette » (qui furent il y a quelques années parmi les héros représentatifs des comix de San Francisco) ou inattendues, comme Alfred Jarry ressuscité sous les traits d'un personnage de B.D.

Si la jeune bande dessinée anglaise est, malgré toute sa bonne volonté, toujours restée plus ou moins à la remorque des States, il y a « un seul exemple de comix underground qui ait vraiment réussi en Europe » ; du moins, c'est ce qu'affirment les connaisseurs de « Falatoff », qui investissent décidément dans le Hollandais. Viennent de paraître : « Tante Leny Présente », une anthologie des meil-



leures bandes du célèbre périodique hollandais, et « Jusqu'à Présent », recueil de Thé Tjong King, Amsterdamer d'origine indonésienne. Ceux qui n'ont pas eu la chance de pouvoir se procurer régulièrement le « Tante Leny » original y découvriront la verve irrésistible d'Evert Geradts et son dessin presque classique, les délires baroques et les cadrages « art nouveau » de Buckinx, les trips bizarres de Peter Pontiac, la joliesse un peu « rétro » des bandes de Marc Smeets ; sans oublier, bien sûr, Swarte, déjà assez connu des amateurs français, puisqu'il a fait l'objet de plu-

sieurs publications, notamment dans « Charlie Mensuel ». Et si vous êtes séduit, et que vous désirez en savoir plus sur ces dessinateurs, signalons une série d'interviews des hommes de Tante Leny dans le N° 38/39 de « Falatoff ».

Mais l'amateur éclairé qu'est nécessairement le lecteur de « Comix Parade », s'il ne néglige pas de s'informer de ce qui se passe chez les petits mickeys anglo-saxons ou hollandais, doit, bien sûr, se tenir au courant de ce qui se passe près de lui. Et il n'a pas été sans remarquer l'énorme campagne publicitaire qui a accompagné la sortie du N° 1 de « A Suivre », nouveau mensuel lancé par Casterman. C'est un très beau journal, ce qui n'étonne personne dès qu'on sait que la partie graphique a été assurée par Robial (qui avait créé la maquette de « Métal Hurlant »), et que les vedettes en sont Hugo Pratt, mais aussi Tardi qui a réalisé « Ici Même » sur un scénario de Forest. Les éditeurs de « A Suivre » ont voulu privilégier une certaine bande dessinée « littéraire », et lui trouver des correspondances au niveau des textes ; il semble qu'ils ne soient pas allés tout à fait dans la bonne direction avec deux contes de Jakez Helias et un dossier sur les Celtes dont on se demande ce qu'ils viennent faire dans une revue de B.D. Ce très bel objet est un tout petit peu ennuyeux et figé. On lui souhaite de trouver un ton plus décontracté pour ses prochains numéros.

Pendant ce temps, un virage s'amorce-t-il pour l'hebdomadaire « B.D. » ? Au numéro 18 apparaît soudain l'homme providentiel, qui n'est autre que J.-P. Manchette. Cavanna, qui n'en pouvait plus de s'arracher les cheveux devant le fourre-tout sans organisation ni personnalité qu'il avait créé, lui laisse la place avec un grand « ouf ». Editorial de Manchette qui annonce des mesures draconiennes pour la survie du journal : Bazooka et Carali sont chassés, ainsi que le pauvre Dick Tracy. A la place, une très belle bande de Muñoz et Sampayo, et, bien sûr, des textes (dont une interview de Trina Robbins, dont on s'acharne ici, dieu sait pourquoi, à faire une star du cartoon, et qui démontre une fois de plus qu'elle n'a rien à dire...). Avec tout cela, ce n'est pas encore, bien sûr, l'hebdomadaire de bande dessinée que nous attendions, mais cette nouvelle orientation pourrait s'avérer intéressante dans l'avenir.

En attendant, on peut toujours signaler la création de « Et Après », trimestriel de B.D. régionaliste. Une bande de Lyonnais qui se sentaient « des pauvres malheureux, des bouseux, des orphelins », bref, à peine complexés, a réussi à mettre sur pied un ensemble assez impressionnant, avec quelques très bons dessinateurs ; cela pourrait bien devenir, s'ils s'entêtent, un nouveau « Tante Leny ».

Et puis, dans le fourre-tout des productions courantes, vous trouverez bien de quoi satisfaire vos appétits d'esthètes :

Hugo Pratt renoue, dans « La Macumba du Gringo » (Dargaud), avec les rituels du vaudou



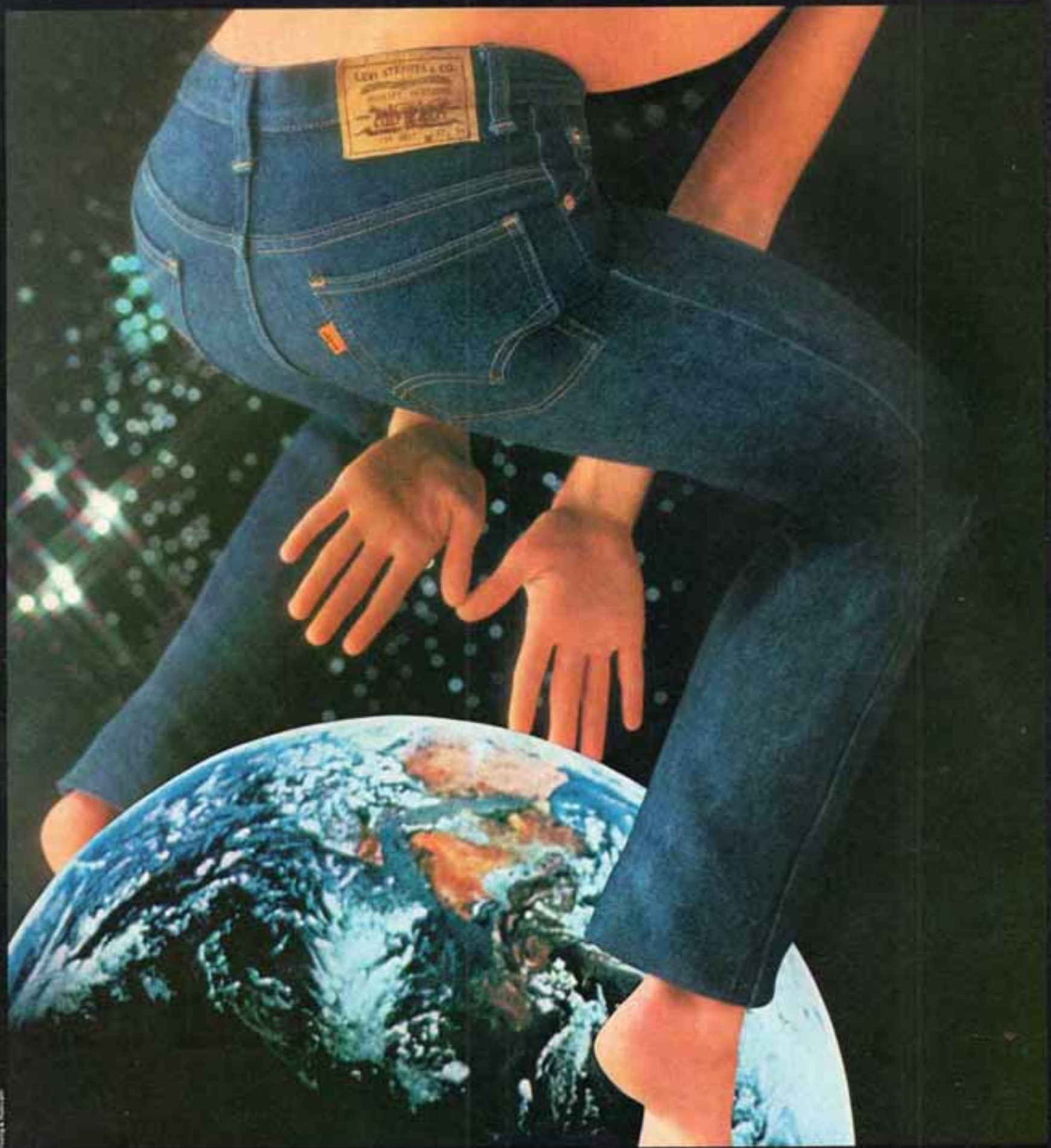
et le Brésil mystérieux, le son voilé de la macumba dans les chaudes nuits de ces terres exotiques. Tout un programme !

Un autre genre d'échappée vers les royaumes de l'imaginaire, avec « La-Bas » de Drulillet : un dessin dépouillé et très graphique, un monde de violence et de mort, avec parfois une note inattendue, truculente ou humoristique. Retour à la réalité, avec « C'est Dur d'Etre Patron » de Wolinski (Editions du Square), où les affres des chefs d'entreprise incompris, pendant que se déroule l'interminable dialogue des conversations de café, faisant apparaître toutes les contradictions de notre époque mieux que des pages d'articles politiques. On retrouve Wolinski avec tous les dessinateurs de « Charlie Hebdo » avec une anthologie des meilleures couvertures de l'hebdomadaire, qui remonte à l'époque où il s'appelait encore « Hara-Kiri » (Alain Moreau éditeur). Le plus beau, c'est toujours le célèbre « Bal Tragique à Colombey », bien sûr. Mais il est extraordinaire de voir à quel point ces pages, dictées par l'événement immédiat, gardent, longtemps après, leur actualité et leur humour féroce. — MARJORIE ALESSANDRINI.

CHARLIE HEBDO

LA TRISTESSE





Levi's

Quality never goes out of style.

PRESSE-LIVRES

J.-P. Manchette, **Fatale** (Gallimard)

Claude Klotz, **Sbang-sbang** (10 x 18)

Claude Klotz, **Darakan** (J.-C. Lattès)

Daniel Odier, **L'Année du Lièvre** (Robert Laffont)

Il y a dix ou quinze ans, toute une génération de jeunes intellectuels a été marquée par la « Série Noire ». Aujourd'hui, de cette génération sont sortis des écrivains qui en retrouvent l'inspiration plus ou moins voilée; mais les enfants français de David Goodis et d'Humphrey Bogart ont grandi et mûri; et surtout, ils vivent dans un monde où tout a changé, où la distinction autrefois lumineuse entre le bien et le mal est de plus en plus malaisée. Alors, ils créent de nouveaux personnages, qu'ils veulent grandioses, comme leurs modèles, comme eux jouant avec le danger, et fascinés par la beauté de la mort.

Jean-Patrick Manchette, avec « Fatale », a inventé une tueuse de choc qu'il lance à l'assaut de la hideuse bourgeoisie de province. Ce qui était le scénario d'une bande dessinée (mise en images par Tardi, avant même la création de « Griffu ») qu'on espère bien voir un jour publiée, plein d'inventions extrêmement séduisantes, est devenu un petit roman qui déçoit un peu. Tout cela reste un peu schématique, manque de densité, et le finale, véritable orgie de meurtres, n'arrive pas à se faire prendre au sérieux. En brochant sur un thème plutôt excitant, Manchette n'a pas réussi à donner vie à sa froide héroïne, à en faire une nouvelle Marnie. Et pourtant, c'est une belle histoire...

Deux romans de Klotz à l'affiche ce mois-ci: « Sbang-sbang » est la réédition d'un curieux « western marseillais », publié pour la première fois en 69. Emule de Sergio Leone (qui faisait alors les délices des cinéphiles), Klotz essayait à son tour de renouveler le genre, d'en transposer les clichés, avec cette écriture baroque qui était celle de ses débuts, assez proche du style des « Innommables ». Dix ans après, on le lit toujours avec plaisir. En plus, on peut s'offrir le luxe d'une comparaison avec « Darakan », qui vient de paraître. On peut regretter que Klotz ait épuré, simplifié au maximum l'écriture savoureuse de « Sbang-sbang »; en revanche, ses ambitions se sont démesurément élargies. Il a voulu créer une véritable tragédie des Temps Modernes, un opéra fabuleux. Darakan le tueur solitaire, qui n'a d'autre soutien que l'amour d'une femme bossue et celui d'un enfant infirme, va droit devant lui, dans l'enchaînement implacable qui le conduit vers la mort terrible et fascinante. C'est un grand roman d'aventures, à travers des paysages éblouissants, entre des créatures monstrueuses et dérisoires. Avec des longueurs, parfois, mais une bien belle histoire.

La fuite éperdue vers la mort, c'est aussi le thème de « L'Année du Lièvre » de Daniel Odier. Un espion, proche de ceux qui hantent les romans d'Eric Ambler, chassé par la sourde menace qu'il sent peser sur lui, s'engage dans un interminable voyage de Paris à Singapour: quand le danger imaginaire devient danger



Illustration de Norman Rockwell

réel, comment savoir s'il est poursuivi par la C.I.A. ou par ses propres fantasmes? A travers les foules bigarrées d'Istamboul, les hauts plateaux du Népal ou l'Inde des fumeries d'opium se poursuit cette fuite échevelée, jusqu'à un Jardin des Plantes exotique, rempli d'oiseaux multicolores, où le héros s'offrira, souriant, à la balle de son adversaire.

Lisa Alther, **Ginny** (Gallimard)

Gayl Jones, **Meurtrière** (Des Femmes)

Deux romans américains: deux images des U.S.A. vus du côté des femmes, deux histoires exemplaires. « Ginny », c'est une « teenager » des années 50, qui joue les majorettes et connaît la classique éducation sentimentale style « American Graffiti », les banquetteries arrières des grosses voitures américaines et les restaurants drive-in; elle est la girl-friend du champion de baseball, puis du mauvais garçon, hell's angel au blouson de satin criard, qui l'entraîne dans de folles équipées sur une Harley Davidson. Tout ça sur l'air du « Surfin'Safari » des Beach Boys, bien entendu. Et puis tout l'univers des certitudes triomphantes bascule: c'est l'université, la prise de conscience des réalités sociales, le temps des refus et des manifestations, de la musique folk contestataire et des revendications féministes. Ginny connaît les joies de la vie en communauté, du retour à la terre et des bourgeons de peyotl, fait successivement l'expérience de la vie de famille et de l'amour transcendantal, manière hippie, se retrouve, enfin, totalement désemparée, sans savoir vers quels horizons se diriger. C'est une chronique un peu désabusée de toute l'évolution d'une génération d'Américains; avec une certaine distance ironique, et un humour parfois féroce.

S'il révèle un autre aspect, complémentaire, des Etats-Unis, « Meurtrière » est à l'opposé de « Ginny ». Autant l'un apparaît comme une sorte de grand feuilleton romanesque dans le

contexte de la contre-culture, autant l'autre est bref, violent, excessif. Une femme est en prison, pour avoir tué un homme (un Noir) et l'avoir émasculé. Comme une musique lancinante, répétitive, reviennent toujours les mêmes souvenirs, les mêmes phrases, les mêmes fantasmes, écœurants jusqu'à l'obsession, jusqu'à la folie. Pas de grandes évocations, aucune distance ironique, rien que de petites phrases simples, à la limite de la platitude, des petits faits ressassés qui prennent peu à peu des proportions effrayantes. « Meurtrière » n'est peut-être pas un très grand livre, mais il est profondément émouvant.

Philip José Farmer, **Tarzan Vous Salue Bien** (Champ Libre)

Quand des écrivains connus dans le domaine de la science-fiction s'essaient à des tentatives littéraires différentes de ce qui a fait leur succès, qu'est-ce que ça donne? Plutôt quelque chose d'intéressant, dirait-on. On connaît la passion de Farmer pour le héros d'Edgar Rice Burroughs, Tarzan, qu'il a déjà remis en scène à sa manière dans des contextes légèrement subvertis par rapport à celui dans lequel évoluait le héros, à l'origine. Ici, il tente une véritable compilation érudite, en même temps qu'une recreation totale de ce personnage fascinant. Il raconte toute l'histoire de Tarzan, replaçant dans l'ordre les différents épisodes de sa tumultueuse carrière, trace sa généalogie, le rattachant, bien sûr, à Sherlock Holmes, assure même avoir rencontré, en Afrique, le véritable Lord Greystoke! De quoi alimenter et renouveler le mythe de l'admirable homme des jungles...

Norman Rockwell, **Soixante Ans de Rétrospective** (Editions du Chêne)

Vern Swanson, **Alma-Tadema** (Editions du Chêne)

On connaît bien désormais la collection des « Arts de l'Imaginaire », qui a mis à la portée d'un grand public les splendides illustrations de Frazetta aussi bien que l'art érotique de l'Inde millénaire. Deux hommages nouveaux viennent d'être rendus à deux artistes du pinceau, non des moindres. Sir Lawrence Alma-Tadema, peintre de l'époque victorienne qui se plaisait à représenter l'antiquité et ses fastes, en qui on a vu parfois un précurseur des folies hollywoodiennes, est présenté par Vern Swanson, qui tente désespérément de réhabiliter ce grand maître de l'art pompier. Mais le plus passionnant de ces deux albums est la rétrospective de l'œuvre de Norman Rockwell: c'est le plus célèbre des illustrateurs américains, celui qui a créé un style, qui s'est affirmé comme le peintre du grand rêve démocratique américain. Des générations ont été influencées par ses « chromos », ses affiches, ses couvertures du célèbre « Saturday Evening Post ». Il a su traduire en images les aspirations et les besoins de la petite bourgeoisie, et ce survol historique de sa carrière a toute la valeur d'un témoignage sur l'Amérique, avec sa fierté naïve et son éternelle jeunesse. — MARJORIE ALESSANDRINI.

Jazz

Des Etats-Unis. Une production discographique bien pâle, depuis quelque temps. Rappelez-vous le mois dernier, la triste expérience de Chet Baker dont ce qui s'annonçait comme un superbe album fut tout bonnement défiguré par les batteries binaires et les violons synthétisés. Voici maintenant le même massacre perpétré sur la personne de **Pharoah Sanders**, à cette différence près que le saxophoniste semble avoir pris part personnellement à cette entreprise d'autodestruction. Dans « Love Will Find A Way » (Arista AB 4161, distr. Pathé), il n'y a guère qu'un court morceau d'écoutable, le reste est englué dans le sirop démagogique du producteur Norman Connors. Voilà qui vient renforcer tristement la pénible impression laissée par le dernier Chateaubillon. Chez Arista encore, toujours dans ce jazz-rock qui n'en finit pas de mourir, le dernier trente de **Headhunters** (Arista AB 4146, import Pathé: « Straight From The Gate »): cet interminable recueil de clichés vient démontrer une fois encore que la musique du nouvel Hancock, sans la présence d'Herbie, ne pèse pas bien lourd.

Pour se racheter du mauvais coup fait à Baker Horizon met à la disposition des Français et des Françaises un remarquable enregistrement signé par le batteur **Billy Hart** (« Enchance », Horizon 24, import CBS) au long duquel vous pourrez goûter à loisir, et dans des morceaux d'auteurs et de climats très divers, le grand talent de certains des meilleurs protagonistes new-yorkais actuels: Dewey Redman et Oliver Lake, déjà cités, mais aussi Don Pullen, impérial, Marvin Peterson, Buster Williams et Dave Holland. Voici un très beau témoignage d'un musicien qui fait l'admiration et le respect de tous ses confrères.

De Montreux. Monsieur **Getz** dans ses œuvres... Après les deux albums signalés le mois dernier, voici chez Polydor un enregistrement très attendu réalisé il y a près de six ans en compagnie de Chick Corea, Stanley Clarke et Tony Williams, vous excuserez du peu, « At Montreux » (Polydor 2335 179) comble parfaitement les espérances que l'on pouvait nourrir à la seule lecture du personnel, ce qui n'est pas peu dire. Toujours chez nos amis Montreuxiens, mais bien plus près de nous puisqu'ils ont été gravés l'été dernier, les quatre derniers bleus-blancs-rouges du général Granz, entendez les nouveaux **Pablo Live**. Moins de déchet ici que dans les recueils de jam-sessions précédemment publiés. Oscar Peterson se montre sous son meilleur jour au milieu de ses deux bassistes préférés, Ray Brown et NHOP (2308 213): Roy Eldridge, porté à bout de doigts par le même Peterson décidément en grande forme ce soir-là, donne le meilleur de lui-même dans son « Roy Eldridge 4 » (2308 203) - Roy est d'ailleurs un trompettiste beaucoup trop négligé aujourd'hui! Faudra-t-il attendre qu'il disparaisse pour que l'on s'en rende compte? -; enfin le recueil de Basie, en

partie composé de ses plus grands succès, est d'une qualité superlative, comme d'ailleurs tout l'ensemble de sa production récente (2308 207). Il n'y a guère que la jam-session de Dizzy Gillespie qui sente un peu trop la routine; du moins contient-elle quelques interventions étincelantes du vibraphoniste Milt Jackson, qui n'a jamais mieux joué que depuis la dissolution du Modern Jazz Quartet.

Du passé. Le jazz étant une musique qui ne prend pas de rides avec le temps, il est normal qu'on en réédite de temps à autre les plus beaux fleurons. Les Français sont d'ailleurs passés maîtres dans ce genre de sport, autant en ce qui concerne la quantité que du point de vue de la qualité. A preuve le vingt et unième volume de l'intégrale RCA **Duke Ellington** (RCA PM 42047). Il s'agit là d'une période du Duke généralement mal connue (l'immédiat après-guerre). Les centres d'intérêt ne manquant pourtant pas: morceaux en trio, faces avec Big Sid Catlett - l'Elvin Jones de l'épo-



Stan Getz

que -, et cette admirable « Perfume Suite » si difficile à trouver ces dernières années. Toujours chez RCA, mais dans la célèbre collection Black & White, le second volume du « Complete Coleman Hawkins » (RCA PM 42046) vous permettra de suivre pas à pas le véritable « père » du saxophone ténor en jazz. Il y a sur un « Never In A Million Of Years » accompagné par des violons (en 1947, s'il vous plaît) un chorus pour lequel je donnerais toute l'œuvre enregistrée de Stanley Turrentine ou de Bennie Maupin! Et en prime, deux interventions en solo du plus-grand-guitariste-de-jazz-de-tous-les-temps, l'éternel Charlie Christian. Depuis peu, cependant, les Américains commencent à combler leur retard en ce domaine. Voyez par exemple la série **Savoy**. Le deuxième arrivage, protégé par d'assez luxueuses pochettes bistres, contient de bien belles choses, en particulier un petit **Jazz Messengers** de derrière les fagots permettant d'entendre le merveilleux alto Jackie McLean en

super-forme. Cela a plus de vingt ans, et vous ne pourriez dire si ce fut enregistré le mois dernier ou non (« Mirage », Savoy 1112). Le père Mingus ne chômait pas non plus en 1955: avec « Jazz Workshop » (SJM 1113), nous retrouvons les débuts de son orchestre, déroutants mais passionnants. Et puis des faces beaucoup plus rares: d'abord la restitution de certains « duels » historiques entre les ténors **Dexter Gordon** et **Wardell Gray** où figure en bonne place cette version de « The Hunt » donc Kerouac parle dans « Sur la Route » (SJM 2222): le son n'est pas fameux, mais la musique est d'une beauté sauvage. Enfin, inévitablement, le gros qui tache, les blues de « **Big Joe Turner** alors au faite de sa popularité (1945-47) et accompagné par d'excellents petits groupements où l'on relève la présence de rois du boogie comme Pete Johnson et Albert Ammons (SJM 2223): celui-là, Parigaux l'a gardé... Toutes ces jolies petites choses sont importées par Pathé Marconi, toujours.

De France. Trois tentatives et une réussite. Dans « Ephémère » (Owl 07), **François Jeanneau** semble s'attacher à fuir l'ombre gigantesque de Coltrane. Il sollicite pour cela les contextes les plus variés: cela va du big band au quatuor à cordes en passant par le synthé et le duo avec Philippe Catherine, avec un taux de réussite assez variable. Mes préférences vont à « Effervescence » et surtout à « Quiétude », dans lequel triomphe le piano impérial de Ran Blake. Egalement saxophoniste, **André Jaume** quant à lui tente sa chance en solo « absolu », comme l'on dit (« Le Collier de la Colombe », Palm 30). C'est là une entreprise périlleuse après les glorieux précédents de Dolphy, de Roscoe Mitchell et d'Anthony Braxton. En fait, Jaume ne parvient guère à se détacher de ces pôles d'attraction et son travail, pour intéressant qu'il soit, est désormais terriblement daté: ce sont là des recherches qui étaient effectuées aux U.S.A. il y a plus de dix ans. La réussite, en revanche, on la doit au pianiste **Siegfried Kessler** - aujourd'hui accompagnateur d'Archie Shepp. Son « Man And Animals » (Moshe Naim MN 0 12009), enregistré en solo « sans synthétiseur et sans re-recording », est le produit d'une démarche très personnelle que viennent alimenter les produits d'une imagination débordante. Ce disque étourdissant est véritablement gorgé de musique. On y retrouve, de-ci, de-là, les influences de la musique répétitive, le swing et l'humour du jazz, et même dans cette merveille qu'est « Der Mastdarm Un Der Guendarm » le reflet de cette Allemagne mythologique dont Siegfried Kessler, comme son nom le trahit, est originaire. Voici une pièce capitale à verser au dossier de l'eurojazz, un eurojazz que nous retrouverons le mois prochain avec les dernières productions de l'écurie ECM, ces musiciens au son étrange qui nous viennent du froid. - RAOUL DENGDETT.

Cerwin-Vega!

enfin en France une large gamme
...Au-delà de l'audible habituel!



Cerwin-Vega



CERWIN VEGA, dont les produits sont encore peu connus en France, possède une excellente réputation aux Etats-Unis et une très longue expérience. En effet, tout commence dans les années 40 par les recherches de M. CZERWINSKY. En 1954, il crée la VEGA Associated qui deviendra CERWIN VEGA en 1957 et se spécialisera dans le Public Address et la sonorisation de grande puissance. Au milieu des années 60, quand la POP MUSIC apparaît, CERWIN VEGA prend une part extrêmement importante dans la fabrication des enceintes destinées aux amplificateurs d'instruments. Beaucoup plus récemment, CERWIN VEGA se distingue encore avec le fameux système "EARTHSHAKER" équipant les salles de cinéma projetant des films tels que "Tremblement de Terre", "La Bataille de Midway", "Toboggan de la Mort", etc., équipements fournissant une pression acoustique importante dans les infrasons. Aujourd'hui, une large gamme de produits est à votre disposition.

Amplificateurs

A 1800 M - 2 x 225 W sur 8 ohms
A 1800 I - 2 x 225 W sur 8 ohms
+ filtre électronique
A 3000 I - 2 x 365 W sur 8 ohms
+ filtre électronique

Equaliseur

GE 2 : 13 fréquences STEREO

Transducteurs médium, aigus

MLT 1 500 - 14 000 Hz - 40 W
RMH 1 500 - 20 000 Hz - 100 W
DMT 6 125 - 20 000 Hz - 100 W
D 32 125 - 17 000 Hz - 250 W

Excavateur de basses DB 10

Enceintes de basses

B 35 A 50 - 500 Hz - 300 W
B 35 MF 40 - 5 000 Hz - 400 W
T18 C 38 - 2 000 Hz - 300 W
L 48 CF 35 - 350 Hz - 500 W

Enceintes instruments

G 32 guitare électrique
B 35 A guitare basse

Retours de scènes

SM 12 - 2 - 100 - 16 000 Hz - 100 W
SM 15 - 2 - 80 - 16 000 Hz - 150 W

Enceintes larges bandes

V 30 60 - 16 000 Hz - 150 W
V 32 38 - 17 000 Hz - 300 W
V 33 40 - 14 000 Hz - 300 W
V 35 35 - 18 000 Hz - 400 W

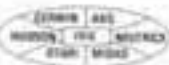
Enceintes discothèques

315 P 50 - 16 000 Hz - 150 W
218 P 50 - 20 000 Hz - 300 W

Nom

documentation sur demande:

Adresse



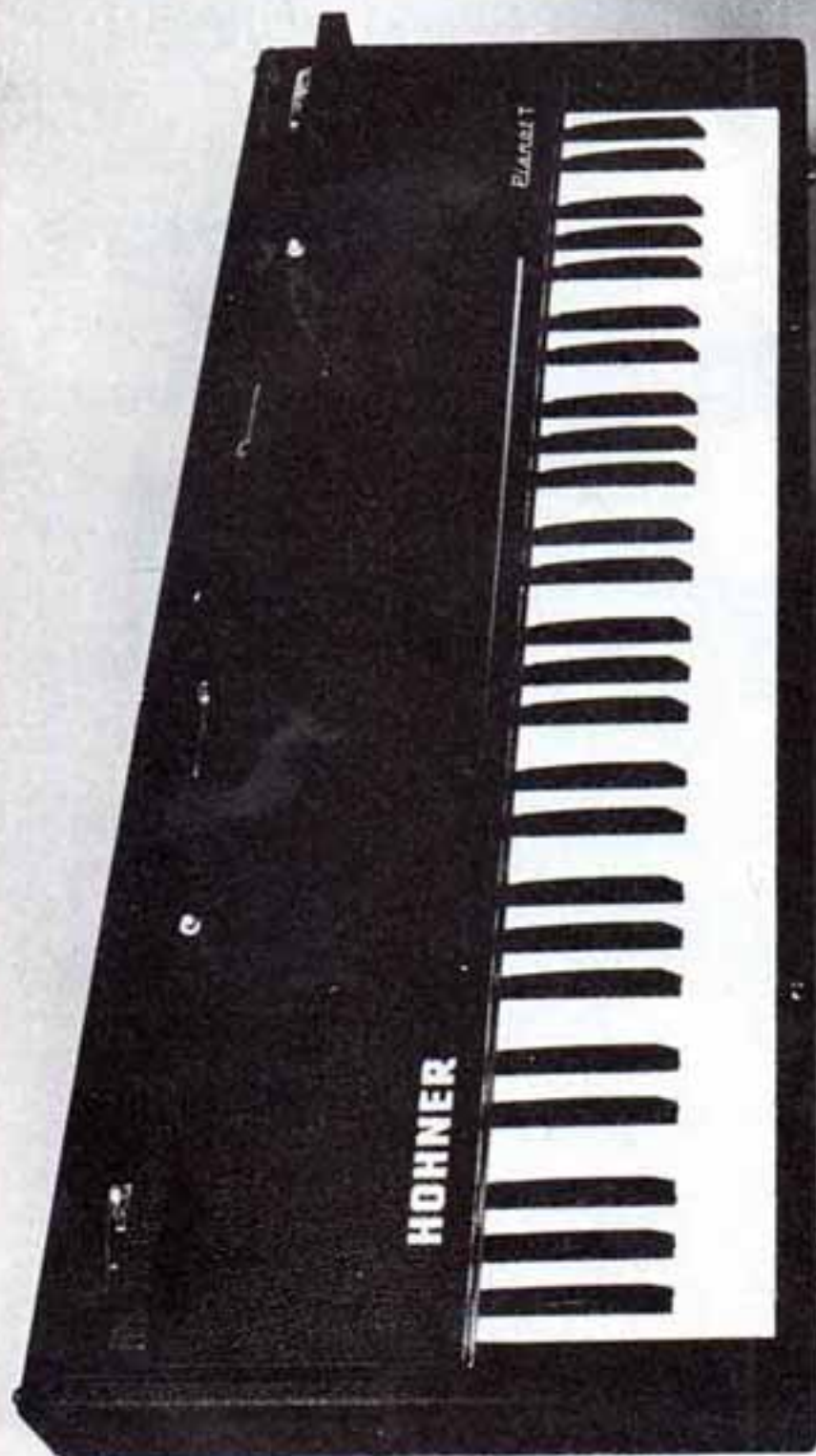
Zone Industrielle des Chanoux - rue Louis-Ampère 93300 Neuilly-sur-Marne - tél. : 935 87 86

2

GRANDES MARQUES RÉPUTÉES

NOUVEAUTÉS AUSSITÔT RECHERCHÉES

HOHNER KAWAI



PIANET "T"

HOHNER

PIANO ELECTRO-MÉCANIQUE
A LAMES
5 OCTAVES - INDESACCORDABLE



SYNTHÉTISEUR DE RECHERCHE

KAWAI

37 TOUCHES ENV. I & II
V.G.O. - LOW 64.32.16.8.4.2.
V.C.F. V.C.A. L.F.O. PORTAMENTO

SINGLÉ

Au risque d'aggraver les crises d'identité et les scissions éthiques, le singleur propose trois splendides précurseurs et le salut de Kevin Coyne, toutes expériences qu'il vous faut absolument essayer.

John Cooper-Clarke: « Innocents » EP (import Music Box)

L'individu se déguise volontiers en Dylan période grand speed, se proclame poète et dévide d'une voix éraillée tout un fatras d'images rudement intéressantes. Nerveux et lucide comme une aube gelée, il concasse les rengaines avec les syllabes, les impostures avec les poncifs. Rythmes électroniques à cent balles, guitares squelettiques derrière ne réussissent qu'à prononcer davantage le décor crucial d'un bonhomme qui vit depuis longtemps dans Desolation Row, ne s'y complait pas et n'envisage de s'échapper qu'avec tous les autres locataires. La misère n'est pas plus une fatalité que l'hibernation du rêve, J.C.C. profite du froid pour le rappeler et du coup nous ravir.

Magazine: « Shot By Both Sides » (Virgin)

« Notre popularité dépendra de l'état réel du pays. » On ne peut mieux se situer. Howard Devoto chantait au sein des prophétiques Buzzcocks; il n'a pas changé de méthode: viser là, juste entre les deux yeux. Simplement, Magazine lui convient mieux, car la musique mérite aussi d'être travaillée. « Shot... » ouvre une large et forte gueule avec son riff guerrier et ses chœurs éclatants. Retenez cela: les Magazine jouent plus brillamment que les Motors et, en sus, Devoto martelle de merveilleux slogans.

Devo: « Satisfaction » (imp. M.B.)

Ces automates viennent de l'Ohio. Ne s'en éloignent guère pour l'instant, une chance pour Kraftwerk. Car comme nos esthètes germains, Devo utilise de mini-instruments, de mini-effets, une syncope programmée, beaucoup d'intelligence, plus d'humour encore ET leur flair de voyants. La mise en fiche de l'hymne des Stones fait une bonne introduction à l'œuvre de Devo, qui compte déjà un indispensable simple, l'hallucinant « Jocko Homo/Mongoloid », sorte de manifeste dada trempé dans l'uranium. Comme quoi les émanations les plus fétides peuvent aussi bien pousser au rire qu'au crime. Le problème de l'adaptation des Frères Jacques à notre époque est enfin résolu, et comment !

Kevin Coyne: « Amsterdam » (Virgin)

Coyne a produit quelques albums essentiels, à vous donner la chair de poule. Une atmosphère à la « Nid de Coucou », en moins drôle. Mais le petit homme courageux n'est pas seulement un rescapé ou un poète maudit: il a foi en certaines émotions fortes, et l'insuccès est une trop misérable pression pour qu'il songe à s'y soumettre. Alors il insiste, mais différemment. Et c'est formi-

dable, « Amsterdam » et « I Really Love You » résumant le propos de Kevin comme un élixir cumule les qualités: le rock dru, railleur et rôleur de l'insatisfaction, la complainte infinie du méchant épinglé. N'allez surtout pas imaginer que le vengeur soit affaibli par la magie du simple. Oh non, Kevin Coyne prépare l'offensive et affûte ses lames en souriant. Longue haleine et brèves attaques, bénie soit sa tactique !

FIGURES DE PROUE, FIGURES DE STYLE...

Marie France: « Daisy »/« Derégée » (Romantik, dist. Skydog)

Chainsaw: « See-Saw » EP (Romantik, dist. Skydog)

Baudelaire haïssait la Belgique et les Belges. Bref méprise. Et on oublie à tort qu'il existe là une génération dans la même fureur que partout en Europe. A preuve ce Chainsaw qui met en pièces la torpeur du Plat Pays. Il ne se passe jamais rien à Bruxelles? Ecoutez donc leur « What Goes On » plus fiévreux, plus reedien que nature, et les trois originaux d'un groupe qui s'apparente fort à notre décapant Asphalt Jungle. C'est tout bon... Et Marie-France, d'où est-elle? Pas besoin de passeport pour l'apprendre, suffit d'entendre sa voix, la voix d'une fille qui mérite son sexe plus qu'aucune autre. « Derégée », un rock sauvage, sale et insolent, « Daisy », une drôle de fable où la morale tient toute dans le débit suave, dangereux de Marie-France, qui ne câline jamais pour rien. Prêtez une oreille, elle tirera le restant comme du réglisse.

Metal Urbain: « Paris Maquis » (Rough Trade)

Un noyau dur. Un groupe qui n'a pas peur des mots et qui a bien raison de les imprimer car il faudra un jour juger cette Cité. Pour l'heure, M.U. trouve les sons capables de tenir la pieuvre en respect, plantant ses riffs précis et déterminés dans les tentacules grises. « Paris Maquis » devrait être joué tous les soirs Place de la République. Elle est en danger...



Guilty Razors: « Provocate » (Polydor)

C'est vrai, qu'est-ce qu'ils veulent, les jeunes? Ils veulent tout détruire ou quoi? Parce que je vous le dis, dix gangs comme les Razors, et les pierres de notre société se déchaussent. Dire qu'ils ont appris l'anglais avec nos impôts! Et je soupçonne ces garçons d'avoir frénétiquement fréquenté la Veuve Poignet: quelle giclée!

Dogs: « Charlie X Was A Good Boy » (Mélodies Massacre)

Enfin, trois titres des fiers Normands. « Charlie... » est lourd à souhait, comme une cuite à la Guinness; mais « No Way » et « 19 » défoncent le binaire avec une altière vigueur, un peu trop comme tout le monde. « 19 », pourtant, montre assez que les Chiens figureraient sans peine dans la meute des inventeurs. Déjà le meilleur morceau ici, que serait-il corsé d'un peu d'audace?

Boomtown Rats: « Do The Rat » (Phonogram)

Idem en ce qui concerne les Irlandais Paillards: « Do The Rat » est rigolo tout plein, impec pour les mollets, mais tout cela sonne tellement anglais! On sait l'excellence des Rats, et on regrette d'autant plus qu'ils ne voient pas plus loin que le bout du nez de Bob Geldof le Rutlant: à quoi sert de bomber le torse quand on n'a pas l'air de comprendre que 78 ne ressemblera pas à 77? A rocker dans le vide, ce gâchis.

Rich Kids: « Rich Kids » (Pathé)

Au contraire, Matlock et ses Rupins tirent les leçons qui commencent à s'imposer: Glen, qui a composé « Pretty V. » et « God Save », connaît la musique, même si « Rich Kids » déçoit quelque peu. Car on SENT que les mecs possèdent pas mal d'atouts, a priori: le son bien clair, mat, la ruse des guitares, une voix lubrique et forte, et d'énergiques mélodies. Avec moins de pressions, les Rich Kids nous donneront un bel album. Et ils ont d'irrésistibles frimousses!

POUR OU CONTRE UN PAS DE DEUX?...

Player: « Baby Come Back » (Phonogram)

Exactement le type de la rondelle détestable et encombrante: cocktail insipide de soul blanche mal dopée et de jérémiade west-coast, du super-rien du tout qui colle, l'horreur exemplaire. Méfiez-vous, Radio Sopor cherchera peut-être à vous l'injecter lâchement à partir de minuit... beuark.

James Brown: « Summertime » (Polydor)

Jimmy Cliff: « Many Rivers To Cross »/« The Harder They Come » (Phonogram)

Si vous tenez vraiment à noyer le blues dans la moiteur de la nuit, prenez plutôt à pleines pognes l'impénitent James Brown aidé d'une sémillante acolyte pour cette vrombissante visite de Gershwin, ou le best of best of du roi du reggae harmonieux, Mister Cliff: soi-même, l'inimitable roucouleur chamarré. De l'or en pipes... — FRANÇOIS DUCRAY.

Renet Pasque

La surprise du mois vient agréablement d'une production/réalisation totalement autonome du groupe **Madrigal**, entreprise « décentralisée » dans le Sud-Ouest, région particulièrement active (cf. Tartempion). Michel Chavarria (guitares, claviers), Bruno et Nicolas de Gaulejac (respectivement claviers et guitare, et percussions), Jean-Noël Nomico (lead guitare et flûte) et Paul Saurat (basse, violoncelle) partagent un amour unanime pour les Beatles et King Crimson, et bien évidemment, le style de leur musique n'est pas étranger à leurs goûts. Ils composent presque tous et chantent (en anglais) tous. Ce qu'ils font est super-compétent et se rapproche des préoccupations de groupes comme Tai Phong, Melody ou Trepone Pal, avec le même penchant que ces derniers pour les arrangements léchés aux harmonies vocales suaves et bien en place, et pour les jolies mélodies. Hormis quelques petites lacunes sur ce dernier point, qui, comblées, auraient pu faire de certaines chansons de parfaites réussites, l'ensemble est d'une grande qualité. La production manque encore un peu d'éclat : il n'empêche que déjà parvenir à un tel résultat avec sept (?) pistes représente une gageure et fait de « School Of Time » un disque tout à fait exemplaire. Contact : Madrigal c/o Ann Mouellie 25 bd Carnot, Toulouse - tél. : (61) 21.90.39.

Recu aussi quelques disques qui illustrent divers aspects d'une catégorie que l'on pourrait appeler vaguement « musique contemporaine » : des disques qui trop souvent ne semblent s'adresser qu'à un public de « spécialistes ». Dans le genre musique dite répétitive, deux albums chez Shandar à qui on doit déjà, faut-il le rappeler, certains des plus beaux chefs-d'œuvre du style (« Persian Surgery Dervishes » de Terry Riley) : « Sand » de **Ragnar Grippé** (Shandar 83518 dist. Discodis) et « Strumming Music » de **Charlemagne Palestine** (Shandar 83518). Ragnar Grippé, musicien suédois travaillant en France, a fréquenté, comme beaucoup de gens de la crème contemporaine nationale (mais aussi comme un Jean-Michel Jarre), les stages du GRM. « Sand » a été enregistré à l'Atelier de Libération de la Musique, le studio privé de Luc Ferrari, où Grippé s'est adonné à loisir à l'un des passe-temps favoris de ses pairs : la masturbation intellectuelle. Il ne se passe rien, et l'on se demande même si ce n'était pas prévu ainsi. « Strumming Music » est plus intéressant : le principe en est, sur un piano dont la pédale de « sustain » est continuellement pressée, d'amener, en jouant continuellement sur quelques notes, toutes les autres cordes à résonner et à composer entre elles des sons harmoniquement très complexes. Cela relève peut-être plus du phénomène physique que de la musi-

que, mais le résultat, si l'on tient le coup suffisamment longtemps pour que tout le piano se mette à vibrer, est cependant assez fascinant. Pendant que nous y sommes, et puisque nous avons affaire à des musiciens de la même école new-yorkaise, signalons que Polydor a ressorti dernièrement le beaucoup plus accessible et bel album de Philip Glass « Music In Twelve Parts - Parts 1 & 2 » (Virgin CA 2010). Je n'ai pas eu l'occasion de dire dans ces colonnes combien j'avais été impressionné par un récent concert d'Urbain-Sax, l'intelligence de l'entreprise et tout l'humour sournois qui en sourdait, aux antipodes des angoisses du premier disque. En attendant le suivant qui est prêt, voici un nouveau **Lard Free**, le premier depuis près de trois ans (depuis « I'm Around About Midnight » Vamp 59502) et qui est tout à fait dans la veine musicale que Gilbert Artman a inaugurée avec Urbain-Sax, même si les moyens en sont radicalement différents : musi-



que dense et aride, sans complaisance, musique oppressante pour laquelle Artman semble partager le même penchant que Richard Pinhas dans ses productions les plus récentes. Le groupe (si c'en est un, tant les mouvements sont fréquents autour d'Artman qui en est l'esprit) comprend aujourd'hui Xavier Baulleret aux guitares et Yves Lanes qui double le leader au synthé, celui-ci se consacrant aussi aux claviers et aux percussions. Jean-Pierre Thiraut autrefois avec Mahjun, aujourd'hui dans le groupe de Patrick Forgas, fait des apparitions à la clarinette. Instrumentation assez essentiellement élect(ron)ique, mais inspiration proche sinon identique à celle d'Urbain-Sax : musique de la ville, de l'ère industrielle et machinique qui rapproche Lard Free de groupes comme Neu ! ou le Kraftwerk des premiers disques. La pochette hyper-réaliste est splendide, « Lard Free » (Cobra 37007 dist. Carrère). Lors de la parution de son premier album,

« Postaelian Train Robbery » (IBC 4C054 97146 dist. Discobird), il y a deux ans, j'avais présenté **Cos** comme le Zao belge. Voici enfin disponible en France le second disque. De la formation d'alors ne subsistent que Daniel Schell (qui compose la musique du groupe et joue de la guitare dans un style coulé et lyrique qui est un des plus immédiats-attraits de Cos), Pascale Son, la chanteuse, ici très discrète, et Alain Gautier à la basse. Marc Hollander aux claviers, qui co-signent certains titres, et Guy Lonneux complètent l'équipe. « Viva Bomma » (IBC 4B062 23605 dist. Discobird) est un havre de paix ; l'influence de Zao ou Magma s'est sensiblement estompée au profit d'un style plus cool, un souple balancement sur ce que je serais tenté d'appeler un jazz rock « naïf », une musique simple et évidente, sans esbroufe et dont la qualité s'impose immédiatement, une grande cohésion, une grande personnalité originale et quelques très beaux soli de guitare (« Flamboya » et surtout « In Lulu ») et des arrangements aussi discrets qu'intelligents (« L'Idiot Léon »). La pochette annonce étrangement que l'album est dédié à Mick Mahler et Gustav Jagger.

Ne manquez pas Cos en concert au Théâtre Mouffetard (voir dates).

Le « Manderly » (du nom du studio où il a été enregistré) de **Patrick Abrial + Stratagème Group** tient d'Aut'chose le groupe canadien de Lucien Francoeur, et d'Higelin. Rock à texte, comme chez l'un et l'autre, déclamé sur des riffs simples comme chez celui-là. Dans les deux cas, la comparaison n'est pas vraiment à l'avantage d'Abrial ; mais certains textes (« Les Pirates » et « Le Pacifique, Jojo ») ne manquent pas de force. D'autres, comme le long « Baby-lone », en font un peu trop dans l'emphase. Stratagème comprend Rémy Devillard (gt), Gérard Motté (bs) et Jean-Pierre Pollet (bt) (dist. Sonopresse).

Nous avons ouvert cette rubrique du côté de Toulouse, retournons-y pour la clore avec « Triton », le second album de **Potemkine**. Du premier pour Pôle à celui chez Tartempion, une révolution. Potemkine existe aujourd'hui à l'état de trio avec Charles et Philippe Goubin - piano et guitares pour l'un, piano et percussions pour l'autre - et Doudou Dubuisson à la basse. Avec l'apport de Michel Goubin, lui aussi pianiste, sur la seconde face, ils produisent une musique extrêmement originale. Ce serait vous induire en erreur que de parler de jazz-rock : ces cinq morceaux sont des formes glaciales et cristallines qui résistent à toute classification. La production accentue encore leur aspect anguleux et lisse tout à la fois. Cela ne manque pas d'une certaine beauté, même s'il faut quelques efforts pour la pénétrer. - JEAN-MARC BAILLEUX.



ILLEL CENTER MUSIQUE

220, rue Lafayette - Paris 10^e métro : Louis Blanc

ENSEMBLES SONORES POUR DISCOTHÈQUES ET SONO D'ORCHESTRE

SONO D'ORCHESTRE

PEAVEY PA 400

ensemble PA 400 200 W 6 canaux
reverbe avec 2 colonnes 410. Prix ILLEL F. **6230,00 TTC**

PEAVEY PA 200

ensemble PA 200 - 100 W 4 canaux
reverbe avec 2 colonnes 410. Prix ILLEL F. **4900,00 TTC**

MM ELECTRONIC

1 console MM ELECTRONIC 12 voies 2 amplis HH 2 x 130 W
2 enceintes composées de HP 38 cm et chambre de
compression Prix ILLEL F. **14900,00 TTC**

MUSIQUE INDUSTRIE

1 mélangeur PMI 2200 8 voies 1 ampli QUAD 2 x 100 W
2 enceintes ALTEC 6417 RFE. Prix ILLEL F. **15400,00 TTC**

POWER JX 150 Coffret bois fermé

1 mélangeur 6 entrées avec contrôle séparé des basses-aiguës
MPK 604 C avec 1 ampli 150 W réverbération incorporée
2 colonnes HX 80 série II. Prix ILLEL F. **5600,00 TTC**

GOLDEN SOUND

1 console de mixage PRO 12 voies symétrique stéréo
ampli GOLDEN SOUND GS 2 x 150 W
2 baffles exponentiel B 80 EX. Prix ILLEL F. **22800,00 TTC**

SONO DISCOTHÈQUE

POWER

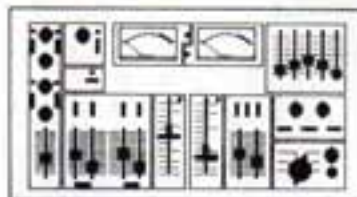
1 mélangeur MPK 502 1 ampli 2 x 40 W APK 240
2 enceintes POWER H 40. Prix ILLEL F. **5900,00**

POWER

ampli 2 x 80 W APK 280 mélangeur MPK 705 - 8 entrées
2 enceintes POWER HS 2
1 platine tourne-disque SCOTT. Prix ILLEL F. **3790,00**

POWER

mélangeur PMP 402 C professionnel :
2 entrées phono (commutable RIAA ou ligne)
1 entrée spéciale pour micro avec atténuation auto-musique
2 entrées magnéto commutables en 4 entrées micro
Égaliseur 5 fréquences commutable sur les sorties pré-écoute
Ampli de puissance SAP 270 2 x 80 W sous 8 ohms
2 enceintes ALTEC 6417 RFE. Prix ILLEL F. **13800,00**



F 1390

TAP 210
Égaliseur stéréo
2 x 10 fréquences

F 3962

SAP 270
Ampli 2 x 80 watts
à double
alimentation

F 2630

Enceintes Disco
Control 12 et 15
Control 15
équipée J.B.L.

F 3753 (12)
F 4998 (15)

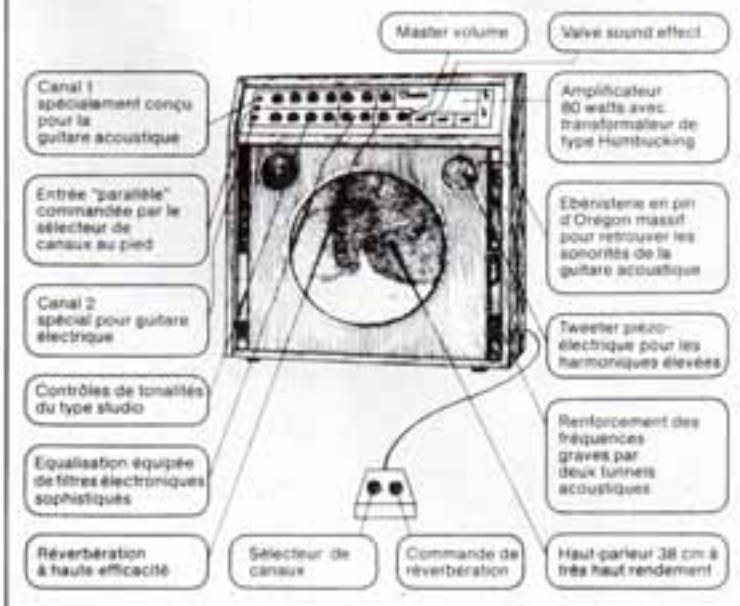
Enceintes Disco
pour plafond
HBR 12, 15 et 215

F 3740

**Crédit 20 % à la commande
solde de 3 à 21 mensualités.**

"Charlie"

le seul amplificateur en bois massif



Remise aux professionnels

JBL

**HAUT-PARLEURS
TOUTE LA GAMME**

SERIE PROF. 100 W

DIVISION MUSICALE				2130	2135	2203 A	2231	2402	2405
• K 110	Ø 25 cm	75 W	987 F	Ø 30	Ø 38	Ø 30	Ø 38	Tweeter	Tweeter
• K 120	Ø 30 cm	100 W	1.176 F	Lg. B	Lg. B	Bloom			
• K 130	Ø 38 cm	125 W	1.264 F						
• K 140	Ø 38 cm	150 W	1.352 F						

**PACIFIC HAUT-PARLEUR
SONO**

Référence	Type	Q	Bande	F	P. max.	Dimensions	Prix
2X5 Horn	Tweeter piézo		3000-30000		80 W	52 x 130	123 F
TW 2710	Trompette	8	1000-16000		30 W	100 x 270	186 F
2251	Pavillon HF	8	pour 25050/28100			230 x 510	653 F
25050	Moteur HF	8	800-12000		50 W		382 F
28100	Moteur HF	8	800-12000		100 W		621 F
312025	L. bande bicone	8	40-12000	60 Hz	25 W	Ø 310	133 F
315050	L. bande bicone	8	40-12000	50 Hz	50 W	Ø 310	310 F
317060	Boomer sono	8	40-8000	50 Hz	60 W	Ø 310	524 F
385100	Boomer sono	8	35-6000	40 Hz	100 W	Ø 385	859 F
4651000	Boomer sono	8	25-3500	30 Hz	100 W	Ø 465	1.039 F

Phonorgan

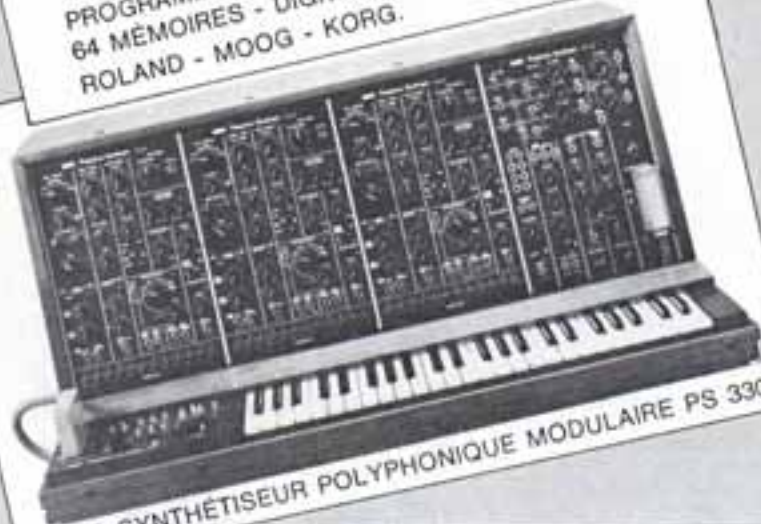
Le spécialiste des claviers et de l'enregistrement

57 bis, Bd Rochechouart, 75009 Paris
Tél. 280.09.37

NOUVEAUTES 1978



PROGRAMMEUR MODÈLE 700.
64 MÉMOIRES - DIGITAL - POUR OBERHEIM - ARP -
ROLAND - MOOG - KORG.



KORG SYNTHÉSEUR POLYPHONIQUE MODULAIRE PS 3300

SYNTHÉTISEURS :
ARP - KORG - MOOG - ROLAND - KAWAI.

MAGNÉTOPHONES :
TEAC - TASCAM (8 PISTES) - REVOX.

TABLES DE MIXAGE (ENREGISTREMENT) :
TEAC - TASCAM.

EFFETS SPÉCIAUX :

REVERB AKG - PHASING : TC ELECTRONIC (Nouveauté)
DELAY MORLAY (Nouveauté)
ECHOS : ROLAND - EVANS - ECHOPLEX - DOLBY - DBX.

ACCESSOIRES :

BANDES MAGNÉTIQUES ET BOBINES TOUS FORMATS.

MICROS :

AKG - SHURE - SENNHEISER - NEUMANN.

**AMPLIS DE PUISSANCE
ET MAGNÉTOPHONES A CASSETTES**
A PARTIR DE MARS.



SÉQUENCEUR DIGITAL 256 NOTES OU 16x16 NOTES.
POUR ARP - MOOG - OBERHEIM - ROLAND - KORG.



CONSOLES DE MIXAGE ET MAGNÉTOPHONES TEAC - TASCAM

Boogie Woogie

POUR GAMINS

O jubilation profonde ! Oh la vilaine joie criante qui étend sur mes sens le voile noir de la médianité ! Nyarque, nyarque, nyarque fait le voile noir avec un clin d'œil complice en me tendant le numéro 257 de « Rolling Stone » ouvert à la page dix-sept.

Cette interview de Leonard Cohen par Stephen Holden est délectable : « Death Of A Ladies Man », la superproduction Spector-Cohen, est pire qu'un flop, c'est une des blagues les plus grotesques de l'année. J'ai failli perdre de très bons amis en défendant cette opinion, et je dois dire que c'est avec une certaine satisfaction que j'apprends cette bonne nouvelle : le bon Leonard n'a pas été vraiment enchanté de sa collaboration avec Parano I^{er}. Il l'explique, persiste et signe.

« Quand j'ai entendu le mixage final, j'ai pensé qu'il aurait le culot de sortir quand même l'album. »

Je lui ai envoyé un télégramme pour lui demander de retourner en studio. J'aurais pu tenter de retarder la sortie du disque, mais je n'ai pas pu forcer Phil à retourner en studio. Ça aurait pu prendre encore un an.

Aujourd'hui, je considère tout cela comme une expérience ratée. Mais, au-delà de l'échec, il y a des moments. Je crois qu'il passe une certaine énergie dans l'album. »

Il faut dire que l'expérience a dû être plus qu'éprouvante : pendant l'enregistrement, Cohen s'est trouvé relégué au rang de sideman. Impénétrable et dictatorial dans le studio, Spector confisquait souvent les partitions des musiciens après des heures de préparation. Le morceau qui donne son titre à l'album fut enregistré en une prise, à deux heures et demie du matin, alors que Cohen et tous les musiciens étaient au bord de la syncope. Pendant les sessions, Spector, inaccessible, faisait garder de nuit chez lui les bandes non mixées par des gardes armés ! Il choisit seul les titres du mixage définitif, qu'il effectua dans le plus grand secret dans un studio connu de lui seul... Mais comment s'est passée cette curieuse rencontre entre ces deux monstres sacrés, et pourquoi ce disque ? Cohen répond : « Je vivais à Los Angeles à l'époque, et notre avocat commun m'a amené chez Phil un soir. C'était assommant. J'ai pris congé et je me suis dirigé vers la porte - qu'il ferme de l'intérieur dès qu'on entre chez lui - et il n'a pas voulu me laisser partir. Alors, pour sauver la soirée j'ai dit : « Plutôt que de vous regarder hurler après vos domestiques, faisons quelque chose d'intéressant. » Alors on s'est mis au piano, et on a commencé à écrire des chansons. Sinon, j'aurais vraiment insisté pour partir. C'était vraiment trop atroce, cette maison noire et froide à Hollywood. La frime style Médicis avec les flingues et les gardes du corps, ça n'est pas le rock & roll glamour : c'est des trucs pour gamins... »

RADIEUX

Alice Cooper, Busby Berkeley et Line Renaud sont battus, battus, archibattus. Plats comme ma semelle. Le nouveau show de Earth, Wind & Fire enterre à peu près tout ce qui a été fait dans le genre depuis la nuit des temps.

Mon vieux camarade Bernard Lenoir, le music man du Pop Club de José Artur, n'en est pas encore revenu ! Leur apparition - si j'ose m'exprimer ainsi après ce qui va suivre - à Atlanta, en Georgie, a frappé de stupeur les quelques Européens privilégiés conviés à y assister : imaginez neuf cylindres de verre opaque qui descendent du ciel - en fait des cintres de l'Omni, une salle de 20 000 personnes en plein centre d'Atlanta - soudain éclairés de l'intérieur au moment où ils touchent le sol. La pyramide géante d'aluminium suspendue dans les airs éclate dans un fracas assourdissant pour se transformer en mobile, les neuf membres du groupe se matérialisent dans une lumière irisée et sortent de leurs cylindres : WHAM BAM ! Le concert commence...

« Nous avons toujours essayé de maîtriser l'illusion », dit Maurice White, petit, un éternel sourire sur les lèvres, radieux et déconcertant. « Et au point où nous en sommes, ce serait beaucoup plus commode pour nous d'avoir notre propre théâtre. Mais il n'en reste pas moins que le but à atteindre, à travers les symboles et les effets que nous utilisons, c'est de ré-initier le public aux Arts anciens et futurs, symboles d'unicité, vers une spiritualité unificatrice. »

« Je crois en la bonté, en la vérité et en l'amour », dit-il à Mikal Gilmore, de « Rolling Stone », dans sa loge du Forum de Los Angeles.

À côté de lui, son manager, Bob Cavallo, glisse à l'oreille du reporter : « Vous pourriez être tenté de ne pas croire tout ce que vous voyez ou entendez, à cause de l'emphase. Je sais que souvent les Blancs sont gênés par ce qui peut apparaître comme les excès philosophiques de Maurice, mais si vous restez par là, vous verrez qu'il est exactement ainsi à l'extérieur comme à l'intérieur. »

Le frère de Maurice White, Verdine, lui aussi co-fondateur d'Earth, Wind & Fire, est plus direct sur certaines questions : « Si on était blancs, on serait plus grands que les Beatles, parce qu'on a plus à donner aux gens. Je ne dis pas ça pour les déprécier, mais c'est un fait que les groupes blancs ont plus de possibilités que nous... Ils ont mis Keith Richard en couverture de « People », en disant quel putain de drogué ça peut être et tout. Nous on ne fume pas, on ne boit pas, rien de ce genre, eh bien on n'y aura jamais droit à la première de couverture. »

Et Brother Maurice de conclure : « On n'est pas un groupe de musique noire. On est juste un groupe. Et c'est juste ma figure qui est noire, compris ? »

MOI DE REVE

« Renaldo & Clara » c'est le premier film de Bob Dylan. En fait, comme il le dit lui-même à Jonathan Cott, « Renaldo & Clara » est son premier vrai film. Le « vrai » premier s'appelait « Eat The Document ». « Renaldo & Clara » est sorti le 27 janvier à New York. C'est un film long, très long : quatre heures et demie.

« Je sais que ce film est trop long. Je m'en fous. Pour moi, il ne l'est pas assez. Je ne suis pas concerné par ce problème de durée. Je ne sais quoi vous dire. Je ne me considère pas comme un metteur en scène. Et dans un certain sens si. Pour moi, « Renaldo & Clara » est mon premier vrai film. Je ne sais pas qui va l'aimer. Je l'ai fait pour quelques personnes bien précises et pour moi-même, c'est tout. C'est comme ça que j'ai écrit « Blowin' In The Wind » et « The Times They Are A - Changin' » - c'était pour un certain nombre de gens, et pour certains artistes aussi. Qui aurait cru qu'elles deviendraient des succès ? »

- Cott : Qui peut comprendre « Sad Eyed Lady Of The Lowlands » ?

- Dylan : Moi... C'est étrange. Je me trouve finalement dans la position de quelqu'un qu'on veut tellement interviewer qu'on lui paye le voyage, l'hôtel, les dépenses et qu'on lui fait faire le tour de la ville. Une fois je suis allé voir le Roi des Gitans, dans le sud de la France. Ce type avait douze femmes et cent enfants. Il était dans la brocante et il avait un dépôt, là. Mais avant que je vienne, il a eu une crise cardiaque. Toutes ses femmes et tous les enfants sont partis. Et le clan des Gitans l'a laissé avec une seule femme, deux ou trois gosses et un chien. Les autres reviendront après sa mort. Ils ont senti l'odeur de la mort et ils sont partis. Ça se passe comme ça dans la vie. J'ai été très affecté de voir cela.

- Cott : Vous êtes-vous senti ainsi ces cinq dernières années ?

- Dylan : Vous voulez dire 73 ? Je ne me souviens pas de 73. Je parle du printemps 75. Il n'y avait plus de cibles à ce moment. Mais je ne me souviens même pas de la semaine dernière. Je ne suis même pas sûr que ce qui m'est arrivé hier soit vrai...

- Cott : Vous semblez pourtant sûr de vous ?

- Dylan : Je suis sûr de mon moi de rêve. Je vis dans mes rêves, pas dans le monde. » -

PATRICE BLANC-FRANCARD.



Les amplis Lab Series devraient satisfaire les critiques les plus exigeants: Moog, Gibson, Les Paul, l'oscilloscope, et tous les musiciens.

Personne ne connaît parfaitement les problèmes de l'amplification. Les ingénieurs de « Lab Series » l'ont admis et ont commencé par consulter des experts en acoustique. Ils leur donnèrent des conseils auxquels aucun autre fabricant d'ampli n'avait pensé jusqu'alors. Quand on conçoit un ampli de guitare mieux vaut travailler avec les plus grands spécialistes en guitare. **Aussi ils choisirent : Gibson.**

Ils étudièrent ensemble très précisément tous les micros de guitare. Comme pour l'électronique musicale il n'y a pas de meilleur spécialiste que Moog, ils travaillèrent avec cette firme réputée pour avoir permis au musicien de contrôler l'électronique.



Ensuite ils essayèrent les amplis « Lab Series » avec des musiciens de studio et notamment de grands artistes comme Les Paul et Ronnie Montrose.

Puis ils présentèrent leur matériel à leurs critiques les plus importants. Les gens à qui ce matériel s'adresse : les musiciens.

Pendant 2 ans ils améliorèrent le matériel jusqu'à ce qu'aucune critique ne soit plus formulée.

Un nouvel amplificateur requiert une technologie avancée. Les ingénieurs de « Lab Series » utilisèrent la technologie de transistor à haut voltage qui supprime les problèmes du transistor bas voltage, ce qui permet de reproduire exactement les sonorités recherchées par les musiciens.

Mais la technologie offre beaucoup plus de possibilités. Après tout si Moog peut inclure un orchestre dans un petit clavier un ampli peut offrir une infinité de contrôles dans ses modulations. Nos nouveaux circuits résolvent les problèmes de base de l'amplification : Par exemple si vous aimez les harmoniques obtenues en saturant votre ampli, vous aimez probablement jouer à fort volume, mais si la salle est trop petite, soit vous jouez trop fort, soit le son obtenu est terne. Le compresseur « Lab Series » vous donne le « Son » à tous les niveaux sonores. Ainsi vous pouvez obtenir un son sursaturé à un niveau sonore adapté à tout lieu. Vous pouvez même égaliser le son pour compenser les défauts acoustiques d'une salle.

Les ingénieurs inclurent des sons originaux dans les amplis « Lab Series ». Les réglages « Fréquence » et « Midrange » vous permettent de sélectionner différentes bandes de fréquence et sonorités de la même manière que vous cherchez une station sur votre récepteur radio.

Cela vous permet de sélectionner un supplément d'harmoniques sur des accords. En plus GIBSON en donnant quelques « trucs » a aidé les

ingénieurs à améliorer le son de votre guitare : Sustain très profond — une attaque qui peut être marquée ou douce.

Le réglage

Multifilter réorganise les harmoniques aiguës pour obtenir le timbre d'une guitare acoustique. N'ayez pas peur des pointes de surcharges transitoires qui détruisent les aiguilles du

« Vu mètre ». Une technologie



avancée mais aussi une robustesse à toute épreuve.

Le résultat : un ampli sorti vainqueur de toutes les critiques.

C'est pourquoi il n'y a plus maintenant que 2 types d'amplis : les « Lab Series » et les autres...



LAB SERIES

Distribution pour la France :

SEIMATONE (importateur Gibson-Moog-Olds-Epiphone-Maestro)
3, rue du Pas de la Mule 75004 PARIS Tél. : 272.86.86

TALKING HEADS

Bataclan (18 janvier)

Que huit cents personnes se déplacent pour les Talking Heads, qu'elles soient presque toutes prêtes à profiter de l'occasion pour prendre un maximum de plaisir, c'était déjà le signe que les temps ont drôlement changé. Le rock redevient vivant, le rock devient impalpable sur tous les tableaux... Paris s'attendait à une heure de froides circonvolutions cérébrales et eut droit à une heure et demie de psycho-rock chaud et gorgé de phosphore généreux. David Byrne surmonta ses courbatures de naissance en chantant comme un dissident échappé, et réussit à cacher sa chemisette jaune canari pour cisailler d'irascibles éclats la splendeur de ses couplets. Chris Frantz et Tina Weymouth pulsèrent fort et rond derrière, avec cet instinct mifunky, mi-martial qui donne aux Heads leur saveur héroïque, tandis que le bel Harrison (Jerry) liait les riffs par de jolies gammes traîtresses. Le son était idéalement clair, épaissi seulement par les banales mais chaleureuses guitares de XTC pour la chute vertigineuse de « Psychokiller ». Nous eûmes droit à tout « 77 », plus « Love Goes To Building On Fire » en introduction et quatre inédits pour grandir encore ce set miraculeux, le plus important et le plus réjouissant depuis Television. Juste normal : les T.H., eux aussi, sont d'impérieux génies, la Bande des 4 du renouveau. Ne paniquez pas à propos du gouvernement, en tout cas pas au point de rater leur prochaine apparition. Seulement huit cents ? - F.D.

BOOMTOWN RATS

Nashville (17 janvier)

Mais que font ces gens sur scène, les doigts dans le nez ? Les mains en oreilles de Mickey, ils sautent et font d'horribles grimaces de surcroît. Ça se passe pas comme ça, d'habitude... Eh bien, ce soir C'EST comme ça ! Et « ça » s'appelle « faire le rat ». Ceux qui veulent grimper sur scène. Les Boomtown Rats apprennent à tous les excités un truc connu de nos voisins depuis longtemps. Un truc dédié aux kids. Comme le reste, d'ailleurs : « Mary Of The Fourth Form » à l'école, « Neon Heart » dans une chambre, « Kicks » sur le voisin. Incisifs : « Ne croyez pas ce que vous lisez : tous les journaux disent des mensonges ! » ... Uh ? Pas de mauvaise

foi : les rock critics aiment et dansent. Ces rats-là ne sont pas norvégiens. Plutôt des brise-glace, de l'eau bouillante. Ils sont irlandais. Poussent tout le monde en Angleterre. Connaissent leurs problèmes (« Joey »). Et débailent tout comme s'il ne leur restait plus que ce soir pour jouer du rock'n'roll. New-Wave, si on veut. Le feu aux trousse, des claviers « rock », et un chanteur à l'attitude théâtrale pour qui ça ne bouge jamais trop. En l'occurrence, pour un premier contact c'est un plébiscite. L'un des plus grands fans du groupe est Bob Geldof, le chanteur lui-même qui s'époumonne au rappel : « Everybody on your seats ! You make me NERVOUS !!! Take off your shoes, and throw them away ! ». Aaaaa... Raats ! - M.D.B.

XTC

Bataclan (18 janvier)

Faire la première partie de Talking Heads fut tout à leur honneur. Faire une première partie en France n'est pas chose facile. XTC s'en est sorti avec classe, malgré un assez mauvais son. Barry Andrews a mon autorisation pour aller sur le champ poignarder Keith Emerson dans le dos. Voilà enfin un bougre qui joue ou bien très juste, ou bien très faux (on ne sait plus). J'ai bien cru qu'ils allaient « voler le show » ! Évidemment, leur musique plutôt froide et leur allure peu séduisante les différencient radicalement de Talking Heads, lesquels s'offrent le luxe d'être quasiment parfaits. Le concert était prometteur. Un album, excellent, vient de paraître chez Virgin. Une nouvelle perle déposée par la Nouvelle Vague. - J.C.

GEORGE BENSON

Théâtre des Champs-Élysées (29 janvier)

Faut-il l'avouer, j'avais un peu peur en me rendant au Théâtre des Champs-Élysées. Benson ne m'a jamais convaincu comme chanteur, et il y avait fort à parier que, vu le succès croissant de ses interventions vocales, il délaisserait la guitare au profit de cette nouvelle spécialité plus lucrative. Eh bien il n'en fut rien - ou presque. Il nous fallut certes ingurgiter quelques vocaux sans relief, mais c'est bien dans l'ensemble un guitariste chantant que l'on entendit par deux fois aux Champs-Élysées et non l'inverse. Or dès qu'il se concentre sur sa guitare Benson se révèle en effet un musicien passionnant : technique, sonorité, feeling, tout y est, dans un genre qui

reste évidemment sagement classique. Pour ce public de teen-agers qui ne connaît ni Django (« Nueces »), ni Wes (« We All Remember Wes »), ni King Cole (« Nature Boy ») - les trois principales influences avouées par George, c'est peut-être après tout une excellente introduction au monde du jazz dont, malgré tout, Benson, ex-guitariste de Jack McDuff et du Paris Jazz Festival, fait toujours partie intégrante. - R.D.



George Benson

TINA TURNER

Pavillon de Paris (5 février)

Tina s'est pointée en scène vêtue d'un impossible maillot qui ne cachait pas grand-chose et baignant dans des plumes d'autruche roses. Derrière elle, une douzaine de pingouins en queue de pie soufflaient dans leurs saxos et grattaient leurs guitares. Pour couronner le tout, quatre danseurs (des deux sexes et des deux couleurs, évidemment) virevoltaient autour d'elle, donnant à l'occasion un petit coup de voix dans le micro. On était loin d'Ike et des Ikettes... Tina était-elle donc mûre pour Las Vegas ? Tristesse... Huit changements de costume plus tard, elle avait quand même réussi à convaincre qu'elle était toujours la grande Tina Turner qui nous donnait jadis des frissons tout au long de la moelle épinière. Du genre de celui qui nous électrifia lorsqu'elle chanta pour la seconde fois, à peine couverte d'une robe en fils d'or quasi transparente, un superbe « Nutbush City Limits », qui fut son seul rappel. Certes, elle en fait beaucoup trop et on regrette la spontanéité moins frimeuse du passé, mais elle possède toujours la grande classe, que ce soit en interprétant ses propres vieux succès (« River Deep, Mountain High ») ou ceux des Stones (« Honky Tonk Women », « It's Only Rock'n'Roll »), des Eagles (« Living

In The Fast Lane »), de Cat Stevens ou de Dan Hill... Maintenant, Tina, si au moins tu te débarrassais de ces quatre zouaves qui dansent autour de toi et récupérais les Ikettes... - H.M.

FRANK ZAPPA

Pavillon de Paris (6, 7 et 9 février)

Le temps est loin, où Frank Zappa venait à Paris pour un unique concert, dans un Olympia aux trois quarts plein. Il lui faut maintenant trois nuits entières au Pavillon pour satisfaire tous ceux qui ont envie de le voir. Gageure que seuls le Pink Floyd et les Rolling Stones parviennent à surpasser. Le vieux pirate n'a pas pour autant vendu son âme au diable et continue à jouer une musique d'un très haut niveau de perfection.

Ceux qui connaissent bien Zappa n'auront pas été déçus : ils auront eu leur ration de chacune des facettes du maître. Tout au long de ces deux heures et demie de concert, il a présenté un panorama complet de cette délicate mosaïque de styles et tendances divers qu'il appelle sa « continuité conceptuelle ». On l'a donc vu successivement diriger un pot-pourri de ses propres œuvres - dos tourné au public, gestes de maestro : parodie de lui-même ou affirmation d'un recul par rapport à un passé qu'il est en droit de considérer comme faisant partie de la Culture classique de son temps. Et puis offrir ces larges extraits de ce fameux album sans cesse remis en cause (« Live In New York »), où apparaît de manière encore plus évidente la complicité qui le lie à son batteur, Terry Bozzio (dans « Titties & Beer »). Faire rire aussi, avec une pantalonnade dédiée à Peter Frampton (« I'm In You », devenu « I've Been In You »). Et se moquer du punk rock, toujours avec le concours de Bozzio, dans un morceau mettant en scène un des musiciens du groupe Angel (« Punky's Whips »).

Les longs passages de musique particulièrement élaborée étaient ponctués de thèmes très accrocheurs, rockers mordants qui permettent de retrouver une attention quelque peu dissipée dans la complexité d'œuvres difficiles à suivre (surtout quand on est debout). Pour cette tournée, Zappa s'est entouré de musiciens inconnus, prenant encore davantage de distance avec l'ancien concept des Mothers. Il est le maître, et le moindre de ses gestes semble le souligner, comme si la musique était une matière façonnée par ses mains, obéissant à la moindre de leurs impulsions. - A.D.

Le Son D'une Morris.....

Pour ceux qui sont fiers d'avoir une Morris



Marqueterie: Coquillage nacré du mexique

Fond et côtés: Jacaranda du brésil

Manche: Acajou d'amérique du sud

Tête du manche: ultra-solide



W-612

Plaquage du manche: Ébène d'afrique

Table: Sapin d'alaska

Boutons: D'Allemagne

Pont: Ébène

Cordes: Fabriquées aux U.S.A.

La guitare Morris est une guitare qu'on ne pourra jamais fabriquer dans une usine moderne utilisant des installations avancées. Elle doit sortir des mains d'un maître-artisan très expérimenté, et qui possède un talent exceptionnel pour le travail du bois. Cela, on peut le sentir dès qu'on prête attention au grain et au lustre soigné de la guitare, ou tout simplement dès qu'on l'essaie.

Avant d'être utilisés, tous les matériaux bruts, que l'on a fait venir du monde entier, sont contrôlés de façon très stricte, puis vieillissent et séchés. Comme le bois est vivant, il est différent d'une pièce à l'autre, et chaque pièce a sa propre caractéristique. Les gens de chez Morris font très attention au caractère de chaque pièce de bois et les assemblent de façon à produire le meilleur son possible pour une guitare.

Et afin de fabriquer une guitare maniable dont le son est le meilleur, les différentes parties sélectionnées (cordes, boutons, etc.) sont toujours uniquement de qualité supérieure.

En fin de compte, les guitares Morris sont fabriquées par de vrais amoureux de la musique, pour de vrais amoureux de la musique, et qui sont fiers d'avoir une Morris.



Construite Par
Les Vrais Amoureux
De La Musique

Morris®

Gamme Import Musical, 17, rue Laperouse, 93500 Pantin
Tél. : 844.53.83

CHEAP THRILLS

ETRANGE COUP DE TELEPHONE

Il est bien plus de minuit au 9 de la rue Chaptal, et pourtant les lumières sont encore allumées. Dans les locaux de « Rock & Folk », les rock critiques boivent du café et échangent des remarques acerbes, ainsi que des conseils sur ce qu'ils peuvent respectivement faire de leurs articles. Une fois de plus, on va boucler... Mais soudain la sonnerie du téléphone déchire l'atmosphère. Jovial, Koëchlin décroche, écoute longuement, verdit et raccroche. Puis il s'isole en compagnie de Philippe Paringaux pour une longue conférence de rédaction en tête à tête. A leur retour, le silence se fait brutalement. Koëchlin se tourne vers le Cheap-thriller et déclare: « Annule l'interview de Bianca. Tu pars pour New York par le premier Concorde! » En silence, Philippe Paringaux sort les cartes de crédit et un faux passeport du tiroir noir.

TOTAL MYSTERE

New York. Le Cheapthriller est immédiatement invité à une party hip dans Park Avenue. Mais bizarrement, l'ambiance semble de celles qui suivent une catastrophe. Andy Warhol chuchote avec Mohammed Ali, et les verres noirs des lunettes de Bob Dylan cachent mal ses yeux rouges.

PSYCHOSE DE TERREUR

Stan Bronstein, ex-saxophoniste d'Elephants Memory, regrette d'avoir donné ce coup de téléphone anonyme à Paris. Couché au Lexington Hall Hospital à deux blocs de là, il contemple ses dix doigts brisés et écoute en frissonnant une sirène de police. Il a juré qu'il ne dirait plus rien... mais... et s'il ils se ravisent et venaient finir le boulot? Seuls les morts ne parlent pas.

DROLE D'ANNIVERSAIRE

Mais pour comprendre ce qui se passe, il nous faut remonter quelques mois en arrière. Ce soir-là, John Lennon et Yoko Ono donnent une party pour fêter leur départ en vacances en Orient. Japon, Hong Kong... John va sur ses 37 ans, et il veut les célébrer... à sa manière. Au dernier moment, le couple décide même de « partir en amoureux ». Coutumiers de ces entorses au protocole dont s'entourent les stars, aucun des invités présents (Steve Stills, Phil Spector, Allen Ginsberg, Bruce Springsteen, Roger Bismuth) ne s'étonne d'entendre ce bon vieux plaisantin de Winston O'Boogie annoncer qu'il laisse la garde de son élégant appartement à son garde du corps, Sean O'Malley, un ancien agent du FBI, spécialiste des arts martiaux et vidé du prestigieux corps policier pour « gauchisme ». « Sacré vieux Johnny », affirme Phil Spector en lapant sa onzième tequila-framboise.

INCIDENT DRAMATIQUE

L'arrivée à Tokyo se fera dans le plus strict anonymat. John, dans ses Levi's, coiffé d'une grosse casquette, lunetté de noir, descend de l'avion avec une Yoko radieuse. A la douane, pourtant, un frisson de terreur: John ne retrouve plus sa « carte verte », cette carte qu'il a mis si longtemps à obtenir et qui - seule - peut lui permettre de rentrer aux States. Après une courte panique, Yoko se rappelle l'avoir rangée dans son vanity case, et les Lennon vont s'installer à l'hôtel New Otani dans une Subaru de location.

EPOUX EXCEDE

Mais ce soir-là, une dispute assez violente éclate. Yoko n'a guère envie, semble-t-il, de passer des vacances tranquilles, et elle supplie John de donner quelques conférences de

presse. Mais l'ex-Beatle, désireux de ne pas se faire remarquer, refuse toute entrevue avec les journalistes. La dispute est orageuse. John jette une bouteille de Kirin sur Yoko qui court se cacher en hurlant dans la salle de bain. Dédaignant de finir son Mizutaki, Lennon sort de la suite, traverse la réception en courant presque, saute dans un taxi et se fait conduire à l'hôtel Impérial. Dans sa chambre, Yoko pleure. Elle ne sait pas encore qu'elle ne reverra jamais le vrai John Lennon.

L'ENGRENAGE

A peine installé, John, tout guilleret à l'idée de passer une nuit en célibataire, fait monter une bouteille de Mum cordon rouge. Souriant, le garçon la débouche et lui propose dans un mauvais anglais les services d'une Geisha travaillant dans l'hôtel. Il est deux heures du matin. Lennon, se sentant soudain revivre, accepte et donne un gros pourboire au petit asiatique. « Konichiwa », dit le jaune en souriant. « Konichiwa », répond John Lennon.

MYSTIQUES FANATIQUES

Peu après, on frappe doucement à la porte. A trois reprises. John se lève et s'approche tout en proférant un « welcome » égrillard. Il ouvre toute large la porte et se trouve nez à nez avec le canon froid d'un Hammerli 209 international à culasse non calée. Trois jeunes Japonais souriants le prient de les suivre et de



se considérer comme l'honorable prisonnier de l'Armée Rouge, fraction internationale, de l'université de Kyoto.

se considérer comme l'honorable prisonnier de l'Armée Rouge, fraction internationale, de l'université de Kyoto.

VISION DE CAUCHEMAR

A Kintyre, Ecosse, dans la ferme des McCartney, le téléphone noir, réservé uniquement aux communications entre les ex-Beatles, sonne. Bryan Hunt, le garde du corps, reprend son Thomson Center à canon court des mains de Heather, le glisse dans son étui de ceinture « Hip Draw » et va décrocher. Puis il appelle Paul d'une voix bouleversée.

TABLE D'ECOUTE

En pleine méditation, George Harrison est ramené sur son pouf turc par le bourdonnement incessant du téléphone. Un bonze décroche et lui tend le récepteur en se prosternant:

- George?
- Paul?
- Ouais. Tu planais encore?
- Ben, euh...
- Arrête les conneries. John a été enlevé par une bande de gauchistes japonais. Ils réclament la reformation des Beatles pour donner un concert benefit au profit de la cause palestinienne, ou sinon...
- Sinon?
- (bruit de toux énervée)... ils le tueront.
- Le con!
- Tu l'as dit!

« NOUS NE POUVONS PAS ! »

A Los Angeles, Allen Klein est dérangé au beau milieu d'une projection privée du prochain Francis Ford Coppola. Mais dès qu'on lui murmure la nouvelle, il quitte la salle en courant, sans un regard pour la pulpeuse blonde qui l'accompagnait. Peu après, il insulte Ringo: « Mais ils sont siphonnés! La reformation maintenant? Impossible! Nous avons tout prévu pour dans huit mois, un show mondiovision filmé au ralenti par Sam Peckinpah! C'est une affaire de quelques milliards de dollars qui saute! Il faut faire traîner les négociations! »

SAUVAGE ASSASSINAT

Mais l'ultimatum des terroristes expire bien avant que les trois autres Beatles n'aient pu parvenir à prendre une décision. Comment John Lennon est-il mort? Nous ne le saurons sans doute jamais, bien que les balles se rejoignant en tir croisé dans son dos semblent indiquer qu'il est mort avec un courage extraordinaire en tentant de prendre la fuite. La police de Tokyo le retrouva vers 9 heures du matin (heure locale), flottant dans la rade du port où, le 2 septembre 45, le Japon avait signé sa capitulation sur le cuirassé Missouri.

UN SILENCE DESEPERE

Tenue absolument secrète, la nouvelle fut admirablement étouffée par les efforts conjoints de la CIA, du SIS britannique et de EMI. Pourquoi? La chose est facile à comprendre. Tokyo, c'est la porte de la Chine, et au nom de la détente il importait plus que tout de maquiller l'affaire, de ne pas la jeter en pâture au public. Mais... et la reformation des Beatles?

FILMS EROTIQUES

C'est alors qu'entre en scène Kim Fowley! Comment le vieux sorcier d'Hollywood a-t-il eu vent de l'affaire? Encore un point très trouble! Toutefois, il est un fait qu'il se présente le lendemain matin à Washington, franchit tous les barrages dans le building du FBI et se retrouve en meeting avec les technocrates du show-business US et le Vice-Président des Etats-Unis en personne. Parvenu à ce stade, il abat sa carte maîtresse: lui, Kim Fowley, connaît un sosie de John Lennon qu'il a rencontré sur le tournage d'un film érotique!

CHEF DE FAMILLE

Mais revenons au mois de décembre 1977. Une petite conférence de presse donnée à Hong Kong fait rugir tous les téléspectateurs: « John Lennon déclare: Je ne veux rien faire pendant deux ans. Je veux me consacrer à ma famille. » Personne, dans la presse, ne remarque que Yoko Ono, bien sûr présente, est habillée en blanc, couleur traditionnelle de deuil chez les Japonais! Personne ne constate non plus que l'ex-Beatle semble légèrement mal à son aise en disant cela! Personne enfin ne tire la conclusion qui s'impose: le faux John Lennon a besoin de ces deux années pour apprendre à se servir d'une guitare et à chanter avant de faire son grand retour à la scène!

NAVRANTE EXPERIENCE

« Cette affaire », devait déclarer Jimmy Carter au Président Giscard d'Estaing, lors de leur récent tête-à-tête, « si elle avait éclaté dans la presse, aurait fait vendre plus de journaux que Watergate et la prise de la Bastille réunis! » Qu'on se rassure. Là n'est certes pas notre but. Mais en l'occurrence, il nous a semblé que l'information de nos lecteurs passait avant la raison des Etats. - PHILIPPE MANOEUVRE.

SONO, LIGHT-SHOW, vous aurez tout à l'audioclub

FAL

KESTREL COMBO

70 watts - Sensibilité 15 mV sur 150 k Ω protection contre les court-circuits - Contrôle séparé graves et aigus - Depth - présence - Master - 2 entrées - normale et brillante - réverbération Hammond commutable - 2 haut-parleurs 30 cm - 100 watts.

2 060 F

KESTREL

Version du KESTREL COMBO sans les haut-parleurs.

1 090 F

CONSOLES DISCO-THÈQUES



SUPER DISCO FAL STEREO

Console discothèque en valise gainée transportable. 2 x 70 watts - 2 platines GARRARD (têtes SHURE) - réglage grave aigu séparé - Entrée micro avec mixage manuel ou automatique du niveau sonore - Préécoute 8 Ω pour casque avec sélection pick-up et magnétophone - Entrée magnéto et mixage avec P.U. - Eclairage des platines - Valise gainée noir - Dimensions : 85 x 52 x 21.

3 499 F

MAGNETIC POWER

Mêmes caractéristiques que la SUPER DISCO FAL STEREO - 70 watts - mono.

2 534 F

MAGNETO DISCO

Identique au MAGNETIC POWER sans ampli de puissance.

1 938 F

SYSTEME 50

Console discothèque - 50 watts - 2 platines BSR (mixage) - 2 enceintes équipées de haut-parleurs elliptiques - Réglage grave, aigu séparé - Prise casque, entrée micro - Flexibles orientables pour éclairage des platines - Valise gainée noire.

2 060 F



FAL 50

50 watts - haut-parleur 31 cm 14 000 gauss - gainée noire - poignée de transport.

484 F



FAL 100

100 watts - 2 haut-parleurs 31 cm 14 000 gauss - gainée - poignée encastrée.

775 F



P 200

Colonne 100 watts 2 haut-parleurs 31 cm - poignée de transport - La paire.

1 841 F



1 x 15 - WITH HORN -

70 watts - haut-parleur 38 cm - tweeter poignée encastrée - La paire.

1 793 F



2 x 12 - WITH HORN -

100 watts - 2 haut-parleurs 31 cm - tweeter avec poignée encastrée - La paire.

2 156 F



FAL HORN LOADED BIN

70 watts - haut-parleur 38 cm - 2 tweeters - poignée encastrée.

1 502 F



ADD-ON HORNS

Ensemble de 2 tweeters supplémentaires pour complément de toutes enceintes - poignée de transport.

775 F

Made in England

AMPLIS SONO



120-6

120 watts, 6 canaux mixables, 9 entrées, contrôle grave, aigu, prise pour équipement auxiliaire (écho, trémolo, etc.).

1 381 F



PHASE 50-4

702 F

50 watts, protection contre court-circuit, 4 entrées, contrôle de tonalité.

PHASE 100-4

70 watts - 4 entrées séparées pour mélange contrôle tonalité - jack standard d'entrée face avant.

945 F



PA 100

70 watts, ampli de puissance, entrée par jack standard, contrôle de volume, sensibilité 250 mV sur 25 K Ω .

702 F

PA 200

Même présentation en 120 watts.

848 F

AMPLIS GUITARE



COMBO 40 T

40 watts professionnel - 3 entrées - 2 contrôles de volume indépendants - correction graves et aigus - HP 30 cm - heavy duty -

945 F



BASS FIESTA

50 watts - spécial pour basses - 3 entrées par jack standard, 2 volumes indépendants, contrôle de tonalité - HP 30 cm - 100 watts.

1 017 F

ENCEINTES ACOUSTIQUES POUR SALLES DE SPECTACLE OU AMPLIS GUITARE

audioclub

7, rue Taylor, 75010 PARIS - Tél. : 208-63-00 - 607-05-09 - 607-83-90

• Métro : Jacques-Bonsergent - République - A 3 minutes

Crédit CETELEM : Joindre 20 % à la commande.

Expéditions province : Règlement comptant 50 % à la commande, le solde contre remboursement + port.

Flashes

woody



On se souvient des concerts historiques « Tribute to Woody Guthrie » qui avaient eu lieu aux États-Unis il y a quelques années, réunissant un tas de noms prestigieux du folk américain pour réinterpréter ces bonnes vieilles chansons et montrer qu'elles avaient encore un sens de nos jours. Curieusement, aucune manifestation de ce type n'avait encore pu être mise sur pied en France, alors qu'il s'en est déroulé quelques-unes, par exemple, dans les pays scandinaves. Aussi, les quatre concerts collectifs « Hommage à Woody Guthrie » prévus chez nous ces jours-ci peuvent-ils être considérés comme événements exceptionnels. Participeront à ces spectacles: Graeme Allwright, Roger Mason et les Touristes, Steve Waring, Derroll Adams, Martine Habib (une revenante pour l'occasion), Sammy Walker (qui fera ensuite ses premiers concerts solo en France et en Belgique), Marc Robine et Youra Marcus (accompagnés par « Bouzouki »). Certaines chansons de Guthrie seront interprétées en version originale, d'autres en adaptation française, placées dans un ordre logique et parfois entrecoupées de récitifs pour constituer une histoire cohérente. Cela se passera à Paris, au Stadium, les 23 et 24 février à 21 h (66, avenue d'Ivry, 75013, Paris; tél. 583.11.00), et le 25 au Havre, sous chapiteau, à 17 h et à 21 h, sous l'égide de la Maison de la Culture. Take it easy, but take it! - M.L.

dream



Cette fois, c'est fait: Peter Baumann s'est décidé à quitter Tangerine Dream. Les directions prises par lui et Edgar Froese devenaient par trop opposées, sinon incompatibles. Froese en a profité pour enrôler deux musiciens qui pourraient bien transformer radicalement le physionomie du groupe. En effet, il s'agit d'un batteur, Claus Criege - celui qui joue déjà sur « Ages », le dernier album solo d'Edgar Froese - et... d'un chanteur, Steve Jolliffe, qui joue également des anches et des claviers. Ce qui laisserait supposer que Tangerine Dream rentrerait dans le rang des groupes de formation plus conventionnelle. Edgar Froese est désormais seul maître à bord. Si vous vous demandez ce que cela peut donner, le groupe va tourner: c'est le meilleur moyen de nous empêcher de conjecturer.

- 26 février: Nancy (Parc des Expo.); 27/2: Reims (Opéra); 28/2: Rouen (Parc des Expo.); 1^{er} mars: Nantes (Palais de la Boujoire); 3/3: Dijon (Palais des Congrès); 4/3: Lille; 6/3: Paris (Palais des Congrès); 8/3: Bordeaux (sous chapiteau); 9/3: Toulouse (Parc des Expo.); 10/3: Pau (Parc des Expo.); 15/3: Marseille. Un album, « Cyclone », enregistré en studio à Berlin, sortira prochainement. - J.M.B.

discobox



Hanter le rayon disco du Printemps, les jours de pluie, et acheter Discobox à la sortie: Orphan était coutumier de ce genre de divertissement.

Ce jour-là il se procura les derniers singles de Claudia Barry et d'Andrea True, ainsi que le « Photograph » d'Amanda Lear, puis, filant au Drugstore Opéra, il demanda « Discobox, le Magazine de la Discothèque ».

Ayant regagné le no man's land de ses murs blancs, Orphan effectua une récapitulation sommaire des sommaires de Discobox:

N° 0 (avril 77): « Le raz-de-marée Boney M. », « Troublante Grace Jones ».

N° 1 (juin): « Le paradis de Cerrone », « L'Elysée-Matignon ».

N° 2 (juillet-août): « Interview Eddie Barclay », « Soirée Discobox ».

N° 3 (septembre-octobre): « Le French Sound », « 3^e Disco Convention ».

N° 4 (novembre): « Jacques Attali: un sociologue et la Disco », « Donna Summer à Paris ».

N° 5 (décembre): « Spécial Fin d'Année ».

Orphan jugea nécessaire de faire connaître cette revue. Il pressa machinalement le « start » de son cassette:

« Discobox: 11, rue de Provence, 75009 Paris. Tél.: 246.34.17 ».

Puis il téléphona à Discobox pour savoir si le numéro 6 (janvier) était sorti. Il l'était. Orphan fila d'un jet au Drugstore-Opéra. - Y.A.

rotten



Johnny Rotten n'est rentré à Londres que le temps de refaire ses valises et de s'envoler à nouveau, une semaine plus tard, pour la Jamaïque, via Miami, en compagnie de la ravissante Vivian Goldman, spécialiste du reggae de « Sounds ». L'hebdo anglais dément « any romance » (!!!), mais Viv est déjà allée à Kingston et connaît beaucoup de monde en Ja., or John semble décidé à travailler avec des musiciens de reggae... Meanwhile, Steve Jones et Paul Cook étaient toujours au Brésil avec Ronald Biggs, et Malcolm McLaren, lui, est parti là-bas pour les filmer tous ensemble... Bien qu'il semble bien décidé à prendre ses distances vis-à-vis du monde du rock'n'roll, Malcolm m'a avoué « se sentir toujours le manager de Johnny et des autres », et c'est dans cette perspective (et peut-être celle d'un intérêt plus suivi pour le cinéma?) qu'il a entrepris la réalisation d'un film qui retracera la saga des Sex Pistols depuis ses débuts jusqu'après le déluge. Y seront inclus la seule scène tournée avec Russ Meyer (featuring Sid Vicious et Marianne Faithfull), et bien sûr les nombreuses prises de vue « live » réalisées au cours de la brève carrière du groupe (y compris à Noël en Angleterre puis aux États-Unis)... Dans le même but, Johnny sera filmé à la Jamaïque par Perry Henzell, le réalisateur de « The Harder They Come ». Et s'il est disponible, Sid Vicious subira le même sort à Londres, où il est resté seul mais bien vivant malgré les rumeurs inquiétantes d'une overdose définitive. (A suivre.) - H.M.

QUELQUES NOUVEAUTES



MANFRED MANN'S EARTH BAND

Watch

BRO 2025 A

Egalement disponible en K7

Le deuxième album du Manfred Mann's Earth Band dans cette configuration et le huitième depuis la formation du groupe

L'Earth Band n'avait rien sorti depuis

"The Roaring Silence" qui leur avait donné leur premier n°1 aux USA avec "Blinded by the night"

et on trouve sur cet album un fantastique enregistrement live de "Mighty Quinn" ainsi qu'une nouvelle version de leur dernier simple "California".

The Earth Band est encore injustement méconnu en France et c'est bien dommage.

Titres à écouter en priorité :

"Mighty Quinn" - "California".

BRO 2025 A



VAN HALEN

56 470 A

Egalement disponible en K7

Plus d'inquiétude à avoir pour l'avenir du hard rock américain, Van Halen est arrivé.

Produit par Ted Templeman à qui l'on doit tous les albums des Doobie Brothers, des premiers Montrose et de beaucoup d'autres enregistrements aussi prestigieux.

Le premier album de Van Halen fait preuve d'une rare énergie. Leur version d'un standard aussi usé que "You really got me"

des Kinks n'en est que le meilleur exemple.

Titre à écouter en priorité : "You really got me".



DISTRIBUTION

wea

filipacchi music

 A Warner Communications Company

70 Avenue des Champs-Élysées 75008 Paris

ACTUALITES



(Photo Gérard Ruffin)

FACTORY
Surtout ne pas flipper.

planète france

Tout le monde le regardait. Il portait un pull marine crasseux rayé aux manches et au col de bandes lamées or, et il s'est affalé dans un fauteuil rouge. Il n'était pas rasé et avait peu dormi de sorte que, parmi les hommes et les femmes propres et bien mis qui composaient l'assistance du wagon, il ressemblait au charbonnier qui sort d'une cave. Décalage, qu'accentuait la lumière du petit matin, entre les hommes d'affaires, les voyageurs, les gens normaux quoi, et le musicien de

rock qui part retrouver son groupe au diable vauvert. Hervé Rozoum, guitariste de Trans Europe Express, a de la chance cette fois-ci : car les autres descendent le pays depuis la veille au soir, serrés dans un camion qui n'atteint pas les cinquante kilomètres-heure de moyenne, et doit faire des détours à cause des routes coupées par la neige. La gare de Rodez est froide et, du hall, on voit un rideau de neige percé de lumières mauves, celles de la ville qui est juchée sur une colline. Le mana-

ger de Trans Europe, Bobby Bruno, n'est pas au rendez-vous. Ce qui, après dix heures de train et quand on ne sait pas où l'on va, vous donne envie de repartir aussi sec en sens inverse, de rentrer. Pas de contact, pas d'adresse, rien. On ne sait pas où joue le groupe. Si on commençait à marcher pour essayer de trouver une affiche qui nous donnerait au moins le nom de la salle du concert ? La gare est à l'extérieur de la ville. Il fait froid et la nuit tombe.

Après nous avoir amenés à toutes les salles de spectacle de la ville, un taxi nous dépose devant un bâtiment moderne et gris qui baigne dans une boue rouge. Nanterre il y a dix ans. C'est un centre d'accueil pour réfugiés, froid comme une prison, où logent des familles cambodgiennes. La salle de concert est si petite qu'on ne pourra même pas utiliser la sono. Ce soir, à Rodez, se donne le premier concert de rock'n'roll depuis quatre ans (!), mais le problème est que, la

THE "OMNI" BY ARP



VOUS DÉCOUVREZ L' "OMNI" LA PLUS GRANDE RÉVOLUTION DE L'HISTOIRE DES SYNTHÉTISEURS POLYPHONIQUES

Jamais auparavant un instrument de musique n'avait présenté autant de possibilités pour un musicien à la recherche des sonorités des grands orchestres symphoniques ou de jazz.

Le synthétiseur polyphonique et stéréophonique OMNI vous permet d'obtenir au bout de vos doigts, le



Vous avez la possibilité d'écouter sur disque 33 tours le nouvel "OMNI".

Pour cela envoyez 6 francs en timbres à GAFFAREL MUSIQUE DIFFUSION. Nous vous enverrons un disque de démonstration de 5 minutes. Sinon, voyez votre revendeur le plus proche pour une vraie démonstration (adresse sur demande).

NOM :

Adresse :

Ville :

quatuor à cordes, l'orchestre de chambre, le grand orchestre symphonique, les cuivres, le piano, le clavecin et toutes les sonorités de la musique d'avant-garde, le grand orgue d'église. Tout cela en stéréophonie et polyphonie.

Prix public : 10.950,00 F



GAFFAREL MUSIQUE S.A.
Z.I. des Béthunes
12, avenue Alsace-Lorraine
Saint-Ouen-l'Aumône
95310 CERGY
Tél. : (1) 037.28.65



télévision diffusant « Rosemary's Baby » et l'affichage ayant été à peine fait, l'événement risque de tourner à la galère, sinon à la catastrophe. Le concert n'a pas été annoncé dans la page spectacles du journal local, et cela aussi est ennuyeux.

Le camion et la voiture ont fini par arriver. Une bonne partie des routes du centre de la France sont bloquées. Manager, roadies et musiciens, tout le monde a passé une nuit presque blanche, et déjeuné d'un sandwich. Il est six heures du soir. Le guitariste de Factory, Puce, a le teint aussi jaune que les Cambodgiens que l'on croise partout. Dans la cage d'escalier qui tout à l'heure servira de vestiaire aux musiciens, Bobby Bruno explique qu'il ne sait pas encore si le concert de Pau, prévu pour le lendemain, aura lieu ou non. L'affichage n'a pas été fait, l'organisateur est intouchable. Pau est à trois cents kilomètres de Rodez, la route qui va d'une ville à l'autre est plutôt sportive, et je me demande si tous ces gens vont vraiment rouler pendant sept ou huit heures sans savoir si le concert qu'ils doivent donner tient toujours ou non. Tout cela ne les étonne pas, ne les effraie pas, eux. Même si, me disent-ils, ce problème-là, la hantise des musiciens français, ne s'était pas posé depuis le début d'une tournée qui jusque là a très bien marché.

Les cafés sont loin, on traîne de couloir en couloir, un livre policier dans la poche, une cigarette aux doigts. Il n'y a rien à faire avant le dîner, et c'est aussi cela, tourner: attendre, glander. On mange — mal — dans une sorte de resto-U glacé, mais les plaisanteries fusent: surtout ne pas flipper, ne pas se laisser démolir par ces vibrations, ce décor sinistre. L'important est que dans une heure deux groupes vont monter sur scène et jouer, même s'ils le font pour vingt personnes. Hervé Rozoum me parle des rapports qu'entretenaient entre eux les différents groupes français, m'explique que telle formation dont la cote a beaucoup monté depuis six mois, en s'amusant à saccager chambres d'hôtels et restaurants, ferme aux autres orchestres les portes de certaines villes, et rend plus difficile encore à pratiquer un circuit déjà précaire.

Vers huit heures et demie, on voit des petits groupes déboucher de l'avenue sur laquelle ne passe plus qu'une voiture



TRANS EUROPE EXPRESS
Tout le blues accumulé.

toutes les dix minutes. Bruits de pas, ploc, ploc dans la neige, éclats de voix. Il n'y aura pas beaucoup de spectateurs ce soir: cinquante à peine lorsque Factory monte sur la scène.

Les musiciens de Trans Europe Express et de Factory ont commencé, individuellement d'abord, collectivement ensuite, à faire de la musique après avoir découvert le hard-rock au début de cette décennie (Deep Purple, Black Sabbath, Bob Seger). Sur scène, ce sont de bons groupes, et il n'est pas besoin d'ajouter « pour la France ». Non, de bons groupes tout court. Hard-rock, donc. Ce qui me semble avoir changé, par rapport à la génération précédente de groupes français, est qu'aujourd'hui les musiciens savent jouer et qu'ils sont beaucoup plus modestes que leurs aînés. Factory est sur les planches bien meilleur que ne le laissait supposer son disque, on s'en apercevra mieux encore deux jours plus tard, à Toulouse. Ce soir, si l'on peut juger du savoir-faire individuel de chacun (Yves Matrat, chant; Lahmi « Puce » Saibi, guitare; Fourmi, basse; Baps, batterie), mieux vaut passer outre le résultat d'ensemble obtenu: le son est vraiment trop pourri, comme disent les musiciens. Factory a quelques bonnes compositions originales dans son répertoire (« Ready Steady (Here Comes The Show) », « Black Stamp »), un blues qui est bien, vraiment bien, et finit son set par quelques vieux machins des Stones. Le public aime ça. Moi aussi. Ça réchauffe. Le point faible du groupe, à mon sens, est le jeu de scène de son chanteur, qui fait trop songer à celui de Mick Jagger. Mais cela peut être corrigé facilement, je pense. Devant un bar fermé, Yves Matrat m'a expliqué, plus tard, que Fac-

tory venait d'un coin nommé Givors, qui est une banlieue de Lyon, que le groupe était très connu là-bas. Lui, Yves, a fait des études, était professeur, et a tout laissé tomber pour jouer du rock'n'roll. Il a ce qu'on appelle la foi. L'escalier qui donne à la fois sur la scène et dans la salle est plein de matériel, bouts de batteries, guitares, fils. Les musiciens de Factory sont torse nu et ceux de Trans Europe Express s'habillent parmi les spectateurs qui passent et repassent.

Brutalement, TEE commence son show et il y a beaucoup d'excitation qui flotte. Au bout de trois mesures, le courant saute. Il faudra vingt minutes pour découvrir l'emplacement des plombs. Les musiciens (Hervé Rozoum, guitare; Gilles Adam, chant; Michel Pitton, basse; Philippe Maucourt, batterie) sont nerveux, dépités par leur entrée ratée. L'électricité revenue, le groupe repart, fou furieux. Tout est vraiment en place, les morceaux filent, l'énergie dégagée est impressionnante mais, là encore, la nullité de l'acoustique de la «salle» gâche une partie du plaisir qu'on prend à écouter. TEE a trois ans d'existence, deux disques et plusieurs tournées comme celle-là derrière lui. « Il y a des villes », me dit Hervé, « où nous attirons mille personnes et où c'est la folie: Rennes, le Havre, par exemple. » Tous les morceaux sont chantés en anglais parce que, argument classique, « l'anglais est la langue du rock ». Le groupe est couvert de dettes — il faut s'équiper, payer le camion, louer une sono et manger un peu, tout de même — mais il a un bon manager, et il peut continuer quand beaucoup d'autres formations ne le peuvent même pas. Pas un des musiciens n'a le

sou vaillant, acheter quoi que ce soit est un problème et, à cause d'une escroquerie obscène, le groupe n'a pas touché le plus petit centime sur les droits qui auraient dû lui revenir pour son premier album, « Livin' For Rock'n'Roll ».

Vers minuit, Bobby Bruno annonce qu'on n'ira pas à Pau, que le concert est annulé. L'organisateur, un certain Lombard, qui sortait d'un hôpital psychiatrique, est parti avec la caisse, c'est-à-dire avec l'argent des réservations. C'est moche. A qui en voudront les spectateurs volés qui se présenteront avec leur billet et trouveront porte close? Aux groupes, évidemment, qu'ils accuseront de n'être pas venus. Dans le cadre d'une tournée, un événement comme celui-là est un désastre: car un jour sans concert est un jour qui coûte de l'argent: il faut bien se loger et se nourrir. Par une coïncidence heureuse, les grands-parents d'un ami du groupe, apprenti-organisateur qui suit la tournée, vivent à Villefranche de Rouergue, à soixante kilomètres d'ici. C'est là qu'on ira, mais les musiciens de Factory resteront avec les Cambodgiens.

Le lendemain, ayant fait la route, et quelle route, dans une vieille 404 qui calait sans arrêt et dont un morceau de carton protégeait le radiateur percé, on a attendu le camion pendant trois heures, et Bobby Bruno est reparti en sens inverse, toujours sous la neige, pour aller à sa rencontre. Et si l'engin avait dérapé sur une plaque de verglas? Philippe Maucourt et Gilles Adam m'ont expliqué qu'un groupe comme le leur, qui est connu, qui tourne, qui enregistre, qui a une bonne presse, ne survivrait pas à la perte de son matériel, à l'endommagement de son moyen de transport.

A Toulouse, les deux groupes ont obtenu un vrai triomphe, et devant une salle pleine. Les concerts ont été excellents et j'ai eu le sentiment que tout le blues accumulé les deux jours précédents jaillissait, d'un coup, comme un fou. Sur la fin, les deux groupes ont jammé ensemble, et leurs road-managers dansaient. Ça existe, le rock français. En descendant de scène, les musiciens apprennent que deux cents types sont rentrés de force, avec des barres de fer et des chaînes de vélo, que ce soir encore ils n'ont pas gagné un rond, que le concert du lendemain, prévu à Bergerac, n'aura pas lieu, que... — BENOIT FELLER.

LE SOLEIL SE LEVE SUR UFIP



tête blonde

« C'était bien, ce soir. Moins marrant qu'hier à Bruxelles, mais mieux musicalement. Le public était... bien élevé, c'est ça ? Le public de Paris est toujours plus intellectuel. On dirait qu'il ne sait pas s'il faut réfléchir ou danser. »

Mais je croyais que les intellectuels c'étaient les Talking Heads ? « Oh ! que non. Ce sont les journalistes anglais qui pensent ainsi. Ils refusent d'admettre que Chris (Franz, le batteur) et moi ayons étudié la peinture, avant, et que David (Byrne, le chanteur) ait appris à manipuler les systèmes vidéo. Ce ne sont pas des branches cérébrales, juste l'inverse : des matières à images, des choses qui font plaisir à toucher. Comme les instruments de musique. » J'acquiesce. C'est une habitude que je vais prendre en écoutant Tina Weymouth, la mince et sévère bassiste des T.H. Parce qu'en plus de jouer comme si elle avait rêvé toute sa vie d'accompagner Stevie ou Sly, Tina dégage une impression qui subjugue, quelque chose d'un rayon laser dans un regard pourtant mobile et gracieux. Une surdose d'intelligence, quelque part. Précisément le genre de gros mot qu'on apprend vite à oublier en présence de Tina. Ce qui sort de sa bouche : des centaines d'aiguilles qui vont se ficher dans la réalité ambiante, la sienne, celle des Heads, de Paris. Nous sommes dans un restaurant baroque, elle grignote à peine. Tina parle (en un français délicat), et le reste se fane, sauf le concert, qui est la cause et le pourquoi de ces gens-là. Alors, devant elle, tous les concepts épais s'envolent, comme des ballons de couleurs inutiles... Pour l'heure, Tina dessine le cadre à cent angles du passé récent : « Au début, de 70 à 73, nous étions les Artistics, un groupe d'amateurs éclairés qui adoraient, comme tout le monde, les Stooges et le Velvet, avant d'admirer les Dolls. Mais nous sommes de Rhode Island, nous habitons au-dessous de chez Don Cherry et

nous sommes forcément différents. » Et peut-être un brin élitistes ? « Pas du tout. Je ne crois pas qu'aucun de nous ait jamais manqué de quoi que ce soit, mais nous ne sommes pas les enfants de la grande bourgeoisie. Nous venons de la même classe moyenne que les Ramones et Lou Reed et d'un collège anti-snob, un des rares où la liberté d'action suivait la liberté de penser. » En disant cela, Tina crispe ses doigts sur le couvert, bouge la tête un peu, et je découvre le regard le plus liquide, le plus purement bleu pâle de la terre. Elle raconte mais elle n'explique pas : « Tu parles beaucoup mais tu ne chantes guère », entend-on dans « Psycho Killer », la pièce maîtresse de leur album. « Les mouvements nous ont entraînés dans leur flux, et nous étions prêts parce que le rock était devenu si misérable qu'un type comme Iggy n'y avait plus sa place. Quand ils ont ouvert GBGB's, ceux qui en avaient marre des charts s'y sont précipités. Quand on est arrivé, Télévision jouait déjà et on a un peu

flippé, parce qu'ils faisaient la même chose que nous, et en mieux. Alors on s'est concentré, et on a travaillé sur notre propre voie. » Difficile ? « Pas tellement, au fond, David a compris qu'il lui suffisait de se laisser franchement aller, puis nous aussi, et petit à petit on a pu monter sur la scène pourrie et montrer qui nous étions : les Talking Heads, pas plus, pas moins. Maintenant, les pontes de la presse s'exclament et affirment que nous jouons du reggae industriel, du funk-punk ou je ne sais quoi encore. Sincèrement, je les plains... » Mais vos amis Ramones ne donnent pas du tout dans le même style que vous. Tina rit : « Heureusement ! C'est New York, la seule ville où tout peut se passer. C'est parce qu'elle est si violente que tout va vite et que tout se fond. On est obligé d'y créer quelque chose. A GBGB's, tu rencontres aussi bien des étudiants cool que des Angels, et personne ne fait attention à ce bonhomme qui boit une tequila dans un coin, surtout s'il est John Lennon. Quelquefois ça tourne à la bagarre, mais au moins on s'amuse ! » Au fait, pourquoi les Angels ne danseraient pas sur les cruels, tranchants constats de « No Compassion » ?

« Notre musique est originale, les paroles de David sont surprenantes, d'accord, mais en tournant on s'aperçoit que beaucoup de gens les comprennent en profondeur. Et nous avons ce son précis, minimal, où chaque instrument reste distinct des

autres, et qui est souple parce que nous changeons souvent de genre et que la voix de David est tellement... personnelle. » Pour le moins ! D'où vient cette allure si préservée ? « David n'a jamais menti. Je n'ai jamais menti. Nous ne mentirons jamais. » Tina ne s'emballe pas, elle vient simplement d'imposer qui elle est, ce qu'elle veut, dans quelle espèce sont taillés les T.H.

Devant cette lucide véhémence, je ne sais quoi réclamer, j'ai peur d'en avoir trop pour moi. Je bafouille. Drogue ? « C'est notre affaire. On devrait cesser de nous martyriser avec les drogues. Je crois avoir tout essayé. J'essaierai toujours de tout, mais parfois on s'arrête sur une sensation particulière. C'est ce que je cherche, y compris sur ma basse. Et la femme dans un groupe de rock'n'roll, peut-être ? J'ai horreur de cette question. Qu'est-ce que ça fait d'être noir dans un groupe blanc ? C'est un réflexe sexiste et raciste. Je ne suis pas macho, et nous ne sommes pas les nouvelles nonnes non plus. Voilà. » Confus, j'appelle le futur à la rescousse. « Ce sera la suite naturelle de notre attitude actuelle : tourner en tant que tête d'affiche dans le moindre bled pour que les gens viennent nous voir nous, quitte à récolter des œufs et de la bière sur les chemises. C'est ainsi que « 77 » est l'une des trois meilleures ventes de la new wave aux Etats-Unis avec les Ramones et le disque d'Elvis Costello, que

TALKING HEADS
Réfléchir ou danser ?



INSTRUMENTS PROFESSIONNELS



Synthétiseur EMS type AKS

- Très larges possibilités de recherches sonores (éléments modulaires non précâblés).
- Séquenceur très souple d'utilisation (enregistrement instantané par le clavier).
- Grande autonomie (mallette avec ampli et HP incorporés).

RMI Keyboard Computer

- Polyphonique.
- Souplesse d'utilisation (contrôles d'enveloppe, de vibrato... par pédalier).
- Qualité de son inégalée (système entièrement numérique).
- Changement rapide de sonorité (présélections ou autres).
- Grandes variétés de timbres (mémorisés sur cartes perforées).



OBERHEIM 2 voix

- Réelle polyphonie de 2 notes (1 synthétiseur par note).
- Mini-Séquenceur (2 séquences de 8 notes transposables par le clavier).
- Possibilité de transposer une séquence avec jeu en temps réel simultané.

SERVICE TECHNIQUE et BUREAU D'ÉTUDES

vous assurant

MAINTENANCE · MODIFICATIONS · INSTALLATIONS MULTIPISTES · ÉTUDES PARTICULIÈRES SUR DEVIS

Piano center

DÉPARTEMENT ÉLECTRONIQUE 122-124, rue de Paris - 93100 Montreuil - Tél. 857.63.38

ARP • EMS • MOOG • OBERHEIM • RMI • ARP • EMS • MOOG • OBERHEIM • RMI • ARP • EMS • MOOG • OBERHEIM • RM
VENEZ NOUS RENDRE VISITE AU FESTIVAL DU SON NIVEAU 1 Stand 128



FRANÇOIS DUCRAY ET TINA WEYMOUTH
Trop d'atomes.

les radios préfèrent à celui des Pistols dont elles ont peur. Mais bientôt, les radios seront bien obligées de nous passer... » Mystère. Tina se penche comme pour se cacher. « Les directeurs de la compagnie sont contre, mais le prochain album sera produit par Eno. C'était évident, n'est-ce pas ? » Et puis Tina en a assez de parler sérieusement. Alors elle s'abandonne, et s'élance dans un fantastique soliloque.

Un flot de lumière, dense et crue. D'où il ressort en vrac que les Français ont une langue aux possibilités infinies, véritablement musicale, que Marie et

les Garçons, au moins eux, devraient le prouver, que les fan clubs des Stooges et du Velvet sont des pépinières de rockers ingénieux, que l'écriture chantée façon Springsteen ou Parker n'invente rien et donc brime l'émotion, cette émotion que les T.H. expriment au contraire à l'état brut, et que la sienne à elle, Tina Weymouth, trouverait ses propres mots avant longtemps. Littéralement fasciné, chamboulé, je tirai ma révérence et plongeai dans la nuit. J'avais même oublié de citer Blondie... Trop d'atomes, Tina des Heads, trop d'atomes. - FRANÇOIS DUCRAY.

ACTUALITES

rats

J'suis comme Joan Baez à Woodstock. J'ai fait un rêve l'autre soir. Les Sex Pistols étaient un artefact pour collectionneurs. Les Clash vivaient en Jamaïque. Les Stranglers à Los Angeles. Il n'y avait plus de nouvelle vague, plus de punk, plus rien. Il ne restait que ce groupe d'Irlandais dont le chanteur est un ancien rock critique et dont l'organiste se trimbale tout le temps en pyjama. Le nom va me revenir... oui, c'est ça... les BOOMTOWN RATS ! Et dans la série « Un rat vous parle » :

Bob Geldof - Hourrah ! On est là, dans un hôtel des Champs-Élysées, à PARIS ! Dire qu'il y a un an j'aurais été dehors, mon sac de couchage sous le bras, à

regarder la façade avec des grands yeux ! LE PIED !

P.M. - Ça doit être ennuyeux quand on est punk de faire autant d'argent ? Vous vous imaginez en exilés fiscaux ?

Garry Roberts (guitares) - Mais j'espère bien qu'on va le devenir ! Nous, on est des malins. On n'a jamais prétendu qu'on voulait pas faire de fric. Moi je veux tout : la gloire, le blé, les Rolls Royce et les cordes de guitare en or. Faut être honnête, faut l'avouer ! Tenez, c'est les Clash qui sont dans le pétrin ! Avec toutes leurs théories sur le rock du peuple et des chômeurs, ils flippent dès qu'ils ramassent un peu de blé !

P.M. - Them en 64, Rory Gallagher en 68, Thin Lizzy en



BOOMTOWN RATS
L'Irlande est peuplée de vieux cons.

70 et les Boomtown Rats en 77. C'est tout ce que l'Irlande peut produire ?

Bob Geldof - L'Irlande est un pays abominable, peuplé de vieux cons. Tout le circuit rock est aux mains de vieillards qui haïssent les punk et les vagues. Ils nous dénie le droit d'exister. Pendant notre tournée de Noël, les flics nous suivaient pas à pas et l'entrée des magasins nous était interdite.

Garry Roberts - Mais on s'en fout parce que, en Angleterre, nous avons eu un disque d'argent, un hit et des tournées sold out !

P.M. - Quelle est l'histoire des Boomtown Rats ?

Bob Geldof - On avait fait ce groupe entre copains, pour se marrer. Comme tout le monde, on dévorait la presse et on croyait tout ce qui était écrit. Comme on ne parlait que des Hot Rods, nous nous imaginions que c'était un groupe hors de pair. Quand ils sont venus en Irlande, nous nous sommes précipités. Et ils étaient a-bo-mi-na-

ble-ment MAUVAIS ! On a passé le concert à les insulter, et on s'est dit le lendemain : « Mais on est meilleurs que ça ! ! »

Garry Roberts - Et c'est un fait ! Si demain les Boomtown Rats voulaient faire un opéra jazz-rock, ils en seraient techniquement capables.

Bob Geldof - Mais on n'a pas envie. Nous sommes le seul groupe new wave à ne pas être frustré. Tous les autres jouent tout le temps les mêmes accords à tout berzingue. Physiquement, ils ne peuvent pas jouer autre chose. Alors que nous on essaie tout et on ne garde que les idées marrantes.

P.M. - Votre philosophie ?

Bob Geldof - Nous sommes un orchestre de danse. Sur scène, il n'y a rien de plus facile que de provoquer les gens et de leur faire casser du fauteuil. C'est un peu plus dur de leur faire passer une bonne soirée. C'est notre seul but. - (propos recueillis par PHILIPPE MA-NEUVRE).

ACTUALITES

j'aime dean

Vous connaissez tous Roger Dean. Mais si ! Que vous possédiez des disques de Yes, de Bud-

gie, de Uriah Heep, de Snafu ou d'Osibisa, il l'a faite. La pochette. En quatre ans, ce petit

DES PRIX... DES PRIX...

DADI'S MUSIC HOUSE

6, rue de Douai 75009 Paris - M° Pigalle - Tél. 526.34.86

et

GENERAL MUSIC STORE

9, rue de Douai 75009 Paris - M° Pigalle - Tél. 285.30.63

vous en proposent jusqu'au 15 avril 1978

9 MOIS DE CREDIT GRATUIT

REMISE SUR TOUT LE MATERIEL

pour paiement en espèces ou chèques certifiés

Un choix énorme d'instruments exposés.

Toutes les marques sont représentées et surtout...

on peut essayer :

Orgues • Pianos • Synthés • Dulcimers

Guitares • Batteries • Sonos • Pedal steels

Accordéons • Amplis • Pédales d'effets • Tablas

VENTE. REPRISES. OCCASIONS

**PROMOTION
EXCEPTIONNELLE**
Pedal-steel guitar
SHO-BUD MAVERICK
~~3600~~ 2500 F



homme affable et chevelu, toujours coiffé d'un bonnet qui accentue encore sa ressemblance avec un lutin malicieux, est devenu l'un des illustrateurs les plus cotés du monde. Il a passé récemment quelques heures à Paris, et en a profité pour tout avouer à « Rock & Folk »...

R & F - Pourquoi n'avez-vous pas réalisé la pochette du dernier disque de Yes?

Roger Dean - *Je pense qu'il était temps pour chacun de nous de suivre son propre chemin.*

R & F - Comment avez-vous été associé à eux, au départ?

R.D. - *C'est simple: leur maison de disques m'a demandé. Mais à cette époque j'étais très proche du groupe, et ce fut une tâche incroyablement difficile de satisfaire tout le monde. Plus tard, j'ai compris qu'il valait mieux que je sois plus indépendant...*

R & F - Quels matériaux utilisez-vous?

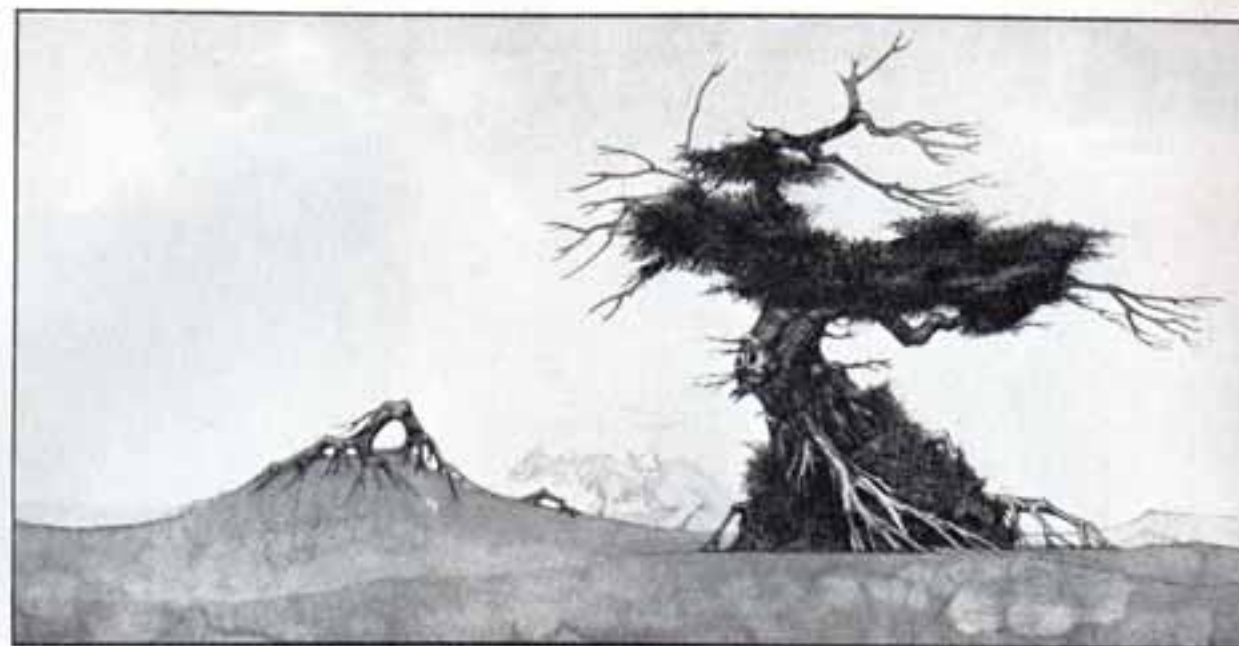
R.D. - *Hé bien, de la gouache, de l'aquarelle et de l'encre...*

R & F - Combien de temps avez-vous passé sur... disons la pochette du second Budgie, par exemple?

R.D. - *Très peu de temps. Dix heures au maximum. Mais pour celle de « Relayer », j'ai environ passé 360 heures...*

R & F - Quels sont vos groupes favoris?

R.D. - *J'aime Led Zeppelin et*



UNE ILLUSTRATION DE ROGER DEAN

Je n'aime pas Yes.

les Who. Et les Rolling Stones. J'aime aussi... heu...

R & F - Yes?

R.D. - (long silence, sourire) Non.

R & F - Hé! Mais ça va détruire la légende! Je suis persuadé que les gens vous imaginent toujours écoutant du Yes au casque!

R.D. - *Ça serait faux. Je préfère écouter la radio, ou regarder la télé.*

R & F - Vous êtes aussi l'un des auteurs de « Record Cover Album », un livre qui présente une énorme sélection de pochettes de disques...

R.D. - *Hipgnosis y pensait depuis 1972. Nous l'avons enfin fait cette année. J'ai choisi la moitié des pochettes. Nous comptons en faire un tous les deux ans.*

R & F - En Angleterre, à l'heure actuelle, il y a de très bons illustrateurs, Chris Foss, Bruce Pennington, Patrick Woodroffe et vous-même, mais aucun dessinateur de bande dessinée. Comment cela se fait-il?

R.D. - *Il y a eu « Dan Dare » après la guerre, mais c'est vrai que, depuis, il n'y a plus rien... Ce doit être une question de goût national.*

R & F - Combien de livres avez-vous vendus?

R.D. - *A peu près 360 000 dans le monde.*

R & F - Pourquoi ne réalisez-vous pas un livre inédit sur un sujet comme - par exemple - l'œuvre de Tolkien?

R.D. - *Je ferai ça avec plaisir... quand j'aurai soixante-quatre ans et que je serai à la retraite. Pour l'instant, je veux faire des films et revenir à mon premier métier - l'architecture. Et puis, bien sûr, peindre une ou deux pochettes par an... - (propos recueillis par PHILIPPE MANUEVRE).*

ACTUALITES

chicago blues

Je pensais bien ne plus retrouver l'occasion d'écrire sur Chicago: vraiment, ils sont tombés trop bas, dans un sirop déshonorant, dans des pièges éculés, dans un bonheur petit bourgeois tellement gluant que la meilleure volonté se révolte à l'écoute de leur dernier opus. C'est à peine si un coupable reliquat nostalgique plaide encore pour le futur de Robert Lamm, digne et distant dans la déroute, et pour Terry Kath, dont la guitare...

Et il a fallu que ce titan imagine de jouer avec un revolver au cours d'une de ces soirées hollywoodiennes où chacun sait comment accommoder son en-

nui, son dépit et son chagrin. Et comme Terry Kath n'est pas du genre à remplacer la balle par un chewing-gum, sa bonne grosse tête a éclaté. Le communiqué de presse ne dit pas si la fête bénéficia ou pâtît de ce banal incident: Kath faisait partie d'un groupe célèbre, mais n'était pas lui-même une star. Je crois qu'il s'en fichait et qu'il est mort sans le faire exprès, bêtement, et sans même se donner le chic de disparaître dans un poudrolement blanc. D'ailleurs, vous savez, on meurt facilement chez ces gens-là, et pour pas plus que la fin d'une tournée, au moment déprimant où les loges paraissent un sas



TERRY KATH A PARIS EN 1977
Revolver.

C'est la "New Wave":



The BOYS. Premier album, après une tournée dans le Nord de la France. Un groupe qui tranche par rapport aux autres : il a de l'imagination.

EUR 33T 913 157

C'est Atoll, avec "Tertio":



On dit que c'est le meilleur non-punk groupe français du moment. Bailleux, dans Rock & Folk affirme (il a raison) "dorénavant, des instrumentistes de classe internationale". Atoll le 26 avril 78 à l'Olympia. Grandes claques dans la gueule en perspective!

EUR 33T 913 152

C'est aussi du Heavy Metal:



TEAZE : un groupe canadien. Prière vérifier bon état de votre Hi Fi Set avant d'envoyer les décibels!

EUR 33T 913 138

C'est Prism :



Made in Canada. Big in USA : du rock aussi défonçant que les Who, aussi planant que Pink Floyd, aussi bien foutu que Chicago.

EUR 33T 913 153

C'est encore : du bon rock bien juteux :



Michael Wynn Band. Choisi pour accompagner Dr. Feelgood au cours de sa dernière tournée européenne.

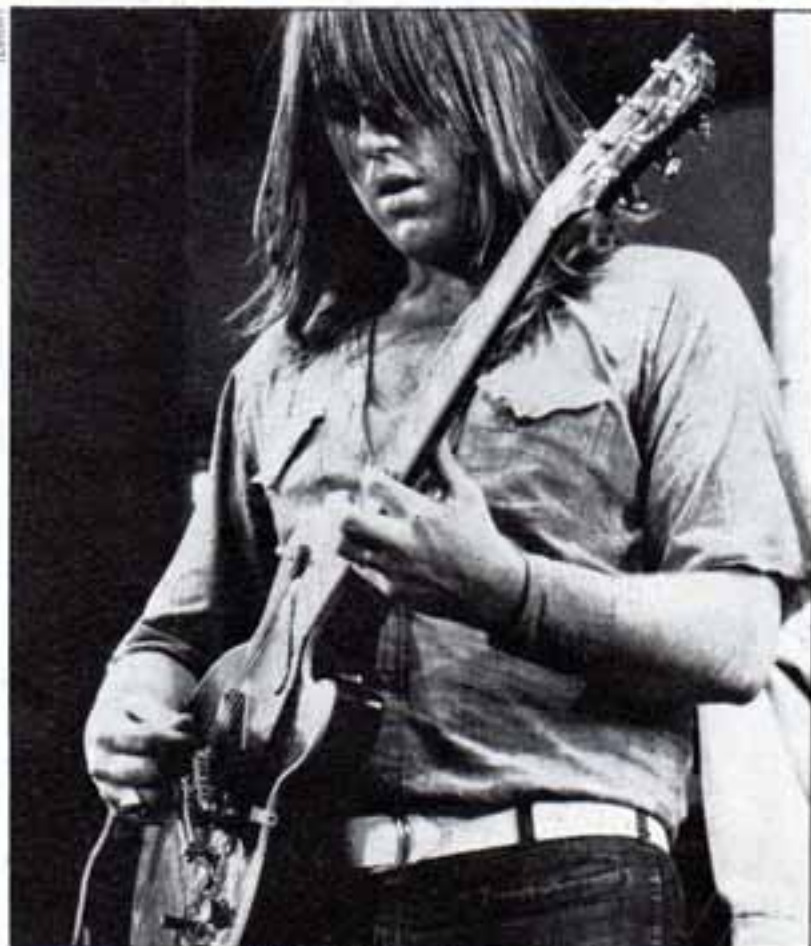
EUR 33T 913 152

C'est Glenda Griffith :



Elle est accompagnée et produite par les Eagles. Linda Rondstadt, Carole King. C'est sans doute qu'elle a du talent, cette petite. Son premier disque, à ne pas manquer.

EUR 33T 913 173



TERRY KATH A L'ÎLE DE WIGHT EN 1970
Une formidable générosité.

pisseux entre l'exceptionnel et l'ordinaire. Certains supportent mal le décalage...

A quelques jours près, Terry Kath s'envolait à l'âge du Christ: il aurait eu trente-trois ans le trente et un janvier. Dont une vingtaine dépensés à frapper de multiples guitares, et une glorieuse dizaine au beau milieu d'un orchestre au succès phénoménal, Chicago. Et ce que ce géant y a accompli suffit pour effacer les récentes déceptions et racheter le dérisoire de cette sortie inopinée. Guitariste, mais aussi chanteur et compositeur, Kath mériterait l'hommage du groupe sous forme de compilation de ses meilleurs morceaux: «Free Form Guitar», de «CTA», pour l'effective inventivité de ce rocker surpuissant, les suites des albums II et III pour la subtilité de cet homme impétueux, «Alma Mater», du V, et «Byblos», du VII, pour la science vocale de ce moujik affiné, «Thank You Great Spirit», du VIII, pour la splendeur, la candeur et la fureur du salut au maître de toujours, Jimi Hendrix, «Hope For Love», du X, pour la fenêtre ouverte sur l'avenir, «Mississippi Delta City Blues» du funeste XI, pour l'exploit que représente cet ultime témoignage brut d'un art quasi noyé dans une putrescente auto-satisfaction. Il y aurait là une des trois ou quatre plus belles

heures de Chicago, et en tout cas la plus swinguante.

Mais là où Terry Kath plaignait le moins sa peine, c'était sur scène: une prodigieuse machine aux énormes pulsations, une inextinguible force rythmique, une générosité jamais repue, un plaisir jamais tari. Vous en trouverez la preuve et le souvenir sur ce monument trop rarement visité qu'est le quadruple album live de Chicago, huit faces tonitruantes du groupe au sommet de sa forme, huit faces qui sont surtout le fidèle reflet des concerts, quand Terry Kath atteignait à sa juste dimension: épique, tout du long, qu'il s'agisse de mugir ou d'arracher des tonnerres à sa Gibson noire, ou les deux à la fois, dans une ivresse alors non feinte. Les artifices, on peut en être sûr, ne sont pas venus de lui.

Qu'il retourne donc à Chicago la Venteuse, Terry Kath, et que la malédiction des rockers (notre dédain) retombe sur ses compagnons s'ils oublient d'honorer l'engagement pris voilà des lustres, à l'époque où aucun d'entre eux ne prévoyait ni le baccara des dollars, ni la roulette de la mort: «Si l'un de nous s'en va, on arrête tout.» C'est triste, mais j'ai envie d'adjurer les survivants: «Profitez de l'occasion.» Qui recueille les guitares orphelines? — FRANÇOIS DUCRAY.

ACTUALITES

lady sex

«Tu ne peux pas t'imaginer le nombre de femmes qui viennent me voir et qui m'écrivent pour me demander des conseils. Et vice-versa: les types font la même chose, quand ils n'envoient pas leurs bonnes femmes. Ils me prennent vraiment pour la conseillère conjugale du ghetto...» Millie Jackson est hilare. D'ailleurs, elle semble rire sans arrêt. Il émane de sa personne une bonne humeur et une joie de vivre insolentes.

Je connaissais les disques de Millie depuis longtemps, et j'avais même eu l'occasion de la voir enregistrer à Muscle Shoals et de bavarder avec elle. Restait à voir la Dâme sur scène. C'est chose faite, grâce à un voyage éclair à Londres pour un show et un dîner avec Millie.

Il faut dire que je ne savais pas trop quoi attendre d'un concert de Millie Jackson. Les Swampers tenant sur disque un rôle prépondérant, le fait d'entendre à leur place d'autres musiciens ne manquait pas de faire grandir en moi un point d'interrogation.

Quelques secondes suffirent à balayer ces craintes. Le show démarre rideau fermé, un présentateur invisible vocifère que nous allons entendre un groupe comme ça, Easy Action. Une petite intro et la voix de Millie attaque un extrait du rap de «If Loving Is Wrong...» Le rideau est toujours fermé, et le public trépigne. Un public composé de Noirs et de Blancs dans des proportions identiques. Beaucoup des Noirs sont d'ailleurs des Américains qui travaillent sur les bases US installées en Angleterre. Le rideau s'ouvre enfin, et les musiciens d'Easy Action s'arrêtent de jouer. Formation R'n'B typique, trois cuivres, deux guitares, basse, batterie et claviers, ils arborent tous le même costume blanc. Le présentateur remet ça, et Millie arrive à son tour. Ceux qui attendaient un compromis de Pam Grier, Betty Davis et Tina Turner en sont pour leurs frais: Millie est en costume blanc, revers pailletés et escarpins blancs. Pourtant, en une heure et demie et par sa seule pré-

sence elle va enfoncer les trois sus-nommées. Pas de blouse arachnéenne ni de hot pants coquins, encore moins de gymnastique sexy, mais la performance de Millie exhale un érotisme et une sensualité rares. Il est vrai que son vocabulaire pourrait être taxé «d'effrayant» par les ligues de moralité, qui ne manqueraient pas de fustiger une telle grossièreté. Est-il besoin de souligner que Millie s'assied sur les ligues, quelles qu'elles soient? Une chanteuse qui, au lieu du traditionnel yeah yeah, fait hurler à son public «JOLLY GOOD SHOW, GODDAM!» et «SHIIT!» voilà qui n'est pas courant. Son spectacle est fascinant tant il se déroule à la fois sur la scène et dans la salle. Lorsque dans «If Loving You Is Wrong I Don't Want To Be Right» elle développe la détresse d'une femme amoureuse d'un homme marié en insistant sur l'égoïsme du mâle, toutes celles qui ont connu cela se lèvent, applaudissent Millie, l'interpellent, et l'approuvent alors que les mecs se tassent dans leurs fauteuils en riant jaune. Plus tard elle remet ça avec «All The Way Lover» et commence par moucher les donzelles qui se refusent à leur homme sous des prétextes bidons du genre «Ouch, baby, je sors de chez le coiffeur, etc...» A ce moment-là tous les types se dressent et hurlent de joie! Ensuite elle enchaîne sur une véritable leçon de cunnilingus dans laquelle elle conseille à ses consœurs, preuves à l'appui, de se choisir un mec bien barbu. Tout cela peut a priori sembler assez grassouillet, pourtant Millie s'en tire sans aucune vulgarité! Elle joue le rôle de la femme libérée dans toute sa plénitude, et elle le joue à fond. Son répertoire est choisi en conséquence: «Loving Arms», «Feel Like Making Love», etc. Lorsqu'elle reprend magistralement le «Feelings» de Morris Albert, elle parvient à rester «sérieuse» pendant trois minutes, plongeant l'assistance dans un profond recueillement. Mais elle trouve encore le moyen de s'en-

ORANGE

drums

Big Concert



Standard 4

Meilleur rapport Qualité/Prix actuel



Export

S.A. CAPELE & FILS

Route d'Achères La Chapelle La Reine
77760 FRANCE - Tél. : 424.31.00 - 424.30.95

Distributeur exclusif pour la FRANCE

J. CAPELE
distribution

6 et 8, rue Léon-Giraud
75010 PARIS - Tél. : 208.18.39

Jean-Mi TRUONG
ZAO
Photo. : Michel ADDA





MILLIE JACKSON
Choisir un mec bien barbu.

tirer par une chute invraisemblable, basée sur un jeu de mots sur le dernier vers de la chanson : «... you'll never come again», sur lequel elle enchaîne : «If you never come again, I'll never come again, and I want to come again !» Demandez donc à votre prof qu'il vous explique. A l'issue du dîner qui suivit le concert, Millie nous confia que, à cause de son attitude sur scène, les hommes ont (à la ville) peur d'elle, et ne savent pas trop quel comportement adopter.

Sur l'Apollo de Harlem : «L'Apollo ? Mais personne ne va plus là-bas ! Il y a trop de rats. Et quand je dis rats, il ne s'agit pas d'aimables petites souris, mais d'énormes rats dégoulinants. D'ailleurs l'Apollo a été fermé pendant trois ans, le temps que les rats comprennent qu'il n'y avait plus de pop corn. J'ai fait la réouverture pour Noël avec Ben E. King, et on a fait un duo sur «Don't Play That Song».

Sur «Loving Arms» : «La pre-

mière fois que je l'ai entendu, c'était par Dobie Gray sur un juke box. Comme je n'ai jamais pu trouver le disque je me suis procuré la version d'Elvis.»

Son prochain album : «Je vais l'enregistrer à Muscle Shoals la semaine prochaine. Ce sera un disque sur l'hypocrisie et la franchise que j'intitulerai «Get It Out Of Your System». La pochette représentera un chiotte, si ma maison de disques me laisse faire bien sûr ! J'ai déjà quelques chansons en vue, dont une que j'ai écrite qui s'appelle «Get The Shit Out Of Your System». Et Brad Shapiro mon producteur en a quelques-unes lui aussi.»

Ses autres projets : «Je m'occupe aussi d'un groupe vocal, les Facts Of Life, que j'ai fait signer chez TK. Je produis leur disque et le groupe comprend entre autres la sœur de Tyrone Davis et Chuck Connors, un chanteur qui a eu quelques tubes aux USA.» — (propos recueillis par JEAN-LOUIS LAMAISSON).

ceux qui massacrent ce bon vieux standard. J.-L. Lafont intervient, mi-commentateur sportif, mi-Jean Nohain avant la prostate. Il nous annonce l'escroc suivant, Laurent Voulzy, un qui compose avec des ciseaux et du scotch, mais sans le talent du cut-up : ça se voit que c'est coupé/collé. Y paraît que ça swingerait surtout du côté des droits d'auteur. A Hard rain's gonna fall... Un Voulzy chasse l'autre : voici Café-Crème. Jean-Loup s'approche du Noir de l'équipe : «Pourquoi ce nom, Café-Crème ?» Et l'autre répond avec un accent bien parisien : «C'est bien simple, c'est parce qu'on en boit tous les matins.» Ça a flippé en régie. A refaire. Jean-Loup : «Pourquoi ce nom, Café-Crème ?» Et l'autre, imperturbable : «C'est bien simple, c'est parce qu'on en boit tous les matins.» Le racket de Café-Crème, c'est le medley Beatles. Du slow, «The Long And Winding Road», etc...

Entre chaque partie de l'émission, les Pom Pom, vahinés de Martin Circus, la tenue sportive mais le short moulant, agitent leurs croupes et brandissent des plumeaux multicolores en hurlant des jingles idiots. Dans un coin du plateau, quelques figurants dansent mollement. Ils sont bien dix. Pendant les slows, ça frotte un peu.

Atoll. Jean-Loup passe devant eux un micro qui ramasse pêle-mêle Michel-Alain-Dédé-Christian. Ils jouent un extrait de «Tertio». Une voix terrifiante parvient de la régie : «C'est pas possible, y'a trop de danseurs, les cadreur peuvent pas travailler...» Bon. On réduit à cinq danseurs... Lafont : «Atoll demande si on peut monter les moniteurs...» «NOOON !» Lafont : «Marie-France dit que non.»

Au milieu de tout ça, on glisse des bandes vidéo : Status Quo, Linda Ronstadt et un affreux film de promo sur l'abominable Cerrone — qui vend bien aux Etats-Unis. Une certaine idée de la Phrance...

Et voici Julien Clerc. Souriant, prêt à subir les tracasseries de dix minutes de show-biz, Julien chante de toutes ses dents.

Les jeunes filles de l'assistance, vêtues comme pour la communion de leur cousine, remuent leurs paupières empâtées de ricil en un mouvement hésitant rappelant le goéland qui s'arrache à une marée noire.

Un accessoiriste s'approche de Dédé, chanteur d'Atoll. Il lui tend un gros feutre pour «faire un dessin à la fin de l'émission». Les Pom Pom montent sur l'estrade : «Grouille-toi, grouille-toi, c'est la fin de l'émission.» On pose trois questions idiotes à Julien. Il dessine n'importe quoi. Générique de fin. Le visage de Lafont se décompose alors. Il engueule l'assistance. Paraît que ça manque de joie, qu'y font tous la gueule, c'est pas possible, ça... Heureusement, ce n'était que la répétition. Courageusement, je reste pour l'enregistrement. Collaro se penche vers Marie-France : «Tu les a trouvées où, les Pom Pom, elles sont marrantes...»

Et ça repart. Jean-Loup : «Pourquoi ce nom, Café-Crème ?»

Le batteur de Queen vient d'arriver. Il rigole bien en matant Voulzy. A la fin de l'émission (grouille-toi !), il monte sur l'estrade, dit «bonsoir» et Lafont lui tend un feutre en lui suggérant : «dwo, dwo» (draw ?). Tout va mal. On balance vite le générique de fin. J'aimais mieux la répétition.

Vous ne croyiez tout de même pas que les Muppets c'était français ? — JACQUES COLIN.

ACTUALITES

blue jean

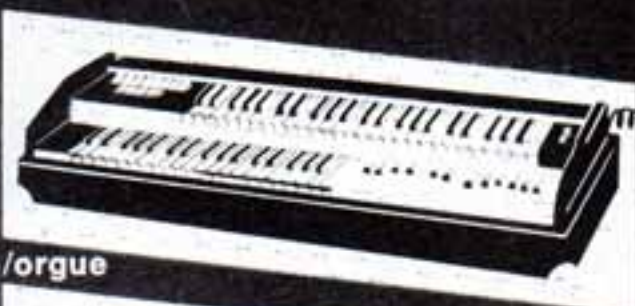
«Baskets», «Blue-jean»... «Sweat-shirt» et «Echarpe Rouge» : Jean-Loup Lafont dispose encore de deux titres pour causer aux jeunes.

Un vendredi vers seize heures, je me suis fourvoyé sur le plateau où Atoll devait faire une brève apparition. Je vous ra-

conte... Générique, et puis Revelation, mélange exotico-météo-disco avec deux souris grises qui dansotent, l'air plus ennuyé que Marcel Proust sur la pochette du «Temps Perdu». Le tube, c'est «The House Of The Rising Sun», un pénitencier où il faudrait bien enfermer tous



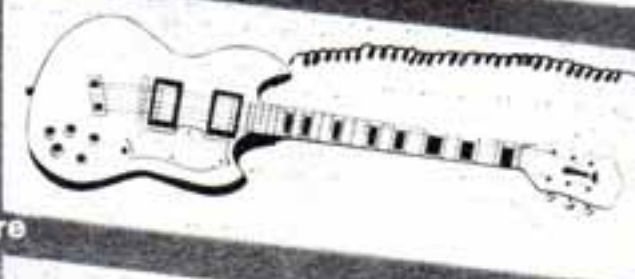
un ampli universel pour tous usages



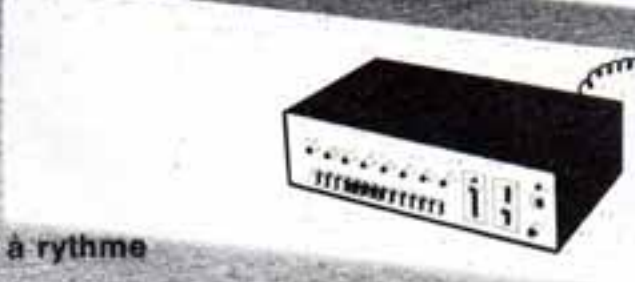
piano/orgue



synthétiseur



guitare



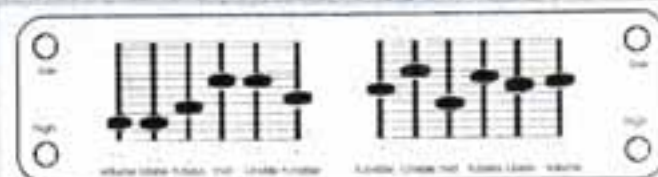
boîte à rythme



RM 100

ELKA

Puissance 80 watts efficaces - Amplificateur à transistors incorporé 2 canaux avec 2 sensibilités, d'entrées différentes par canal. Chaque canal est muni d'un égaliseur à cinq bandes de fréquence. Equipé d'un haut-parleur spécial de 38 cm R.C.F. Poids: 32 kg - Encombrement: larg. 46 cm x prof. 31 cm x h. 71 cm



Piermaria

154 RUE DE CHARENTON 75012 PARIS
TÉLÉPHONE 628.41.06 et 307.75.78



Mon disque du mois est un double album de disco. Carrément ! Il est vrai qu'il y a disco et disco, hein, mais vous êtes assez grands pour faire la différence entre Boz Scaggs et Boney M, ou entre les Bee Gees et Cerrone. Le meilleur n'étant pas toujours celui qui se vend le mieux. Figurez-vous qu'en ce moment, les rois du disco ce sont les Français. J'étais au MIDEM le mois dernier, et il y avait là Monsieur Tom Moulton. Ce type-là est LE spécialiste du mixage disco, on se l'arrache : quand il mixe un disque, la pochette précise en caractères géants « A Tom Moulton Mix », et ses services se négocient au prix du lingot. Bref, Moulton était à Cannes pour traiter avec des producteurs français ! Aux USA, le French Sound est ce qui se fait de mieux à l'heure actuelle, voilà pourquoi les Américains, Moulton en tête, se dépêchent de s'approprier les ténors du genre. Ainsi Alec Constandinos, le producteur de ces super-hits français que sont Cerrone, Love & Kisses et Sphynx, s'apprête-t-il à ouvrir un bureau à Los Angeles après avoir signé un contrat juteux avec Casablanca pour la production d'une série d'albums. Pour en revenir à mon disque du mois, il s'agit du double-album de la bande originale du film « Saturday Night Fever » (RSO 2658 123 - dist. Polydor). Un disque qui s'est vendu aux USA à trois millions d'exemplaires en quelques mois. En fait, ce disque n'a d'intérêt immédiat que par la première face du premier album, sur laquelle on trouve quatre titres inédits des Bee Gees qui sont quatre merveilles. Le reste est composé de classiques disco interprétés par KC & The Sunshine Band, les Trammps, Kool & The Gang, MFSB et Ralph McDonald, sans oublier la 5^e de Beethoven par Walter Murphy. On y trouve également deux chansons des Bee Gees chantées par Tavares et Yvonne Elliman, et « You Should Be Dancing » et « Jive Talkin' » par les frères Gibb en personne.

Le film est un aimable divertissement de fin de semaine qui raconte l'histoire d'un petit mec (vendeur-droguiste) de Brooklyn, fils d'immigrés italiens dont l'univers tout entier tient dans la devise métro-boulot-disco. Là-dessus il tombe amoureux d'une ravissante de Manhattan, la presqu'île qui pour les habitants des faubourgs est un peu le symbole d'une autre vie. Les héros du film passent leurs soirées en boîte, ou à l'arrière de leur voiture à trousseur des louises. Cela dit, la musique colle merveilleusement aux images, et d'autre part la première face du disque est un régal à se mettre dans l'oreille sans plus attendre, que l'on ait vu le film ou non. Curieux qu'un type comme Ducray, fan des Bee Gees dès la première heure, soit passé à côté des perles que sont « Stayin' Alive », « How Deep Is Your Love », « Night Fever » et « More Than A Woman ». Tout y est, mélodies superbes et accrocheuses, harmonies irréelles et paroles intelli-



ROBERTA FLACK
Fait bien les choses

gentes sur des arrangements détonants. Que demander de plus ?

En un peu moins de deux ans, **Johnny Guitar Watson** a vendu plus d'exemplaires de chacun de ses deux derniers albums que de tous les autres disques qu'il a enregistrés en plus de vingt ans de carrière. Inutile de dire qu'on le cherche chez DJM. Sa nouvelle crêpe s'intitule « Funk Beyond The Call Of Duty » (DJF 20 525 - dist. CBS). Bien que certains titres semblent sortir tout droit de « Ain't That A Bitch » et « A Real Mother For You », ce disque se laisse écouter gentiment. On y revient même souvent, preuve qu'on y prend goût. Seulement il serait temps que Watson se renouvelle un petit peu, sinon la lassitude ne manquera pas d'envahir ses plus fidèles supporters. Il est actuellement en studio à Londres, et au cours d'une récente conférence de presse il nous a déclaré qu'il s'apprêtait à faire quelque chose de totalement différent. Nous prenons bonne note, Johnny.

Quelques échos maintenant : Fantasy Records, qui il y a quelques mois avaient racheté le catalogue Stax, viennent d'engager David Porter. Ce dernier sera chargé, depuis son bureau de Memphis, de superviser les sorties à venir sur le nouveau label Stax. D'autre part, Fantasy vient de signer Martha Reeves qui a commencé l'enregistrement d'un album sous la direction de Henry Cosby. Cosby est un ancien producteur vedette de chez Motown qui, entre autres, produisit Stevie Wonder. Etta James vient de terminer son nouvel album qui fut enregistré à Hollywood et produit par Jerry Wexler. Il y a 24 ans que les Four Tops sont ensemble, un an de moins que les Pips de Gladys Knight. En effet, William Guest, Budda Knight et Edward Patten chantent ensemble depuis 25 ans. Et après 25 ans de bons et

loyaux services derrière Gladys, ils viennent d'enregistrer leur premier album solo. Intitulé « At Last - The Pips », le disque sortira chez Casablanca.

Les réflexions faites plus haut sur Johnny Guitar Watson s'appliquent aussi, un peu, à George Clinton et à son P-Funk. Le nouvel album de **Parliament** est une déception et il est désagréable de penser que Clinton et ses amis tournent en rond, eux qui représentaient pendant un moment la seule issue de secours pour le renouvellement de la musique noire. « Funkentelechy Vs. The Placebo Syndrome » (Casablanca CBLA 71026 - dist. Vogue) n'est pas vraiment un mauvais disque. Simplement, il ne s'y passe pas grand-chose. On ne peut pas dire non plus que Clinton ait épuisé une formule, puisqu'il n'a jamais ni utilisé ni suivi de formule. Les inconditionnels y trouveront peut-être leur compte, mais ceux qui ne connaissent pas encore les facéties de George Clinton seront plus inspirés de s'y initier par le biais d'albums comme « Mothership Connection » ou « Clones Or Dr Funkenstein », ou encore mieux de se plonger dans le Bootsy's Rubber Band.

Un petit mot sur deux grandes dames de la musique noire qui n'ont, il est vrai, pas grand-chose à voir avec la soul, mais qui dans leur genre font bien les choses : **Roberta Flack** et **Nathalie Cole**. **Roberta Flack**, après quelques années d'absence, fait un come back avec « Blue Lights In The Basement » (Atlantic 50440 dist. WEA). Quant à la fille de Nat King Cole, qui en quelques années s'est hissée dans le peloton de tête des chanteuses noires, elle nous propose « Thankful » (Capitol 2S 068-85310 dist. Sonopresse). L'album de Roberta est un mélange de pop, de jazz, de soul et reggae, le tout joliment tourné, extrêmement sophistiqué et parfaitement produit. Elle chante très bien, ce qui ne gâche rien. Un véritable disque de luxe pour une clientèle de cabarets de luxe. **Nathalie Cole**, elle, voit plus grand et n'hésite pas à se lancer à la fois aux trépassés de Diana Ross, de Barbra Streisand et d'Ella Fitzgerald avec un album touché à tout. L'accent est mis sur la variété jazzistique de grande consommation avec big band et riffs à gogo. Ajoutez-y une petite mélodie aux accents brésiliens, et c'est le succès garanti.

Terminons avec ce bon vieux **Joe Tex** et son nouveau « Rub Down » (Epic EPC 82481 dist. CBS). Un album comme cela tous les mois, je n'en demande pas plus. Musicalement, la seule concession de Joe à la mode actuelle est une charleston qui chahute de temps à autre. A part ça, les requins de Nashville bombardent à souhait et les Muscle Shoals Horns savent être incisifs dans leurs riffs comme personne à l'heure qu'il est. Côté chansons, Joe Tex n'a pas perdu son sens de l'humour et ses paroles sont un régal. Voilà un petit gars extrêmement sain... - JEAN-LOUIS LAMAISON.

XX

TECHNO-FUNK ET

Afterpunk et Aftersex //// Techno-Funk et Somnolex

UNE PLONGÉE ROBOTIQUE DANS LES INFINIS ESPACES DE LA DISKO

Le temps atomique international.

« Le temps atomique international (T.A.I.) est établi au millième de seconde par un étalon à jets de césium 133. » Orphan pressa le « stop » de son cassette; jamais l'expression « no future » ne lui avait paru plus mal choisie.

1978, année-laser.

De passage à New York pour recevoir une A.D.A. (American Disco Award), Kraftwerk déclarait :

« Mieux vaut vivre chimiquement. Nous sommes les enfants de Fritz Lang et de Werner Von Braun. Nous sommes le lien entre les années 20 et 80. Tout changement de société passe par une collaboration amicale avec les magnétophones, les polaroids, les synthétiseurs et les téléphones. Notre vécu est un vécu électronique. »

Kraftwerk était le lien entre Metropolis et les V.2 : Orphan savait cela. David Bowie le savait aussi. L'intro de « V.2 Schneider » traversa le cerveau d'Orphan, suivie d'une foule d'informations strictement ordonnées.

(Orphan ferma les yeux...)

« From Here To Eternity », le dernier album de Giorgio Moroder, était marqué du sceau de Kraftwerk : Munich avait rencontré Düsseldorf/Donna Summer chantait la schizophrénie industrielle sur « Working The Midnight Shift »/David Bowie désirait produire Devo, le groupe radio-actif de l'Ohio/Iggy Pop était fasciné par Devo/Eno collaborait à Cologne avec Cluster/Edgar Froese dédiait son « Macula Transfer » à David Bowie et Iggy Pop/David Bowie enregistrerait son futur album/Idem pour Iggy Pop/Werner Herzog tournerait le nouveau « Nosferatu » avec Klaus Kinski et Isabelle Adjani/Grace Jones avait été pressentie pour la suite de la série TV « Star Trek »/Et, en quantité industrielle, les produits industriels (spatiaux et non-spatiaux) avaient envahi les vitrines de l'Occident. Plastik Fantastik : le plus humble Prisunic ressemblait désormais à Lido-Musique. Une ère synthétique soudain s'ouvrait : l'Afterpunk était né.

L'Afterpunk était né du brouillard et de

l'acier. Vingt et une météorites avaient été découvertes dans l'Antarctique. « Star Wars » régnait sur la pâleur neigeuse des écrans occidentaux. Orphan savait cela. Et cela coïncidait avec la Relance Spatiale : télescopes braqués sur l'infini, « Close Encounters Of The Third Kind », musiques synthétiques, vision globale, projets de colonisation lunaire... ou de centrales solaires orbitales.

Année-laser, 1978 serait à l'Esthétique ce que 1968 avait été à la Politique : une année d'accélération, de **mutation**. Orphan savait très exactement ce que **mutation** voulait dire : il savait que le space-boom aurait tôt fait d'éclipser le punk-rock, la NASA d'aspirer la New Wave, et les acquis technologiques de gommer les stances clichéuses (punks attardés et hippies tardifs se trouveraient alors réunis/oubliés sur le terrain vague des seventies : a love/hate relationship).

Et Orphan s'étonnait que personne ne chantât la Disco robotique. Car la Disco était la bande-son de la Nouvelle Mutation : c'était la musique la plus soumise à la Technologie. Synthétique, robotique et hypnotique, la Disco était afterpunk, aftersex et after-art. Elle illustrait naïvement la Nouvelle Mutation, tout comme « Star Wars » illustrait naïvement l'Espace (« Star Wars » : « disco for the eyes », titrait un hebdomadaire anglais).

(Orphan rouvrit les yeux...)

La Disco elle-même subirait sa Nouvelle Mutation. Les comics étaient devenus comix, la Disco deviendrait Diskö.

Orphan savait cela.

David Bowie le savait aussi.

Télé-Vision.

13 H. Orphan alluma la TV. L'image était celle d'un studio désert : piste crème, décoration métallique, trois projecteurs. Docile, la sono distillait un hymne d'Edith Piaf, un hymne revisité disco, lorsque Grace Jones fit une entrée professionnelle et glacée. Orphan aimait Piaf, mais il aimait Grace Jones aussi : il aimait cette anti-Piaf en fourreau de plastique et satin gris, il aimait sa distance d'ex-mannequin et ses pseudo-extases de lesbienne froide, oui, il aimait la nouvelle

« Vie En Rose ». « Une musique pour parler à ceux auxquels on n'a rien à dire », songea Orphan, et le titre d'un film soudain lui traversa l'esprit : « The Queen Of Sheba Meets The Atom Man », suivi tout aussitôt d'un autre : « The Line Of Apogée ». Orphan fit une synthèse des deux... et décida que Grace Jones était une Reine post-atomique, une Nubienne frigide : un être de l'Aftersex.

« La Vie En Rose » expira dans le studio désert. Lèvres glacées et prunelles automates, Grace Jones se dirigea vers la caméra et, s'adressant à Orphan, déclara mécaniquement :

« Je m'appelle Grace Jones. Mon album s'intitule « Portfolio », la référence en est Island 9123 023. Un 45 t a été extrait de l'album : il s'intitule « La Vie En Rose », la référence en est Island 6172 530. Merci. »

Et Grace Jones disparut. Le studio resta vide. Orphan fixa longtemps l'image de ce studio vide.

7/10/76.

Le garçon entre chez Serge K. Il porte un costume de tergal écriqué et vit à Berlin. Le garçon est une légende. Et c'est le meilleur ennemi d'Orphan. Orphan est absent. S.K. se souvient du garçon, et de ce qu'il était pour Orphan. S.K. met de la Disco pour le garçon, et danse avec Djemila sur « Cherchez La Femme ». Le garçon rit et applaudit, il danse avec S.K. et Djemila, puis il disparaît.

L'année suivante, à Berlin, sort un album du garçon. Le rock y rencontre la disco. L'album s'appelle « L'Idiot ».

7/10/77.

C'est ce soir la première de « Star Wars ». Orphan entre chez Serge K. « I Feel Love » règne sur l'espace disco, et l'invitation sexy de Donna Summer (D.S.) file sur le ruban magnétique de Giorgio Moroder (G.M.). Orphan et S.K. parlent des années 80, de l'élégance mentale et de l'esthétique future...

Plus tard, la Thunderbird métallisée de S.K. glisse dans la nuit. Radio K7/Disco K7. Une nuit moderne pour deux garçons modernes. La T-Bird investit les Champs-

(Mazur)



Amanda Lear

Elysées à l'heure où Diana Ross explose sur la radio: «Love Hangover». Illumination, radio-vision: les grandes eaux des années 80 éclaboussent la T-Bird. Nouveau Lido, disco-vision. Le thème de «Mahogany» suit: «Do You Know Where You're Going To?» La question semble pertinente à Orphan. Mentalement il y répond:

«Je vais vers les années 80. «Star Wars» n'est qu'à quelques mètres, et les années 80 sont encore moins loin...»

Dernière cassette. Silence. Orphan et S.K., délaissant la T-Bird métallisée, traversent mécaniquement les Champs-Elysées.

C'est ce soir la première de «Star Wars». Demain, ce sera celle d'«Europe 81»...

Mutation.

Depuis l'illumination du 7/10/77, Orphan ne s'était plus préoccupé que de Modernité.

Lido-Vision.

120 minutes déjà que Grace Jones avait déserté l'écran TV...

Orphan réalisa qu'il s'était offert 120 minutes d'interlude. Il s'éloigna machinalement de la TV, posa «Metal Machine Music» sur la platine, monta le volume et s'octroya un supplément de vitamines. Puis il sortit.

Rue de Ponthieu. Ciel gris dans un bar, lait blanc dans un verre. Brouillard, musique d'ambiance: Orphan reconnut le «Sensuous Sound» de Bebu Silvetti («LP Hispavox/Polydor 2328 015...», ajouta-t-il mentalement). La bande pré-enregistrée distillait le contrepoint idéal à la non-modernité du jour tombant. **Equilibre.** Orphan goûta cet équilibre. Puis, se levant, il sortit, traversa machinalement le Drugstore-Matignon, remonta les Champs-

Elysées et, indifférent, se laissa aspirer par la matrice en plastique de Lido-Musique. Orphan cligna des yeux...

Violemment éclairés, les hits paraient. Disco rutilante. Orphan longea l'alignement des pochettes: corps enchaînés, costumes spatiaux, sourires mécaniques. Le tout baignait dans un halo de sous-culture extasiée: le futurisme y était froid, et l'érotisme glacé. Orphan devina que c'était là le miroir plastifié de son époque. Et il comprit soudain ce qu'était l'art moderne: un alignement de hits synthétiques dans une galerie disco: Amanda Lear sur Eurodisc, Jennifer sur Sonopresse ou Santa Esmeralda sur Puma (Carrère snobait Casablanca, mais Donna Summer défiait Sheila).

Orphan comprit que l'art moderne était synonyme de commercialisation robotique, que le destin de l'art moderne était l'hyper-consommation, et que ce destin-là ne se jouait pas dans les musées, mais ici, sur les murs blancs de Lido-Musique. Et sur les murs blancs de chez Givaudan. Ainsi qu'au rayon disco du Printemps. Et au premier étage des banlieues aseptisées, au cœur des Prisunic et des Monoprix: là où des caissières livides lorgnent le lent trafic des escalators huilés.

Orphan sortit.

Il savait désormais que l'art moderne se vendait bien. Il faisait nuit. Orphan eut une pensée pour A.W. et, machinalement, stoppa un taxi.

Disco-Vision.

Ce soir-là, Orphan n'écoula pas «Metal Machine Music». Il alluma la TV, coupa le son, s'octroya un nouveau cocktail de vitamines... et écoula de la Disco.

Il écoula la Disco industrio-germanique que Giorgio Moroder élaborait à Munich: les cinq Donna Summer, les deux Roberta Kelly, le Trax et le Munich

Machine. Il écoula de la Disco sopo-cybernétique: le «I, Robot» d'Alan Parsons Project sur Arista/Pathé 2C 068 16899. Il écoula de la Disco biblique: le «Judas Iscariot» de Sphinx sur Raal/Polydor 293 105. Il écoula de la Disco lesbienne: le «Je T'Aime» de Saint-Tropez sur Butterfly/Pathé 002. Il écoula de la Disco féminine plastique, de la Disco féminine clinique et de la NéoDisco féminine discotique: le 1^{er} Baccara sur RCA PL 28316, le 1^{er} Lipstique sur Mercury 6310 951 et le 1^{er} Chic sur Atlantic 50441. Il enchaîna avec de la Disco féminine germanique: le «Best Of Silver Convention» sur Polydor 2993 171, ainsi que les trois singles de Penny McLean sur Eurodisc 911074, 911091 et 911131 (il se demanda ce que préparaient Rhonda Heath et Ramona Wulf). Il écoula ensuite de la Disco morriconienne: le «Disco Non Stop» du Black Light Orchestra sur RCA KL 10252. Puis il écoula de la Disco italo-névrotique et de la Disco macho-ibérique: le «Disco Dance» d'Adriano Celentano sur Eurodisc 913 129, et le «Don't Let Me Be Misunderstood» de Santa Esmeralda sur Puma/Philips 910149...

La TV vibrait, le téléphone veillait et le cœur du réfrigérateur battait. Orphan se sentit soudain parfaitement déshumanisé, parfaitement accordé, **parfaitement satisfait**: il n'irait pas à «La Main Bleue» ce soir, ni même au «7», mais écouterait de la Disco, ici, dans le no man's land de ses murs blancs...

Grace Jones



Délaissant Munich, Londres et Paris, il décolla pour New York, Philadelphie et Miami. Il écouta le « Superman » de Celi Bee & the Buzzy Bunch sur RCA XL 14060, le « Disco Inferno » des Tramps sur Atlantic 50339 et le « Magic » de T-Connection sur RCA XL 14054. Puis il écouta scientifiquement les 10 faces du catalogue Westbound: le « Devil's Gun » de C.J. & Co., le « Cosmic Wind » du Mike Theodore Orchestra, le « L.A. Bound » de King Erisson, le « Back Home » de Dennis Coffey et le « Got To Have Your Love » des Fantastic Four. Les dix faces achevées, il se récita le poème électronique des cinq références Westbound: Westbound/WEA 50371, 50380, 50411, 50415, 50426. Il mit ensuite le « Not Too Shaby » de la Hues Corporation sur RCA PL 11486 et l'« Uptown Festival » de Shalamar sur RCA12-289. Puis il écouta le « Method To The Madness » d'Undisputed Truth sur Whitfield/Warner 56289 et, atterrissant en douceur sur le « Native New Yorker »

d'Odyssey, revint à Paris par le vol RCA PL 12004.

Paris, c'était le « Dancing Disco » de France Gall et le « Paris By Night » de Patrick Juvet: Atlantic 50364 et Barclay 90098. Mais Paris ce soir ne suffirait pas à Orphan. Orphan savait qu'il lui faudrait l'Empire glacé de l'Espace: sa nuit, son écran éternel, le fracas feutré de ses duels galactiques...

Il se décida pour le « Star Wars » symphonique de John Williams sur 20th Century Fox 2T 541. Puis se délecta du « Star Wars » disco de Meco sur RCA XL 13043. Et décrypta le « Star Wars » du Don Ellis Survival sur Atlantic ATL 50393. La nuit vibrat. Orphan enchaîna avec une série de 45 t: le « Star Wars Discotheque Theme » de Galaxy 42, le « Magic Fly » de Space, le « Speedway » de Space Art et le « Feel The Force » des Droids.

Puis, achevant son périple, il savoura une dernière fois le « Star Wars » disco de Meco.

Le matin se levait.

Orphan haïssait le matin. Mettant fin à sa saga disco, Orphan s'endormit: parfaitement déshumanisé, parfaitement accordé, **parfaitement satisfait...**

Euro-Vision.

Orphan dormit douze heures. Lorsqu'il s'éveilla, un bruit de rails lui rayait l'encéphale. Du pur métal. C'était un leitmotiv synthétique, un leit-motiv synthétique: Munich, Munich, Munich...

Munich était la capitale clinique de la Disco Machine Music. Giorgio Moroder régnait sur Munich. Donna Summer et Amanda Lear enregistraient à Munich. Munich était un carrefour robotique: Silver Convention, Boney M. et Roberta Kelly enregistraient à Munich.

Orphan savait tout de Munich. Il savait tout de la Munich Machine et de Musicland, de Pete Bellotte et Keith Forsey, de Michael Kunze et Sylvester Levay, de Thor Baldursson, de Trax, d'Anthony Monn, des motos BMW-Krauser et des costumes Eco Stuttgart.

Orphan savait que l'Allemagne était la première puissance industrielle de l'Europe (tout le monde savait cela...), le berceau de la NéoDisco, le carrefour synthétique révélé par Kraftwerk à David Bowie, Eno et Iggy Pop.

Orphan savait que Berlin serait le New York des années 80...

Diskö.

17 H. Orphan avala un supplément de vitamines et fila chez S.K...

Pro-funk et afterpunk, S.K. écoutait les James Brown les plus hypnotiques, le « Galaxy » de War, Eddie Harris et le dernier Mandrill. Un garçon moderne. Son nouvel appartement était hyper-80: murs gris métalliques baignés de néons dénudés. C'est dans ce garage futuriste qu'Orphan et S.K. évoquaient la Nouvelle Mutation:

Orphan: « Des centrales spatiales en orbite géostationnaire capteront la lumière solaire sur d'immenses panneaux de cellules photoélectriques, et la transformeront en électricité. »

S.K.: « Laquelle électricité sera expédiée par faisceaux de micro-ondes vers des usines de conversion sur Terre. »

Ce jour-là, Orphan et S.K. disputèrent un ping-pong mutant sur le « Supernature » de Cerrone, achetèrent de la cellophane violette...et firent des photomaton d'une statue en plastique. Puis ils descendirent retrouver la T-Bird au parking souterrain.

Et la T-Bird fila dans la nuit (tels les souvenirs dans le cerveau d'Orphan: Donna Summer un soir à Paris, les gladiateurs de « Star Wars » au Moratoire Noir de Karl Lagerfeld, la mise à nu des chanteuses disco dans « Lui »).

Orphan et S.K. se quittèrent, vers minuit, sur un dérapage diskö...

« I'm a glossy photograph Appearing by the magic Of a Nikon Automatic »

Chez A.P., auteur d'un « Jeune Homme Chic », Orphan écouta cette nuit-là l'album d'Amanda Lear, « I'm A Photograph ». Il comprit que c'était là le premier chef-d'œuvre de l'Aftersex. Mais le matin approchait: Orphan s'éclipsa.

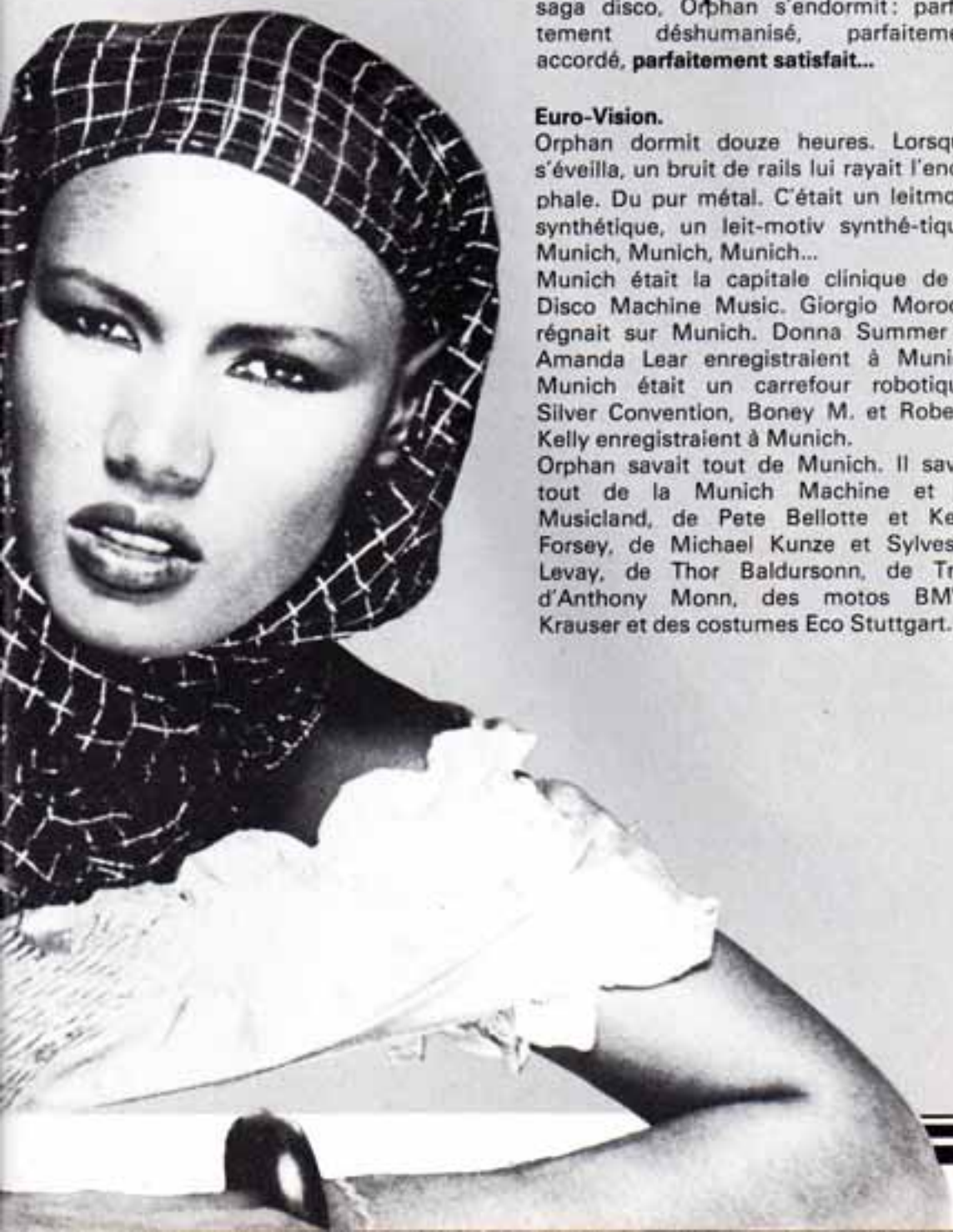
Réintégrant le no man's land de ses murs blancs, Orphan découvrit un autre chef-d'œuvre enregistré à Munich. Il lut le nom des exécutants: Maria Stader, Hertha Topper, John Van Kesteren, Karl-Christian Köhn.

Orphan était un garçon moderne: il délaissa le « Requiem K.626 » de Mozart (sur Telefunken/Pathé C 069 93320) au profit du « Mondo Diskö » de Loulou de Pabst (sur Autopsy YA 001).

Le matin se levait.

Les marteaux-piqueurs chantaient.

Orphan s'endormit: parfaitement déshumanisé, parfaitement accordé, **parfaitement satisfait.** - YVES ADRIEN.





Cet article est basé sur les palmarès établis par le magazine « Billboard » aux U.S.A. et par les hebdomadaires « Melody Maker » et « New Musical Express » en Grande-Bretagne.

« Billboard » est l'un des thermomètres du business américain, sorte de bulletin hebdomadaire des affaires en matière de musique populaire. Chaque semaine, il publie des classements détaillés en 33 et 45 t, et ce pour tous les genres et toutes les activités. Le classement final se calcule en additionnant les places, semaine après semaine, un N° 1 équivalant à cent points, un N° 90 à dix points, etc. Plus on reste longtemps et haut, plus on cumule les points... Aux Etats-Unis, un album est certifié d'or s'il dépasse les cinq cent mille exemplaires vendus, de platine s'il excède le million. Ne vous moquez donc pas du 90°, qui représente déjà beaucoup de disques, deux ou trois distinctions en platine, probablement.

Un single est certifié d'or s'il dépasse le million d'exemplaires, de platine s'il excède les deux millions, exploit d'ailleurs fort rare.

Le « Melody Maker » et le « N.M.E. » procèdent de la même manière. Ici, les récompenses d'argent, d'or et de platine s'obtiennent en divisant par quatre, à peu près, les exigences américaines, évidemment compte tenu du marché considéré.

Seuls les chiffres exacts réalisés manquent, mais il paraît que ces choses-là sont bel et bien top secret. Principes et jargon assimilés ? Allons-y...

U.S.A.

Prix d'Excellence. Phénomène de l'année : Fleetwood Mac.

Il est classé groupe de l'année parce que :

1° « Rumours », bat les records de longévité à la première place (plus de trente semaines).

2° « Rumours », toujours dans le peloton de tête, a dépassé les dix millions d'exemplaires vendus sur le territoire américain, qu'il a d'ores et déjà surclassé le « Tapestry » de Carole King et s'apprête à détrôner le « Comes Alive » de Peter Frampton, phénomène de l'année précédente.

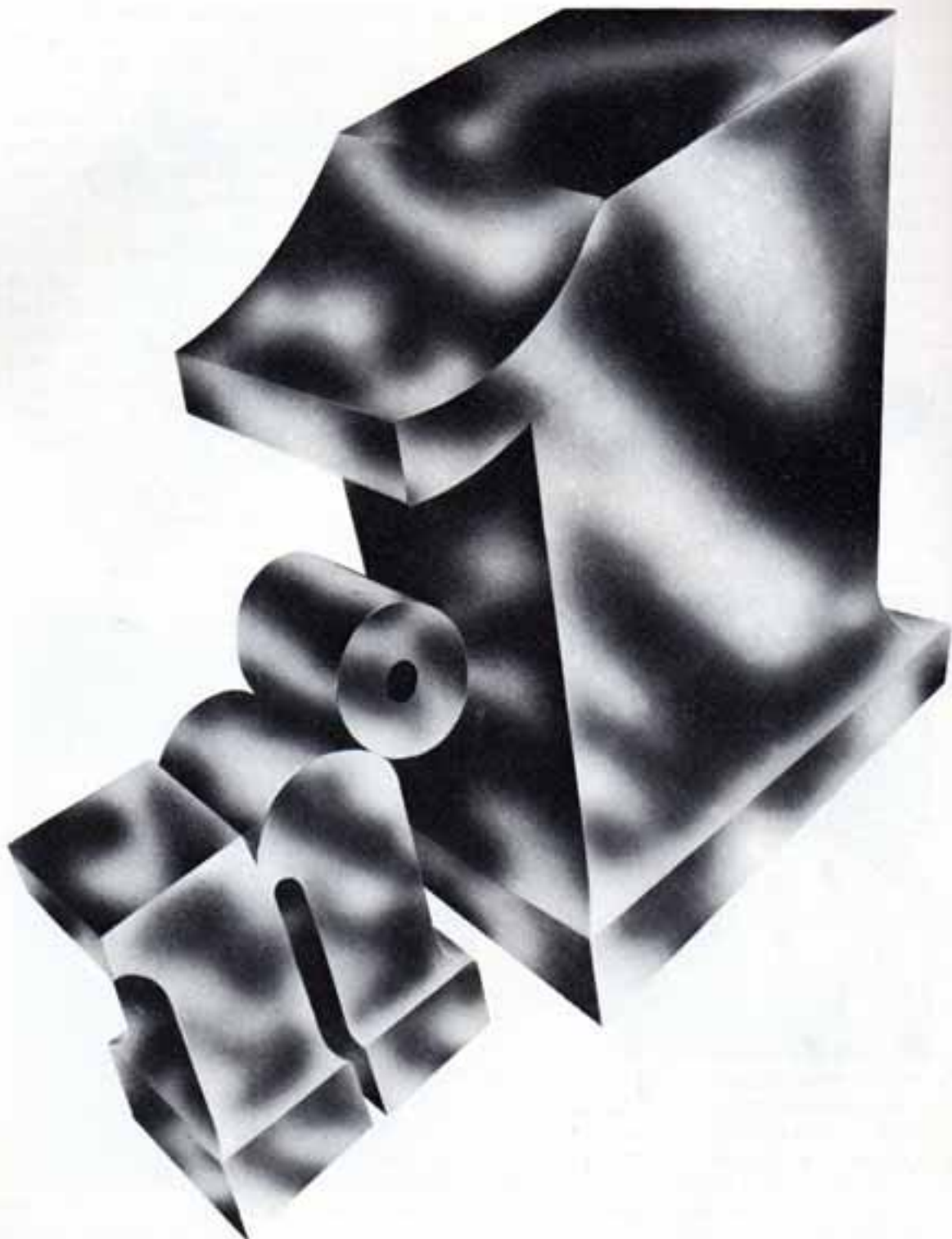
3° Contrairement au susnommé, Fleetwood Mac persiste à vendre son précédent album, « F.M. », qui reste à la dixième place (environ cinq millions d'exemplaires depuis deux ans et demi).

4° Quatre singles ont été extraits de « Rumours » dont trois coulés dans l'or, « Dreams » et « Don't Stop » surtout.

5° Les concerts du Mac rameutent des foules de plus en plus denses, signe essentiel de l'impact du groupe et gage de son futur.

Prix de Diligence : Eagles.

« Hotel California », plus de dix semaines n° 1, plus de sept millions d'exemplaires,



A la grande loterie du
rock-biz, tout ce qui brille est or – ou
même platine. Le tout étant,
bien sûr, de tirer le
bon numéro. Et les vainqueurs de
77 ressemblent fort à ceux
de 76. Et de 78 ?



Fleetwood Mac



trois simples extraits, trois hits (« Hotel C. » et « New Kid In Town », disques d'or). Sans oublier les ventes régulières quoique monstrueuses de leur « Greatest Hits », qui reste à la douzième place des ventes de 77 après deux ans de loyaux services, lui aussi.

Prix de Gymnastique: Kiss.

Presque tous ses albums figurent dans les meilleures ventes de 77, chacun atteignant ou dépassant deux récompenses en platine. Ce sont surtout « Rock'n'Roll Over » (19°), « Destroyer » (38°) et « Alive » (62°). Le petit dernier, « Love Gun », est apparu trop tard pour figurer dans ce classement. Mais que voulez-vous, il était précommandé à plus d'un million d'unités... Plus les cinq singles obligatoires, tous Top Twenty.

Prix de Bonne Camaraderie: Linda Ronstadt.

Lovely Linda se contente de placer cinq albums en tête, ses « Greatest Hits » à elle (20°) et le toujours vaillant « Hasten Down The Wind » (93°). Son dernier présent ne fait défaut qu'à cause du temps: « Simple Dreams », qui a trusté

les dernières semaines libres tout en haut, devient le plus grand succès de Ronstadt, dans les 3 millions d'unités. Et pour pouvoir se tordre de rire encore plus, Peter Asher a sorti en même temps deux simples de « S.D. », lesquels sont montés ensemble aux 3° et 5° place ! C'est « Blue Bayou » qui a gagné...

Hors-concours: Stevie Wonder.

« Songs In The Key Of Life » est la deuxième meilleure vente de l'année, et pour un double album et demi c'est gigantesque. Sorti en fin 76, « Songs... » tient bon la rampe et risque d'y rester accroché aussi longtemps que « C.T.A. », « Dark Side » ou « Led Zep II ». Les trois singles, « Sir Duke », « I Wish » et « As » ont chacun accompli une jolie carrière. « Sir Duke » est en or. Stevie aussi...

Vous avez compris l'orientation des charts: jolies chansons, dentelles californiennes, hard-rock-farces-et-atrappes, country-rock de luxe et soul somptueuse. Pas de place pour l'amateurisme (plus, ou pas encore), pas de place pour l'enthousiasme (recul des albums live). Qui donc suit les locomotives? On peut les rassembler par groupes.

Les Vieilles Gloires.

— L'étonnante, la fabuleuse deuxième carrière des Bee Gees, avec deux albums de platine: « Children Of The World » (24°) et le live « Here At Last » (51°), la bande originale « Saturday Night Fever » et six singles dans le Top Ten.

— L'élégant ivrogne dilettante, Rod Stewart: « Night On The Town » est sorti trop tôt et « Foot Loose Fancy Free » trop tard pour qu'on sache exactement où ils sont montés en 77: de toute façon, très, très haut. Et malgré son âge, le single « Tonight's The Night » est sacré 45 t de l'année (bien que depuis surclassé par les fantastiques ventes de la fille de Pat Boone, Debby — « You Light Up My Fire »).

— Led Zeppelin, grâce à la bonne et longue tenue de « The Song Remains The Same » (59°) et... « Led Zep II »!

— Pink Floyd grâce à « Animals » (48°), les foules entassées... et « Dark Side »!

— ELP à l'aide de « Works I » (60°) et « II » (trop neuf mais platine) et malgré les queues de pie...

— Chicago pour « X » et « XI », tous les deux à plusieurs millions d'exemplaires...

— Wings, pour « Wings Over America » (35°).

— Elton, pour « Blue Moves » (80°) et « Greatest Hits II », bien entendu recouverts d'au moins deux couches de platine.

Les Revanchards

— Boz Scaggs, dont le « Silk Degrees », malgré sa date de naissance, demeure le 8° de l'année.

— Steve Miller, avec les restes de « Fly Like An Eagle » (11°), les débuts de

« Book Of Dreams » (44°) et cinq solides singles.

— Bob Seger, grâce à « Night Moves » (9°) qui voit enfin se concrétiser les espoirs de « Live Bullet ».

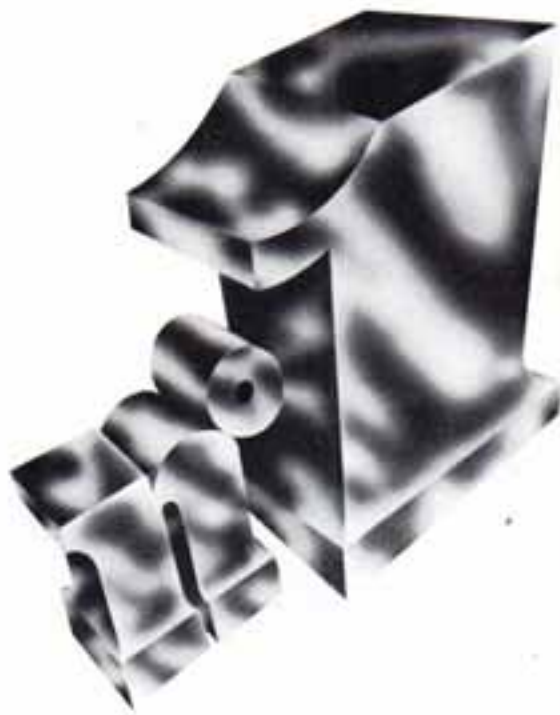
— George Benson, ce vieux routier du jazz, avec l'ancien « Breezin' » (26°) et le neuf « In Flight » (27°).

— Ted Nugent, auquel la place de « Cat Scratch Fever » (79°) ne rend pas encore assez justice.

Les Jeunes Cadres aux dents longues.

— Aerosmith, dont les quatre albums ont tous dépassé les deux millions d'exemplaires, représenté cette année par le meilleur, « Toys In The Attic » (54°). « Draw The Line » est trop jeune, mais platine dès l'ouverture des portes.

— E.L.O. « New World Record » en est presque un (6°), « Out Of The Blue » s'y



Stevie Wonder



essaiera sûrement aussi. Plus trois singles bien situés, « Telephone Line » en or.

— Trois monstrueux succès par de faux nouveaux groupes, presque établis avant de naître: Boston, « 1 » (5°), Kansas, « Leftverture » (17°) et Foreigner (25°), premier nouveau groupe de l'année. Trois grosses machines bien huilées.

— Heart, la nouvelle bête à deux belles têtes, dont le « Little Queen » (46°) fait office de challenger aux maligneries du Fleetwood Mac de Stevie.

— Leo Sayer, heureux avec « Endless Flight » (16°), plus encore avec quatre singles dont un en or (« Your Make Me Feel Like Dancing »), mais malheureux avec son follow-up « Thunder In My Heart », pas classé.

Les valeurs trop sûres d'elles.

— Les Stones: « Love You Live » n'a pas vendu le quart d'« Exile On Main Street », à peine le dixième de « Hot Rocks ». Honte et stupéfaction.

— Les Beatles: « Hollywood Bowl » et « Live Songs » plafonnent juste en dessous du million: les charognards s'indignent et Ringo s'inquiète.

— Alice Cooper... disparaît presque. Juste un 45 t à la 48° place: « You & Me ». Ça alors...

— Neil Young n'a plus d'or que dans son cœur. Peut-être « Decade » ?

— Bowie a désorienté son public tout frais avec les inflexions de « Low » et surtout de « Heroes ». Pas classé.

Chacun pour soi.

— « A Star Is Born », la bande-son du film, est troisième vente de 77, et son « Love Theme » quatrième simple, le second top de Barbra Streisand.

— « Car Wash », autre musique de film, atteint la 40° place.

— Rita Coolidge, épouse de Kristofferson et ancienne choriste réputée, gagne enfin son nom sur le devant de la pochette avec un album classé 43° (« Anytime ») et un single 8° (« Higher And Higher »).

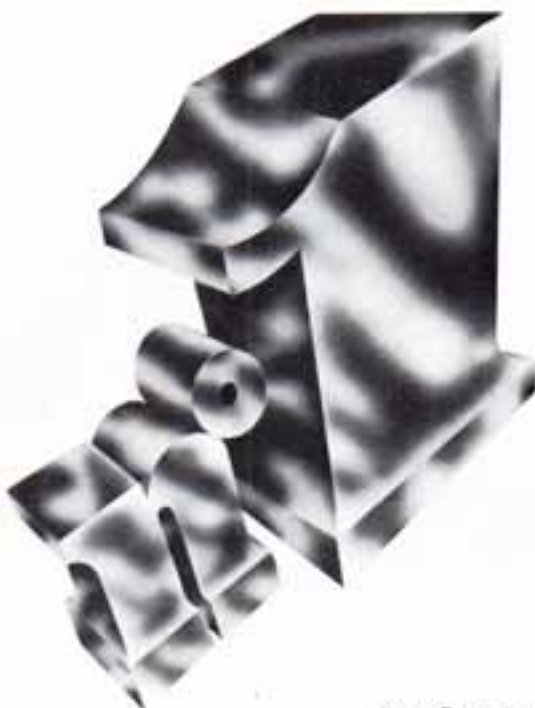
— Manfred Mann retrouve une chance grâce à Bruce S. et à son « Blinded By The Light », sur « Roaring Silence » (99°).

— Jackson Browne avec « Pretender » (29°) et James Taylor avec « J.T. » (86°) se maintiennent largement.

— Enfin, tandis que Thelma Houston et Donna Summer se disputent âprement le titre de Lady Soul (ou de Disco Girl), que les Commodores remplacent les Temps à bout, que Waylon Jennings triomphe en country (« Ol' Waylon », 67°) et Marley en reggae (« Exodus », 91°), Randy Newman obtient enfin un hit avec « Short People » et un disque d'or avec « Little Criminals ».

Nouvelle Vague ?

— Pas l'ombre d'un punk dans le classement annuel. Les scores réalisés par eux



Peter Frampton



sont encore trop faibles pour seulement chatouiller l'ordre établi. Mais les commandos sont là, tout près, parés à passer la muraille: les Ramones ont déjà tenté deux coups de main, leur troisième semble mieux parti: les Talking Heads progressent par rapport à Television, et Elvis Costello et les Pistols ont sauté la barre de la place 100. Une fois multipliés, les new-wavers finiront par donner un bel assaut...

Quelques petites anomalies.

— On ne peut examiner les entrailles du palmarès 77 sans au moins citer la lucrative vague de nostalgie suscitée par la mort d'Elvis. On a parlé de millions de dollars, c'est vrai, mais (en six mois, il est vrai) la remontée de tous les disques du King n'a pas troublé le sommet des meilleures ventes: avec une douzaine d'albums, Elvis n'atteint que la 18° place. Mais le Colonel Parker et Presley père

ont encore beaucoup de profit devant eux, sinon de vie...

— On ne peut non plus ignorer l'éphémère brillance de Peter Frampton, dont le récent « I'm In You » (72° vente) nage très en dessous du pourtant ancien « Comes Alive », toujours 14° cette année et grâce auquel Frampton reste en tête du peloton pour ce qui concerne le nombre d'entrées aux concerts. Voilà sans doute la seule morale qu'on puisse tirer de cette lecture glaçante.

G.-B.

La grande différence entre les Etats-Unis et la vieille Albion ne se situe pas tellement dans l'ensemble des ventes: en G.-B. aussi la musique la plus aisée est celle qu'on achète le plus. A peine si les noms changent, si les places bougent. C'est plutôt au niveau du marché des singles qu'il faut chercher les particularités et les nouveautés. D'où la spécificité très nette de chacun des deux palmarès.

Les Albums.

N° 1 — Abba: « Arrival », 1°. « Greatest Hits », 6°.

N° 2 — Eagles: « Hotel California », 1°. « Greatest Hits », 53°.

N° 3 — Fleetwood Mac: « Rumours » 2°.

N° 4 — Stranglers: « Rattlers Norvégiens », 7°. « No More Heroes », 31°.

N° 5 — Leo Sayer: « Endless Flight », 5°. « Thunder In My Heart ».

N° 6 — Elvis: « Moody Blue », 29° et quelques autres...

N° 7 — ELO: « N.W.R. », 8°. « Out Of The Blue », 50°.

N° 8 — Bowie: « Low », 20°. « Heroes ».

N° 9 — Yes: « Going For The One ».

N° 10 — Floyd: « Animals ».

Tous ces albums sont amplement arrosés d'or, plutôt quatre ou cinq fois qu'une. Mais à part les Stranglers, aucun groupe de la nouvelle vague. Et à part Bowie, aucun nom d'innovateur.

Si l'on reprend les catégories américaines, il faut signaler l'honnête maintien de Queen (20°), de Status Quo (23°), de Rod Stewart (22°) et de 10 cc (17°), tous avec deux albums. Le léger tassement de Genesis (26°), de ELP (28°), de Wings (37°), le franc recul des Beatles (30°), des Stones (32°), d'Elton (41°) et de Bryan Ferry (38°, quel camouflet chez lui). En fait de nouveaux noms, il faut se contenter d'un déjà célèbre prophète (Marley, 19°), de deux figures révérees (Gabriel, 31° et Winwood, 46°), d'une déesse qui en sait long (Armatrading, 45°), des Muppets (24° ??) et de deux concoctions des studios français (« Oxygène », de Jarre, 21°, et « Space » de la Marouani Inc, 47°). Et des Sex Pistols, dont la 36° place ne rend pas pleine justice aux ventes trop récentes de « Never Mind The Bollocks ».

Autrement, que voit-on parader allègrement ? « A Star Is Born » (4^e vente), « Evita » (18^e vente), des statues de plâtre (Bread, 34^e nom, Hollies, 35^e nom), des statues de cire (les Shadows, 9^e nom(1) et Cliff 27^e nom), du bubblegum tout mou (Smokie, 33^e, Showaddywaddy, 39^e), de la soupe du siècle passé (Slim Whitman, 12^e, David Soul, 16^e, Johnny Mathis, 18^e, Glenn Miller, 48^e), deux vieilles belles (Diana Ross, 14^e, Gladys Knight, 44^e), un vieux beau (Neil Diamond, 29^e) et un très vieux pas beau (Sinatra, 40^e). Pour tout résumer, Stevie Wonder plafonne à la 15^e place, et les Clash sont loin, loin...

Les Simples.

(Le palmarès suivant indique la somme des résultats obtenus sur chaque nom, sans préciser la carrière de chacun des simples en particulier. Le nombre des 45 t publiés varie de un à cinq, sauf dans le cas d'Elvis.)

Pour votre édification, voici la liste toute nue des dix premiers :

1/David Soul. 2/Boney M. 3/Showaddywaddy. 4/Abba. 5/Elvis. 6/Donna Summer. 7/Rod Stewart. 8/Stranglers. 9/Sex Pistols. 10/Status Quo.

Ceux-là parviennent à d'assez jolis scores, bien qu'en Angleterre le nombre de hits ayant enjambé la barre du million d'exemplaires demeure modeste : seulement dix-sept, dont une dizaine de Beatles. A quoi il faut désormais ajouter le fracassant hymne écossais de Wings, hors classe en raison de sa sortie tardive. « Mull Of Kintyre » s'est déjà vendu à deux millions d'exemplaires.

Mais détaillons notre liste d'heureux gagnants : deux respectables institutions (D. Soul et Presley), deux disco (Boney M et Donna S.), deux actes solidement établis (Rod et Quo), deux sucreries (Showad. et Abba) et deux intrus (Stranglers et Pistols). Un modèle d'éclectisme, dirait-on...

Les apparences sont trompeuses. Fouillons le hit-parade jusqu'à son fin-fond, la 195^e place, en-deçà de laquelle on entre dans le néant.

— Côté Grands Anciens, les deux susnommés sont les seuls à tenir bon.

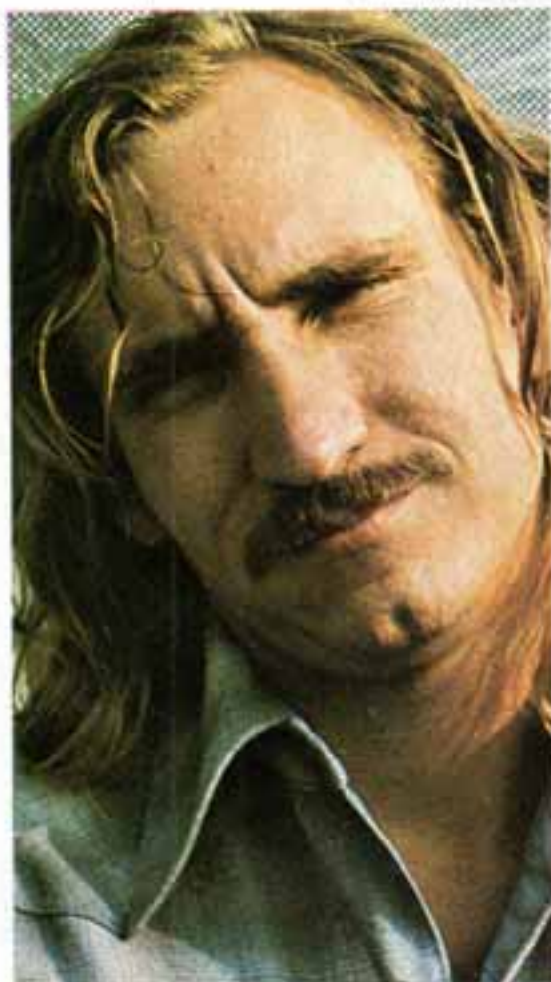
— Côtés Sucreries, ajoutons le méritant effort de Smokie (11^e).

— Côté Disco, applaudissons la sulfureuse Deniece Williams (12^e) et le courageux reconverti Leo Sayer (14^e).

— Chez les Etablis, force nous est de constater que pas mal d'entre eux savent redorer le blason comme il sied chaque année : ELO (15^e), Queen (20^e), 10cc (22^e), ELP (24^e), Thin Lizzy (43^e) et les Bee Gees (47^e), grâce à d'astucieux extraits d'albums, en général. Bowie (27^e) et Ferry (54^e) baissent un peu. Wonder n'est que 16^e, comme avec « Songs... » dans les 33 t. Quant à T.Rex,



Joe Walsh/Eagles



regrettons que les fans anglais, sans le centième des égards dévolus au King...

— Chez les punks, ou plutôt côté New Wave : après les performances foutrement admirables des Pistols et des Stranglers (chacun avec quatre simples, huit fiers tubes), viennent les Modern Lovers (26^e), les Boomtown Rats (46^e), le Tom Robinson Band (61^e), les Rods (87^e), les Jam (99^e), les Adverts et Mink De Ville (109^e), les Ramones (131^e), les Clash (136^e), Television (139^e) et les pauvres Damned (179^e...). Peut-être pas la brochette de hits qu'on croyait, mais une pression constante et impérieuse.

— Pour se détendre un brin, pointons un

doigt moqueur vers les quelques têtes enflées qui stagnent en queue de peloton. Se portent mal : Yes (83^e), Genesis (117^e), Mike Oldfield (101^e seulement et chassé des albums), Elton (128^e, en dépit des adieux), et surtout les ex-princes du bubblegum, les Bay City Rollers (123^e). Sont carrément dans les choux : David Essex (165^e), Suzi Quatro (167^e) et les tentatives courtes de Supertramp (179^e) et du Tull (189^e). Dieu, que le show-biz est ingrat...

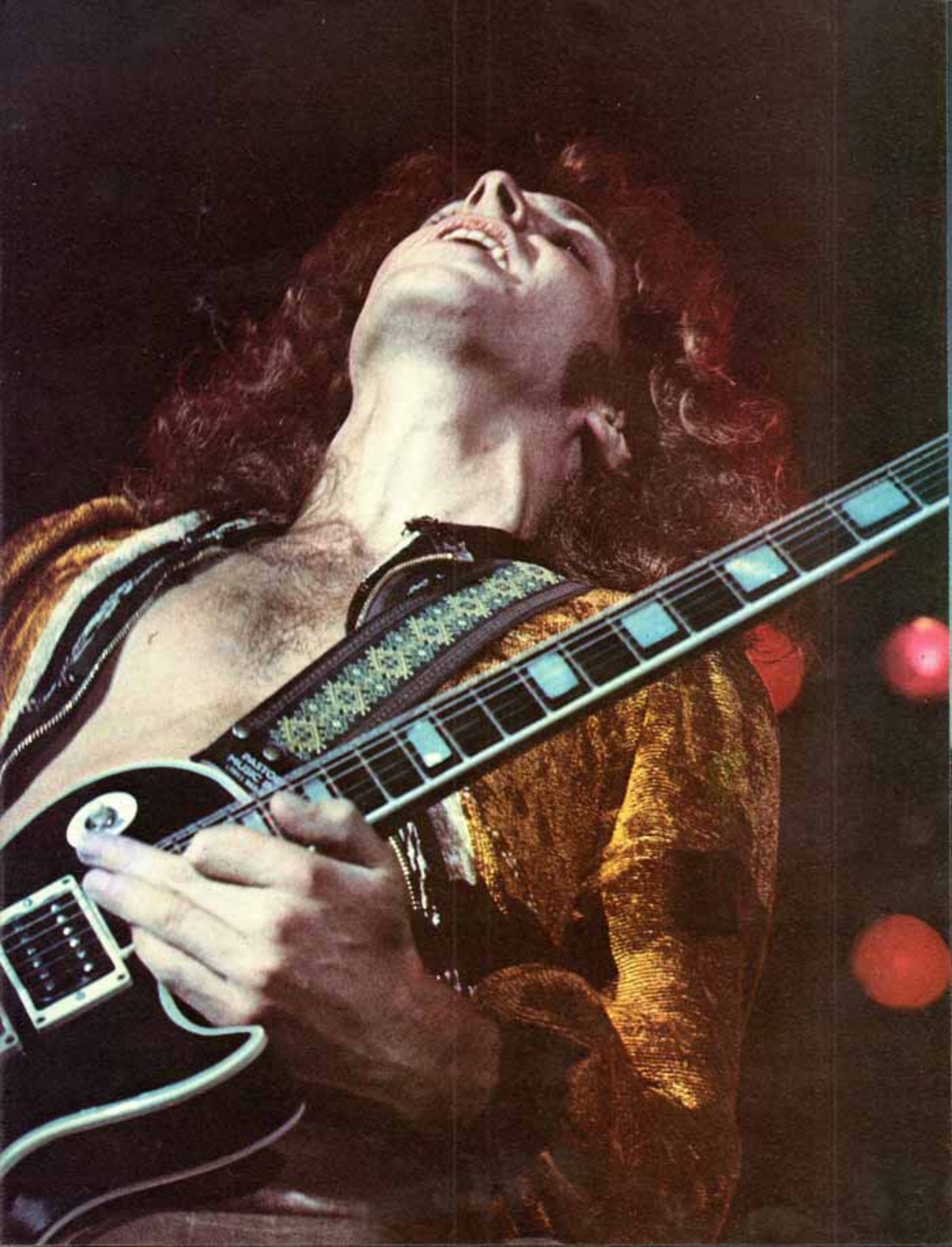
J'entends une sourde clameur : où sont Peter Gabriel et Graham Parker, les grands espoirs du grand public ? Respectivement à la 91^e et 139^e place, preuve qu'il leur faut bien plus de trois minutes pour s'exprimer et convaincre.

Et j'en entends une autre, plus grave encore : notre Little Bob ? Nos Lou's ? Au purgatoire, hélas. Dans le firmament, ne brillent que les piétreuses étoiles de « Space », d'« Oxygène » et de Cerrone, aux 32^e, 49^e et 161^e places... Mais consolez-vous en apprenant que, quand même, la fanfare du FC Liverpool FC bat l'Armée du Salut par 134 à 195...

En définitive, la situation n'est pas si confuse, et les conclusions se tirent toutes seules. J'ai sans doute déjà glissé trop de commentaires. Il suffit maintenant d'indiquer quelques directions à ceux que ces classements n'ont pas submergés d'angoisse ou de migraine : aux U.S.A., ce sont la Californie et les ébats du Midwest qui font les gros succès, et ce marché se polarise exclusivement sur les albums, à la rigueur sur leurs petits. D'où à la fois la timide incursion de la new-wave et la totale fermeture aux tubes décapants. Fleetwood Mac règne bourgeoisement, grâce à son philtre de charme vapoureux, mais devrait prendre garde, ainsi que ses compères moins doués : c'est par un biais culturel, donc par les albums, que s'imposeront de toute façon, et bientôt, les nouveaux héros multi-média que sont Television, les Talking Heads, les braques de Boston (la ville), les fêlés de Cleveland, les maquisards de L.A. et même les Ramones. 77 a vu le bout de leurs nez, 78 verra leurs têtes...

En Angleterre, c'est plus clair, hommage en soit rendu à McLaren et à Rotten. Plus manichéen aussi : les albums restent conservateurs, sauf exceptions, mais les simples n'ont pas résisté. Et s'il est à pleurer que les Clash et les Adverts rament si loin derrière ELO ou Queen, réjouissons-nous de savoir qu'il se passe des mouvements vraiment importants jusqu'aux sphères les plus élevées d'une industrie certes pas atteinte à mort, mais meurtrie à jamais de s'être fait forcer.

« Mais faut-il te dire le nom du jeu, petit ? On appelle ça ramasser le plus de fric possible... » — Pink Floyd, « Have A Cigar ». — FRANÇOIS DUCRAY.



Une semaine déjà. Rentré depuis une semaine. New York, New York. Le soleil frigidé. La neige. Le blizzard. Les gens qui tombent comme des mouches. Plein de choses à raconter aussi : Elliott Murphy retrouvé. Réunion des New York Dolls à Max's Kansas City. David Johansen faisant « Seven-Day Week-End » avec les boys. Marty Thau et Red Star. Suicide et les Real Kids. Tout ça, et plus. Et je m'en vais vous parler de... d'un film ? D'un film sur les... O.V.N.I. ? Un foutu film de science-fiction ?

Tous mes amis vous le diront : là-dessus, je suis indécrottable ; totalement imperméable à la s.f. Horreur de tout ça, les space-opéras, les robots, les jeux intellectuels, les envolées de l'imagination, la fantaisie ; moi je me méfie fort de la fantaisie, je n'accroche pas à tout leur zinc, leurs antennes, leurs computers rebelles. Obscurantiste inculte, je suis. J'ai sans doute tort, mais c'est comme ça. Pareil pour le fantastique, mais alors là, avec des nuances. Je fais parfois exception



pour un occasionnel « Plus Noir Que Vous Ne Pensez ».

Au moment où j'écris ça, je suis dans une maison tout en bois dans une clairière, sur une île du Massachussets. Dehors, la neige. Les oies. La carcasse du vieux Ford et un pick-up truck Toyota tout neuf. Dedans, une chienne qui rêve près du feu. Un môme grippé. Une mère malade. Des bottes qui séchent. Des horloges qui tic-taquent. Et c'est parfait pour écrire un truc sur « Close Encounters Of The Third Kind » (j'ignore comment ils vont traduire ça, mais le titre en anglais a été donné par le Dr. Hynek - dont le nom est déjà tout un programme, mais qui se trouve être le Chef des Etudes sur les O.V.N.I. aux States. En fait, ça marche à l'envers : une apparition du premier type, c'est quand vous avez vu quelque chose d'insolite et d'expliquable. Du deuxième type quand l'apparition laisse des traces, comme une brûlure ou un grand trou, une destruction quelconque. Une « rencontre du troisième type »,

contrairement à ce qu'on pourrait penser, c'est la Grande Banane : apparition et communication avec les OCCUPANTS d'une machine volante. Là, vous gagnez la bouteille de mousseux et le cigare. Ou un séjour plus ou moins prolongé à l'asile.

Oui, c'est parfait pour écrire sur « Close Encounters », non seulement parce que l'île où je me trouve est celle de Martha's Vineyard, là où Spielberg a passé tout un été pour filmer « Jaws », mais surtout parce qu'on ne saurait rêver décor plus américain que celui où je me trouve actuellement, et que le dernier film de Steven Spielberg est avant tout un hymne fantastique aux Américains et à une de leurs caractéristiques que je trouve parfois tuante mais qui ne cesse de m'étonner : leur enthousiasme. Et si j'ai décidé de faire ce papier, c'est sans doute parce que le film a coïncidé avec mon retour aux States, et que j'y trouve en synthèse tout ce qui m'attire dans ce pays de tarés. Et j'ai un peu envie de m'en expliquer.

Au bout de dix minutes, Spielberg vous tient par la rétine.

Il ne vous lâchera plus jusqu'à la fin du film. Et, contrairement à « Jaws », le film marche merveilleusement jusqu'à sa fin délirante. Sans doute parce qu'au lieu de terreur, « Close Encounters » traite de merveilleux, justement...



**les
dents
du
ciel**

CURIOSITÉ

Comme avec « Jaws », la première moitié du film est terrifiante. Détails irrésistibles, timing impeccable. Au bout de dix minutes, avec la scène du môme qui voit tous ses jouets électroniques se mettre en marche tout seuls, Spielberg vous tient par la rétine et ne vous lâchera plus jusqu'à la fin du film. Mais contrairement à « Jaws », le film marche merveilleusement jusqu'à la fin délirante. Sans doute parce qu'au lieu de terreur « Close Encounters » s'occupe de merveilleux, justement. Ce qu'il y avait de bien dans « Jaws », c'était la façon de raconter l'histoire ; ça et la peur que le cinéaste réussissait à provoquer en nous montrant simplement la surface de l'océan. A cause de cette mémorable et sauvage scène d'introduction où la fille se faisait happer par QUELQUE CHOSE pendant son bain de minuit. Mais dans les « Dents de la Mer » Spielberg en faisait décidément trop : à partir du moment où le requin se met à bouffer le bateau, nous on lâche l'hameçon.

A la limite, « Encounters » pourrait se passer de toute la fin, la montagne magique, la raffinerie volante, les extra-terrestres. Mais cette fin ne gâche rien non plus, au contraire, parce qu'on est en plein délire, en plein cul-cul-la-praline, mais c'est du merveilleux. Le spectacle est dans les yeux des terriens, dans ceux des élus, ceux qui ont fini par y croire ou qui voulaient TELLEMENT y croire. « Jaws », c'était finalement le cinéma des coups-bas. Tout mécanique, comme le requin, une belle machinerie qui tournait bien jusqu'au dernier quart du film. Avec, en plus, ce gros talent qu'a Spielberg pour personnaliser les seconds rôles. Même dans les scènes de foule, il arrive à trouver la gueule ou l'incident qui font « vrai ». Ce qui est fabuleux avec « Close Encounters », c'est tout son côté « americana ». D'une certaine manière, le film me fait presque plus penser à la « Nuit du Chasseur » ou au « Wizzard Of Oz » qu'à, disons, « Le Jour Où la Terre s'Arrêta ». On va certainement beaucoup parler des effets spéciaux dus à maître Doug « 2001 » Trumbull - et ils sont effectivement remarquables -, mais il faut aussi savoir que pratiquement TOUT le film est tourné en effets spéciaux, ne serait-ce que toutes les anodines scènes de nuit américaine. Ainsi vous voyez des collines de l'Alabama plaquées sur un ciel indien censé représenter une nuit d'été dans une petite ville d'Indiana. Vous ne vous en apercevez pas sur le moment, mais cela provoque déjà ce sens du merveilleux que Spielberg

veut éveiller en VOUS, cette CURIOSITÉ. J'ai déjà cité « Night Of The Hunter », qui est aussi un de ces films privilégiés où les décors, mélange pas trop subtil d'extérieurs et de studio, prenaient cette dimension fantastique, synthétique, poétique, du paysage américain (je pense en particulier à la scène de la grange). Dans « Encounters », ce n'est pas l'Indiana de 1977, c'est l'Amérique de Mark Twain. Du moins au début. Après, c'est plutôt celle de Blondie et Dagwood, ou encore ce qui ARRIVERAIT à Dagwood si... Si un jour la radio de son pick-up truck se mettait soudain en marche toute seule, si le ciel s'entrouvrait, s'il se trouvait soudain baigné dans cette lumière aveuglante mais inoffensive, secoué par ce bruit infernal, et finalement se retrouvait sain et sauf. Avec juste un curieux coup de soleil. C'est ce qui arrive au Dagwood du film, un électricien nommé Neary, joué par Richard Dreyfus. Neary est, lui, un Dagwood des Seventies, un passionné d'automation, de trains électriques, etc... Il travaille à la centrale électrique du coin. Chez lui, c'est M. Suburbia, un sympathique clown nourri au lait enrichi, aux McDonald hamburgers et aux comic-books. Il a trois gosses et une femme, mais il est clair qu'il ne se distingue pas tellement des enfants du ménage. La femme, typiquement harrassée, bonne pâte, pieds sur terre et tout, a visiblement trois gosses et un gros bébé sur les bras.

Il y a cette scène merveilleuse où Neary est à table avec sa petite famille ; c'est le soir, c'est quelques jours après la « rencontre ». Il est en train de construire sa montagne avec sa purée en flocons. Soudain il s'aperçoit que ses enfants le regardent d'un air gêné, pour ne pas dire effrayé. Il se force à sourire et fait, « Eh, I'm still dad, y'know » (« je suis toujours papa, vous savez. »). Un Français ou un snob de new-yorkais pourrait prendre ça pour le sempiternel coup-bas contre la bonne vieille vie « all american » des millions de gens qui vivent dans les innombrables banlieues de l'Amérique, la bagnole, le « camper » pour les week-ends et les pique-niques, la tondeuse à moteur, les voisins qui passent sur votre pelouse sans s'en faire, et le gadget qui change tous les ans : snow-mobile, CB radio etc... Ça et la télé que l'on n'éteint jamais. Un mec comme Woody Allen pourrait en faire un film, big deal. On pourrait même croire que Spielberg se moque de... la purée en flocons (floc... floc...). Mais ce serait mal connaître Spielberg, qui a passé près de dix-huit ans dans des banlieues similaires, comme Cincin-

nati, Ohio, ou Phoenix, Arizona. Spielberg est FASCINÉ par cette Amérique. Il aime beaucoup ces gens, il les connaît bien, à la différence de la plupart des acteurs et des cinéastes qui ne connaissent que les rues de New York ou les maisons de Beverly Hills. Spielberg raconte qu'il a été obligé de donner le livre de photos « Suburbia » de Bill Owen à certains de ses acteurs. « Je l'ai donné à Teri Garr, qui joue la femme de Dreyfus, pour qu'elle se trouve une garde-robe là-dedans ; et aussi parce que pour la plupart de ces acteurs, la banlieue américaine que je connais et que je décris, c'est DÉJÀ de la science-fiction. »

LE MOME

C'est tout ce côté social qui m'attire chez Spielberg, même s'il n'est connu et réputé que pour ses tours de force techniques et sa façon de raconter des histoires. Ses personnages existent en tant qu'Américains. Lui n'a jamais vu d'O.V.N.I. ; il a juste lu la documentation. Il est surtout intéressé par ce que cela provoque chez les gens. L'épisode où Dreyfus, après sa « rencontre », réveille toute sa petite famille et l'empile dans le camion « pour qu'ils voient ça », vient de la propre expérience de Spielberg : une fois, son père l'a réveillé en plein milieu de la nuit, a pris un thermos de café et l'a emmené voir une pluie de météorites (qui avait été prévue et annoncée dans les journaux). C'est ce genre de scène qui frappe « vrai », et qui fait avaler tout le reste de l'histoire. Dans le même genre d'idée, il déclare avoir choisi Truffaut pour le rôle du savant spécialiste français d'après ses interviews ; ce qui est un coup de génie et marche magnifiquement, comme on peut s'y attendre : cette façon qu'a Truffaut d'énoncer des conneries d'une façon si intense, si sentie, Spielberg la met superbement à profit pour créer le personnage du savant. Même chose pour la façon dont le cinéaste utilise les effets spéciaux : il y a tellement de trucages convaincants, « anodins » et imperceptibles, qu'on accepte finalement les gros morceaux.

On en redemande, même : la grande sarabande finale, par exemple, est un véritable saint-honoré, on se demande quand ça va finir. Spielberg n'arrête pas d'ajouter des choux et de la crème ; mais à ce stade-là on s'en fout complètement, parce que cette surenchère participe à l'euphorie générale, et il faut vraiment voir ce délire pour le croire, il faut entendre le merveilleux concert que les techniciens du savant Lacombe (ah ah) et la grosse nef spatiale se mettent à jouer ! Toute cette foirade interplanétaire, tous ces

pets œcuméniques, sûr, on en redemande ; tout comme les savants présents sur le LZ (Landing Zone) secret. Comme les deux égarés, Neary et l'autre femme. Bien sûr, Spielberg ne s'appuie pas que sur les techniques visuelles, et c'est justement là sa force. Son gros coup, c'est d'introduire le même de trois ans dès la seconde scène du film. Il fait nuit. Le même dort. Tout à coup il est réveillé par ses jouets qui se mettent en marche les uns après les autres. C'est comme ça que débute des dizaines de contes pour enfants, « La Révolution des Jouets », etc... Sauf que là il y a une EXPLICATION technique, pas encore précisée mais qu'on pressent bien. Et le gosse, lui, trouve ça formidable. Il n'a pas peur du tout. Même quand il descend dans la cuisine et voit le presse-oranges électrique se mettre en route tout seul, même quand il voit la valse des gadgets, la machine à laver qui quitte pratiquement le sol, il trouve ça épatant. Même si sa mère est au bord de l'hystérie. Il trouve ça tellement épatant qu'il décidera de répondre aux appels pour le moins pressants des autres tordus dans le ciel. Le coup du gosse est magistral, parce qu'il est comme une clé du film, pas comme solution mais comme une clé de sol qui donnerait le ton du film. Et ce qui ne gêne rien, le même Cary Guffey est un prodigieux acteur ; enfin, on ne peut peut-être pas appeler ça comme ça. Disons qu'il a quelque chose d'unique. Spielberg refuse de divulguer comment il a pu tirer du gosse de tels regards émerveillés. Il est évident qu'on lui montrait quelque chose juste à côté de la caméra, mais quoi ? En tout cas il est sûr que le metteur en scène avait un rapport spécial avec l'enfant, et certainement pas celui que Charles Laughton entretenait avec la petite fille de la « Nuit du Chasseur » (non seulement la mère de la gamine leur interdisait de boire sur le plateau, à lui et à Mitchum, mais elle l'empêchait de lui filer des coups de lattes comme il en avait si souvent envie). Cary Guffey, lui, est un cas. « Close Encounters » est le premier film qu'il ait jamais vu, et il vole le show à tout le monde, y compris l'excellent Dreyfus et les excellents extra-terrestres. Y compris aussi la grande nef spatiale, que Trumbull a construite d'après une raffinerie que Spielberg avait entrevue aux Indes et qui ferait passer le Centre Beaubourg pour un temple grec. A la fin de la projection, le petit Cary a déclaré au cinéaste : « J'ai bien aimé le film, mais pourquoi t'as coupé mes meilleures scènes ? » Et Spielberg a toutes raisons d'être fier quand il ajoute en glous-

sant : « Le plus beau, c'est que toutes les scènes avec Cary ont été utilisées, on n'en a pas jeté une ! »

SPIELBERG

Spielberg est décidément un drôle de mec : multimillionnaire à vingt-sept ans, après « Jaws », il surprend tout le monde en entreprenant un film dix fois plus ambitieux, dix fois plus cher, et dix fois meilleur. En novembre dernier il ne pouvait peut-être pas se vanter d'être « l'avenir du cinéma », mais il représentait certainement l'avenir de la Columbia, qui a craché plus de dix-huit millions de dollars. Comme le disait son pote John Milius avant que les premiers échos du box-office ne rassurent tout le monde : « Ou bien ce sera le meilleur film de la Columbia, ou bien ce sera le DERNIER film de la Columbia. »

Spielberg est aussi de ces types de trente ans qui n'ont jamais touché aux drogues ; en fait, il en est terrifié. Peur de perdre le CONTROLE, vous savez. Et pour lui, perdre le contrôle signifie beaucoup ; c'est son métier, le contrôle. « Dans les années 60, j'étais le genre de mec qui passait la nuit à regarder la télé pendant que tous les autres grimpaient aux murs. » Aussi le genre de mec qui a dix-huit ans se faufilait en douce sur les plateaux de l'Universal. Il se déguisait en employé et s'était même trouvé un bureau désaffecté ; les gardes et les pros faisaient mine de ne pas s'apercevoir de l'imposture. Il finit par être introduit, et à dix-neuf ans dirigeait ses premiers feuilletons de télé. A vingt-et-un ans il dirige Joan Crawford dans un télé film intitulé « Night Gallery ». Le scénario en dit fort long sur le degré de maladie du public américain et sur l'apprentissage de Spielberg : Crawford joue une vieille taupe aveugle mais bourrée aux as qui rachète les yeux d'un joueur aux abois, mais pour une raison quelconque elle ne peut s'en servir que pendant douze heures ; les douze heures tombent une nuit où toute la ville est plongée dans l'obscurité à cause d'une panne générale. Sick sick sick ! Après ça, il fait « Duel », le très justement célèbre « Duel », qui reste un classique de l'inconscient américain. Ensuite c'est le « vrai » cinéma avec « Sugarland Express », qui fut bien accueilli par la critique mais moins par le public. Et puis un jour, dans le bureau de Zanuck Jr. il chourave les épreuves d'un bouquin de Benchley pas encore publié : un an après il passe tout l'été 75 sur une île du Cap Cod à tourner ce qui est déjà surnommé la « folie Universal ». Mais finalement, la folie renflouera le studio pour des années.

Spielberg appartient à ce que Hollywood appelle la Nouvelle Maf, une bande de jeunes réalisateurs sortis d'USC, UCLA ou NYU : Scorsese, Milius, Lucas, F.F Coppola. Ils s'aident entre eux, se consultent au montage, participent parfois au financement des films des autres. Ils ont surtout une chose en commun : leurs films font mouche à tous les coups. Contrairement à leurs aînés, Spielberg et ses amis ne sont pas du tout influencés par les Européens. Spielberg regarderait plutôt du côté de John Ford, Preston Sturges, et surtout de son maître Capra - qui, bizarrement, faisait ses films pour la Columbia de Cohn et pouvait se vanter d'être un des rares metteurs en scène d'Hollywood à avoir COMPLETE CONTROL, FINAL CUT : les mots magiques d'Hollywood, que Spielberg possède aussi à l'âge de trente ans. Les trois cinéastes cités plus haut ont tous trois choses en commun : ils savaient raconter une histoire comme personne ; ils portaient beaucoup d'attention aux seconds rôles ; et l'histoire était généralement américaine, pour les Américains. Contrairement à Scorsese, Spielberg n'est pas fasciné par la violence ; les Américains qu'il nous montre ont tendance à être « normaux » (je sais, Neary croit avoir vu une soucoupe volante, mais ma femme aussi si vous allez par là, et Carter ; et ils ne sont pas COMPLÈTEMENT cinoques). La mère du petit gosse, superbement jouée par Melinda Dillon, pourrait jouer dans n'importe quel « soap opera » de télévision ; même chose pour Dreyfus dans les deux derniers films de Spielberg. Il sait montrer la banlieue bien plastifiée, un sujet sur lequel son pote Scorsese s'était un peu brûlé le poil en se frottant à la banlieue de Tucson, dans « Alice N'Est Plus Ici ».

DISNEY

Une autre chose qui passionne Spielberg et dans laquelle il excelle, ce sont les mouvements de foule (là encore, le CONTROLE) : je veux dire, Truffaut avec sa « Nuit Américaine » à l'air d'un rigolo à côté (comme toujours). Encore qu'il arrive à Spielberg quelques avatars souvent drôles : comme cette fois aux Indes où il avait deux mille figurants prêts pour une scène : tout à coup un lièvre déboule derrière un rocher, et les deux mille mecs se mettent à courir après comme un seul homme. Spielberg a laissé tourner les caméras, et c'est dans le film. Ou encore cette fois où il a fait tirer à blanc sur un acteur pour obtenir une expression de terreur. « Oh, l'acteur fut effectivement terrifié, mais der-

rière lui un millier d'oiseaux se sont envolés des arbres. »

Bien sûr, notre conteur extraordinaire et montreur d'extra-terrestres a une frousse bleue des ascenseurs et des vols commerciaux ; ce qui n'est pas étonnant, d'ailleurs. Kubrick aussi refuse de voler, mais lui au moins, en grand seigneur qu'il est, a pris la peine de passer son brevet de pilote de ligne avant de décider que, non, décidément, ça comportait beaucoup trop de risques. Il ne se déplace qu'en voiture et en bateau. Il y a cette grande différence entre les deux hommes, Kubrick et Spielberg, autant sans doute qu'entre leurs deux films, « 2001 » et « Encounters ». Les deux sont finalement très commerciaux, mais on peut dire que Kubrick n'a rien fait pour que « 2001 » soit commercial ; il aurait très bien pu nous lâcher une merde totalement vide et prétentieuse comme « Barry Lyndon ». Kubrick est un type hautain qui a fait un film visuellement étonnant pour l'époque, mais finalement cynique et vaguement méprisant. Spielberg, lui, est avec le public à chaque instant ; il ne travaille que pour lui. Il teste ses histoires et les rushes de la journée sur ses amis. Et il raconte cette histoire étonnante (une de plus) sur la fin de « Encounters » : originellement, la musique de John Williams (tonitruante comme d'habitude) devait incorporer la chanson « When You Wish Upon A Star » que Jiminy the Cricket chante à la fin de « Pinocchio ». La même version que dans le film de Disney ! « J'ai pratiquement fait le film pour cette scène, j'avais ça en tête depuis le début. Mais sur les conseils des distributeurs on a fait une preview à Dallas ; on a montré les deux versions, celle avec la chanson et l'autre. Et les cartes ont montré que le public de Dallas préférerait l'autre version, celle sans la chanson. » Spielberg était effondré, mais pour lui il n'y avait aucun doute possible : il fallait céder. Voilà un type qui jouit d'une position de pouvoir rarement atteinte à Hollywood, surtout à trente bergeres, et il s'incline devant l'opinion d'un public de... Dallas ? ? ? ? ? Mais si vous croyez que c'est de l'infâme putanat, vous n'avez rien compris à Spielberg. Pour lui, le public reste roi. Il lui cède la scène qu'il préfère de tout le film ; ce qui ne veut pas dire la meilleure, mais quand on y réfléchit un peu il y a beaucoup de cet esprit Peter Pan dans ce film. Les extra-terrestres qui sont montrés à la fin sont plutôt bouleversants, supérieurs, mais en même temps exposés, vulnérables, irrésistibles ; avec juste un brin de « cutie-wonder » pour faire bonne mesure.

PSYCHOSE

Parallèlement le film est l'histoire d'une obsession (celle de l'électricien Neary) et l'histoire d'une communauté frappée par quelque chose qu'elle ne comprend pas. Classic stuff. « Invasion Of The Body Snatchers », moins l'idéologie crassouillarde de Don Siegel et des Fifties. Mais contrairement aux Fifties où tout est noir ou blanc, bon ou méchant, libre ou communiste, ici l'idéologie est plus vicelarde : les pouvoirs publics tentent à toute force de CACHER ce qui se passe réellement au sommet de cette montagne ; le public n'est pas jugé apte à comprendre, apte à assimiler. Il faut le reléguer dans sa position habituelle d'irresponsabilité. Le FBI vous protège. Bien sûr, Spielberg met les pieds dans ce qui doit être la psychose particulière aux Etats-Unis des années 70 : qu'est-ce qu'on nous a caché pendant toutes ces années, qu'est-ce qu'on nous cache encore ? Qui a aidé Oswald ? Qui a chambré Oswald ? Qui a tué Malcolm X ? Où sont les dossiers ? Où sont les dossiers de la NASA accumulés sur douze ans d'études sur les UFO's ? Là, Spielberg dans ses interviews cite un document intéressant nommé le Robertson Panel, une commission réunie après la dernière guerre, en pleine guerre froide, pour tenter de mettre le hola à ces histoires de soucoupes volantes. La Commission soulignait le caractère dangereux d'une telle psychose. A force d'avoir des fausses alarmes dues à cette « psychose collective » (un mot très lourd dans les années 50), les forces armées risquent de relâcher leur vigilance, et la sécurité du pays pourrait s'en ressentir. En conséquence, le Congrès ordonne à la CIA de cesser toute publicité (c'est-à-dire en fait toute information) autour des soi-disant apparitions et de faire pression sur toute autre agence et gouvernement pour qu'ils fassent de même. Le document continue : « Il s'agit de mettre frein à cette psychologie morbide de la nation sur laquelle une propagande habile pourrait se greffer et provoquer des comportements hystériques et une méfiance regrettable envers les autorités dûment constituées. » (Eh, c'est pas ma faute, ces mecs-là PARLENT même comme ça ; enfin, ils essaient. C'est le nouveau latin.) Donc ce film touche ce nerf sensible qui ne cesse de titiller les Américains, la psychose de la CONSPIRATION. On a déjà vu ça chez Pakula avec l'étonnant et trop méconnu « The Parallax View », Coppola avec la superbe « Conversation », Lucas avec « THX », etc...

Bien sûr, au milieu de tout ça c'est

notre ami Neary, l'équivalent de Gary Cooper ou de John Doe ou M. Smith des films de Capra, qui s'en tire le mieux. Je ne vous dis pas comment, natch. Evidemment, la fable est aussi toute offerte au cynisme, on peut la mettre en pièces et en rire. Mais ce qui est puissant dans ce film, et pour moi irrésistible, c'est qu'il exalte exactement cette capacité qu'ont les Américains de se passionner pour les choses ; appelez ça connerie ou naïveté, vous n'aurez de toute façon pas tout à fait tort, mais il faut bien admettre que c'est ce qui fait bouger ce pays plus vite que n'importe lequel au monde. Il y a autant de conviction que de superficialité, sûr ; dès qu'on s'aperçoit qu'un truc n'est pas la SOLUTION qu'on escomptait, on laisse tomber et on recommence, on s'engoue pour autre chose, la marche à pied, le journalisme-redresseur-de-torts, le conservatisme, le hippisme, les plantes grasses, n'importe quoi. Ce qui rend bien sûr ce pays aussi équilibré qu'un labo de savant fou.

Enfin, voilà. Si vous aimez les soucoupes volantes, y'en a. Si vous aimez la comédie, y'en a aussi (il faut voir Dreyfus lire une carte en conduisant). Si l'Amérique de Norman Rockwell, Edward Hopper, Andrew Wyeth ou Norman Lear (le producteur de télé) vous passionne, allez voir ce film. Mais surtout, en SENSORSOUND ; accept no substitute ! N'acceptez pas ces projections scandaleuses qu'on trouve parfois à Paris et de plus en plus en province, ces écrans riquiqui équipés de teppaz trafiqués. No way. SENSORSOUND, stéréo, toute la sauce, avec les machins qui vous vrillent dans votre fauteuil, les oreilles qui vous bourdonnent tout le reste de la journée ; en sortant du Ziegfeld, j'avais l'impression d'avoir passé deux heures dans un gigantesque mixer, genre Robot-Marie. Et bien sûr à la sortie un stupide astronaute était en train de distribuer des programmes, scaphandre, tubes et tout ; tarés, ils sont. Aucun goût. Mais beaucoup de technique et un peu de cœur.

Et si ça peut vous titiller davantage, sachez que Steven Spielberg est en train d'écrire un film avec son pote Lucas, qui a récemment décroché la grande galette avec « Star Wars ». Fallait quand même que je le place quelque part, celui-là. En combinant leur pouvoir et leur imagination, ces deux mecs pourraient s'offrir le plus grand bide de l'histoire du cinéma sans vraiment se brûler. Et devinez sur quoi ils travaillent ensemble... mmmmmmm, un film de science-fiction. Petits malins. - PHILIPPE GARNIER.

EAST/WEST

JEUDI: PHILADELPHIE

La limousine tricote son ruban de velours dans la nuit humide tachée de néons. Au bout du chemin, Philadelphie, l'extrême sud de la mégapole, Philly la propre, la bien-pensante, capitale mondiale du fromage blanc, berceau de la démocratie américaine (?) mais peut-être plus célèbre encore d'avoir été somptueusement ridiculisée à chaque occasion par W.C. Fields (qui n'a jamais pu encaisser les gens respectables).

La radio locale, entre une face complète d'« Oxygène » et le dernier tube de Rod Stewart, annonce vigoureusement le concert de ce soir : Kansas au Spectrum, l'arène sportive – vingt mille places assises – qui tous les trois soirs accueille un concert de rock.

Kansas la nouvelle étoile du rock américain, c'est un peu la revanche des états paysans du Middle West sur les deux côtes, Est et Ouest, d'où traditionnellement vient la culture. A Paris, on m'avait dit : « Un peu de Genesis, un peu de Yes, deux doigts d'Eagles et un zeste de tout le reste. » Ce qui est sans doute une référence pour certains, mais pas pour moi qui n'ai jamais réussi à m'exciter sur Genesis ou sur Yes. Je craignais donc un peu. Et c'est pas le nuage rose et mauve abondamment répandu sur scène pour annoncer l'arrivée du groupe qui pouvait me rassurer, pas plus d'ailleurs que l'entrée des deux pianistes. Sur ma droite Kerry Livgren en pyjama de satin noir,

cheveux blonds et sourire énigmatique, sur ma gauche, combinaison blanche et cuissardes, Steve Walsh. Le tout évoquant quelque chose comme Emerson et Wakeman réunis sur la même scène. Mes plus anciennes terreurs... Ils attaquent un petit air moyenâgeux qui flanque la chair de poule : ça pourrait être en effet du Genesis... Jorg Geulden, mon proche voisin, correspondant de rock (j'allais dire de guerre) allemand et grand pêcheur devant dieu et la loi, mesure mon désarroi. « A ce point, déplore-t-il, il ne reste qu'à s'envoyer une bouteille de Southern Comfort chacun pour faire passer la méthédrine. » J'acquiesce : traverser l'Atlantique en hiver pour voir du sous-sous quelque chose dont je ne suis déjà que faiblement amateur ! Eh bien, le jeu si cher à la critique des apparences et des comparaisons est un foutu piège à cons. Kansas démarre en douceur, arpège quelques mélodies dont les racines n'ont certes rien à voir avec l'Amérique. Mais tout cela n'est que hors-d'œuvre. Le plat de résistance se dessine en vingt minutes, et deux heures plus tard je suis bloqué au milieu de cinq milles fanatiques agglutinés à la scène, en train de taper des mains et d'en redemander. J'aurais dû m'en douter. « Leftoverture », l'avant-dernier effort discographique du groupe, s'est vendu à plusieurs millions d'exemplaires, et comme cette musique n'a rien à voir avec la variété facile à avaler, les raisons de ce succès méritent

De Philly à Frisco,
quelques (proches) rencontres
avec quelques groupes américains qui, d'une
manière ou d'une
autre, jouent du rock and roll.



donc d'être recherchées ailleurs. Et ces raisons deviennent particulièrement évidentes au vu du concert. La première partie de celui-ci met en valeur la dualité claviers acoustiques/claviers électroniques, jusqu'à la chanson charnière « Dust In The Wind », dernier « succès-radio » : « Ne t'accroche pas au présent, rien n'est éternel sauf la terre et le ciel, tout passe et tout s'en va, nous ne sommes que poussière dans le vent. » C'est mélodique à souhait, interprété avec une classe indéniable, et ces paroles-là font littéralement décoller les gamines des premiers rangs... où va le rock, on vous le demande... Pour l'instant, juste vers la seconde moitié d'un concert qui lentement mais sûrement construit une ambiance ascensionnelle. La scène en plexiglass – fallait y penser – s'illumine par dessous, par dessus, par les côtés, emprisonne Kansas dans un prisme de lumière pendant que violon et guitare exécutent un solo en octaves de la plus parfaite facture.

Livgren profite de l'acalmie pour se saisir d'une superbe guitare Dean, et tranquillement s'installe sur le devant de la scène. A ce moment précis, il se passe quelque chose. Comme une saute de tension... Car si Kansas est un ramassis de techniciens habiles, préoccupés de compositions difficiles et évolutives, tentés par les climats médiévaux, experts en folklore européen autant qu'en musique sacrée ou en country, Kansas reste un groupe américain. Or il y a dans chaque groupe américain un groupe de hard rock qui sommeille (et ne dort jamais que d'un œil). Savent pas résister aux décibels, ces gens-là. Un riff de guitare saturé à point, et voilà le feu qui leur prend quelque part. Livgren, pourtant d'inspiration très classique au piano, une guitare à la main, c'est l'étincelle dans la poudrière.

Un son bien gras, deux breaks tordus, et ils décident de jouer ça comme si l'apocalypse nous attendait à la sortie. Les morceaux s'enchaînent à mille à l'heure sans le moindre faux pas, et de la plus imprévisible des façons. Le final lui-même n'est pas triste. Les bougres s'excitent ferme sur un rock endiablé, et ça dure depuis trente secondes sans le moindre break (ce qui vous met la puce à l'oreille). Soudain Steinhart (le violoniste) tourne les talons et quitte la scène, suivi de près par Livgren qui donne son congé d'un petit signe de main. Le seul truc bizarre, c'est que violon et guitare n'arrêtent pas de jouer pour autant. Le départ du bassiste et du batteur ne change rien à l'affaire, rock and roll is still alive et ce même riff continue de tourner, de tourner, de tourner incroyablement fort, par quelque miracle des bandes pré-enregistrées et du synchronisme, pendant que la foule trépigne devant une scène vide. Et il tournera longtemps encore après que le

groupe aura rejoint ses limousines, alors que les spectateurs, las de crier, lentement, comme à regret, prennent le chemin des portes...

Une de ces chambres d'hôtel comme une prison de l'âme, une de ces chambres où la télé reste allumée vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans un dérisoire effort pour briser la solitude qui suinte des murs impersonnels. Kansas éparpillé aux quatre coins se partage la presse internationale : une bribe de réponse entre deux toasts au caviar, le tout ponctué d'éclats de rire. Je coince le batteur Phil Ehart entre un mur et mon minicassette, et je l'entends.

PATRICK COUTIN – Kansas ressemble à une réunion de super-musiciens rassemblés dans le but de jouer une musique super-difficile. Je me trompe ?

PHIL EHART – Tu te trompes... Nous venons tous d'un trou perdu, Topeka, Kansas. Pays plat et pays de culture. Nous avons fréquenté les mêmes écoles et joué dans des groupes concurrents jusqu'au jour où la plupart des musiciens du coin ont décroché : mariage, travail, enfants... On s'est retrouvés tous les six à traîner au fast food en face de la pompe à essence, et la seule chose à faire était de jouer ensemble.

P.C. – Par la diversité des styles que vous maîtrisez autant que par sa rigueur, votre musique semble avoir des racines classiques...

P.E. – Pas vraiment. Notre musique est typique du Kansas, un Etat qui n'a pratiquement aucune culture traditionnelle. C'est un carrefour : tous les genres y arrivent un jour ou l'autre, et lorsqu'ils y arrivent c'est pour y rester. Les radios passent pêle-mêle toutes sortes de musiques différentes venues d'un peu partout, et nous sommes le reflet de cette culture radiophonique. Sans doute notre style doit beaucoup à Livgren et Welsh, qui savent composer des morceaux originaux, assez compliqués mais passionnants et vivants.

P.C. – On cite E.L.P., Genesis et Yes comme étant vos influences.

P.E. – Au même titre que Cesar Frank, Mahler, Presley ou Debussy. Nous avons grandi ensemble et nos goûts musicaux se sont mélangés, devenant de plus en plus vastes.

P.C. – Présenteriez-vous le même show en Europe ?

P.E. – Non. Ici, nous sommes passés plusieurs fois dans toutes les grandes villes ; le public nous a vu grandir, il nous connaît bien et nous pouvons nous permettre des expériences comme ce solo de batterie-synthétiseur. En Europe, nous ferons des concerts plus « rentre dedans ». Mais nous emporterons tout notre matériel, ou bien nous n'irons pas...

P.C. – Comment accueillez-vous ce succès tout nouveau ?

P.E. – Quand vous êtes pauvre et musicien, vous rêvez de gagner de l'argent pour faire enfin ce que vous avez envie de faire. Puis le succès arrive et on découvre que le show-biz est complètement malsain. Au point où nous en sommes, il s'agit de garder la tête froide, de ne pas se laisser ronger par le milieu ambiant, l'important restant d'arriver sur scène et de jouer.

P.C. – Quel est selon vous le meilleur batteur actuel ?

P.E. – Un type qui s'appelle Christian Je-ne-sais-quoi. Il joue avec Magma, un groupe français ou allemand...

« C'est ça ! hurle Livgren à l'autre bout de la pièce. Vander ! On a tous les disques, putain d'étrange musique, mec... mais ce type bat comme un dément, un dément ! » J'en conviens, tout en essayant de décoller mon regard du splendide spécimen d'humanité féminine qui vient de passer la porte. Elle manage le groupe. Un Anglais – vous savez, ces gens qui en sont encore à la révolte contre la reine – m'avait affirmé en parlant d'elle : « Pas gracieuse, mais terriblement efficace. » Efficace je sais pas, gracieuse sûrement non. Juste sublime, sans plus.

VENDREDI : PHILADELPHIE

Même salle. Tyler regarde son public, lâche un petit ricanement, caresse les rubans rouges et noirs qui flottent attachés aux pieds de son micro : à chaque corrida ses banderilles. Avec Aerosmith, on se trouve inévitablement confronté avec l'image des Stones. Ils en ont la gueule, Tyler surtout avec ses lèvres immenses et son regard ironique. Perry, lui, tout comme Keith on ne sait pas si c'est un blasé ou un timide. Peut-être les deux. Mais pour le reste, vous pouvez toujours courir...

Aerosmith est avant tout un groupe de hard rock dans la tradition des Deep Purple ou des MC 5.

Juste plus juvénile, plus provocant.

La salle (en majeure partie féminine) chauffée à blanc sera debout du début à la fin du concert, frappant des mains, hurlant. Aux portes d'entrée, un S.O. impressionnant fouille les arrivants à la recherche de bouteilles d'alcool et trouve de quoi approvisionner un supermarché... Ceux qui se font prendre acceptent ce coup du sort avec le sourire du joueur qui sait perdre souvent pour gagner quelquefois.

Des flics tout droit sortis d'un feuilleton télé patrouillent dans la salle, carrure de catcheur et matraque en bois amoureusement sculptée. Une gamine assise à ma droite sort son sac de mexicaine et son papier à rouler King Size Riz la Croix (faudrait les proposer à la médaille de l'exportation, ceux-là). Les deux poulets appuyés placidement contre le mur ne bronchent pas. Avec l'air qu'ils respirent depuis plus



Blue Oyster Cult

d'une heure, je me demande s'ils ne commencent pas à voir des éléphants roses, ces braves gens. De toute façon, on peut pas coffrer vingt mille gosses, pas vrai ? D'autant que le fils du gouverneur est probablement dans le tas... Et puis l'histoire de l'Amérique est celle de ses prohibitions transgressées, et celle de l'humanité celle de ses drogues : confort, vitesse, alcool, amour, came, religions... D'autant que l'ambiance est détendue, pacifique, et que personne ne fait l'amour, sauf dans les pissotières. Bon, Aerosmith s'échauffe. Sont pas du genre professionnel, il leur faut dix bonnes minutes pour que la voix de Tyler donne ces aigus vicelards qui vous endommagent définitivement les tympans.

« Draw The Line » du nouvel album, juste avant « Back In The Saddle ». Perry, pantalon de cuir noir à parure blanche, est planté contre son ampli pendant que batteur et bassiste assurent l'équilibre du groupe. Car chez Aerosmith, l'équilibre est plutôt fragile. Ils sont de ceux qui jettent le manche après la cognée. Tout d'une pièce on fonce, ça passe ou ça casse. En l'occurrence ça passe, surtout parce qu'ils ont établi avec leur public un de ces rapports d'amour et d'union qui dépassent de loin les critères d'habileté technique et esthétique. Leur musique n'est ni pure ni gracieuse, mais torturée,

saturée, écorchée de soli décousus, illustration complète d'une belle rage de vivre et de vaincre qui ne s'embarrasse pas de préjugés. Et elle va droit au but pour une heure pleine, Tyler caracolant en tête, pantin disloqué et souffreteux qui se transforme soudain en prince charmant. Chapeaux, vestes, écharpes, freesbees et objets volants non identifiés arrivent de toutes parts sur la scène. Tyler se saisit d'un panama, le lance au ciel, danse avec, mime un instant quelque truand efféminé et rend l'objet à la foule. Voilà un chapeau qui sera désormais objet de culte. Car ces types-là sont des prêtres païens et leur messe un orage virulent, plus que sensiblement différent du rock luxuriant de leurs albums, mais là n'est pas le problème. Teenage violence est la réponse ; une violence qui se joue pour s'exorciser. Et ces salauds-là jouent fort, si fort que nous n'entendons PLUS RIEN. Lorsque le groupe quitte la scène, laissant un bataillon de roadies ramasser les guitares, toutes les conditions sont réunies pour une émeute ou un rappel. La salle, des piliers de béton au plafond de verre, tremble de manière inquiétante. J'essaie de calculer le moment où les fréquences vibratoires atteindront le point fatal de désintégration de la matière... Une méchante lumière blanche se fixe sur le micro solitaire au milieu de la scène, et ils

reviennent pour donner « Get It Up » et « Rats In The Cellar ». Le meilleur moment de la soirée. Perry en démolit sa Strato de rage, l'instrument démembré gémit encore lorsque la scène se vide. C'était un meurtre, et j'en fus le témoin.

En coulisse, Tyler a la tête du type satisfait après l'amour : il rayonne. Pas question de donner une interview, mais il est prêt à discuter le coup si on lui dégotte une bière. On lui en dégotte une dizaine...

P.C. — Ce dernier disque, comment le trouves-tu ?

STEVEN TYLER — *Très bon. Le son est vraiment cru, on s'est bien amusés...*

P.C. — La pochette est un peu, heu, bizarre... non ?

S.T. — *On cherchait une pochette, et on nous a proposé ce dessinateur, Hal Hirschfeld. Il nous a rendu visite au studio alors que nous étions dans un état très avancé, et voilà ce que ça a donné.*

P.C. — Le bruit court que David Johansen, ex-New York Dolls, a participé aux sessions.

S.T. — *Oui, d'une certaine manière. David, qui est un bon copain, traînait par là quand nous écoutions les bandes pré-mixées, avant d'y mettre le chant. Et cet intense motherfucker se met à hurler, à chanter, à se tirer les cheveux, à voir un break là... Tu vois le tableau ; avec lui, pas*

besoin de demander un conseil, tu l'as de toutes les façons. Mais ça m'a aidé de l'avoir dans le coin, juste pour les vibrations... Ils met la dernière main à son disque, ça devrait être très bien.

P.C. — A quand le disque live ?

S.T. — *On commence à enregistrer en janvier, après la tournée nous ferons quelques concerts dans de petites salles. Il devrait y avoir quelques vieux titres et deux inédits, plus quelques petites idées... en fait, nous allons filmer et enregistrer. Mais c'est encore trop tôt pour en parler.*

La blondinette qui accompagne Steve est un cas de mimétisme digne du Musée de l'Homme. Elle se gratte la bouche lorsqu'il se gratte la bouche, rit lorsqu'il rit, allume une clope lorsqu'il allume une clope et acquiesce avec conviction à tout ce que le seigneur dit. Là-dessus, la horde de journalistes japonais force la porte. Ils veulent un autographe pour chacun des membres de leurs familles, et leurs familles sont immenses. Une retraite en désordre est de mise. « Alors ? » je demande à Geulden qui n'a pipé mot. « Je leur donne les deux oreilles et la queue », concède le charmant garçon. « Non, fais-je, c'est trop. Je ne leur donne que deux oreilles : le taureau était payé, et j'ai noté quelques coups bas. » Voilà ce que j'appelle de l'objectivité.

SAMEDI : PITTSBURGH

Navigation difficile... Je ne ferai croire à personne que c'est la moquette qui fait des vagues. Donc ça ne peut être que ma cervelle. Geulden propulse ses deux mètres dans ma direction, m'attrape le bras et, péremptoire, m'entraîne vers les toilettes en affirmant que « dans l'état où vous êtes, faut vous soigner le nez ». S'il n'y avait que le nez ! Qu'à cela ne tienne, aujourd'hui il s'agit d'être tranchant car on parle du Cult. Et on ne plaisante pas avec Cult. On lui doit trop. En ce déprimant début des années soixante-dix, ces gens furent comme la planche au naufragé, l'une des seules formations d'alors qui osa ne pas être insignifiante. D'entrée ils apportèrent une dimension nouvelle au heavy metal. Plus de culot, de détermination, une intelligence supérieure de leur art. Leur manager/poète Sandy Pearlman et leurs origines — étudiantes et new-yorkaises — étaient sans doute pour quelque chose dans cette manière qu'ils eurent de réinculquer une dimension spirituelle à une musique alors en passe de retomber sous la coupe des froidures techniques. C'était bien avant que les cafouillages au passage d'accords ne soient remis à l'honneur.

Leur alchimie interne, cette opposition complémentaire entre Eric Bloom le voyou raffiné, Allen Lanier l'érudit détraqué et Don Roeser, soliste vélocé et sensible, antagonisme mis en valeur par

la solidité rythmique des frères Bouchard, dégage un charme ravageur. B.O.C., comme avant lui les Doors ou Steppenwolf, s'auréole de cette espèce de fragilité fascinante, laisse toujours l'impression d'en savoir plus qu'il n'en dit, d'en avoir plus sous le pied qu'il n'en donne. En un mot, ce groupe a de la profondeur. Mais comme pour toute chose tenant sa première réalité du concept, le problème est de savoir combien de temps le concept restera viable. Le scénario habituel comprend généralement en même temps que l'épuisement créatif l'amélioration technique, ceci palliant cela. Ce qui, par contrecoup, fera soupçonner tout groupe progressant techniquement de s'épuiser. Interrogation d'actualité pour le Cult, dont les deux derniers albums montrent un tournant évident vers une musique plus peaufinée. Donc moins brute. Il fallait donc poser la question : doit-on enterrer le Cult dans le cimetière des soupards du rock comme certains n'ont pas hésité à le faire, trouvant dans son succès grandissant un argument de plus ? Lanier a l'air d'aimer la question et me balance un regard aussi engageant qu'une porte de prison.

ALAN LANIER — *L'image du groupe a évolué. Normal. Le climat que nous véhiculions était d'une part le reflet d'une sensibilité, d'autre part celui d'un certain humour. Nous aimions jouer avec l'aspect noir du rock, de la vie, des grandes cités... Mais la plupart des gens prennent cela trop au sérieux, et on commençait à se sentir enfermés dans cette apparence. Ensuite il y a eu cet album live. La presse l'a unanimement descendu, et ça nous a donné à réfléchir. Ce disque est un excellent document de ce que nous faisons sur scène. Il y a dessus de grands moments qu'aucun enregistrement de studio ne pourra jamais approcher. D'ailleurs, il s'est bien vendu et continue à se vendre. Mais il manque de nuances et de subtilité. En plus de ça, jusqu'à l'année dernière nous passions notre vie sur la route. Nos cinq premiers disques ont coûté une misère, nous arrivions au studio à peine préparés, sur le point de reprendre la tournée... Aujourd'hui nous sommes stabilisés financièrement, et cela nous laisse du temps libre. « Spectres » a lui tout seul coûté aussi cher que les cinq premiers albums. De toutes les façons, plus on joue, plus on s'améliore. Nous sommes devenus assez bons en studio, donc nous recherchons des arrangements plus soignés.*

P.C. — On vous reproche cependant d'avoir abandonné ce côté radical, cette vision apocalyptique du monde...

ERIC BLOOM — *J'ai rien laissé tomber, je chante les morceaux du premier album sans avoir à en retirer un seul mot. Il faudrait peut-être passer sa vie à refaire le même disque ?*

A.L. — *Exact. Ce qui a été dit a été dit, et nous cherchons maintenant à exprimer autre chose. Comme sur « Searchin' For Celine » : Céline est un de mes écrivains favoris, et je voulais écrire depuis longtemps sur lui, sans en avoir le temps... Tiens, voilà Albert (Albert Bouchard, tout sourire, fait son entrée). Mec, Albert a pleuré chaque jour qu'il a passé en Europe. Les cheese-burgers lui manquaient...*

P.C. — Quels souvenirs gardez-vous de votre tournée européenne ?

A.L. — *C'était un choc culturel, et on était au milieu. Ciel gris, pluie, brouillard... A Paris, il y avait de la buée qui sortait de nos bouches pendant le concert. On gelait. Les kids lançaient des bouteilles, c'était d'autant plus horrible que Paris est l'une de mes villes préférées. Là-dessus Jagger nous rend visite et il veut monter sur scène, mais un de nos roadies ne le reconnaît pas et le jette. Jagger décide de s'en aller, et le promoteur lui donne notre bagnole. Alors nous voilà après le concert bloqués dans ces abattoirs. Avec ce froid, je me suis chopé une pneumonie. Horrible. On revient bientôt en Europe, et on a l'intention de faire très, très mal.*

P.C. — Que pensez-vous de la New Wave ?

A.L. — *J'aime bien Cheap Trick... les Vibrators... je travaille en ce moment sur le prochain disque de Patti Smith... L'autre jour, en réécoutant « Tyranny And Mutation » je me suis dit que c'était encore l'avant-garde... loin devant.*

P.C. — Votre Laser Show est, dit-on, révolutionnaire. Pourquoi un laser ?

A.L. — *Nous avons toujours été à la pointe de la technologie, et il n'est pas question que ça cesse. Nous cherchions donc quelque chose d'original. Le Laserium ne nous avait pas emballés... jusqu'au jour où j'ai rencontré les gens de Laser Physics. Ça nous a coûté une fortune et des mois de mise au point. Mais maintenant ça marche à la perfection. Je ne t'en dis pas plus, tu comprendras quand tu verras.*

P.C. — Est-ce que l'ambiance des concerts de B.O.C. est toujours aussi particulière ?

E.B. — *Particulière est le mot... Dernièrement, dans le Connecticut, un type s'est mis complètement à poil et la foule a commencé à le lancer en l'air comme sur un trampoline. On en était au break final de « Born To Be Wild », et le mec s'est vidé la vessie sur la foule... il avait dû boire un sacré paquet de bière... Joli final, non ?*

L'intro n'est pas mal non plus. « Are you ready to rock tonight ? » Tu parles, on est même là pour ça. Et ça démarre comme s'il était de première urgence de rattraper les vingt minutes de retard. Raison suffisante de ce retard ? Les roadies sont descendus sur le cognac avant l'heure



prévue, et ils n'arrivent plus à faire la différence entre un potentiomètre et un bouchon de gnôle. Ce qui ne panique personne. La semaine dernière, dans ce même Pittsburgh enneigé, les camions de matériel ne sont pas arrivés. Pas un ampli, pas une guitare, pas le moindre petit spot. Le Cult s'est pas dégonflé. Il a fait son show, pas ému pour un rond. Alors c'est pas un équipage en délirette qui va faire sombrer le bateau. Rien ne saurait les émouvoir, au demeurant. Le backstage et les loges sont en entrée libre, bourrés de monde, de fumée et de cris. Histoire de s'échauffer, nos lascars nous improvisent un pot-pourri des Doors. Jusqu'à ce qu'une tête hagarde annonce les cinq minutes fatidiques. Il leur en fallait pas plus, les voilà déjà sur scène. Eric Bloom l'ange noir a revêtu ses habits d'apparat : pantalon et blouson de cuir noir, tee shirt noir, visage encadré d'une barbe et de courts cheveux roux, lunettes fumées. Seul éclat de lumière dans cette nuit : son ceinturon fait d'une triple chaîne de Harley Davidson plaquée or. A ses côtés, tout de satin blanc vêtu, Don Roeser. Le ying et le yang, le feu et l'eau, la terre et le ciel. La contradiction des éléments d'où naît la vie. « R U Ready 2 Rock Tonight ? » Et la salle hurle que oui, non d'un chien, on est prêt. On attend cette première note violente comme un coup de rasoir. On ne veut rien d'autre. Alors on l'a.

Et c'est encore plus fort que le souvenir qu'on en avait. « Rock And Roll City In Flames » ; énergie directe et royale. Si le Cult a perdu une infime partie de son inquiétante lueur, il sait encore et peut-être mieux qu'avant exorciser ses démons. Après deux chansons, le laser entre dans la danse. Et les sens déjà perturbés, bousculés, égratignés ou blessés, rendent les armes. On croyait avoir tout vu, mais ce laser réserve de petites surprises. Plus quelques grosses. C'est d'abord Eric qui tend la main vers la salle ; une main qui soudain tient un rayon vert qu'elle promène sur le plafond. Puis sur un glissando de Roeser l'affaire devient TRI-DIMENSIONNELLE, enserre le public dans des volumes de couleurs, l'aspire vers des centres artificiels, le trimbale de galaxie en galaxie alors que se matérialisent les démons qui hantent la voix d'outre-tombe d'Eric Bloom. Il ne reste qu'à se laisser glisser sur « Nosferatu », mourir sur « I Love The Night », trembler sur « Godzilla ». Et rire aussi, car l'humour est à la porte de la chambre des horreurs. Une musique qui suinte la passion de toutes ses notes. Pourtant, B.O.C. ne paie pas de mine : une bande de glandeurs sympathiques secondée par une autre bande de glandeurs. Des gens qui se disent en opposition complète avec le délire hippie des années soixante-huit mais qui restent parmi les rares à se

complaire dans ces improvisations sauvages rappelant irrésistiblement les grandes heures deadiennes d'« Anthem Of The Sun » ou d'« Aoxomoxoa ». Ils (nous) achèveront avec ce « Born To Be Wild » qui leur va comme un gant, et ils y seraient bien revenus ; mais voilà, c'est l'heure syndicale fixée pour la fin des hostilités, et on ne plaisante pas plus avec les syndicats qu'avec la mafia dans le coin.

Le backstage est toujours bourré. On se fraye un chemin jusqu'à l'ultime loge où s'entassent pêle-mêle musiciens et Pittsburghers (groupies locales qui ne diffèrent de leurs consœurs que par la moutarde). Lanier, qui de tous affiche le visage le plus noblement ravagé, tient sa cour et prépare sa nuit blanche. Pourquoi dormir ? C'est vrai ça, pourquoi dormir après tout ? O.K., on passera la nuit à délirer sur Rimbaud et la littérature française, sur l'usage comparé des drogues à travers le temps, de Baudelaire à Keith Richard (« Ça se présente mal pour lui : on accepte l'herbe, on prend de la coke, alors il faut bien s'acharner sur quelque chose »), sur l'Amérique et sur l'Europe (« Ici, tu peux aimer le rock sans être un hors-la-loi... ce qui ne doit pas t'empêcher d'en être un ») et sur la France (« Elton John nous avait dit de ne pas y aller. « Ils ne peuvent même pas organiser un voyage aux pissotières », disait-il »). Et lorsque le jour boueux se lève sur Pittsburgh la grise, il trouve Lanier, Geulden et votre serviteur en train de tremper des crackers dans un bol de whisky. Il faut savoir prendre son petit déjeuner là où il est...

LUNDI: SAN FRANCISCO

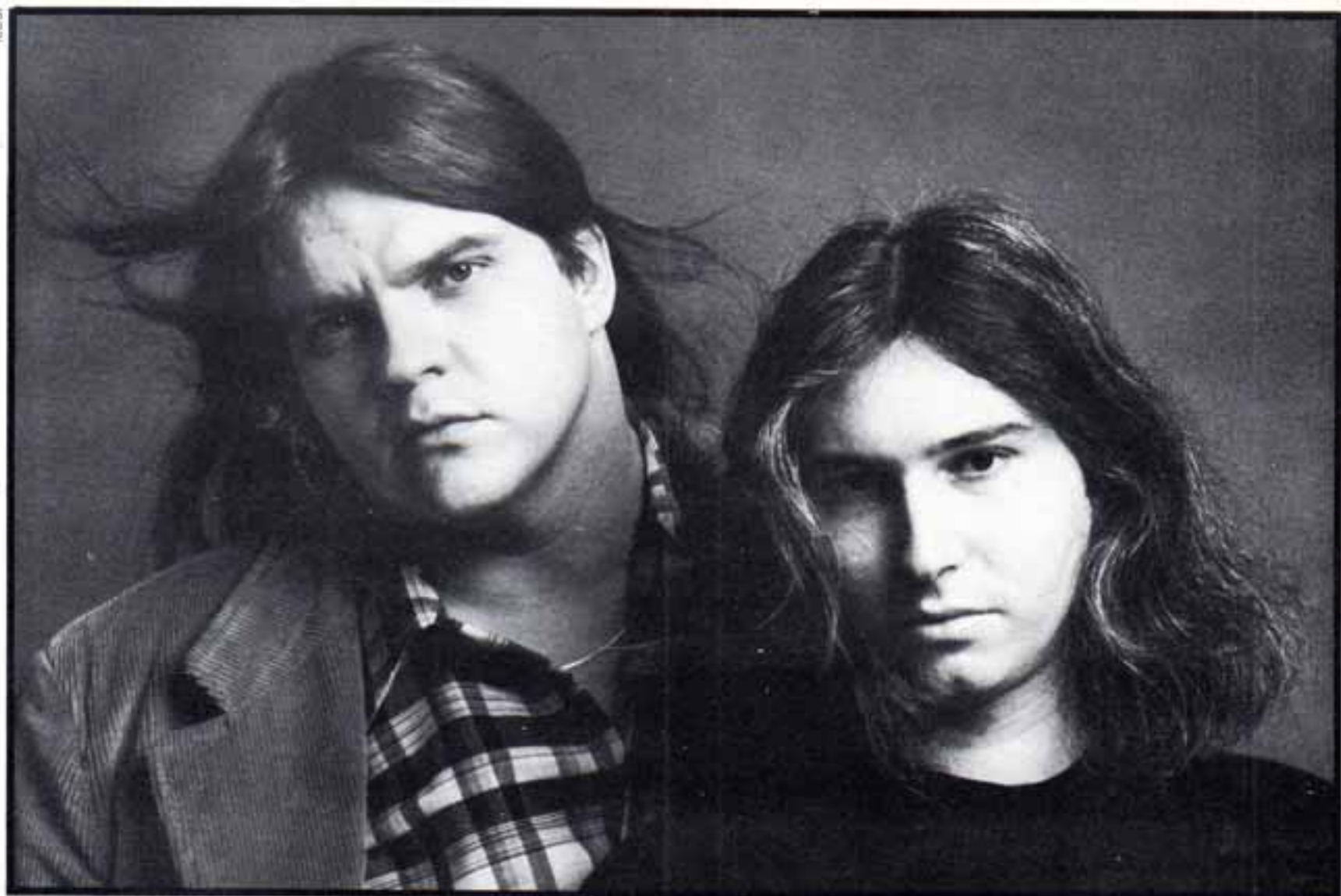
San Francisco sous la pluie, en proie à des changements qui cette fois ne semblent pas superficiels. Durant ces derniers mois, la ville a profondément modifié sa physionomie. Les combats politiques dont on avait perdu l'habitude ici sont revenus à l'ordre du jour, en même temps qu'une certaine inquiétude. San Francisco tire la gueule. Les retombées du « désarroi économique » n'épargnent plus la Californie. Les réflexes de classe commencent à jouer. Chacun chez soi pendant que les petits gars à la coule remettent le système D à l'honneur. Mais là n'est pas le sujet.

Le sujet, c'est Meatloaf. Une apothéose. Deux cents kilos de graisse, d'os et viande qui suintent, hurlent, sautent, câlinent, se roulent par terre, qui deux soirs de suite chanteront à la manière de ceux pour qui la vie est une bataille de tous les instants. Meatloaf, ça veut dire « boule de viande ». Si vous lui demandez son vrai nom, il vous répond « Fish and Chips »... Ça frappe sec depuis dix bonnes minutes, le piano de Steinman en tête, lorsque la bête humaine surgit de la nuit : smoking

noir et chemise à jabot, la main gauche crispée sur un dérisoire carré de soie rouge. Karla De Vita attend dans l'ombre, combinaison blanche ouverte aux épaules ; maquillée comme une pute de Barbès, yeux de jais dans visage céleste. Meatloaf fait deux fois le tour de la scène, une étrange lueur ancrée tout au fond de ses pupilles dilatées. Une lueur de folie qui ne s'éteint jamais vraiment, qui couve, explose parfois et se calme soudain. La violence avec laquelle il chante des textes sophistiqués, presque empestés, n'a rien de gratuit. On le sait à cause de ses yeux. Elle est inscrite en lui, tout comme sa tendresse parfois, et les deux sont pour cet homme écorché ce que glace et désert sont à la terre : partie de son essence. Il boit comme un trou, jure comme un charretier et a la ferme intention de nous déranger. C'est réussi : son concert est une gigantesque et délicieuse paire de gifles.

Dans un monde où l'esthétique est l'un des critères dominants, lui assume une énormité considérée par la plupart comme une monstruosité. Il en joue et réveille en vous l'incertitude et le doute. La peur. Je veux dire qu'il les réveille pour plus que le temps d'un concert. Le premier soir (car les deux concerts seront différents), au beau milieu de « Bat Out Of Hell » il jette son micro et agenouillé hurle « do you love me ? » Sa voix dénudée éclate dans un silence de mort comme le cri d'un animal aux abois, sa lèvre inférieure tremble, spasmodique... Il tombe la veste, Karla en fait autant, finissant son show en soutien-gorge, ajoutant s'il le fallait encore un peu d'ambiguïté à la situation, ambiguïté qui éclate sur « You Took The Words Righth Of My Mouth », alors que, racontant l'histoire de deux adolescents sortis tout droit d'« American Graffiti », le garçon demande à la fille : « Veux-tu aller jusqu'au bout ce soir ? Qu'est-ce que tu en dis ?... oui ?... non ?... oui ? oui ? » Le monstre se jette sur la femme, tente de l'embrasser de la déshabiller, la belle se débat, appelle au secours, repousse la bête, lutte contre cette masse informe qui se love en elle. Et dans la salle chacun reçoit cela comme un viol, sentiment poussé jusqu'à l'insupportable par la voix de Steinman qui, accompagnée d'un petit riff ironique et funky, décrit l'action à la manière d'un match de baseball : « Holy cow ! Ce petit gars fait le show à lui tout seul, quelle pêche ! vas-y mon grand, mets-le, Seigneur il glisse, non il se ratrape de justesse, il va marquer... il marque... non !... »

Le truc de Meatloaf, c'est de savoir jouer avec des sentiments primaires mais universels. En d'autres termes, lorsqu'il a rencontré Shakespeare il a compris quelque chose. Mais c'est loin d'être tout. Il y a – le saviez-vous ? – deux espèces qui se côtoient sur cette terre : ceux qui à force de



Meatloaf et Jim Steinman

talent et de travail se hissent au-dessus de la tourbe et les autres, ceux que l'on sent de passage, presque étrangers parce que différents. Ceux-là n'ont besoin que d'un écrin à leur brillance. Morrison, Hendrix, Springsteen sont de cette race. Meatloaf aussi. Il transcende son entourage. Lorsqu'il s'approche d'un de ses musiciens, celui-ci semble soudainement branché sur du mille volts... Et la fin de ses concerts est comme un déchirement. Il se jette hors de scène, traverse la salle en courant, s'assomme à moitié sur une table et tombe dans les pommes. Le toubib de la tournée prend ça très calmement. « Vingt minutes d'oxygène, et il sera frais comme rose. Il tient comme ça depuis trois semaines. » Ce que l'intéressé confirmera plus tard en montrant sa valise bourrée jusqu'au bord de boîtes de pilules et de vitamines : « Je tiendrai tant que j'aurai mes drogues et mes pilules, mais quelle importance ? » Meatloaf se prélassait sur son lit comme une diva, offrant des gros plans sur ses énormes jambonneaux. Avec lui, pas besoin de poser les questions. Il les connaît d'avance. Alors il parle, il raconte, se fout en rogne, plaisante (« Presley ? Je l'ai avalé »), joue son rôle de star de l'anormal, le joue trop bien et trouve encore le moyen de vous charcuter l'âme une petite fois. « Je suis allé à l'école avec Boz Scaggs, au Texas. »

C'est le moment de sortir « Qu'est-ce qu'un pauvre Texan peut foutre, si ce n'est jouer dans une rock and roll band ? »...

« Faire du théâtre. J'en ai fait. De l'alimentaire, Broadway, « Hair », le « Rocky Horror Show », et aussi celui qui ne nourrit personne, Shakespeare. J'ai fait un disque aussi avec une copine, et j'étais sous contrat avec une bande de trous du cul... rien d'intéressant jusqu'au jour où j'ai rencontré Jim Steinman. J'ai d'abord pensé à l'avaler lui aussi, et puis j'ai décidé de le laisser sous sa forme originale. Il m'est plus utile. On a composé « Bat Out Of Hell », puis nous avons auditionné les producteurs. Le niveau de créativité de ce pays traîne aux alentours de zéro, tous les producteurs voyaient ça comme le dernier disque de platine. Alors est arrivé Rundgren. Il écoute, il parle, et on a compris que ce serait lui et personne d'autre. Nous repartons vers la maison de disques et nous disons : Rundgren produit. Ils répondent non. Alors je leur ai dit d'aller se faire enculer. Des souvenirs de maisons de disques, je pourrais en raconter dix volumes. Ces gens-là sont ridicules. A Tamla, si tu es blanc et que tu entres par la grande porte, on te fouille. Si tu entres par derrière, tu peux amener ton char d'assaut. Juste une question d'humiliation... On est donc partis en procès pour

se libérer du contrat. Todd a décidé de produire le disque avec son argent et son groupe. On a demandé à Roy Bittan de tenir le piano, Edgar Winter s'est proposé pour le sax. Avant d'enregistrer quoi que ce soit, nous répétions en groupe pendant plusieurs jours, ce qui fait que tout le monde savait toujours où nous en étions, d'où l'impact du disque. Après quoi nous avons repris la route. Juste pour quelques mois, et nous nous attaquerons à la suite : pièce de théâtre, puis film. Parce que moi je vais pas passer ma vie à courir d'une ville à l'autre. Si je suis dans ce business, c'est pour une seule raison : je veux créer, et partout où il y a art les marchands rappliquent. »

J'en connais qui vont chercher des poux. J'entends déjà les « ça rappelle le « Born To Run » de Springsteen ». Sûr, c'est le même pianiste, ce Roy Bittan qui a remis le piano acoustique à sa place : la première de tous les claviers. J'entends aussi des « les textes sont d'un lyrisme un peu forcé ». Attendez d'avoir vu la bête, et vous comprendrez. Il est si facile de paraître étriqué ou mesquin à ses côtés qu'il lui faut des textes puissants... et puis je ne vais pas passer ma vie à vous répéter la même chose : Meatloaf, c'est la peinture au-dessus, et les mots ne peuvent rien pour lui. Les miens comme ceux des autres. — PATRICK COUTIN.







Ils sont plus de 5 000 en France. Des groupes complètement inconnus. La plupart le resteront. Une dizaine peut-être auront un jour par hasard leur nom imprimé dans un grand journal. Leurs noms... On les trouve toutes les semaines dans les journaux locaux. Des petits encadrés qu'ils publient à leurs frais pour annoncer leurs prestations. Chaque week-end, ils jouent devant leur public: une centaine de personnes, parfois plus. Des gens de leur âge, issus du même milieu social, et qui parlent avec le même accent. Tous comptes faits, les Beatles à Liverpool, ce n'était pas autre chose... au début.

Il y a des années, les balochards étaient des mecs sapés, smoke, nœud pap, sourire figé, égrenant des chansons derrière un chef d'orchestre fringué différemment, pour faire tache. Leur répertoire: les succès de l'époque. Leurs instruments: acoustiques, avec l'accordéon de rigueur. Oh! il y en a encore pas mal, de ces diplodocus; le peuple aime toujours guincher, malgré la télé, malgré le tiercé, malgré tout le reste. Mais il y a une dizaine d'années, une nouvelle race est apparue. Des hybrides, des mécréants.

Qui faisaient un peu de tango et quelques javas pour donner le change. Mais qui, ça se voyait à leurs bobines, avaient déjà vendu leur âme à la pop-musique. On s'électrifiait discrètement, les guitares d'abord, et puis la basse. Le batteur laissait tomber les balais. Le son devenait, hmm, hard. Pas vraiment Deep Purple, mais enfin, pour des oreilles habituées à Marcel Azzola ça faisait mal.

Alors l'ancien public avait commencé à délaisser les bals du dimanche pour aller regarder le foot à la télé. Le musette prenait sa revanche le 14 juillet: de toute façon, c'était pas une fête pour les jeunes. Les jeunes, ils étaient bien contents de pouvoir enfin traîner au bal sans être surveillés du coin de l'œil par des chaperons de tous poils. Maintenant, c'était leur musique qu'on jouait sur la petite scène, et tant mieux s'ils étaient les seuls à qui ça plaisait.

De leur côté, les musiciens étaient plutôt contents: finie l'obligation de faire du musette pour plaire à tout le monde. Ces gars-là écoutaient les Beatles depuis le début. L'électricité les chatouillait. C'était bien tentant d'en jouer, même devant un petit public, même dans un bled paumé. Combien de milliers ont ainsi tenté l'aventure? Seuls, peut-être, les marchands d'instruments seront en mesure d'apporter les éléments d'une réponse. A six ou sept par groupe, ça doit faire dans les 40 à 50 000 qui, chaque semaine, refont plan par plan, impeccablement, les morceaux d'un répertoire qui va des Beatles à Blue Oyster Cult. Sans compter ceux qui, pour être au goût du jour, font dans le pounque.

Pour mieux cerner le problème, il fallait prendre un de ces groupes, le suivre, galérer de conserve, s'enfoncer avec lui dans les tréfonds du terroir. Justement, un de mes vieux complices s'est réincarné en balochard. Restait plus qu'à me faire adopter.

LE DECOR

Les vallons boisés du Morvan, aux frontières de la Bourgogne. Entre Auxerre et Avallon, sur les rives de l'Yonne et de la Cure. Et plus particulièrement dans les environs de Joigny. La région est assez peuplée, prospère et suffisamment proche de Paris pour qu'on puisse aller de temps en temps aux concerts. Cela n'empêche pas qu'ici, le dimanche, il n'y ait pas grand-chose à faire. Sinon aller au bal, peut-être.

ACTE I - LA SALLE DES FETES

La petite place rroupille. La mairie regarde la salle des fêtes, qui lui renvoie son indifférence de pierre. Le monument aux morts, dans un coin, essaie de ne pas se faire remarquer. Le vent descend du ciel gris, siffle au ras des pavés gris. Un bruit de mobylette enfle, se rapproche. L'engin fait le tour de la place. Le jeune type au guidon frissonne dans son blouson pur skaï à col de viscosité. Il vient se ranger



(photos Alain Distel)

devant la salle, jette un œil sur une affiche – « En matinée, à 15 heures, Super D » – puis repart vers le café, de l'autre côté de la place. Quand il ouvre la porte, un flot confus de conversations, gueulantes, interjections, s'échappe en même temps qu'une bouffée de chaleur alcoolisée.

Dans le café : cigarettes, odeurs de sueur, vibrations bousculées, éclats de voix. Que des mecs, brâmant contre l'ennui, envapés dans la bière et le petit vin de pays, trop saouls déjà pour penser à faire autre chose que boire encore. De temps en temps, la porte s'ouvre sur un autre jeune, loubard d'occasion, militaire en perm, attendant bien au chaud l'heure de l'ouverture du bal.

Sur la place, des voitures viennent se ranger. Des moteurs gonflés rugissent. Substituts de virilité (*note du sociologue*). Quelques filles, souvent par paires, restent dans leurs bagnoles. Cela vaut mieux pour elles que ce café plein de mâles braillards. Vers 2 heures, le camion de Super D arrive, cahin-caha, et vient se ranger, cul vers la porte de la salle, pour débarquer le matos. C'est un vieux car de police, à la retraite depuis longtemps et passablement essoufflé. Une fois, il est tombé en panne cinq kilomètres trop tôt. Il a fallu aller chercher le paysan et son tracteur pour le remorquer à bon port.

Quelques musiciens en descendent et se dirigent vers la salle. D'autres arrivent en bagnole, chacun de leur côté. Ils commencent tout de suite à décharger le matériel. Gestes précis, rapides. Ils font ça tous les dimanches au même endroit, depuis plusieurs années déjà.

**Au petit bal
du samedi soir, la
guitare électrique remplace
lentement mais
sûrement l'accordéon.
Mais c'est à peu près tout
ce qui a changé.**

La salle des fêtes est plutôt spacieuse. Le béton a reçu un coup de peinture; et, avec les néons, elle est presque trop claire. Au fond, la scène est assez large pour accueillir tout le matériel. Les musiciens sont heureux de se retrouver. La routine ne semble pas avoir de prise sur eux. Ils sont toujours de bon poil, rigolent, échangent bourrades et grosses plaisanteries. « Sans cet humour, dit Jacques, on ne pourrait pas tenir. »

(Jacques... quel chemin capricieux l'a amené vers ce groupe, quel destin alambiqué l'a transformé – pour le moment – en balochard? Dans sa vie défilent tellement d'images que nous avons vécues, souvent passionnément, si loin de la France et pourtant tellement concernées par elle. De la création du groupe Mandala en 65, avec l'édition du dossier LSD, pamphlet en réponse aux érucations de Jean Cau sur l'acide en 67, aux balbutiements trop tôt étouffés du light show en 69-70. Quelle drôle de balade, depuis les Indes et le Maroc jusqu'aux rives paisibles de cette rivière, en pays bourguignon. Et quel attachement, quel amour, quelle complète communion avec la musique, depuis les light-shows en compagnie de Black Sabbath, Soft Machine, Pink Floyd, Deep Purple, jusqu'au jour où il décide de sauter le pas, de s'installer derrière une batterie, parce que c'est le seul instrument qui engage à la fois l'esprit et le corps tout entier. Si Jacques est avec Super D, c'est aussi parce qu'il est un enfant du pays et que ces gars, autour de lui, sont eux aussi les racines d'un même arbre.)

MUSIQUE

La place est maintenant couverte de bagnoles. Une centaine peut-être. Une petite foule se presse à l'entrée de la salle. Un camion de saucisses-frites et gaufres-confiture est venu se ranger à côté de celui du groupe. La vente va bon train. On chahute, on se lorgne, on s'interpelle, pendant que devant la porte l'organisateur ramasse les billets. Pas de resquille possible. Même si le service d'ordre est réduit à un homme ou deux – qu'il faudra bien payer, belle excuse pour ne pas augmenter le cachet du groupe.

Le bal commence à l'heure. Faut pas traîner: ils doivent jouer pendant quatre heures et demie-cinq heures. Le temps de démonter après, d'aller bouffer une pizza et faudra bien se coucher, parce que demain lundi on travaille pour pouvoir boucler le mois. Mais maintenant, c'est le moment de jouer. Il y a tant à penser avec ce matériel qui s'use trop vite: marmites de baffles qui grillent, micros qui se taisent brutalement; et le lesle que Gérard doit faire tourner à la main, tout en pianotant sur son orgue.

Pour un habitué de concerts, le bal est une chose bien surprenante. Par sa longueur d'abord: il faut un sacré tempérament pour tenir des cinq heures sur scène. En concert, cela peut arriver: prenez le Grateful Dead, par exemple. Oui, mais eux sont portés par le public. Ils puisent une grande partie de leur énergie chez leurs spectateurs, et la leur renvoient sous une autre forme. C'est d'ailleurs pour ça qu'on va les voir: pour cet échange, cette espèce de galvanisation réciproque. Dans le cas du bal, ça ne se passe pas du tout comme ça. Les gens viennent pour danser, pour draguer, pour passer le temps ou foutre la merde. Pour se donner (dans quelque chose). Pas pour apporter quoi que ce soit. Les bonshommes, là-bas, sur la scène, restent presque isolés de leur public. Ils jouent du mieux qu'ils peuvent, sans jamais attendre une réponse.

Dans la salle, ça discute. En réécoutant les morceaux enregistrés sur magnéto, je suis même surpris par le niveau sonore de ces palabres par rapport à la musique. Pourtant, cela ne veut pas dire que les gens s'emmerdent. Sinon, ils ne viendraient pas là. Musique et musiciens sont simplement comme un décor, à la limite plus vivant qu'une discothèque. Leur plaisir, leur approbation, ils les expriment par la danse. S'ils bougent leur cul, c'est gagné. L'ambiance sera chouette, ils reviendront le week-end suivant. Mais après chaque morceau, jamais un applaudissement. Moi, ça me consterne. Eux, ils trouvent ça normal. Ils s'amuse

plutôt. Et c'est eux qui ont raison: le public est accroché et le prouve dès qu'on le sollicite directement. Bull a un truc pour ça. Il a bricolé une version assez démente du « Satisfaction » des Stones en collant au beau milieu quelques improvisés de son cru. Il y est notamment question de faire participer le public en lui faisant reprendre en chœur deux-trois bouts rythmés. Ça marche à tous les coups. Faut dire que Bull, c'est quelqu'un. (Bull... en 68, il faisait du bal musette. Et puis un jour il laisse tomber et forme avec deux copains un groupe de rock, Undead. Un nom piqué à Ten Years After, pour bien souligner l'orientation choisie. Undead gagnera plusieurs fois le Tremplin du Golf Drouot, tournera un peu partout et fera même une maquette de disque pour Pathé (qui, depuis, l'a oubliée dans un tiroir). Début 73, il est revenu au bal parce que, financièrement, c'était la seule manière de s'en sortir. « Je travaillais avec les Kat's. Cela marchait bien, mais c'était toujours la même rengaine, la routine quoi. Le groupe, c'était quand même mieux: on gagnait rien, mais on composait, on arrivait à faire des morceaux à nous. Y'en avait qui intéressaient les Variations. Un groupe qui compose, qui crée ses morceaux, c'est quand même pas pareil ! »)

Et là, on met le doigt sur ce qui préoccupe tous les balochards de France et de Navarre: le choix des compositions. La plupart, disons les 99 centièmes, se « contentent » de jouer du répertoire. Celui de Super D n'est pas crado: Status Quo (« Rain », « Rockin' All Over The World »), Santana (« Black Magic Woman »), Doobie Brothers (« Without You », « Jesus Is Just All Right »), Deep Purple (« Smoke On The Water », « Easy Living »), Elton John (« Get Up »), Peter Frampton (« I'm In You », « I Love Your Way »), Rolling Stones (« Jumping Jack Flash », « Carol », « Satisfaction »), Jimi Hendrix (« Stone Free »), Beatles (« Let It Be », « Help »), Joël Daydé (« J'en Ai Marre »), Téléphone (« Hygiaphone », « Flipper »), etc... Un bon paquet de hard, quelques slows adaptés sauce ventouse, et maintenant qu'il y en a, des rocks en français.



Les morceaux sont bien envoyés, surtout les « rapides ». Ils les font par trois ou quatre, généralement sur le même tempo. Trois durs, trois moyens, trois slows. Le problème, c'est les lents. Les gens en ont besoin. Sont venus là pour ça, emballer; le reste, c'est de la préparation psychologique, de la mise en condition, de l'échauffement pour ainsi dire. Ne se rendent pas compte que les morceaux lents sont les plus difficiles à mettre en place. Permettent de se reposer un peu, certes, mais si on est trop relax ça merdoie complètement. Ils ont comme ça un morceau, personne ne s'en rend compte, ne le répète pas, mais c'est une chérie pas possible. La débandade du rocker qui vient d'enfiler quelques trucs bien musclés et qui tout d'un coup doit faire face à une tonne de sucrerie mélasseuse qui dégouline de partout.

Ce qu'il faudrait, ce serait deux ou trois bonnes compositions personnelles, et assez de temps pour les répéter, les mettre en place. C'est le genre de problème auquel font face les 5 000 et quelques groupes qui trouvent tout juste le temps de mettre au point un répertoire appris, repiqué des standards, mais n'ont ni les moyens, ni le temps, ni l'endroit, ni parfois les capacités pour créer leur propre musique.

INTERMEDE I

Après le bal, les gens sortent, remontent sur leur mob ou dans leur bagnole. Un brouhaha, quelques pétarades, et puis la place redevient déserte, enveloppée dans la nuit froide. Le café est encore plein, tache de lumière qui fait face à celle de la

L'organisateur est un personnage difficile, ombrageux, un paysan du coin qui fait du baloche une activité de fin de semaine. Les discussions prennent un ton âpre, comme si la vie des participants en dépendait.



grande porte à double battant de la salle, par où les musiciens font rouler le matériel vers le camion. L'organisateur passe entre les tables et ramasse les canettes de bière vides. C'est un personnage qui ne devrait pas se faire de soucis : il rentre toujours dans ses frais. Entre les entrées et la buvette – surtout la buvette – il fait son beurre tranquille. Pourtant, l'organisateur est un personnage difficile, ombrageux. C'est un masque de circonstance, et on se demande bien qui peut encore en être dupe.

Dans ce petit village, à quelques kilomètres de Joigny, l'organisateur (ce mot, ça m'obsède, c'est comme l'exécuteur, ou l'informateur : une puissance occulte qui manipule dans l'ombre des données innommables en vue d'assurer sa domination), cet homme donc est un paysan du coin qui fait du baloché une activité de fin de semaine, histoire de gagner quelques

sous de plus. Ils sont toute une famille, doivent se refiler ça de père en fils, comme un lopin de terre. Parfois ils sont là tous les deux. Les discussions prennent alors un ton âpre, comme si la vie des participants en dépendait. Il faut être du pays, avoir grandi parmi ces gens pour pouvoir soutenir un dialogue avec eux, répondre à leurs arguments et faire valoir ses droits les plus élémentaires. Un fermier vend du bal, engage un groupe exactement comme il traite ses affaires au marché à bestiaux. Ce n'est pas un jugement de valeur péjoratif : ils sont comme ça, ne doivent pas concevoir la vie autrement. Le palabre en fait partie, de la vie. Est une forme de maintien des institutions locales. Alors évidemment, ce système-là appliqué au rock and roll... Chaque fin de bal, c'est pareil : des discussions ardues, pour cent francs de plus ou de moins (sur un total de 1 500 environ pour une matinée, mais en soirée cela peut aller jusqu'à 4 ou 5 000 F). Au fond, la musique, ça ne l'intéresse pas beaucoup, l'organisateur. Le groupe peut bien jouer ce qu'il veut, du moment qu'il attire du monde, des filles surtout. C'est à l'importance de la fréquentation féminine qu'on évalue la popularité d'un groupe (de ce côté-là, Super D n'a pas trop à se plaindre...). Et, curieusement, plus il y a de filles, plus la buvette fonctionne. Une relation de cause à effet qui n'a pas échappé aux promoteurs de bals.

Certains chefs d'orchestre ont même tellement bien compris le coup du succès par les femmes qu'ils n'embauchent que des musiciens plutôt gironds de leur personne. Le groupe doit être attirant. Logique. Dans les temps anciens, les orchestres engageaient de séminantes chanteuses pour faire venir le public. Résultat, à la longue : trop de mecs se déplaçaient, pas assez de filles, donc pas d'ambiance, donc baisse de popularité. Et puis la mode pop des années 60 a tout chamboulé, surtout au niveau des rôles sexuels. Aujourd'hui, la présence scénique est un élément essentiel. Et je vous fais grâce de tous les symboles proto-phalliques véhiculés par la nouvelle lutherie. Ce qui est important, c'est sans doute comment le groupe perçoit cette manière différente de monter en scène, quelle suite de processus cela déclenche dans sa personnalité même. Finis les mannequins fallots immobilisés dans leur costume amidonné, faire-valoir d'un chanteur, d'un chef d'orchestre. Chacun retrouve son individualité, et donc désire l'exprimer, pour le bien du groupe et non pour le bénéfice d'un seul homme.

INTERMEDE II

Jadis, les affiches annonçaient : « Machin et sa grande formation » (avec, parfois, « sa chanteuse Zina »). Machin existe toujours, mais il a plus de pudeur, ou il est carrément devenu hypocrite. Parce que, dans la plupart des cas, sa présence est plutôt lourde. Non qu'il faille mettre en doute sa compétence. Il est bien là pour quelque chose : il a formé le groupe à l'origine, ou il a payé le matériel, ou encore il possède un fichier secret avec les noms de tous les organisateurs de la région et traite directement avec eux, sans en référer à ses acolytes. Quoi qu'il en soit, neuf fois sur dix le chef d'orchestre est une plaie, une tare plutôt qu'un système viable d'organisation. Il est un frein pour l'élan créatif de ses musiciens. Et la plupart du temps il les empêchera de se faire connaître hors de leur région. Car le chef est souvent une gloire locale, fort jalouse de ce privilège et décidée à le conserver coûte que coûte, même si le prix en est un avenir médiocre de star de comices agricoles.

Au sein d'un groupe, le chef se distingue par son refus de porter le matériel (il n'y a pas de roadies dans ce petit monde) ou par le soin méticuleux qu'il apporte à sa tenue, ainsi qu'au choix de ses instruments. Le chef joue presque toujours d'un zinzin bizarroïde qu'on remarque aussitôt. Une guitare « custom built » par exemple (le genre dont on trouve trois exemplaires dans toute la France). Mais surtout, et c'est là que le bât blesse, finalement, le chef empoche les trois quarts des cachets et distribue des miettes à ses musiciens. Prétexte le plus fréquemment avancé : il faut payer le matériel, les affiches, la publicité dans la presse locale... Difficile d'objecter à ces arguments, difficile aussi d'y voir clair dans ces dépenses quand on n'a pas le nez dans la comptabilité. Et là, c'est top secret, c'est le boulot du chef, pas touche.

Beaucoup de groupes fonctionnent selon ce principe. Tous les « leaders » ne sont pas aussi caricaturaux, mais certains le sont encore davantage. Pour sortir de cette situation d'employés « irresponsables », les gars de Super D se sont mis à fonctionner sous forme de coopérative. C'est presque une révolution. Faut dire que des histoires de chefs d'orchestre, ils en ont connu, et des pas roses. A une certaine époque, elles furent parfois nécessaires : c'était le seul moyen de travailler. Mais depuis, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts de l'Yonne et d'ailleurs. Et s'ils ont décidé cette reconversion, ce n'est pas par esprit contestataire, mais par une sorte d'instinct, un sursaut vital pour les empêcher de galérer à tout jamais dans un système social totalement injuste. Il est évident, à les voir, qu'ils ont fait « le bon choix » : ils se marrent tout le temps, et la bonne humeur c'est un facteur important de réussite auprès d'un public qui ne va au bal que pour s'amuser. Toutefois, comme il faut bien un responsable – un garde-fous, en quelque sorte – ils ont choisi un des leurs pour les discussions, les maquignonnages avec les organisateurs. Chuck ne fait rien sans l'approbation de ses copains.

(Chuck... c'est le plus ancien du groupe. Plus de dix années qu'il tourne dans le circuit. Il a fait une grande partie de sa carrière avec Chaps, qui, dans ses beaux jours, faisait les premières parties de toutes les vedettes qui passaient dans le coin : Triangle, Martin Circus, et même Hallyday, Dutronc ou Eddie Mitchell. Chuck a tant fait comme balochard qu'il a un peu peur de sortir de cette dimension : « Ben oui, je suis d'ici. J'apporte quelque chose aux gens avec mes moyens ; en vitesse supérieure, je ne le pourrais pas. Ou alors faudrait que je me dépêche : j'ai bientôt trente ans. Me trouver devant des gens, un public, c'est ma vie. J'aurais voulu être comédien. »)

Autogestionnaires, les gens de Super D voudraient aussi avoir une plus grande autonomie quant à l'organisation de leurs sauteries : « *Complete control, we want complete control !* » (The Clash). Prendre leurs distances par rapport aux promoteurs. Dans certains cas, cela pourrait même s'avérer indispensable pour leur survie. Ils ont d'ailleurs commencé, en montant eux-mêmes leurs matinées dansantes dans une petite salle de Migennes (près de Joigny)...

J'ai essayé de discuter avec ces fameux organisateurs, de savoir ce qui les poussait à faire du bal plutôt que de la volaille ou du maïs, par exemple. Mais ces braves gens ne sont pas bavards. Voient des agents du fisc un peu partout. Se méfient du Parigot, du journaliste. A travers un flot de récriminations diverses – et la plupart du temps sans fondement – on peut percevoir un mépris royal pour les musiciens, voire même pour le public. Ce qui compte, c'est faire du fric, un maximum avec le minimum d'investissement. Et dans le genre minimum, les rotondes sont un bel exemple de dépouillement.

ACTE II – LA ROTONDE

Le nom même évoque un endroit circulaire. En fait, ces bâtisses ne comportent pas la moindre rondeur. Elles ressemblent plutôt à quelque hangar : un plancher monté sur des pilotis, des « murs » de tôle ondulée, une bâche en guise de plafond. Et au fond, une scène minuscule avec, à mi-hauteur, un compteur électrique accroché à un montant de l'édifice. Voilà une rotonde en état de fonctionnement. C'est quand ils doivent jouer là-dedans que les musiciens connaissent les pires galères. Gérard en a vécu des centaines.

(Gérard... un vieux baroudeur du circuit balochard. Ça ne lui a pas fait perdre son savoureux accent bourguignon. Il vient d'avoir l'idée de faire un journal de bord pour raconter ses galères. S'il l'avait commencé il y a neuf ans, quel prodigieux roman ça ferait aujourd'hui. Son premier grand flash, ça a été les Beatles : « *C'était la révélation !* » Depuis, il aime et il joue tout ce qui est hard. Deep Purple, Blue Oyster Cult, Aerosmith. Les rotondes, c'est un peu sa bête noire. Mais il est de bonne humeur, et en rigole toujours après coup. « *T'arrives pour jouer, y'a que les montants et le parquet d'installés. Pas de bâche. Mais y'a le compteur, avec le fil. Un jour, dans une rotonde, y gelait. C'était une patinoire. Il avait plu avant qu'ils mettent la bâche. Il avait gelé par là-dessus. Les gens sont venus, pis y sont repartis. Nous aussi... Des fois, y'a pas de jus, t'es obligé de trouver un groupe électrogène. Ou alors le câble est pas assez costaud. Tu pourrais même pas y mettre une ampoule...*

« *On a même joué dans des cours de ferme, à côté des vaches...* »)



Une vraie encyclopédie de la dèche balocharde... Les rotondes, les organisateurs les mettent un peu n'importe où. Si possible là où ça ne coûtera rien. Un bout de terrain de quelques dizaines de mètres carrés peut suffire. Ils se transmettent le bâtiment de père en fils et, à la longue, le matériel a du mal à tenir debout. Qu'importe : tant qu'il ne s'écroule pas de lui-même, il doit pouvoir rapporter. La rapacité de ces gens est tout à fait étonnante. Mais tant que personne ne vient s'en plaindre...

CONCLUSION

Décor : un petit village, 300 habitants, tout près de Vézelay. La place de l'église est bien encombrée. Un manège d'autos tamponneuses, un stand de tir, une loterie, des bagnoles qui cherchent à se garer, l'habituelle ronde des mobylettes, et,



accolée au mur de l'église : la rotonde. Sur le fronton, un nom jadis évocateur : « Le Moulin Rouge ». A l'intérieur, c'est toujours la même panique quand les musiciens constatent l'exiguïté de la scène. Il y a à peine la place pour poser les amplis côte à côte. Sans parler du gros orgue de Gérard, du piano électrique de Chuck, de la batterie de Jacques, des micros et des bonshommes eux-mêmes. De plus, le plancher est disjoint, le compteur frôle dangereusement la tête du batteur et il fait un froid de canard qui engourdit les doigts sur les instruments. Pour eux, c'est presque la routine : il y a tellement pire !

**De plus,
le plancher
est disjoint,
le compteur frôle
dangereusement
la tête du batteur
et il fait un
froid de canard.
Pour se réconforter,
les gars du
groupe s'envoient
des blagues.**

Le rôle de l'éclairagiste-sonorisateur n'est pas moins ingrat. En effet, Jean-Paul (dit l'Hirondelle) ne peut jamais travailler debout. Sur ses tréteaux, il est au ras des bâches. Et comme il est plutôt grand, il doit rester constamment assis, jonglant à la fois avec les commandes des lumières et celles des amplis. Pour se réconforter, les gars du groupe s'envoient des blagues, ironisent sur la situation, essaient de ne pas voir la misère du décor. De toute façon, c'est comme ça tous les samedis soir. Et comme tous les samedis soir, ils finiront de jouer vers deux-trois heures du matin. Le temps de remballer et de rentrer sur Joigny, il sera plus de cinq heures. Et dimanche ils rejoueront cinq heures en matinée. Pas des galériens, des stakhanovistes...

Le public des rotondes, c'est presque le même que celui des salles des fêtes : il vient pour danser, draguer, boire un coup, éventuellement faire un peu de boxon, enfin histoire de sortir parce qu'on n'a rien d'autre à faire dans la région à une heure pareille. Et les propriétaires de rotondes sont parfaitement conscients que la loi de l'offre et de la demande penche très nettement en leur faveur. Alors pourquoi dépenser un sou pour améliorer les conditions de confort, voire de sécurité de ces endroits (tout de même, ces fils électriques qui se baguenaudent, avec des plafonds loin d'être imperméables, ça pourrait donner la chair de poule à bien des musiciens).

Pour pouvoir entendre leurs confidences, je retrouve quelques échantillons soigneusement sélectionnés du public dans le café, derrière le manège. Il y a presque autant de bruit là-dedans que dans la salle de bal. Des éléments apparemment mâles, effondrés sur les tables, laissent dériver leurs méninges embrumées par l'alcool. Malaise des campagnes, où rien ou presque ne vient se substituer à l'ennui. Même le vieux prof qui déconne au comptoir semble s'y être englué comme une mouche dans la confiture. Par-dessus les braillements et les mots informes qui traversent l'air enfumé, des jeunes du coin racontent. Ben oui, il n'y a rien à faire. Ils connaissent bien le groupe. Ils viennent un peu pour lui, pour écouter la musique, s'amuser entre copains. La musique, ils la connaissent bien : ils ont tous les disques, ils font même des boumes de temps à autre. Mais enfin, le bal c'est quand même plus marrant. C'est tout ? On gratte, on cherche la motivation profonde, philosophique. Y-en-a-pas. Et en un sens, c'est vachement réconfortant de voir des jeunes qui, euh, n'ont pas perdu cet instinct, cette pulsion ludique, qui est le signe d'une société saine qui ne se pose pas de problème et, euh, même que les jeunes, y savent encore s'amuser, c'est pas comme tous ces punks morbides qu'on voit à Paris...

Oui, peut-être vaut-il mieux ne pas analyser et laisser les gens s'amuser comme bon leur semble. Mais alors pourquoi ces flots d'alcool et ces bagarres ? La fête continue... Et le baloché du samedi soir, jusqu'au fond des plus misérables rotondes, en est une des dernières manifestations, à l'heure de la télé pour tous. Les gars de Super D, serrés sur leur estrade minuscule, en sont peut-être conscients, et font tout ce qu'il faut pour qu'elle ne crève pas, la fête. Et les gens sont contents de gueuler avec Bull sur son « Satisfaction », et de danser quand les guitares de Frédéric et Jacquot leur remuent les tripes.

EXIT

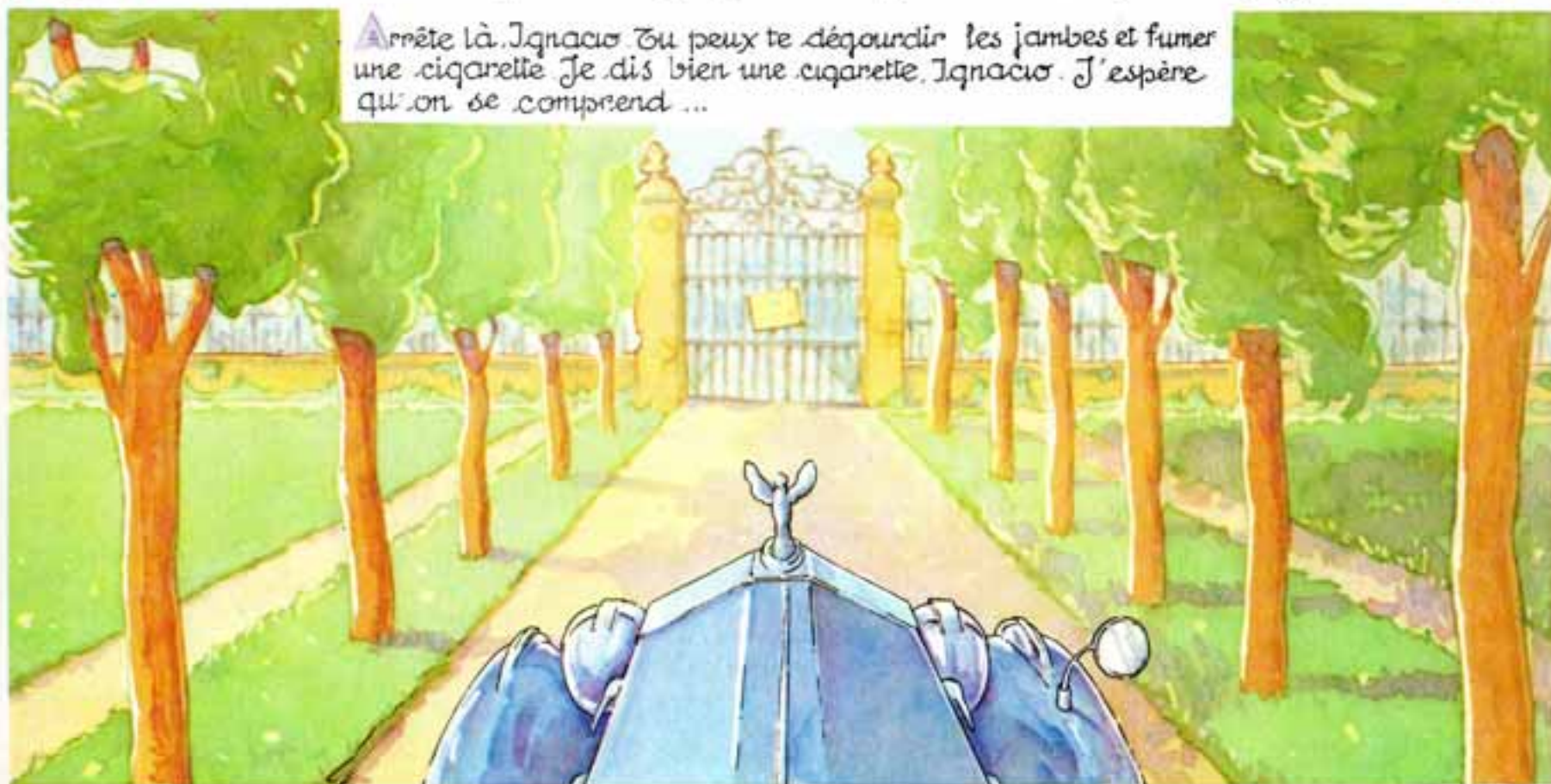
Je remonte dans ma capsule spatiale. La France s'éloigne sur mes écrans. Je ne vois plus que les éclairs des milliers de groupes qui ponctuent la nuit chaque fois que l'occasion s'en présente... Et je m'étonne qu'aucun représentant de maison de disques, aucun « talent scout » n'ait jamais vraiment eu l'idée de fouiller dans cet immense réservoir. Il y aurait de quoi en constituer, des catalogues ! Sans parler de la découverte de perles, comme Little Bob. La France, pays sous-développé par sa rock culture ? Allons donc. Il reste un dernier effort à faire pour tous ces musiciens. Le bal, en un sens, est une situation bien sécurisante, qu'il n'est pas facile de larguer pour l'incertitude de la grand-route. Qu'un dixième seulement de ces groupes veuille bien s'en donner la peine, et l'on verra chez nous l'éclosion d'une sacrée génération de rockers. — ALAIN DISTER.

L'ÉTÉ DU SECRET

Scénario: Philippe Baringaux

Dessins: Serge Dufloy

Arrête là, Ignacio. Tu peux te dégourdir les jambes et fumer une cigarette. Je dis bien une cigarette, Ignacio. J'espère qu'on se comprend...



La dernière fois que j'ai poussé cette grille, c'était dans l'autre sens. Et pour toute fortune, je n'avais qu'une valise en carton bouilli sur le porte-bagage de mon vieux vélo. Aujourd'hui, je porte des gants en peau mais suis-je plus heureux ?



C'était la fin de l'été comme maintenant. Mais les ifs étaient rasés de frais et les cailloux de l'allée pareils à des flocons de neige. Le vieil Armand y veillait dans le malheur comme aux jours heureux.



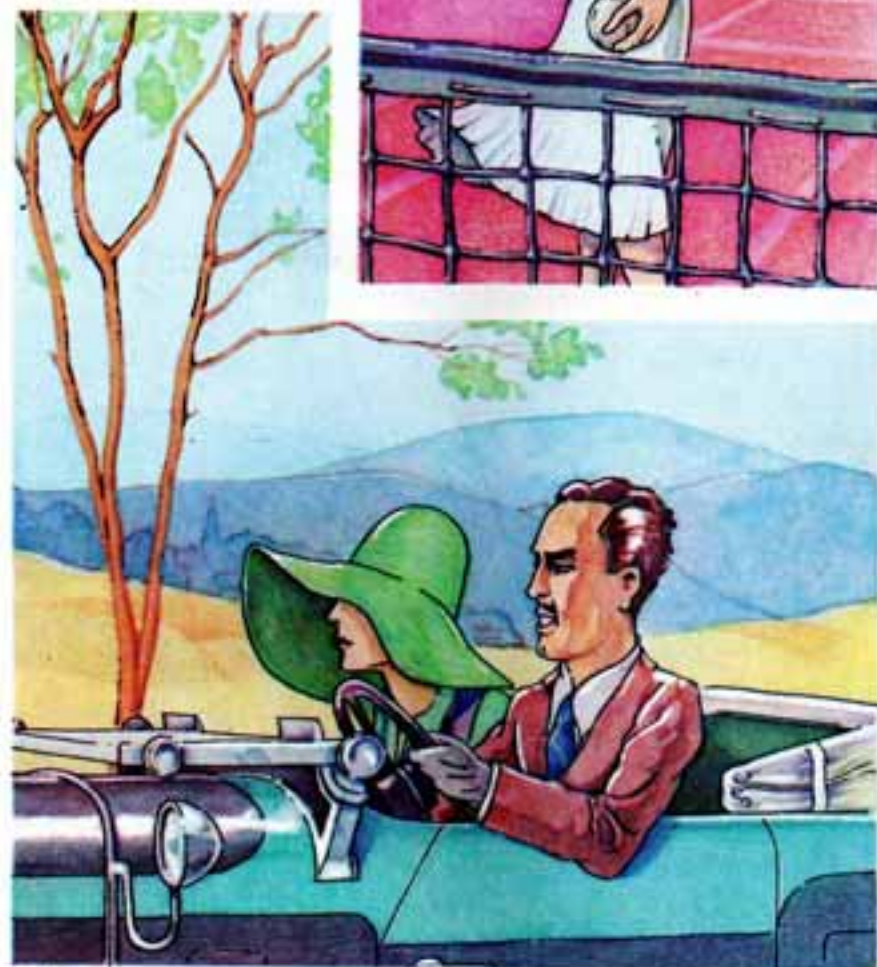
Ooh ! Le bruit des balles dans les raquettes, les rires et les cris de tous ces jeunes gens. Il me semble les entendre comme au premier jour et pardon si je pleure : c'est ma jeunesse qui sort de sa tombe.

Et puis les rires se sont tus, les balles blanches ont cessé de rebondir sur la terre rouge et tout était cassé. C'était la fin de l'été, l'ai-je déjà dit ?

On l'appelait Mademoiselle. Elle dansait dans la lumière, mais sa jupe était d'un coton trop épais pour qu'on pût deviner ses jambes. Moi je savais qu'elles étaient longues et douces et blanches — c'était mon secret.



Après le jeu, toujours elle arrachait son bandeau, ses cheveux d'or tombaient en cascade sur ses épaules. Son visage était un peu rouge, sa poitrine se soulevait.



Mademoiselle ne quittait presque jamais le château. Juste une promenade sur la corniche avec un de ces petits messieurs en voiture de course. Comme je les détestais!



Mais Mademoiselle était sage. Les petits messieurs repartaient dans la nuit douce sans jamais connaître le goût de sa bouche et leurs mains tremblaient sur le volant tandis qu'ils démarraient.



Mes mains tremblaient aussi tandis que j'écartais les branches aux feuilles d'argent et que son parfum me quidait dans la nuit.



Chaque nuit, je posais mon front contre le bois de la porte et des larmes de bonfleur inondaient mon visage. Chaque nuit je m'agenouillais devant Mademoiselle — c'était mon secret.

Il est arrivé le premier jour de septembre. Son pas était si souple et léger que les cailloux de l'allée ne firent presque pas de bruit. Il était là tout d'un coup, et il souriait.



Ils se sont dit bonjour, elle souriait aussi. Se connaissaient-ils déjà ? Je n'aurais su le dire, mais c'était comme s'ils écrasèrent mon cœur entre leurs paumes.



Il était son professeur de tennis. Chaque jour ils allaient sur le court et chaque jour y restaient un peu plus longtemps. Ces petits messieurs se firent de plus en plus rares au château—peut-être parce que c'était la fin des vacances—peut-être parce qu'ils avaient compris que leurs voitures de course ne servaient plus à rien—et, c'est étrange, je les regrettais presque. Je restais caché des heures aux abords du court et me mis à faire des choses étranges dans l'espoir fou de dérober un peu de son charme à ce bellâtre bondissant. Mais rien n'y fit, il bondissait toujours plus haut et Mademoiselle, c'était visible, le trouvait épatant. Je mettais ma tête entre mes genoux.



Les nuits étaient désormais plus fraîches, et l'automne approchait. Mais la lune, imperturbable, continuait de saupoudrer d'argent le parc où se glissaient des ombres silencieuses.

Pour la dernière fois j'ai appuyé mon front contre la porte, et pour la dernière fois, j'ai pleuré à genoux. Mais mes larmes cette fois étaient des larmes de rage et d'impuissance—mon secret envolé.



Quand le ciel a pâli, l'aurore m'a trouvé là, au pied du grand cèdre, mes genoux dans mes bras et de la rosée dans mes cheveux.



Sans un regard en arrière je suis rentré au château. Un autre jour commençait, j'allais bientôt reprendre mon service aux cuisines.



Quand Sidonie s'est mise à hurler, nous avons tous couru vers le petit pavillon. Sur les draps blancs, le foulard rouge faisait comme une tache de sang.



Quand les gendarmes sont arrivés, le père de Mademoiselle les attendait sur le perron. Il a seulement dit: "Justice est faite, Messieurs." Parfois, je me demande si j'ai bien fait de lui apporter son fusil en allant lui raconter l'histoire.



Le jour même je suis parti pour le Venezuela, et si je ne reviens qu'aujourd'hui, ce n'est pas parce qu'il y a prescription je le jure devant Dieu: j'attendais d'avoir assez de sous pour racheter ce château où j'ai vécu heureux.



Ces souvenirs n'ont pas de prix Dolorès, mais tout de même: deux cents briques pour cette ruine, ils y vont fort. Et tu vas voir qu'Ignacio m'aura encore piqué un cigare.

No FUTURE

Ils ont traversé le ciel éteint du rock and roll comme une comète – un peu de lumière, pas mal d'espoir, beaucoup d'énergie. Et puis ils ont sombré dans la confusion et l'amertume. Les Sex Pistols ne sont plus, et cette rare interview de Johnny Rotten explique, à posteriori, bien des choses.

Jeudi 19 janvier. La direction du Département International des Disques Barclay, à Paris, reçoit un appel téléphonique des Etats-Unis. Au bout du fil, une voix à l'accent cockney traînant. « J'ai de dures nouvelles pour vous. Les Sex Pistols se sont séparés. Ceci est un communiqué, prenez note... Le management en a assez de manager un groupe de rock'n'roll à succès. Le groupe en a assez d'être un groupe de rock'n'roll à succès. Mettre le feu aux salles de concert et détruire les compagnies de disques est plus créatif que de réussir. En conséquence, tout ce qu'il nous reste à faire est de nous saouler et de nous baiser... Ne diffusez pas ceci avant lundi. C'était Johnny Rotten à l'appareil. » Clic. « - Quoi ? Allo ! Allo ! Allo... »

Le même jour, Johnny passe un certain nombre de coups de téléphone similaires. L'un d'eux à l'agence de presse américaine U.P.I., qui diffuse sans attendre un communiqué – n'avait-il laissé aucune consigne, ou n'en ont-ils pas tenu compte ? Plus important, pourquoi le bruit court-il que c'est en fait le groupe qui a vidé son chanteur (se sabordant inévitablement par la même occasion) ? « Non, affirme Johnny, c'est moi qui en avais marre. On était allé aussi loin qu'on le pouvait. » Le soir même, Radio-Luxembourg (langue anglaise) annonce la nouvelle et rapporte ces propos. C'est comme ça que j'ai appris la nouvelle. Sans surprise excessive.

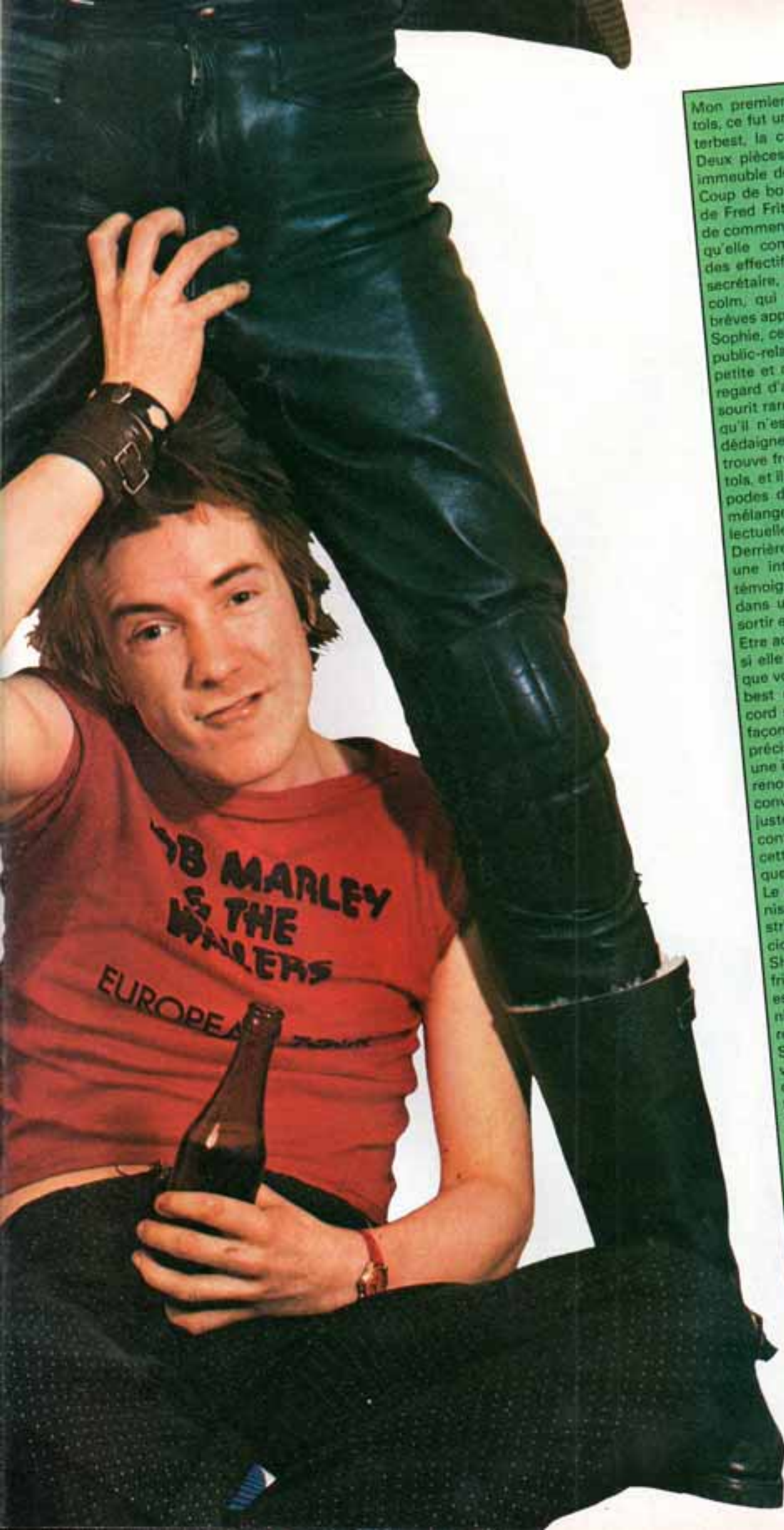
Pendant les quelques jours qui suivirent, l'attitude générale était de prendre l'événement à la légère : « Encore un plan à la McLaren... Dans une semaine ils auront remis ça », etc. Mais ce n'était pas aussi simple. Rien n'est simple avec les Pistols. Il y a peut-être une chance pour qu'ils n'aient pas disparu à jamais. Peut-être. Mais j'avais de bonnes raisons pour prendre la nouvelle au sérieux. Elle s'inscrivait parfaitement dans la logique interne de cet organisme unique dans l'his-

toire du rock'n'roll : les Sex Pistols. Une logique bizarre, d'accord, mais dont j'avais fini par m'impregner...

FLASH-BACK

Les Pistols ne sont pas (n'étaient pas) un groupe comme les autres – demandez-leur à Virgin ou à Barclay ! Par groupe, je n'entends pas seulement nos quatre zouaves, mais la dizaine de personnes qui forment « l'organisme » dont je parle plus haut. C'est une situation qu'on peut apprécier ou non, mais qu'il est impossible d'ignorer, particulièrement pour un journaliste. Le résultat, c'est que pas mal d'entre eux (français et ricains en particulier) ont fini par boudier les Pistols et se rabattre sur Clash : eux, au moins, ils jouent, au Rainbow ou ailleurs : eux, au moins, ils causent, et même si leur manager, Bernie Rhodes, ne loupe pas une occasion de traîner les media dans la merde, il joue finalement le jeu. Bref, on sait où on va. Tandis que les Pistols, c'est plutôt le genre insaisissables. En fait, ça fait partie de la même logique. Les Pistols n'ont jamais fait d'ouverture vers la presse, mais ils n'ont jamais fait barrage non plus, contrairement à ce qu'on croit souvent. L'idée générale, qui n'est même pas explicitée, c'est : « Vous voulez voir Rotten et ses copains ? Vous n'avez qu'à vous en donner la peine. A vous de vous démerder. » Au fond, pourquoi pas ? Mais ce n'est bien sûr pas évident quand on a l'habitude que maisons de disques et managers vous présentent la marchandise sur un plateau.

Johnny Rotten (photo Peter Mazel)



Mon premier contact avec le syndrome Pistols, ce fut une visite dans les bureaux de Glitterbest, la compagnie de Malcolm McLaren. Deux pièces minables au dernier étage d'un immeuble de Shaftesbury Avenue, à Londres. Coup de bol, une copine, Sue, la petite amie de Fred Frith (oui, celui d'Henry Cow), venait de commencer à y travailler. Comprenez par là qu'elle composait maintenant l'autre moitié des effectifs, aux côtés de Sophie Richmond, secrétaire, assistante et porte-parole de Malcolm, qui lui-même ne fait que de rares et brèves apparitions.

Sophie, ce n'est pas exactement un modèle de public-relation. Une allure de suffragette, petite et anguleuse, vêtue sans recherche, un regard d'acier sous des mèches blondes. Elle sourit rarement et n'en dit en général pas plus qu'il n'est nécessaire. Ce sérieux vaguement dédaigneux, volontairement flou, on le retrouve fréquemment dans l'entourage des Pistols, et il agace un peu, parce qu'il est aux antipodes du réalisme qu'il prétend refléter : un mélange de parano et d'affectation intellectuelle typique des art-schools anglaises... Derrière cette façade, on sent chez Sophie une intelligence sensible et complexe, dont témoignent les extraits de son journal figurant dans un bouquin sur les Pistols qui vient de sortir en Angleterre.

Etre accepté par Sophie était un premier pas - si elle ne peut pas vous sentir, il est probable que vous trouverez l'air des bureaux de Glitterbest rapidement irrespirable. Elle était d'accord sur le principe pour arranger le coup de façon à ce que je rencontre le groupe, tout en précisant qu'il n'était pas question d'organiser une interview proprement dite, ce qu'elle avait renoncé à faire depuis longtemps. Ça me convenait parfaitement, vu que je ne voulais justement pas être confronté à Rotten dans un contexte aussi formel : j'avais déjà pigé que de cette façon-là je n'en aurais probablement tiré que le cinéma habituel.

Le problème, c'est que dans Glitterbest l'organisation est réduite à un peu moins que le strict minimum. Rotten, Jones, Cook et Vicious ne passent guère dans les locaux de Shaftesbury Avenue que pour demander du fric. Ce que fera le groupe la semaine suivante est toujours sujet à un changement de dernière minute. Ce qu'il fera dans quinze jours se résume en général à de vagues possibilités. Spontanéité ou bordel, appelez ça comme vous voulez, mais c'est ainsi que les Pistols ont existé depuis leurs débuts jusqu'à leur rupture brutale à San Francisco.

En traînant dans les bureaux de Glitterbest, j'ai rencontré un autre membre essentiel de la bande : Jamie, le type qui a pondu toutes les pochettes et les affiches des Pistols, et qui est en particulier à l'origine de ce lettrage tordu et déséquilibré - l'archétype du style punk, copié par tout le monde. C'est le bonhomme de Sophie : a priori, encore moins communicatif qu'elle. Mais quand il finit par se débouonner, il devient étonnamment ouvert - quitte à se refermer comme une huître plus tard. Encore un personnage pas très facile, mais il vaut la peine d'être découvert : c'est l'éminence grise de Malcolm, ça fait plus de dix ans qu'ils comptent ensemble. Encore maintenant, je ne sais pas trop qu'elle a été l'étendue exacte de son influence sur tout le trio Pistols...

Début décembre, je suis retourné à Londres pour voir Tom Robinson, mais avec la quasi-certitude de pouvoir au moins établir un premier contact avec Rotten & Co par la même occasion : quelques jours auparavant, au téléphone, Sophie m'avait garanti que le groupe devait passer cette semaine-là à répéter. Aucun problème pour aller leur rendre visite... Le temps que j'arrive, ils avaient tous foutu le camp en Hollande, pour une tournée arrangée en catastrophe. Il semble que l'inactivité forcée du groupe commençait à créer des tensions vraiment trop extrêmes, particulièrement du côté du délicat Sid Vicious... Cowbell, l'agence des Pistols, leur a trouvé en trois jours une série de concerts chez les Hollandais, qui n'en espéraient pas tant, et une tournée anglaise doit suivre.

Je peux aller les rejoindre en Hollande, m'affirme Sophie. Mais elle refuse de les prévenir de ma venue. « Il ne vaut mieux pas. » Aah... Même pas au moins McLaren, qui est là-bas avec eux ? Non. O.K., le temps de rentrer à Paris et la chasse est ouverte.

SUR LA ROUTE

Mardi 13 décembre. Ce soir les Sex Pistols jouent à Winschoten, quelque part en Hollande. Un coup d'œil sur une carte m'indique que c'est un bled paumé à l'autre bout du pays, à au moins 800 bornes de Paris. Avant de prendre la route, un ultime coup de téléphone m'apprend que le concert a été annulé - Johnny a des problèmes avec sa voix... Je me retrouve à nouveau pendu au bout du fil pendant des heures : Sophie et Virgin à Londres, puis Ariola, la compagnie de disques qui les distribue aux Pays-Bas. C'est encore plus le foutoir que d'habitude, mais je finis par apprendre qu'en principe ils sont au Park Hotel à Amsterdam. Je réserve une piaule là-bas et me précipite dans ma bagnole, cap sur l'autoroute du Nord. Demain soir le groupe joue à Rotterdam, son dernier concert hollandais...

Il est minuit lorsque j'arrive au Park Hotel. Il y a bien un Monsieur McLaren, chambre 239. Lorsque je l'ai au téléphone, il est sur le point de se coucher. Je lui déballe mon histoire : surprise, il est tout ce qu'il y a de plus amical. Rendez-vous est pris pour le lendemain, je commence à voir le bout du tunnel... Le bar ferme à une heure, pas un bruit dans l'hôtel. Pas trace d'un Pistolet à Sexe en vue.

Mercredi 14 décembre. Première (longue) journée avec les Pistols, qui commencent vers midi, dans l'espèce de snack-bar aseptisé de l'hôtel. D'ici la fin de l'après-midi, deux omelettes et je ne sais combien d'Heineken plus tard, l'endroit me sortira par les yeux. Assis autour du comptoir, perchés sur les tabourets recouverts de skaï, Steve Jones et Paul Cook sont en train de discuter avec un type vêtu d'un manteau de cuir : John Tiberi, surnommé « Boogie » (!!!), un autre membre vital de la « famille », qui fait office de tour manager. Il y a aussi un journaliste hollandais blond, accompagné de sa charmante amie, qui m'explique aussitôt, en deux minutes et trois mille mots, qu'il est sous speed depuis trois jours, ce que j'aurais deviné tout seul. Et puis il y a Rodent, roadie en chef, copain de Rotten et récent transfuge des Clash, probablement le personnage le plus excentriquement dégingué du lot. Trois épis blondasses qui se battent en duel au-dessus d'un visage boutonéux aux yeux fureteurs, un t-shirt déchiré d'où émer-

gent des bras malingres couverts de brûlures de cigarettes et d'entailles. Un punk de bonne famille, qui est passé par une « grammar school » et cite Shakespeare. Vingt et un ans et loin d'être con, mais quand même sérieusement atteint.

Pas trace de messieurs John Lydon et John Beverley, alias Rotten et Vicious. Mais voici Malcolm, futaï de cuir noir et pull mohair, l'air incroyablement jeune pour ses trente et un ans (voire trente-deux). D'après la légende, je m'attendais à un accueil dur, ou pour le moins mitigé : je me retrouve embarqué dans une conversation de deux heures avec un type exubérant et enthousiaste qui me laisse à peine en placer une de temps en temps. Tout y passe : les Pistols avant et après, le reste de la scène anglaise, toutes les magouilles avec E.M.I., A & M, Virgin, puis Warner aux States (700 000 \$ qu'ils auraient largué, pour avoir le groupe - ça, ce n'est pas Malcolm qui me l'a dit). La politique des concerts qui consiste à ne pas jouer dans des salles de plus de 1000/1500 places et comment, en conséquence, ils refusent de jouer au Pavillon de Paris (KCP envisageait la Cartoucherie de Vincennes). Et puis le film avec Russ Meyer, dont le tournage, produit par la 20th Century Fox, venait d'être interrompu à la suite de pressions de la Princesse Grace de Monaco (il y a une scène où Sid baise avec sa mère, jouée par Marianne Faithfull), mais devait reprendre avec la Warner en février...

Il aime bien causer, Malcolm, et il cause bien, mais il faut prendre ce qu'il dit avec une petite pincée de sel (comme diraient les Anglais) : on ne peut jamais vraiment savoir quand il cesse d'être sincère et quand il commence à vous embobiner. Je suis sûr qu'il y a des moments où il ne doit plus savoir lui-même. Mais le bonhomme n'est pas aussi simple que le portrait qu'on en fait parfois, et à ce sujet une rapide mise au point s'impose, référence au papier de Garnier le mois dernier.



Sid Vicious et Johnny Rotten

Garnier est pratiquement le seul de mes distingués collègues dont les articles me fassent rigoler volontairement, mais de temps en temps il déboule tellement vite qu'il enfonce des portes ouvertes sans même s'en rendre compte. Son histoire de power-trip McLaren-Branson ne tient pas debout, même si elle a base sur quelques trucs justes. Je connais bien Branson, je commence à connaître McLaren, et en fait c'est plutôt de power-game qu'il faut parler : comme une partie d'échecs. L'un comme l'autre sont des joueurs, et ils se sont amusés comme des fous à essayer de se baisier l'un l'autre, parce que chacun avait trouvé un partenaire à sa mesure. Ceci dit, les personnages sont trop différents pour pouvoir être complices. Branson adore faire des blagues énormes (c'est le plus dingue des pratical-jokers que je connaisse), mais comme du temps où il avait lancé la revue « Student » (sans d'ailleurs être lui-même étudiant) et les événements auxquels fait allusion Garnier, il fonctionne à l'intérieur du système avec un mélange très anglais d'idéalisme et de bonne conscience libérale. C'est vrai que la musique ne l'intéresse guère en elle-même (il le reconnaît volontiers), mais il n'est pas plus concerné par le fric ou les campagnes publicitaires fracassantes autrement que comme moyens : ce qui le motive vraiment, c'est d'entreprendre et de viser toujours plus loin. Si Virgin se cassait la gueule demain, il ne serait que trop content de se lancer allégrement dans autre chose. C'est Malcolm qui adore « faire chier le monde en devenant (éventuellement) encore plus riche », avec une mentalité d'anarchiste cynique profondément ancrée depuis plus de dix ans. La même qui le poussait à foutre une merde noire au Goldsmith Art College où il étudiait vers 1970, quand il s'appelait encore Malcolm Edwards. La même qui l'a fait aller à Paris et hanter la Sorbonne en mai 68, en compagnie de Jamie (« La dernière fois que Malcolm a pris des risques », commente ce dernier avec un petit sourire). En plus, c'est un manipulateur-né : depuis sa boutique, il avait pigé ce qui se passait à Londres avant tout le monde, et Mick Jones, des Clash, m'a raconté comment, à l'époque où il faisait partie des London S.S., Malcolm et Bernie Rhodes (qui lui servait à l'époque de faire-valoir) essayaient toutes les combinaisons possibles de musiciens pour trouver la bonne...

Ce qui ne l'empêche pas de croire profondément à ce qu'il fait, comme tous ceux engagés dans le trip Pistols. Les Sex Pistols, c'est finalement un groupe de gens qui ont entrepris de jouer le jeu du rock'n'roll sans en respecter les règles, et en se laissant autant que possible porter par leurs initiatives individuelles. Equilibre fragile, qui a finalement basculé quand la divergence entre McLaren et Rotten est devenue trop grande.

Mais revenons au Park Hotel. Johnny Rotten arrive enfin, cheveux en bataille et l'air de méchante humeur, traînant manifestement une sérieuse gueule de bois. « J'ai le crâne comme une boîte à ordures. » Sid, qui a disparu la veille avec une fille, n'est toujours pas là, et l'heure de partir à Rotterdam est depuis longtemps passée. « S'il ne se pointe pas, il est vidé ! » grogne Johnny. Mais Sid arrive finalement, plus vicieux de nature... Tout le monde s'engouffre dans le bus.

Le gig à l'Eksit Club, je vous l'ai raconté le mois dernier. La folie complète. Sid fait la gueule et dans les coulisses demande un truc dans le genre « qu'est-ce que c'est que ce parasite ? », faisant manifestement allusion à ma pomme. Steve et Paul sont par contre plus communicatifs – manifestement les deux mecs sans problème du groupe. Johnny, je ne sais même pas comment l'approcher... Il commence à me rappeler quelqu'un.

De retour à l'hôtel, à Amsterdam, l'ambiance est plus détendue – avec l'aide de quelques bières et d'un peu de fumée. Je me retrouve un moment seul avec Rotten, et je crois qu'il est un peu surpris que je ne l'assaille pas de questions... Mais j'ai beau savoir depuis longtemps ce que je veux lui demander, je me sens incapable ne serait-ce que d'esquisser une interview « normale ». On discutera quand même le lendemain, avant que le groupe ne s'envole pour Londres. Des Pistols, bien sûr. « Nous ne faisons pas de la musique, nous faisons de l'anti-musique. Regarde ces types, hier soir, ce qui comptait pour eux ce n'était pas comment nous jouons, et quoi, mais ce que cela leur faisait ressentir – l'excitation, la frustration... »

Je sais bien. Cela faisait dix ans que j'attendais de retrouver ça.

CHRISTMAS AVEC SEX PISTOLS

Vendredi 23 décembre. J'ai pris le train à Waterloo Station pour aller retrouver les Pistols à Stoke-on-Trent. De là j'ai voyagé en bus avec eux pendant trois jours frénétiques, et j'ai vu quatre concerts, chacun meilleur que le précédent, dans des bleds dont je ne connaissais même pas l'existence: Newport, Cromer et Huddersfield. Dans ce dernier, une horrible bourgade industrielle du Nord, ils ont joué l'après-midi, pour un public de gosses exclusivement (une fête de Noël organisée par le groupe pour des orphelins et des enfants de pompiers en grève !). Je n'oublierai jamais ce concert: autant les trois autres semblaient un peu paumés devant ce public (surtout Sid, dont le cinéma habituel restait sans effet aucun), autant je n'avais jamais vu Johnny aussi à l'aise que couvert de gâteau au chocolat et chantant comme un fou parmi ces mêmes dont le plus âgé devait avoir onze ans... Il y a des tas d'anecdotes que j'aurais aimé vous raconter sur ce qui fut le Noël le plus... spécial que j'aie jamais passé. J'aurais aussi voulu vous parler encore des gens qui composent le clan Pistols, en particulier le patient et un peu mystérieux Boogie, et Steve English, un type en or, ancien roadie de Bad Co et Rod Stewart mais ami du groupe depuis le début, à la fois confident et garde du corps éventuel de Johnny. Et les musiciens. Paul Cook, encore un gosse, pas très futé mais gentil. Steve Jones, son inséparable compagnon, le rocker de la bande et l'âme du groupe, musicalement parlant. Et puis Sid et ses vingt ans destructeurs, complètement parti et jouant les stars, mais que j'ai fini par apprécier (et réciproquement: « Mec, j'croisais qu't'étais un enculé, mais t'es un type bien... » – moi aussi, Sid, moi aussi...).

Mais voilà, c'est Rotten qui vous intéresse, et la Rédaction en Chef s'impatiente: ça vient, cette interview? J'ai bien cru que ça n'allait pas venir. Le premier jour, il m'a pratiquement ignoré. Et puis, la veille de Noël, après le gig

de Cromer, dans le bus qui nous emmenait vers un hôtel à Leicester, il m'a tout d'un coup fait un grand sourire et a lancé: « Tiens, je m'ennuie, je crois que je vais faire une interview. » Depuis, il a toujours été ouvert – à sa manière à lui.

Entre-temps j'avais trouvé qui il me rappelait, et ce fut un drôle de choc: Jim Morrison. Les deux personnages ont beau avoir des origines complètement différentes, ils sont attachants pour la même raison: un mélange ambigu de sincérité égocentrique et de générosité introvertie. Comme Morrison avec les Doors, Rotten ne communique que superficiellement avec le reste du groupe. Et je ne sais pas comment était vraiment Jim à vingt-et-un ans, mais John, lui, est l'un des plus purs idéalistes que j'aie jamais rencontrés.

On a commencé par parler de McLaren...

L'ANTI-HEROS

JOHNNY – Malcolm? Malcolm n'a guère son mot à dire dans ce que nous faisons. Il aimerait bien... Ce con-là a une sacrée soif de pouvoir, je lui concède ça. Et ça nous amuse beaucoup de le forcer à rester à sa place... Moi, du moins, ça m'amuse beaucoup. Je rends son existence misérable (sourire grimaçant).

HERVE – C'est quand même une association qui marche bien, non?

J. – Oh, oui. A la perfection. Je ne pense pas qu'il en existe d'autres comme nous. Quand je vois la manière dont d'autres organisations fonctionnent, tout y semble tellement strict... Nous, ce n'est pas du tout comme ça.

H. – Jusqu'à quel point penses-tu que vous allez pouvoir continuer à faire votre truc comme ça, entièrement différent des autres?

J. – Toujours, si on le veut... Je ne peux pas te dire ce que nous ferons d'ici un an, on finira probablement par être une bande d'enculés comme les autres, mais au moins on en est conscients. Tu sais, ça ne sert à rien de dire qu'on ne sera jamais comme ça, parce qu'il faut bien être conscient de ce qu'on peut devenir.

H. – Justement. On ne peut pas rester le même en étant ainsi le centre d'attraction...

J. – Oui. Tourner comme ça m'affecte tellement. Je n'aime pas ça. Ça finit par me rendre vraiment furieux, tu sais... Tout ce temps passé en tournée, entassés dans un bus, je trouve ça terriblement médiocre. J'aime être actif. (Il rote.)

H. – Quels sentiments as-tu pour le public? Ça me semble être à la fois de l'amour et de la haine...

J. – Je les hais.

H. – Je ne te crois pas. Pourquoi donc irais-tu sur une putain de scène, alors?

J. – (après un temps) Mon ego...

H. – Pas seulement ça.

J. – Uh... Je ne pourrais pas te dire. Je n'y ai pas vraiment réfléchi. Tout ce que je sais, c'est que j'ai le sentiment d'avoir quelque chose à dire, alors je le dis. C'est ce que j'attends de n'importe qui. La plupart des gens ne le font pas. Ils sont trop nerveux et flippés mentalement. Tout ce qu'ils savent faire, c'est... s'enfoncer dans une ornière. Mais je ne pense pas être tellement spécial que je mérite cinq cents personnes qui me crient: « Ah! Oh! Qu'est-ce que t'es spécial! » Parce que je les hais quand ils font ça.

H. – Mais ça va probablement être de plus en plus comme ça.

J. – Je ne sais pas... Je crois que notre public n'est pas comme les autres (le ton n'est pas vraiment convaincu)... Tiens, hier soir, dans les coulisses, c'est les videurs qui nous demandaient des autographes. Ça, j'ai trouvé que c'était plutôt drôle.

H. – J'ai remarqué que tu semblais plus à l'aise avec ce genre de personnes, style videurs, qu'avec les spectateurs.

J. – Eh, ils sont comme moi, non? C'est de là que je viens, le même milieu, les mêmes gens. On a le même sens de l'humour.

H. – Ce qui m'a frappé, c'est qu'en fait tu es beaucoup plus distant vis-à-vis de votre public que le reste du groupe.

J. – Je refuse qu'on fasse de moi une superstar. Ce que j'aime, c'est m'asseoir dans mon coin ou danser sur des disques et qu'on me laisse tranquille... Ce n'est pas toujours possible.



Sid Vicious

H. – C'est pour ça que ça te rend nerveux, d'être sur la route?

J. – Pas nerveux... Tendu, plutôt. Mais je ne suis pas du genre nerveux. Je n'ai rien à foutre des gens. Je n'ai aucun respect pour la race humaine. Alors je ne vais pas gaspiller mon énergie dessus.

H. – Mais alors que fais-tu sur la route? Tu n'aimes pas ça, et ça ne peut pas être seulement pour ton ego... Et il est évident que tes chansons ont une grande importance pour toi.

J. – Pour être franc, je ne sais pas du tout où j'en suis avec toute cette situation, et je serais incapable de te donner une réponse honnête...

H. – Tu voyais ça comment, au début?

J. – J'ai toujours été le même, vis-à-vis du public: ah-ah-ah, bande d'idiot, vous croyez que je vaudrais mieux que vous, vous avez besoin de héros – je suis anti-héros, fuck that.

H. – Oui, mais c'est avec les anti-héros qu'on fait les meilleurs héros. Ce n'est pas la première fois...

J. – Je sais. Maintenant, j'ai pigé ça (grimace). Et alors?

H. – Je ne sais pas encore si tu es très cynique ou très sensible, ou les deux à la fois. Les deux, je crois.

J. - C'est le seul moyen. L'un ne va pas sans l'autre.

H. - Parce qu'être sensible, c'est être vulnérable, d'une certaine façon, et que le cynisme est une réaction de défense ?

J. - Je ne pense pas qu'être sensible ce soit être vulnérable. C'est une force. Ça veut dire qu'on est plus conscient... Le jour où je m'arrêterai de penser sera le jour de ma mort.

I WANNA BE ME

H. - As-tu commencé à écrire tout de suite, avec le groupe ?

J. - Ils m'ont demandé si je voulais être chanteur, j'ai dit oui. Et j'ai directement écrit des chansons. Ce que je chante, c'est ce qui m'est venu à l'esprit, tel quel.

H. - Il n'y a pas beaucoup de place pour les femmes, dans tes chansons...

J. - Dans ma vie ?

H. - J'ai dit tes chansons...

J. - Aucune place. Je ne crois pas à l'amour. Je ne crois pas aux relations durables, ni à rien de ce genre. L'amour est un produit commercial destiné à faire vendre des disques, un mythe, ça n'existe pas vraiment. Parce qu'on peut vraiment aimer quelqu'un et puis s'en détacher, et vouloir quelqu'un d'autre. Ça ne peut pas être ça, aimer vraiment... C'est la même chose que ce que les gens ressentent pour leur chat. Je ne me laisse pas... abuser comme ça.

H. - Quand je dis qu'il n'y a pas de place pour les femmes, je ne parle pas de chansons d'amour. C'est plutôt que tes chansons me semblent souvent être une affaire de mecs...

J. - Je... Non, ce n'est pas vrai. Si tu dis ça, ce que tu implique finalement c'est que les filles ne sont que des gens idiots qui ont besoin de chansons d'amour. Et ce n'est pas vrai... Il y a assez de groupes qui font ce genre de trucs pour qu'on n'ait pas besoin de se joindre au troupeau... Et puis j'en sais rien, on finira peut-être par écrire des chansons d'amour. On prend ça comme ça vient, rien n'est prévu à l'avance.

H. - Il y a quand même « Bodies »...

J. - Ça, c'est un avortement. C'est juste une fille que je connaissais, et ce qu'elle a fait... Elle était enceinte et elle s'est avortée elle-même... Et elle transportait ça dans un sac en plastique, elle l'avait maquillé. Et elle trouvait que c'était très drôle. Elle était vraiment folle. Finalement, ils l'ont enfermée. C'est de ça que parle la chanson... Lorsque les gens disent que c'est simplement pour choquer que j'y ai mis des paroles comme « fuck this, fuck that », c'est peut-être vrai, mais c'est la seule manière de faire appréhender quelque chose comme ça aux gens. Ce n'est pas quelque chose de très plaisant. On ne peut pas en parler de façon plaisante.

H. - Ça ne veut pas dire que les gens vont piger pour autant. Il y en a bien eu pour dire que « Bodies » était une chanson anti-avortement.

J. - Je sais. J'ai trouvé ça hilarant. Je ne peux pas tenir compte de la stupidité des autres. Je ne peux que faire ce que je fais de mon mieux. S'ils vont se comporter en enculés, tant pis...

H. - Quel effet ça te fait quand tu te fous de la gueule du public et que tu sais qu'il va l'accepter parce que c'est toi ? Tu en profites, non ?

J. - Oui... Je pense seulement que ça va peut-être les forcer à prendre un peu plus conscience d'eux-mêmes, en tant que personnes, de voir ces types en scène qui ricangent et se payent leur tête... C'est pour ça qu'ils nous crachent dessus. Ça, ça les fait se sentir vraiment gonflés. Ils rentrent chez eux et ils forment un groupe.

H. - C'est comme ça que tout a commencé, non ? La plupart des groupes, Damned, Clash, Buzzcocks et autres, ont été formés par des types qui vous ont d'abord vus en scène.

J. - Tous.

H. - C'est le côté positif de la chose.

J. - Ouais, mais le côté négatif c'est que beaucoup de ces groupes sont affreusement mauvais. Mais enfin, il faut du bon et du mauvais en toute chose. Et il faut bien essayer.

H. - Pour en revenir à ça, c'est les gens qui veulent faire de toi une star, qu'importe que tu le veuilles ou non...

J. - Écoute les paroles de « I Wanna Be Me ». Ça parle de ça et je les ai écrites avant qu'on ait le moindre succès. Tu sais, je me rendais bien compte... « You wanna be me, you wanna ruin me » (Vous voulez être moi, vous voulez me détruire)... Je ne suis pas là pour fournir aux gens des chansons derrière lesquelles ils peuvent se cacher. Comme des chansons d'amour, qui sont comme un jeu pour feindre des émotions fausses.

H. - Les gens trouvent toujours le moyen de se cacher - derrière une chanson comme « Pretty Vacant », par exemple.

J. - Ce n'est plus se cacher, c'est regarder la réalité en face. La plupart des gens sont comme ça. Totalement vides.

H. - Justement, il y a plusieurs façons de prendre « Pretty Vacant ». Pour beaucoup, ça a été un moyen de se donner l'illusion d'appartenir à quelque chose. Regarde, c'est comme ça que la scène punk n'est devenue qu'un mouvement de plus, avec son uniforme et tout le bazar. À partir du moment où des gens s'efforcent de ressembler à Johnny Rotten...

J. - Ça, c'est trop drôle. Je déteste. Tu vois, je ne hais pas tout le public. Seulement les mauvais. Les imitateurs. Ceux qui n'ont pas encore compris ce qu'était le punk. Ça n'a rien à voir avec les vêtements, la mode, avoir l'air dans le coup et far out... C'est pour ça que notre public est si varié. T'as dû remarquer, il y a de tout. Ce que je n'aime pas, c'est les punks

du week-end, ceux qui se sapent comme ça pour l'occasion. Moi, ce que je porte sur scène c'est ce que je porte tout le temps. Les vêtements, c'est fait pour rigoler, pour déconner...

CITATIONS

H. - Qu'est-ce que tu penses de ce que fait Tom Robinson ?

J. - C'est son truc... Je crois que tous les groupes sont nécessaires, que je les aime ou non... Je ne trouve pas que ses chansons en disent assez, qu'elles sont assez menaçantes. Elles ne provoquent certainement pas la colère ni rien de tel... Elles sont trop gentilles. Comme « Glad To Be Gay », c'est tellement gentil. Pourquoi ne pas dire ça de façon brutale ? Moi, je prendrais le côté le plus fondamentalement évident de la chose et je le balancerais COMME ÇA ! (Il brandit son poing en avant.) Mais je ne vais pas dire comment, parce que ce n'est pas mon boulot de dire aux gens comment faire leur truc... ma-an... Je me permettrais jamais de faire une chose pareille.

H. - Alors pourquoi as-tu été tellement dur avec les New York Dolls, et en particulier avec David Jo Hansen, dans « New York » ?

J. - Oh, j'adorais les New York Dolls, mais Jo Hansen, quand ils se sont séparés, c'est devenu un vrai branleur. Maintenant, il chante des chansons de Bessie Smith...

H. - En tout cas, après ce que t'en dis là-dessus, tu ne pourras jamais aller jouer au Japon !

J. - Ça, c'est une citation de Captain Beefheart : « Japan is a dishpan » (le Japon est une bassine à vaisselle). Ça vient de « Lick My Decals Off, Baby ». Je croyais que tout le monde savait ça, mais apparemment pas. Ils n'écoutent pas les paroles assez attentivement... Chaque vers a un sens.

H. - Le problème avec une chanson, surtout live, c'est qu'on en loupe forcément une partie.

J. - Live, ça n'a pas d'importance. C'est quand vous écoutez à nouveau l'album, après, que vous faites attention aux paroles. Mais sur le moment, c'est purement l'énergie et l'excitation qui comptent. Danser, s'amuser, devenir dingue, faire tout ce qu'on veut - du moment qu'on ne fait de mal à personne sans raison... La plupart des gens, ce soir, chantaient les paroles avec moi, ce qui est vraiment bien. Parce que c'est ça mon boulot, après tout : trouver des paroles et les faire entendre.

H. - Justement, il me semble que dans tes chansons tu suggères autant que tu dis... Comme si les gens devaient aussi lire entre les lignes.

J. - Oui, pourquoi pas ? Pour moi, ce que j'ai toujours aimé dans une chanson, c'est que les meilleures paroles sont celles qu'on peut interpréter comme on veut, ou adapter à son propre mode de vie. Comme ça ce n'est pas un seul truc global, c'est... va-ri-é (il accentue ridiculement le mot, comme pour se moquer de son propre sérieux).



H. - Quelles sont les paroles de chansons que tu aimes ?

J. - Les New York Dolls. C'est un des seuls groupes dont j'aie jamais aimé les paroles. Et les chansons. Ils étaient vraiment super. « Looking For A Kiss » - j'ai aussi cité ça dans « New York ».

H. - C'est bien ce que je disais, c'est plutôt dur pour JoHansen. Tu sais ce qu'il en pense ?

J. - Il déteste. A New York, ils nous détestent. Malcolm revient de là-bas, on y parle de nous comme d'une copie des Dolls et de la scène new-yorkaise d'il y a quatre ans. Bullshit. Et les Heartbreakers viennent d'écrire une chanson qui me descend. En représailles, tu vois le genre ?

H. - Il me semble que toute la new wave est en train de donner là-dedans, maintenant. Tout le monde dit du mal de tout le monde.

J. - C'est moi qui ai provoqué ça, parce que je pensais que c'était nécessaire. Tout le monde léchait le cul de tout le monde, c'était une scène tellement sympa et amicale. Je me suis dit que ça allait nous mener nulle part, ça allait devenir comme New York, et regarde où ils en sont. Tu sais, ils vont tous se voir jouer les uns les autres, il n'y a même plus de public, rien que des membres d'autres groupes. C'est comme... du sélectivisme - ça existe, ce mot ?

JAH ROTTEN

H. - Tu es de Londres ?

J. - Oui. Prolo. D'origine irlandaise.

H. - Ça signifie quelque chose, pour toi, d'être irlandais ?

J. - C'est déjà mieux que d'être anglais (grimace). Être anglais, c'est un truc assez désespéré, ça équivaut à n'être pas grand-chose (rire). Non, je dis pas ça vraiment sérieusement. Je suis pas comme ça. Je pense que le monde devrait n'être qu'un seul pays, et qu'on en finisse. Tout ça, ce n'est qu'un moyen de faire régner l'ordre parmi les masses pour que des enculés fassent du fric. La fierté nationale, c'est un truc affreux, égoïste et destructif. L'idée, c'est « on est meilleurs que les autres ». Complètement con. C'est le préjudice fondamental... La plupart des préjugés viennent de là.

H. - Hier, pendant que tu t'amusais à faire du « dub » sur des disques de reggae (sur la sono du groupe, pendant les répétitions), et que Sid t'a appelé « Jah Rotten », tu lui as dit : « Il n'y a pas besoin d'être noir pour être rasta. » T'étais sérieux ?

J. - Absolument.

H. - Ça dépend ce que tu entends par là, mais moi il me semble que ça correspond quand même à un contexte bien spécifique, noir et jamaïcain.

J. - C'est une religion d'homme noir, mais elles ont toutes la même origine. Elles sont toutes issues de la Bible originelle, les douze tribus de Judée, les Israélites. Les enfants de Moïse. Toutes les religions sont basées là-dessus... Il se trouve que c'est là qu'est la vérité. Ou du moins ce qu'il en reste, après des siècles de manipulation par des putains d'égo-maniques... C'est tout simplement que le ciel est sur terre, et que si on ne profite pas de cette vie, on ne profitera pas de l'autre.

H. - D'accord, mais a-t-on besoin d'une religion pour ça ?

J. - Je n'ai pas dit ça...

H. - Mais les rastas, eux, oui. Et tu parles de vérité fondamentale...

J. - Ecoute, ce n'est pas mon boulot de parler de ça. Demande à un rasta, ne me demande pas à moi, parce que ce n'est que mon interprétation. Tout leur truc est basé sur le concept d'humanité, pas sur une entité unique. Ils parlent de Jah, mais ils ne précisent pas ce que c'est - c'est tout. C'est l'humanité... Si ça c'est une religion, alors nous sommes tous croyants.

H. - Tu ne peux pas parler ainsi et haïr les gens autant que tu le prétends.

J. - Je hais leur stupidité. Je ne prétends rien du tout. Je hais l'ignorance, je la trouve intolérable, à tous les niveaux. Lorsque je vois des gens critiquer des choses qu'ils ne comprennent pas, ça me met hors de moi.

H. - En tant qu'individu, tu vas te trouver de plus en plus souvent dans des situations où les gens te traitent comme quelqu'un de... différent.

J. - La seule façon dont ils peuvent faire ça, c'est en me séparant du reste du groupe, or ça ils ne le peuvent pas.

H. - Regarde cette fille, hier soir dans les coulisses, qui t'a pris ta bouteille de bière des mains (c'est Sid qui l'avait fait entrer, et Johnny ne lui avait même pas adressé la parole : quand elle fit ça, se croyant manifestement très cool, John lui renversa le contenu de la bouteille sur la tête)...

J. - Maintenant elle ne me prend plus pour une star, non ?

H. - J'espère que tu as raison, mais ce n'est pas évident. Peut-être est-elle seulement blessée dans son amour-propre. Peut-être pense-t-elle maintenant que tu es une star ET un enculé...

J. - Elle était vraiment trop flippée dans sa tête. Elle n'a même pas demandé, et quand je lui ai dit de ne pas faire ça, elle l'a fait quand même. Je ne supporte pas ce genre d'attitude. Putain d'arrogance égoïste. (Quelqu'un met alors une cassette des Ramones sur la sono du bus, impossible de parler. On termine notre conversation plus tard, après que Johnny ait poussé un grand coup de gueule pour leur faire baisser le son.) Tu sais, je dis seulement les choses à ma propre manière égoïste - c'est la seule que je connaisse. Je ne prétends pas que ça soit la seule vérité, ou rien de semblable.

H. - Tu penses que dans un pays comme la France, où les gens ne parlent pas anglais, ils vont saisir le sens de tes chansons ?

J. - Oui, j'en suis convaincu.

H. - Moi aussi : c'est un aspect des Sex Pistols que je n'ai ressenti aussi fortement chez aucun autre groupe - sauf les Doors.

J. - Jim Morrison - voilà quelqu'un d'autre dont j'ai vraiment écouté les paroles. Les Doors étaient un grand groupe.

H. - C'est étrange, parce qu'il y a quelque chose chez toi qui me rappelle Jim... Lui non plus ne voulait pas être une star, mais ça a fini par le détruire complètement, et c'est tellement inutile...

J. - Ça ne sert à rien de dire que c'est inutile. C'est probablement destructif, j'imagine...

H. - Je n'aimerais pas que tu finisses par devenir aussi flippé qu'il l'était.

J. - Si ça doit arriver, ça arrivera, c'est tout. Au moins, beaucoup de gens ont-ils compris pourquoi Morrison est mort...

L'ECLATEMENT

De retour à Londres, le 26 décembre, les Sex Pistols devaient s'envoler pour les Etats-Unis le surlendemain, de façon à jouer leur premier concert américain à Pittsburgh. L'ambassade américaine refusant de leur délivrer leurs visas à cause des antécédents judiciaires de ces messieurs, Warner dut faire entrer en action, à Washington, l'avocat Ted Jaffe qui s'occupa jadis des problèmes similaires des Stones... Le groupe prit la tournée en marche, à Atlanta.

Pendant les deux semaines qui suivirent, les événements se précipitèrent. Les Pistols devaient être de retour en Europe pour jouer le 18 janvier à Helsinki, en Finlande, mais le concert fut interdit. Malcolm McLaren entreprit donc d'arranger un gig américain supplémentaire pour le groupe, à San Francisco, via l'inévitable Bill Graham. Ce coup-là, il semble bien que Malcolm se soit heurté à plus rusé que lui : Graham réussit à lui forcer la main et à lui faire accepter que les Sex Pistols enfreignent leur principe le plus cher et jouent au Winterland (5 000 places), au lieu du California Ballroom (700 places) initialement prévu. Ce vieux requin de Bill serait même allé expliquer sur une station de radio quelle était la situation, en demandant aux auditeurs de lui écrire s'ils voulaient que les Pistols passent au Winterland, et aurait ensuite raconté à Malcolm (qui était encore dans le Sud avec le groupe - tout ça s'est réglé par téléphone) qu'il avait reçu des milliers de cartes - au lieu de cent cinquante en réalité...

Là-dessus, un club de chic de Rio de Janeiro offrit aux Pistols de venir inaugurer l'endroit. L'idée, suggérée par les Pistols, semble-t-il, était que Ronald Biggs, héros populaire et l'un des auteurs de l'attaque du train postal, réfugié au Brésil, devait présenter le show !

Le concert de San Francisco eut lieu le samedi 15 dans un Winterland plein à craquer. Le groupe devait s'envoler le mercredi 18 pour Rio, et de là directement pour Stockholm, où il jouait en principe le vendredi 20. Mais Rotten était farouchement opposé à l'idée de Rio.

Le mercredi, à son hôtel, le groupe prit la décision de se séparer, sur ce qui semble avoir été l'initiative du clan Malcolm-Steve-Paul. Ces deux derniers partirent pour le Brésil, McLaren pour Los Angeles (ils ont dû être ravis, chez Warner), Johnny pour New York et Sid pour l'hôpital, après une overdose de drogues et d'alcools divers chez une groupie de S.F.

Sauf Steve et Paul, ils sont tous rentrés à Londres entre le 21 et le 24. J'ai d'abord eu Boogie (à qui était revenue la tâche délicate de ramener Sid, à nouveau hospitalisé à New York) au téléphone. Il semblait crevé. Il m'a confirmé que c'était « tout le trip américain » qui avait provoqué l'éclatement, en particulier « le bullshit des promoteurs et de Warner Bros. ».

Je n'ai pas encore parlé à Johnny, mais par contre j'ai eu Malcolm longuement au bout du fil, le 24. Il parle toujours avec la même belle assurance, mais si j'en juge par la façon dont il a détourné certaines de mes questions et s'est contredit de façon parfois flagrante, il patauge comme les autres... Voici l'essentiel de sa vision des événements :

« Ce fut une décision prise d'un commun accord. Nous en avions tous assez les uns des autres, ça faisait un bout de temps qu'on se détestait tous et que l'idée même du groupe était devenue ennuyeuse... Ce n'était plus drôle ni intéressant, juste un autre groupe de rock'n'roll, ce qui n'était pas l'idée initiale... L'affaire du Winterland a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Le public l'a adoré, mais le groupe et moi-même l'avons trouvé ennuyeux et inutile... Je me suis ennuie avec Bill Graham et l'ai traité de hippy fasciste. Il m'a profondément déçu, et je n'ai aucune tolérance pour son type d'idées et d'organisation... Nous allions tous aller à Rio, mais Rotten, comme tu le sais peut-être, est plus névrosé que les autres, et l'emphase mise sur lui par la presse américaine rendait les choses plus dures pour lui. Je crois que ce trip à Rio c'était plus qu'il ne pouvait encaisser, et il a décroché, ce qui a déçu au reste du groupe... Mais les problèmes remontent à bien avant l'Amérique, et nous espérons que reprendre la route nous rendrait notre enthousiasme, mais ça n'a pas été le cas... N'être qu'un groupe de rock'n'roll à succès de plus devenait extrêmement fastidieux... À mon avis, Steve Jones a compris cela mieux que quiconque. Rotten prétendra que c'est lui et en donnera l'impression, parce qu'il s'exprime en général de façon plus articulée, mais en profondeur le succès lui posait un problème beaucoup plus sérieux qu'à Steve. Steve Jones est littéralement l'ancre du groupe, et probablement le plus... subversif, il ne dit pas grand-chose, mais quand il parle c'est habituellement pour engendrer la folie et le chaos (sérieusement, Malcolm ?). Mais sur cette tournée américaine il n'engendrait presque plus rien de tel, à tel point que lorsqu'il s'est trouvé sur scène en Californie, c'est à peine s'il a joué, tellement ça l'ennuyait. Quand le groupe s'est séparé, il a dit que c'était la meilleure chose qu'il ait faite depuis deux ans... Je n'ai aucune idée de ce que va faire Johnny maintenant, mais j'espère qu'il ne va pas continuer à chanter, parce que ça serait prévisible et donc sans intérêt. Sid va bien, il a tendance à faire les choses à l'excès, et il faut qu'il apprenne à se contrôler... Je pense que Sid est un mec bien, le seul qui donnait une étincelle extra-musicale au show depuis la tournée hollandaise, et particulièrement en Amérique. Sur scène, c'était lui le vrai rock'n'roller, et personne d'autre. Certainement pas Johnny Rotten, qui était extrêmement terne, satisfait de lui-même et finalement ennuyeux... Non, je ne suis pas très dur avec lui. C'est un type bien, et il a écrit des chansons extraordinaires. Mais il faut bien que quelqu'un conserve un esprit critique, et si ce n'était pas moi ça ne serait sûrement pas la presse, qui protégera toujours le mythe de la super-star. Ce qui n'est certainement pas mon cas... Les Sex Pistols sont un groupe, et pourraient l'être sans Johnny Rotten... Personnellement, je ne me sens plus vraiment concerné.

Mary Munn

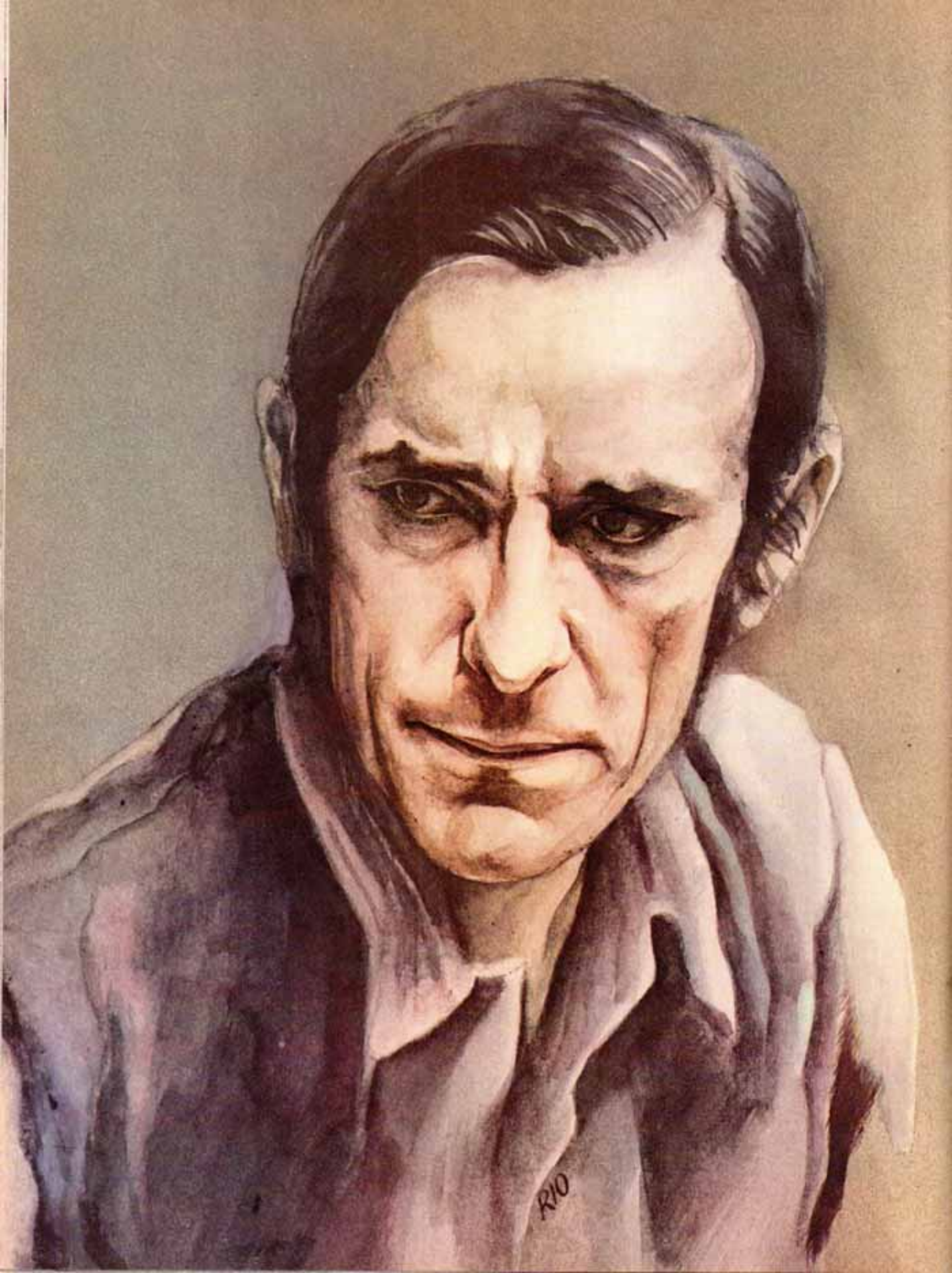


Paul Cook, Sid Vicious, Johnny Rotten, Steve Jones.

parce qu'ils sont allés aussi loin qu'ils le pouvaient. Au point où ils en sont actuellement, ils n'ont plus l'énergie qui rendait leur comportement tellement menaçant, socialement et musicalement, et ils ne pourraient que perpétuer une espèce de mythe... Nous avons toujours dit que si nous en arriverions là, nous nous arrêterions. C'est d'ailleurs arrivé quatre ou cinq fois par le passé, seulement à l'époque ça n'intéressait personne... Moi ? Je ne sais pas si je veux continuer à être un manager de rock'n'roll, ça a perdu son intérêt et ça ferait de moi une espèce de petit entrepreneur. Je voudrais être un peu plus créatif. Je trouve ce business extrêmement fastidieux.

« You're only 29, still got a lot to learn
And when your business dies, it will not return... »

(Tu as seulement 29 ans et encore beaucoup à apprendre/Et quand ton business mourra, il ne reviendra pas...) Les deux premiers vers de « Seventeen ». Je suis convaincu que Johnny les a écrits à propos de Malcolm. - HERVE MULLER.



LE PERE FRANÇOIS

François Béranger et ses joyeux complices sur scène à l'Elysée-Montmartre : une « rentrée », comme les Parisiens appellent ça, très attendue. Vingt chansons environ, dont quatre nouvelles, lucides et courageuses par leurs textes, puissantes et excitantes par leurs musiques. Un des plus beaux spectacles actuels en fait de « chanson française », avec un public de plus en plus nombreux et joyeusement de connivence. Ce spectacle était pour nous une nouvelle bonne occasion d'échanger avec le père François quelques banalités de base...

Apocalypse.

JACQUES VASSAL – *Je voudrais d'abord que tu nous parles un peu de tes nouvelles chansons ; à la première écoute, elles m'ont paru plus difficiles que la moyenne des anciennes...*

FRANÇOIS BERANGER – D'abord, les musiques sont plus élaborées, puisqu'elles sont toutes de Jean-Pierre Alarcen (et une de Gérard Cohen). Elles n'ont effectivement rien à voir avec mes petites musiquettes à moi, qui sont extrêmement simples et naïves, ce que je revendique d'ailleurs... L'autre différence, c'est qu'en effet j'ai traité de sujets inhabituels pour des chansons : « Difficile à Dire », « Participe Présent » ou « Qui Est Responsable ? ». Ce sont plutôt des sujets de thèse ou de polémique. Je pense qu'on peut tout dire dans des chansons, y compris n'importe quoi, mais à condition de trouver la forme pour le dire. Ce n'est pas facile ; je crois qu'écrire des chansons, c'est une des formes littéraires les plus dures qui soient. Je pense que dans « Participe Présent », j'ai tout de même un propos assez clair, qui ressemble à ce que j'ai fait auparavant.

J.V. – *Plus que les autres.*

F.B. – C'est-à-dire que, dans « Qui Est Responsable ? », j'aime bien cette chanson, mais en même temps je me méfie de ce genre de chanson, parce que c'est assez généraliste, les grandes idées, tout ça... D'habitude, je préfère partir d'une anecdote pour aller vers le général. Mais enfin, je pense que le monde est de plus en plus apocalyptique et je n'ai pas trouvé d'autre moyen de le dire.

J.V. – *Ces chansons-là, je suppose qu'on va les retrouver dans ton prochain album, avec d'autres titres ?*

F.B. – Oui, elles y seront. Les titres, je ne sais pas exactement, ce sont les autres qui les trouvent ! Par exemple, la chanson de Cohen, ils appellent ça « Les

Valoches ». Ça s'appellera sûrement « Derrière Ses Valises ». C'est un peu la suite de « Elle Voyage ». Il y a une constante dans ces chansons, je ne m'en étais pas aperçu d'abord, c'est l'obsession du vieillissement, l'âge.

J.V. – *Tu parlais d'apocalypse tout à l'heure. J'ai eu l'impression dans ce spectacle que tu étais plus désespéré qu'avant, et que tout l'humour que tu y mets, les gags, c'est comme pour mieux faire avaler une pilule.*

F.B. – Je ne suis pas désespéré. Bien sûr, à propos du monde qui nous entoure, du comportement des gens, on ne peut pas dire que je sois un optimiste à tout crin, parce que c'est tellement con d'être optimiste dans cette société. J'ai toujours dénoncé les choses de façon assez crue, sans prendre de gants, mais peut-être que les gens qui me trouvent pessimiste n'ont pas suffisamment écouté les textes, parce qu'il y a toujours une espèce de planche de salut, que je situe dans l'autre, dans les gens, dans l'amitié et les rapports avec les autres, qui peuvent être chaleureux, ou enrichissants, ou sensuels.

J.V. – *Je voulais dire qu'il y avait là un certain désenchantement vis-à-vis de la chanson de protestation au premier degré, comme on avait déjà pu le ressentir dans « Tous Ces Mots Terribles », qui marquait un tournant chez toi.*

F.B. – C'est vrai, dénoncer les injustices, ce n'est pas si simple que cela, et surtout il ne faut pas prendre les gens qui le font publiquement pour des gourous. Justement, j'ai un peu repris tout ça en le délayant dans « Participe Présent », parce que j'ai envie de pouvoir faire ce qui me plaît sans être étiqueté. Je suis très libertaire sur ce plan-là !

J.V. – *Une chanson comme « Magouille Blues » reprend quand même une saveur particulière en ce moment, non ?*

F.B. – Oui, hélas ! Je suis un peu amer, ayant comme tout le monde espéré dans un renouveau politique, et puis c'était illusoire : ces millions de gens qui s'appêtaient à voter pour l'Union de la Gauche, et qui tout à coup se demandent ce qu'ils vont faire. Moi je sais que, pour la première fois que je suis en âge de voter, je n'ai pas envie de voter.

Cohésion.

J.V. – *Tu as sans doute d'autres nouvelles chansons que les quatre dont on a parlé, puisqu'il y a un disque en chantier ?*

F.B. – Oui, je suis en train d'y travailler. Je ne suis pas tout à fait certain de ce

qu'il va y avoir. Toutes les musiques seront d'Alarcen (sauf celle de Gérard Cohen), mais j'ajoute (pour me défendre !) que tout de suite après ce disque, j'en mets un autre en chantier dont je ferai moi-même toutes les paroles et musiques. Je me suis aperçu que c'était important pour moi, au point de vue équilibre, de faire des chansons complètement ; et puis c'est un travail entièrement différent que de porter un texte à un musicien, ou encore de recevoir de lui une musique sur laquelle on écrit un texte, ce qu'on a fait aussi. Mais je ne renie rien en cela : je crois que les trois démarches peuvent très bien cohabiter.

J.V. – *Mais ce disque où tu redeviens pleinement auteur-compositeur, il se fera quand même avec le groupe ?*

F.B. – Bien sûr, on l'enregistrera ensemble, et ils feront des arrangements aussi, c'est-à-dire qu'ils en feront un peu leur truc à eux.

J.V. – *On a l'impression dans ton groupe d'une cohésion assez rare, surtout dans ce pays, d'une joie de travailler ensemble.*

F.B. – Je crois que la cohésion, avant d'être musicale, il faut qu'elle soit amicale, humaine... Le fait que ça dure depuis si longtemps, moi-même je n'en suis pas encore revenu. On ne peut pas expliquer pourquoi au juste des gens se trouvent bien ensemble. J'ai pas envie de l'expliquer, d'ailleurs.

J.V. – *Est-ce exact que Jean-Pierre Alarcen doit faire un album personnel ?*

F.B. – Il est fait, il est enregistré. C'est un disque instrumental que Jean-Pierre a réalisé avec les gars du groupe (et sans moi) ; pour certains morceaux il a retravaillé avec Francis Lockwood, et pour d'autres avec Jean-Paul Asseline et un peu aussi avec Claude Arini (qui est revenu récemment parmi nous). L'élément mouvant dans ce disque, c'est le piano. Il reste à le mixer, et ça va être un gros travail. Mais au point de vue technique de prise de son, ça a vraiment été une surprise agréable : on sait maintenant que c'est possible de travailler chez soi avec du vrai matériel professionnel, en louant le truc pendant un mois, et en s'y mettant à l'heure qu'on veut, le jour ou la nuit...

J.V. – *Mais pour en revenir à tes autres nouvelles chansons, elles ne sont pas encore prêtes à mettre en place sur scène ces jours-ci ?*

F.B. – Non, il y a d'une part des

problèmes d'horaires ici, pour démonter et remonter le matériel, et puis je suis encore en train de les écrire. Je pense qu'il y en a une où je vais parler des Who, parce que Jean-Pierre a fait une musique tout à fait inspirée de ce qu'ils faisaient dans « Tommy », c'est marrant d'ailleurs... une espèce d'hommage. A vrai dire, je connais très mal l'histoire des Who, je raconterai peut-être une histoire imaginaire, je me documenterai aussi, mais le peu que j'en connais, ça me plaît assez : d'où viennent ces types-là, le chemin personnel et culturel qu'ils ont parcouru pour en arriver à faire une musique très intensive, comment ils ont été longtemps effacés à cause des Beatles (qui n'avaient pas cette violence que j'aime bien chez les Who). Pour résumer, ce que j'aime bien dans l'histoire des Who, entre autres groupes, c'est que c'était une émanation réellement populaire, et l'on n'imagine pas en France un tel phénomène.

Fric.

J.V. — *Pour un groupe comme le tien qui tourne régulièrement, attire du monde, les rapports avec le public sont parfois... disons tendus. La plupart du temps, ils gueulent sur des questions de fric : justification du cachet de l'artiste, et du prix des places. Comment réagis-tu ?*

F.B. — Je n'ai jamais refusé de discuter de ça avec eux, j'ai même dû y passer des dizaines, voire des centaines d'heures. Et tu t'aperçois que les gens gueulent parce qu'ils ne sont pas informés. Une fois informés, ils comprennent les trucs, et il ne reste plus qu'un petit pourcentage de gueulards par principe. Des fois, quand cela se passe pendant le spectacle, je m'interromps, on rallume la salle et je propose un débat... qui, en général, n'a pas lieu, parce qu'ils se dégonflent de venir jacter.

J.V. — *Mais pourquoi ils se dégonflent, à ton avis ?*

F.B. — Soit par timidité d'avoir à parler devant mille personnes, soit parce qu'ils sentent tout à coup la faiblesse de leurs arguments... Alors, ça on me le reproche aussi, on me dit « ouais, mais tu fais du terrorisme, les types ne vont pas monter parce qu'ils ne sont pas familiarisés avec le micro ». Bon, c'est vrai, mais au moins, moi je le propose. Et puis il n'y a pas qu'un micro sur scène, il y en a quinze. Ils peuvent prendre quinze micros, ça peut être très intéressant. C'est arrivé que ça tourne au débat. Nous, ça nous coupe le sifflet de prendre dans la gueule des réflexions désagréables alors que ce qu'on fait, on le fait avec nos tripes. Une fois, à Nantes, ça nous est arrivé, à cause d'une vanne qu'un mec nous avait lancée. Sur le moment, on ne savait pas quoi faire, et puis ça a tourné au débat. D'ailleurs la fin du spectacle a été très chaleureuse, parce qu'il y a eu tellement



de tensions qui se sont dénouées que, d'un seul coup, les Français se sont mis à être chaleureux en public, ce qui est très rare !

J.V. — *Puisque, comme tu le dis, ça achoppe toujours sur le problème du fric, est-ce que tu veux nous expliquer comment vous fonctionnez financièrement pour les concerts ?*

F.B. — Oui, il faudrait prendre un cachet type et puis dire où ça va. Sur un cachet de dix mille francs, avec les transports qu'on demande en plus, à trois francs du kilomètre puisqu'il y a un camion plus une voiture, donc plus c'est loin plus c'est cher. Sur le cachet, je donne 5 800 francs pour les musiciens et le sonorisateur, donc il y a six personnes qui se payent là-dessus. Ils se répartissent cette somme entre eux d'une façon qui n'est pas rigoureusement égale (ils ont un système de calcul un peu compliqué, où par exemple ceux qui sont entrés récemment dans le groupe vont toucher moins que d'autres, compte tenu que la sono appartient à Jean-Pierre et qu'il la renouvelle régulièrement pour avoir le meilleur matériel possible, et que lui et Patrick Clerc (le sonorisateur) investissent là-dedans beaucoup de temps et d'énergie). Donc il me reste 4 200 francs. Je donne 15 % du cachet initial à l'agent, soit 1 500. Reste 2 700, sur lesquels je dois payer les traites du camion que nous avons en location-vente (près de 2 000 francs par mois), l'assurance, les vignettes et les réparations.

J.V. — *Donc, une fois tout cela déduit, il te reste à peu près autant qu'à un musicien du groupe ?*

F.B. — En 77, comme on avait eu justement une discussion là-dessus, on a fait le calcul et il s'est avéré qu'en fait, j'avais moins qu'eux ! J'ai découvert ça avec plaisir, parce qu'avant je me disais Ouuh la la ! Qu'est-ce que je gagne comme fric ! Effectivement, mon chiffre d'affaires est important, mais une fois le décompte établi, par exemple en 77 ça me faisait à peu près une moyenne nette de 900 francs par concert.

J.V. — *De toute façon, compte tenu de votre « valeur commerciale », puisqu'il faut bien tenir compte de ce critère, les organisateurs ne doivent pas faire de mauvaises affaires avec vous ?*

F.B. — Non ; ils ne font pas tellement

d'affaires non plus, parce que, souvent, ils ont une politique de bas prix pour les billets (avec laquelle je ne suis pas forcément d'accord, mais enfin ça les regarde). En tout cas, c'est très rare qu'ils plongent. Et puis, je dis souvent par manière de gag que ce qu'on fait, ça n'a pas de prix ! C'est-à-dire que ça vaut tout ou rien, ça a une valeur non chiffrable... Les sous, on les demande aux gens pour pouvoir continuer. Le jour où ils ne voudront plus nous donner leurs sous, eh bien on fera autre chose pour vivre.

Prisons/Images.

J.V. — *As-tu l'impression, depuis un an ou deux que tu es devenu connu, que le public qui t'écoute a évolué, en âge ou en classe sociale ?*

F.B. — Oui, il est sans doute plus nombreux et plus divers aussi. Il n'y a plus simplement des jeunes, mais parfois il y a leurs parents, des gens d'une quarantaine d'années. Enfin, il aurait fallu pouvoir faire des sondages réguliers pour pouvoir en parler avec précision. Je crois qu'il y a beaucoup de lycéens et d'étudiants, donc a priori c'est plutôt petite et moyenne bourgeoisie... Ça arrive aussi qu'il y ait des jeunes chômeurs ou des prolos, enfin ça dépend de l'endroit où on joue.

J.V. — *As-tu le souvenir d'une situation, d'un endroit ou d'un moment qui ait apporté une qualité ou une intensité particulière dans la réception des chansons par une salle ?*

F.B. — Oui, par exemple je me souviens des premières manifestations de soutien pour le peuple chilien, après la prise de pouvoir de Pinochet. J'avais fait une chanson qui s'appelait « Nous Sommes un Cas » où je brocardais les faux Indiens et tous ceux qui nous font croire que l'Amérique du Sud, c'est l'exotisme, alors



que c'est tout le contraire, c'est la misère la plus noire... La chanson ne visait pas spécifiquement le Chili, mais tout le monde faisait la relation, et à ce moment-là c'était perçu d'une manière assez chaude.

J.V. — *Récemment, j'ai entendu dire que Maxime Le Forestier tentait l'expérience de chanter dans des prisons, pour les détenus. Tu envisagerais d'en faire autant si une possibilité se présentait ?*

F.B. — J'ai donné mon accord pour un

projet, à Fleury-Mérogis je crois, mais c'est tellement difficile d'obtenir les autorisations. Je ne sais pas comment ça se passe, ni avec quels critères elles sont accordées ou refusées, mais si j'obtiens un accord (ce dont je doute), je le ferai volontiers, en passant outre les conditions techniques, qui doivent être éprouvantes. En fin, ça, j'en ai l'habitude, c'est comme ça que j'ai commencé à chanter, avec des galères de sono, etc. Les prisons, c'est sûrement un public à part, le moindre truc venu de l'extérieur doit lui apporter le double de joie.



J.V. — *Comment vois-tu l'évolution de la « scène » française ?*

F.B. — Je n'ai pas encore eu le temps de bien y réfléchir, mais il y a évidemment une évolution. Je vois les choses à peu près comme ça : on est un certain nombre de chanteurs et de groupes à avoir tourné régulièrement hors des circuits officiels, ignorés des mass-media. Et puis petit à petit le public s'est élargi et on est parvenus à une notoriété telle que la ligne dite « parallèle » que nous parcourions tend à se confondre avec la première. Bernard Lavilliers passe à l'Olympia, des trucs comme ça, et le circuit professionnel a tendance à accueillir ces artistes dans son sein, sinon à les récupérer.

J.V. — *Encore qu'il faudrait s'entendre sur le mot « récupérer ».*

F.B. — Oui, bien sûr : moi par exemple, j'ai rien contre la télé, si tu veux je fais une télé demain, mais à mes conditions : c'est-à-dire des conditions techniques qui me conviennent, et en pouvant chanter ce que je veux. Cela dit, la télé ça m'excite pas tellement, je préfère vraiment la radio, parce que la radio c'est le son, la musique, les paroles, la magie des mots ou celle d'une voix. Et puis ça laisse une plus grande place à l'imaginaire, c'est comme la lecture... parce que l'image ne s'impose pas à toi.

J.V. — *A propos d'images, on pourrait évoquer ton expérience du cinéma ?*

F.B. — Je suis toujours très attiré par le cinéma, même si j'y vais très peu souvent, par manque de temps. Mais je n'ai pas envie de faire des films moi-même. Ce qui me rebute un peu, c'est la lourdeur du dispositif, financier d'abord, c'est effarant, et puis la lourdeur de

l'outil. Je ne critique pas du tout les gens qui font ça, bien entendu, mais... moi ce que j'aime bien, c'est que pour faire une chanson il faut un crayon et un bout de papier. Evidemment, c'est une pratique solitaire ! Quoique, au niveau du grand cinéma dit « d'auteur », c'est pareil. Les gens qui font des trucs époustouffants, il n'y en pas tellement...

J.V. — *C'est qui, d'après toi, par exemple ?*

F.B. — Oh, je ne sais pas, c'est Bergman, c'est Fellini, c'est Pasolini quand il vivait... Alors on s'aperçoit, quand on sait comment ils font leurs films, qu'ils travaillent vraiment en solitaires, qu'ils sont dans une espèce d'obsession névrotique. Ce sont des fous, ces types ! Et c'est à cause de cette espèce de folie qu'ils peuvent pondre ces films. Je crois qu'on ne peut pas faire un bon film si l'on n'est pas dans cet état-là.

Punk/Humour/Humilité.

J.V. — *Il y a des trucs qui te branchent dans la musique populaire actuelle ?*

F.B. — Justement, parlons de l'actualité. On m'a posé la question il y a deux jours sur ce que je pensais du phénomène punk. Je devrais peut-être pas le dire parce que je vais déplaire, mais enfin je ne suis pas à ça près... J'ai écouté, et j'ai trouvé ça en général d'une extrême pauvreté musicale, qui m'a vraiment consterné. Ceci dit, je reconnais que le mouvement initial est très intéressant parce que c'est vraiment l'expression d'une espèce de désespoir de société, bien que je ne sois pas d'accord avec la démarche. Il y a dix ans, les mecs essayaient de faire la révolution. Ils se cassaient la gueule, c'était naïf, c'était con, mais enfin il y avait quand même quelque chose.

J.V. — *Et maintenant, il y a quoi ?*

F.B. — Maintenant, le désespoir atteint est tel qu'on n'essaie même plus de faire ça : y'a le monde, l'Établissement, d'un côté, et puis nous de l'autre, et nous on va essayer de faire notre trip, prendre notre petit pied dans un coin en vous disant bien à vous autres que vous êtes des enclûs et que, tout ce qu'on vous souhaite, c'est de crever avec des coups de pistolet dans la tête. C'est ça, maintenant, cette sorte de haine, justifiée



d'ailleurs, mais tellement nihiliste. C'est vraiment un mouvement nihiliste, et moi le nihilisme ça me fait frémir...

J.V. — *C'est peut-être une phase déjà dépassée, ça, non ?*

F.B. — Ouais, peut-être, d'ailleurs il paraît que les Sex Pistols ont fait des déclarations là-dessus. Enfin, faut pas se polariser, mais sans connaître le détail des textes, c'est la pauvreté des musiques qui m'a frappé.

J.V. — *Et dans la chanson en France ?*

F.B. — Il y a une chose certaine, c'est que la « variété » dans son ensemble a fait de gros progrès en qualité musicale. Ça va peut-être en surprendre plus d'un, mais prends par exemple des filles comme Marie-Paule Belle ou Catherine Lara, il y a vraiment un gain en qualité musicale. Mais à part ça, je ne vois toujours pas venir de relève. Je ne vois pas actuellement un gars de dix-huit ans faire ce que nous faisons. J'ai l'impression de faire partie des institutions, ça m'emmerde d'ailleurs !

J.V. — *Est-ce qu'il y a une idée, une réflexion particulièrement importante pour toi, que tu souhaiterais laisser dans la tête des gens, plus globalement, dans tes chansons ?*

F.B. — Oui ; je suis exactement comme toi, et exactement comme les gens qui vont venir ce soir au spectacle, pareil : je pisse et je chie comme les autres, j'ai les mêmes problèmes, et j'ai mes petites turpitudes, et des faiblesses et des merdes, et des fois je fais des trucs pas bien. De toute façon, c'est tellement banal ce que je dis... Dans les chansons, je peux dire des choses graves, pas « sérieuses » parce que ce serait chiant, mais graves, et entre les chansons, les commentaires infirment un peu ça, tu vois, le genre « moi, hein, pour ce que j'en cause, tout ça c'est relatif ».

J.V. — *Où, je vois le genre. D'où l'importance de l'humour chez toi. Quand une personne dit quelque chose pour rire, elle le dit quand même pour de bon !*

F.B. — Ouais, l'humour, c'est une espèce de sérum contre la grosse tête. Je peux me marrer ou pas, suivant les moments. Parce que la vie, c'est ça : c'est cette espèce d'amalgame de merdes, de plaisirs, de sang, de souffrance et de joie. Je me situe vraiment comme tout un chacun : je fais des chansons d'abord pour moi, et je ne suis pas du tout obsédé par l'impression que j'ai un pouvoir. Je sais que j'en ai un, mais ce n'est pas ça qui me guide. Quand je rentre en scène, je préfère rentrer en souriant, et que ce soit un sourire vrai. Ce que je fais n'est pas du tout basé sur le mépris ou l'agression. Il y a une espèce d'humilité : j'ai déjà eu des sortes de triomphes, mais dans ces cas-là, je suis encore plus sur mes gardes. — (propos recueillis par JACQUES VASSAL).



ALRA STOP

VRAI ROCK PAS MORT-STOP-GORDON ET WRAY DETIENNENT PREUVES-STOP

... un article tentaculaire dans lequel l'envoyé spécial du meilleur journal du monde libre découvre la grande merveille blanche du nouveau rock'n'roll yankee... trash et furie dans la rue de la Roquette... des centaines de garçons sauvages dansent la nuit jusqu'au bout tandis que notre héros allume une Rothmans avec son Zippo émaillé de diamants incrustés en se demandant s'il n'a pas croisé par hasard le successeur d'Elvis...

« Ces Américains: complètement cinglés. » Sera encore en train de marmonner ça cinq jours après le départ de Link Wray de Paris, le garçon de restaurant. N'a rien compris. Juste comme il lui tendait la carte avec une professionnelle nonchalance, voilà ce grand dur gominé qui la lui redonne! « Pardon mister, vous ne mangez pas? » « Naw! rétorque Link Wray. Listen ma boy... Je suis un vieux rocker: je bois un peu, je baise énormément et je mange pas du tout. »

Au début ça paraît amusant, et puis au bout de deux ans ça devient aussi monotone qu'une visite guidée de Dachau. Je parle de la bouffe. Mais c'est vrai, et il n'y a rien à y faire, tout le monde vous le dira. A chaque fois, on y a droit. En France, il semble que le meilleur moyen de faire se rencontrer les gens soit d'organiser une ingestion de victuailles en commun. Et avec Robert Gordon et Link Wray, on y a pas coupé. Mais Link Wray vient de vous dire ce qu'il en pense, et Robert Gordon non plus ne mange pas! Lui, c'est autre chose. Trois jours en France: la crise de foie. Lui non plus, il ne regarde pas la carte. La veille, il a tout essayé: les huitres, les escargots et cinq grands crus. S'en souviendra longtemps, de Lyon! Du coup, le but de notre réunion se trouve

tout escamoté. Faut pourtant passer le temps pendant que la coterie de la maison de disques et les larrons en foire de la presse font ripaille. Et dans ces cas-là, rien de tel que les bons vieux tours de magie blanche. Voilà Richard Gottehrer qui attaque. De sa veste, il sort une grande enveloppe. Oooh! De l'enveloppe, il sort un disque... Le second album de Robert Gordon! Bravo, bravissimo, un autre! Voilà ce qui s'appelle un plat de résistance! Notre dessert à nous, ce fut rien moins que la promesse de l'écouter ensemble, ce disque. Et rendez-vous fut pris pour l'après-midi même. Boys, c'est ce qui s'appelle foncer.

Déjà, j'étais captivé. Pour la première fois, voilà des Américains qui avaient l'air de leur profession. Des rockers cent pour cent. Cheveux gominés sur blousons de cuir, badges et médailles, chemises noires mouchetées, bottes de cow-boy, jeans collants... Et vous pouviez ressentir que ce n'était même pas de la frime! Link Wray, à son âge (suffit de dire qu'il a connu intimement Gene Vincent et Eddie Cochran, suffit), a de longue date décidé. Affreusement sympathique. Et je ne vous reparle même pas du premier album de Robert Gordon, qui est une vraie galette à écouter, trop courte, beaucoup trop courte.

DU CALME

Du calme, derrière. Je ne prétends rien; je n'affirme rien. Je ne cherche même pas à lever la bafe blanche pour vous faire souffler l'espace d'un article. J'ai passé une journée fort courte avec ces deux rockers, fait une interview et assisté à leur concert.

Sur le moment, ça ne m'a pas sauté aux

yeux. Quand je suis rentré chez moi non plus. Et puis une semaine plus tard, au moment d'écrire ce papier, ça m'a semblé carrément EVIDENT: Link Wray, guitariste et pionnier, et Richard Gottehrer, manager et producteur à la mode (de Blondie et Richard Hell), se conduisent comme s'ils tenaient en Robert Gordon le nouveau Presley. Je sais que vu de votre fauteuil ça a l'air à hurler de rire en se tapant sur les cuisses, que personne n'y avait pensé et tout ça. Mais faut un peu tenir compte de la morale américaine. Qui ne hait rien plus que la mort. Très mauvais, ça, la mort. Ça crée des créneaux, ça bouleverse les habitudes, ça fait triste dans la vie de ceux qui restent. Sur le moment, no problem: ça fout un coup de sang au marché. Ensuite, il y a une période de gestation durant laquelle on laisse le consommateur prendre conscience de son drame intime. Pendant ce temps, les artistes qui ont la petite longueur d'avance nécessaire se mettent en batterie. Ça a commencé avec l'interview de Dwight Twilley dans « Rolling Stone ». Le reporter arrivait avec ses questions enfarinées sur les Beatles, et voilà notre Twilley qui s'énervait, prend la mouche et n'arrête pas de parler d'Elvis. Elvis par-ci, Elvis par-là. Ensuite il y a Gordon qui surgit. Pschhhhuiff! De la magie, je vous assure. Attention! Aucun des deux (et du paquet qui arrive) ne prétend faire du revival. Ça, c'est le garage à côté. Bon pour les comiques. Ceux qui n'ont rien compris. Pour l'instant. Car si ça marche, ils vont s'en mordre les doigts.

ELVIS

J'ai vachement aimé faire cette interview. D'abord, Gordon a une voix absolument

remarquable. Ensuite Link Wray, même s'il se répète beaucoup, correspond tout à fait à l'idée que je me faisais de Marlon Brando. Un mec qui a été catégorisé il y a sacrément longtemps dans le registre des durs et qui a fini par décider de marcher avec l'image plutôt que de tendre la joue. Un killer.

PHILIPPE MANŒUVRE - Link, tu as écrit toutes ces chansons... « La Castagne », « Le Cran d'Arrêt »... Aurais-tu un goût pour la violence ?

LINK WRAY - Je ne suis pas vraiment un bagarreux...

ROBERT GORDON - OH ! OH ! OH !

L.W. - Mais je crois que je suis ce qu'on peut appeler un dur. Pourquoi ne pas le reconnaître ? Je veux dire, à une époque, partout où j'allais j'essayais de bien me conduire, enfin d'être cool, et voilà ces petits mesquins qui me cherchaient et me provoquaient, délibérément ! Alors j'ai décidé de... enfin d'être ce que je suis.

P.M. - Comment vous êtes-vous rencontrés ?

R.G. - On s'est rencontrés grâce à Richard Gottehrer. Il connaissait Link de longue date, et à ce moment-là Link vivait à San Francisco. Moi, j'habitais New York. Alors il lui téléphone et lui demande s'il aimerait me rencontrer. Et Link a juste dit : « Envoyez-moi un ticket d'avion, j'arrive. » Pour moi, c'était incroyable. J'avais vu Link sur scène quand j'avais... quand j'étais plus jeune. J'aime tellement ce qu'il fait. On ne s'est pas quittés depuis notre rencontre. (Premier résultat de ce meeting, un morceau enregistré ensemble : « Endless Sleep ». Link déclare : « Le feeling n'était pas vraiment épatant, mais nous avons donné le morceau aux Anglais pour qu'ils le sortent en B-side d'un maxi-simple. »)

P.M. - La fin de la seconde face du premier album faiblit vaguement. Après tous ces rocks rapides, trois « chansons douces » d'affilée c'est un petit peu beaucoup, non ?

L.W. - Oh... on était dans l'ambiance. Gordon est un chanteur, pas un guitariste, et j'ai pensé qu'il devrait plaire aux minettes. Elvis est devenu énorme avec « Loving You », non ? Robert est lui aussi un chanteur. Pas un hurleur, ni un styliste. Moi, je suis un guitariste violent. Avec les rocks rapides, Robert va emballer tout le monde, jeunes et vieux. Mais c'est avec les chansons qu'il va séduire les minettes et les ménagères. D'accord ?

P.M. - Ce qui m'étonne, c'est cette quasi-disparition du rock'n'roll depuis les fifties. Vous arrivez comme ça...

R.G. - Je chante depuis quinze ans. Je veux dire, je ne tombe pas de la dernière pluie. Quand je suis arrivé de Washington D.C. à New York, j'ai fait un passage au sein des Tuff Darts. Mais ce que j'aime, c'est ce que je fais en ce moment. J'aime faire danser les gens. Je viens de faire ma

première tournée américaine. Là, on reste cinq semaines en Europe, puis on repart aux States et on revient en Europe. Ça me botte.

P.M. - Comment vous considérez-vous par rapport à des groupes purement revival comme Sha-Na-Na ?

R.G. - Pour autant que je sache, nous sommes les seuls à faire ça dans un souci d'authenticité. Il y a le groupe de Ray Campi à L.A., mais Ray est l'un des pionniers...

L.W. - Mais ces gens-là sont strictement rockabilly. Le rockabilly, c'est prendre un morceau des fifties, l'enregistrer comme si on était encore à cette époque, et vous savez la meilleure ? ça sort des speakers comme si on était en 1952 ! Nous ne procédons pas ainsi. D'abord, nous ne sommes pas un groupe de revival. Les chansons que nous reprenons, nous les adaptons au son de 1978. Nous sommes même assez heavy !

P.M. - Quel est l'intérêt de ce procédé, hormis la grande qualité des compositions ?

L.W. - L'honnêteté ! Je dis que ça a démarré dans les fifties, et que le vrai rock est surtout fonction de la frugalité des moyens. Comme nous. Robert chante, derrière il y a une guitare et une rythmique, et sur l'album les Jordanaïres. C'est pas compliqué. Et ça a commencé comme ça. C'est pour ça que le punk plaît. Appelez ça comme vous voulez, d'ailleurs, nouvelle vague même si ça vous chante. Moi, je vois trois types et un chanteur. Pas de merde autour. Du rock'n'roll. C'est pas spatial, c'est pas décadent, y'a ni synthés, ni saxos, ni violons. Rock'n'roll...

P.M. - Vous semblez préférer le rock'n'roll blanc, celui d'Eddie Cochran, de Gene Vincent, à celui de Chuck Berry ou de Bo Diddley ?

R.G. - Moi je dirais que le premier Elvis était salement noir...

L.W. - Bo Diddley et Little Richard ne plaisaient même pas aux kids noirs. Le rock est une affaire de Blancs. Vraiment. « Ready Teddy » ou « Johnny B. Goode » et même le James Brown des débuts, ça n'emballait vraiment que les gosses blancs.

EN SUISSE

P.M. - C'est amusant, parce qu'en France nous avons des gens qui s'habillent toujours comme en 1958, portent des badges Gene Vincent... Je n'ai jamais vu ça en Amérique...

R.G. - Depuis que nous avons commencé, là-bas on recommence à se passionner pour Jack Scott ou Eddie Cochran. Ce que personne n'avait fait depuis les fifties. Je trouve ça super. Et puis nous avons une race bien spéciale, les collectionneurs... Alors eux ils n'en peuvent plus, ils viennent à tous nos concerts.



Robert Gordon et Link Wray

P.M. - Tout de même, comment expliquez-vous que le rock'n'roll ait ainsi disparu des charts ?

L.W. - Quand c'était la grande mode du rock'n'roll, quand il était énorme, déjà à cette époque les radios n'en passaient pas. Non m'sieur ! C'est pour ça que les kids adoraient ça ! L'Eglise, les foutues ligues de moralité, les mères de famille, faut voir comme elles sont tombées sur Elvis ! Il en a bavé ! Et moi ! Et Chuck Berry ! Ils essayaient de nous cacher sous le tapis, tu vois le genre ? Bon Dieu, les radios n'en voulaient pas de nos trucs ! Et pour une bonne raison : le rock, c'est la musique des rebelles. Les radios, on s'en fout ! Car les gosses savent bien au fond d'eux-mêmes qui nous sommes et ce que nous représentons. Attendez ! Robert Gordon va être une star ! Moi, Link Wray, je suis guitariste et je le prédis !

P.M. - Link, que s'est-il passé entre « Rumble » et Virgin ?

L.W. - Rien. J'étais sur Polydor. J'ai enregistré un tas de trucs. Un jour, Virgin a trouvé un album pirate de moi. Ils l'ont sorti. J'ai pris le premier avion pour Londres et je suis allé les voir. Je suis tombé sur des gens adorables. Alors je leur ai dit : « Je vais vous en enregistrer un autre. Un vrai, un beau. » C'est ce que j'ai fait, et puis je suis reparti aux States. Ils m'ont dit que le disque s'était assez bien vendu en Angleterre, à Amsterdam et en Suisse. En Suisse ! ?

FRESH FISH SPECIAL

P.M. - Pour une fois qu'on a l'occasion



c'est trop beau, chroniquez-nous votre nouvel album.

R.G. - Well... le premier morceau est une espèce de profession de foi. C'est un morceau de Jack Scott qui s'appelle « The Way I Walk ». Les solos de Link sont assez brillants et heu...

L.W. - Thanks, buddy!

R.G. - La face deux commence par « I Wanna Be Free », une chanson extraite de « Jailhouse Rock ». Je voulais pas enregistrer une chanson de Presley. Mais comme il est mort... ce second album est devenu une espèce d'hommage. Ensuite il y a « Twenty Flight Rock »... Encore un film, mon film favori, « La Blonde et Moi »... Aah! Eddie Cochran! Bon, ensuite nous avons « Sea Cruise », « Lonesome Train » de Johnny Burnette, et pour finir « Blue Eyes », une chanson écrite par le frère de Link...

L.W. - Ouais, mon frère jouait de la batterie sur « Rumble ». Ça fait un bon album.

P.M. - Et le titre, « Fresh Fish Special »?

L.W. - Ah, vas-y, raconte-lui!

R.G. - Ça, ça vient encore du film « Jailhouse Rock ». Quand Presley arrive en prison, il passe chez le coiffeur... Et quand il rentre dans sa cellule, son compagnon de détention lui dit: « Ça y est... T'as eu ton fresh fish special! »

L.W. - Woua! Ah! Ah!

P.M. - Qu'avez-vous pensé d'« American Graffiti »?

R.G. - C'était une vanne, mon pote!

L.W. - Une satire! Comme Sha Na Na!

P.M. - Et que pensez-vous du Revival?

R.G. - Je pense que c'est de la merde.

Et Link vous en dira autant. Un million de fois, on lui a demandé de faire une tournée revival...

P.M. - Link, en tant que guitariste tu as toujours été réputé pour avoir fait franchir à la guitare rock une sacrée étape... Jusqu'où considères-tu qu'on puisse jouer avec le son?

L.W. - Je fais la même chose depuis vingt ans. Tous les guitaristes actuels, tous, sont partis de mes bases. Moi je joue toujours les trois mêmes accords. Je l'ai fait toute ma vie. J'aime jouer FORT. J'aime faire cramer mes amplis.

P.M. - Sur quelle guitare joues-tu?

L.W. - En ce moment, je joue sur une Gibson Les Paul 1959. Je n'ai jamais joué sur Fender. Le son des Gibson est plus sale.

P.M. - Robert, comment envisages-tu l'avenir?

R.G. - J'ai une petite crainte. J'ai peur que quand les gens entendent parler de moi, la première fois, ils se disent: « Oh, voilà un mec qui essaye de copier quelque chose. » C'est pour ça que j'attache une telle importance aux concerts.

L.W. - Parce que les kids, ils savent! Ils arrivent, ils gueulent, ils foutent le feu à la turne, ils cassent tout! Tout le reste, ça ne compte pas. Même si vous en tartinez des pages sur nous, si on était pas bons, ça servirait à rien. On ne trompe pas ces kids. Voilà la vérité.

BIDOU-OUAP

Au début, je me disais: « Oh, quelqu'un a eu la brillante idée d'organiser un concours de rock'n'roll à l'occasion du concert de Robert Gordon, comme ça tous les rockers de la Bastille vont débouler en force et Robert Gordon va acquérir sa crédibilité sur leurs dos. » Si c'était là le plan, il a foiré quelque part, car les rockers ne vinrent pas en force, et d'une, et de deux le concours de danse avorta, Robert Gordon passant à travers comme si on ne l'avait pas prévu, ne le mentionnant même pas! En gros, l'ambiance rappelait vaguement ce qu'on s'imaginerait être une soirée de fin de trimestre dans une high school. Dance at the gym. Les emmerdeurs ayant émigré en masse vers le Midem, la soirée gagna (en leur admirable absence) un petit air de fête supplémentaire.

Ce qui a le plus épaté les gens, c'est le son. Ouais, Link Wray peut parler d'un trio, mais qu'est-ce qu'il dégage! Enorme. L'ennui, c'est que le public n'était juste pas à la taille du son. Ils nous firent pourtant un judicieux cocktail, mélangeant en vrac les chansons du nouvel album (« The Way I Walk », « 20 Flight Rock ») et celles de l'ancien (« Summer-time Blues »). Au beau milieu de cette avalanche précise et battante, Robert Gordon s'éclipse et laisse la scène à Link Wray. Ce dernier met le volume à fond et

se jette dans une terrifiante version de « Rumble »... Les riffs descendent, descendent... Lui se plie en deux dans son cuir noir, violant sa guitare rouge, lui arrachant encore un peu de feedback, la faisant saigner avec une mâle maîtrise, extirpant encore un peu de folie, d'énergie et de son, jusqu'à ce matois contrechant qui est le signal d'une nouvelle embuscade. Pendant tout le reste du concert, ses solos parurent incroyablement risqués et vécus pour un type qui - vu son expérience en la matière - pourrait s'en tirer autrement qu'en recherchant comme il le fait la difficulté. Ce serait si simple de rejouer note pour note les riffs des albums! Mais toujours il invente, cisaille et tranche dans le vif, Link Wray, perdant quelquefois - bien rarement il est vrai - de son assise pour aller chercher le petit détail calculé au kilowatt près auquel on reconnaît un Maître.

Robert Gordon, face à une telle maîtrise, à une telle prodigalité (puisqu'en ce cas les deux allèrent de pair), n'a que sa voix. Mais quelle! Une voix énorme, une gorge d'airain, toujours fraîche, toujours vitale, un organe qui lui permet de se jouer - dans le ton - de toutes les reprises, les enfourchant quelques secondes puis les enlevant avec une aisance monstrueuse. Et quand il écarte les bras en hurlant sa note, personne ne sourit. Le bougre réussit ce prodige de chanter juste et avec classe en dépit de la défection totale de ses moniteurs de rappel.

A cor et à cri, le premier rang arracha « Flying Saucers Rock'n'Roll », qui est sans doute la reprise la plus revigorante du premier album. Ensuite ils nous firent « Five Days » (qui, bien typiquement, ne provoqua pas l'émeute et n'empêcha pas les rockers de continuer à réclamer du Gene, mais attention, pas n'importe lequel: « Be Bop A Lula » seulement! Sacrés gamins, ils ne sauront jamais!). « Baby Let's Play House » et « I Got A Woman » ne figurent sur aucun album. C'est scandaleux! Il faut pirater ce mec! Trente-deux minutes plus tard (ou c'est ce qu'il me sembla... le temps file vite avec un guitariste aux gants de velours!), ils s'en allèrent. On les rappela. On eut « Endless Sleep ». Pow! Pow! Second exit. Rappel timoré. Ils revinrent toutefois, pour un « Red Hot » infernal, avec Gordon qui se démène, la voix haut perchée, hargneuse: « Elle a pas de pognon ma nana, mais c'est un sacré colis! ». Ça a fini comme ça. Ou plutôt, c'est comme ça que je préférerais que ça s'arrête, parce qu'ensuite le rappel a été tellement timide que tout ce qu'ils ont obtenu, c'est le retour des lumières. Et du coup tout le monde est parti manger. Vous croyez qu'ils reviendront bientôt? Parce que nous, ici, y'a pas à tourner autour, on est toujours en France. Bidou-bidou-bidou-bidou-ouap! - PHILIPPE MANŒUVRE.

ERUDIT ROCK

● Pourrais-tu me communiquer la discographie complète des Amboy Dukes de Ted Nugent et celle de Frost. Merci. - Olivier Huzart, 60110 Méru.

Amboy Dukes: «Amboy Dukes» (Mainstream S 6104 Us); «Journey To The Center Of The Mind» (Mainstream S 6112 Us); «Migration» (Mainstream S 6118 Us); «Marriage/On The Rocks/Rock Bottom» (Polydor 244012 Us); «Survival Of The Fittest Live» (Polydor 244035 Us); «Call Of The Wild» (WEA Discreet DS 2181); «Tooth, Fang & Claw» (CBS KC 33062 Us). Compilations: «Dr Slingshot» (Mainstream MRL 414 Us); «Journeys & Nightmares» (Mainstream 2501 Us double); «Journeys & Migrations» (Mainstream MSTD 103 Us double). Frost: «Frost Music» (Vanguard 6520 Us); «Rock & Roll Music» (Vanguard 6541 Us); «Through The Eye Of Love» (Vanguard 6556 Us).

● Je voudrais connaître les titres des albums de Canned Heat sur lesquels joue Alan Wilson. God save Rock et Folk. Merci. - Pedro Ruivo, Lisbonne.

«Canned Heat» (Liberty LBS 83059 épuisé) (Liberty LST 7541 Us); «Boogie With Canned Heat» (Sonopresse UAS 29298); «Livin' The Blues» (Sonopresse UAS 29258/9-double); «Hallelujah» (Pathé CO62 90516); «Future Blues» (Liberty LBS 83364); «Hooker'n'Heat» (Sonopresse UAD 60057/8-double); «Original Canned Heat Live» (Musidisc 30 CV 1351). Compilations: «Canned Heat Cook-Book» (Sonopresse Liberty LBS 83303); «Vintage Canned Heat» (Pathé CO62 91776); «Portrait Volume 1 et 2» (United Artists 29320/21-double); «Boogie With Hooker'n'Heat» (Musidisc ALB 202-double); «History Of» (Sonopresse UAS 29862/63-double); «Very Best Of» (United Artist UAS LA 431 Us).

● Toute nouvelle lectrice de votre revue, j'aimerais connaître la discographie de Led Zeppelin. Depuis combien de temps le groupe existe-t-il? Merci. - Mélanie, Le Faon.

«Led Zeppelin» (WEA 40031); «Led Zeppelin II» (WEA 40037); «Led Zeppelin III» (WEA 50002); «Led Zeppelin IV» (WEA 50008); «Houses Of The Holy» (WEA 50014); «Physical Graffiti» (WEA 84900-double); «Presence» (WEA 59402); «The Song Remains The Same» (WEA SSK 89402). Les deux premiers albums ont été réédités en un double: «Two Originals Of» (WEA 80005-double). Led Zeppelin a été formé par Jimmy Page en 1968, après la dissolution des Yardbirds. Le groupe devait s'appeler les New Yardbirds.

● J'aimerais connaître les dates de naissances et nationalités de Frank Zappa et de Patti Smith. Merci. - Patrick Djato, Louvain, Belgique.

Frank Zappa est né le 21 décembre 1940 à Baltimore, dans l'état du Maryland aux Etats-Unis. Patti Smith est née en décembre 46 à Chicago. Ils sont donc tous deux de nationalité américaine.

● J'aimerais savoir ce qu'a enregistré Alan White hors de Yes. Merci. - Monique.



Aynsley Dunbar

«Ramshackled» (WEA 50217).

● Pourriez-vous me communiquer la discographie de Booker T and the M.G.'s et celle de Claude Engel en solo? Merci. - G. Dinien.

Booker T and the M.G.'s: «Green Onions» (Stax 701 Us); «And Now» (Stax 711 Us); «In The Xmas Spirit» (Stax 715 Us); «Hip Hug-Her» (Stax 717 Us); «Back To Back» (Stax 720 Us); «Doin' Our Thing» (Stax 1040 Us); «Soul Limbo» (Polydor 2325001); «The Booker T Set» (Polydor 2325003); «Up Tight» (Stax 2006 Us); «McLemore Ave» (Polydor 2325008); «Melting Pot» (Polydor 2325030). Compilations: «Best Of» (Polydor 2325018); «The Best Of Booker T & The M.G.'s» (WEA Midi 20032); «This Is Booker T» (Polydor 2325058); «Pop History» (Polydor 2612016-double); «Memphis Sound» (Vogue Star 1037 Us); «Greatest Hits» (Vogue STX 1017). Claude Engel: «Engel Story» (CBS 65439); «Fantasmagory» (CBS 81261).

● J'habite en Corse où l'on ne trouve rien. Et cela me rendrait bien service de connaître la discographie d'East Of Eden. Merci. - Daphné.

«Mercator Projected» (Deram SML 1038); «Snafu» (Deram SML 1050); «East Of Eden» (Wonderful Feeling) (Pathé Harvest SHVL 792); «New Leaf» (Pathé CO64 92865). Compilations: «East Of Eden» («Jig A Jig») (Deram 210006); «World Of» (Decca SPA 751 Gb); «Masters Of Rock» (Pathé CO62 95117).

● J'aimerais connaître la discographie d'Aynsley Dunbar. Merci. - Patrick J., Mâcon.

Avec John Mayall: «A Hard Road» (Decca 115129). Avec Aynsley Dunbar Retaliation: «Watch'n'Chain» (BYG 529501); «Doctor Dunbar's Prescription» (BYG 5295005); «Retaliation» (BYG 529506); «Remains To Be Heard» (Liberty LBS 83316 Gb). Compilation: «The Classic British Rock Scene» (Sonopresse UAS 2978889-double). Avec Blue Whale: «Aynsley Dunbar Blue Whale» (BYG 529015). Avec Frank Zappa: «Chunga's Revenge» (WEA 44020); «200 Motels» (United Artists UAS 9956 Us); «Fillmore East 71» (WEA 44150); «Just Another Band From LA» (WEA 44179); «Grand Wazoo» (WEA 44209); «Apostrophe» (WEA 59201). Avec Flo and Eddie: «Flo And Eddie» (Reprise MS 2141 Us). Avec Lou Reed: «Berlin» (RCA 435500). Avec David Bowie: «Pin Ups»

(RCA RS 1003). Avec Journey: «Journey» (CBS 80724); «Look Into The Future» (CBS 69203); «Next» (CBS 85154); «Infinity» (CBS 82244).

● Voici deux fois que j'écris pour obtenir la discographie de Genesis. Je voudrais également savoir si les membres du groupe ont enregistré des albums solo. J'espère que cette fois-ci j'obtiendrai satisfaction. Merci. - J.M.F. Mende.

Je veux bien être pendu si la disco de Genesis n'a pas été publiée deux ou trois fois. Comme vous êtes des dizaines à redemander régulièrement, je vous la redonne ici. Mais, s'il vous plaît, dans la mesure du possible, relisez vos vieux Rock et Folk avant d'écrire, surtout pour les renseignements comme celui-ci: le journal a publié un «disque à disque» du groupe (par François Ducray) il y a à peine huit mois (n° 126, juillet 77). Disco: Avec Peter Gabriel: «In The Beginning» (Decca 258133); «From Genesis To Revelation» (Decca 4990); «Trespass» (Phonogram 9103102); «Nursery Crime» (Phonogram 9103 100); «Foxtrot» (Philips 6369302); «Live» (Phonogram 6369304); «Selling England By The Pound» (Philips 6499761); «The Lamb Lies Down On Broadway» (Phonogram 6641226-double). Sans Peter Gabriel: «A Trick Of The Tail» (Phonogram 6369974); «Wind And Wuthering» (Phonogram 9109114); «Seconds Out» (Char, 6641). Gabriel: «Peter Gabriel» (Phonogram Charisma CAS 9103115) et Steve Hackett: «Voyage Of The Acolyte» (Phonogram 9103106). Rappelons aussi que Bill Bruford (qui fit une tournée avec le groupe) et Phil Collins ont joué dans un groupe nommé Brand X, dont voici la discographie: «Moroccan Roll» (Passport 98022 Us); «Unorthodox Behavior» (Passport 98019 Us); «Live Stock» (Passport Arista 9824 Us). Phil Collins avec Flaming Youth: «Ark Two» (épuisé, référence introuvable). Solo de Anthony Philips: «The Geese And The Ghost (Hit And Run Hit 001 Gb).

● Nouvelle adepte de Rock et Folk, j'aimerais connaître la discographie du Pink Floyd. Quel album de Deep Purple me conseillez-vous? Merci. - Marlène Ziegler, 67600 Sélestat.

«The Piper At The Gates Of Dawn» (Pathé CO64 04292); «A Saucerful Of Secrets» (Pathé CO64 04190); «More» (musique de film) (Pathé CO64 04096); «Ummagumma» (Pathé Harvest SHDW 1/2-double); «Atom Heart Mother» (Pathé SHVL 781); «Meddle» (Pathé SHVL 795); «Obscured By Clouds» (musique du film «La Vallée») (Pathé CO66 05054); «Dark Side Of The Moon» (Pathé SHVL 804 a); «Wish You Were Here» (Pathé CO68 96918); «Animals» (Pathé CO68 98434). Compilations: «Relics» (Pathé CO48 50740); «The Best Of» (Pathé EMI 05404299 Holl); «Heart Beat, Pig Meat» (Polydor 2315002); «Masters Of Rock» (Pathé CO620499). Les deux premiers albums ont été réédités en un double: «A Nice Pair» (Pathé Harvest C 15450203/04-

FRUDIT ROCK

double). De Deep Purple, je vous conseille « In Rock » (Pathé CO64 04175), disque légendaire s'il en est et, si vous le trouvez, « Chasing Shadows » (Pathé CO64 90505).

● Saurais-tu me dire que quel(s) album(s) d'Ash Ra Tempel a joué Klaus Schulze ? Par qui est distribué en France le label « Ohr » ? Merci. - Illisible.

Klaus Schulze joue sur le premier disque d'Ash Ra Tempel : « Ash Ra Tempel » (Ohr Metronome OMN 556013 All). Le label Ohr fut distribué en France par Barclay.

● Pourriez-vous m'indiquer la discographie d'Orleans ? Merci. - Alain Rousseau, 77400 Thorigny.

« Orleans » (ABC 795 Us) ; « Let There Be Music » (WEA 53011) ; « Waking And Dreaming » (WEA Asylum 53044).

● Pourrais-tu me communiquer la discographie du Mahavishnu Orchestra ? D'autre part, j'aimerais savoir sur quel album du Blue Oyster Cult figure le titre « Celestial Queen » ? Merci. - Serge Cavallin, 0400 Digne.

Mahavishnu : « My Goals Beyond » (Barclay Doug 500017) ; « The Inner Mounting Flame » (CBS 64717) ; « Birds Of Fire » (CBS S 65321) ; « Between Nothingness & Eternity » (CBS 69046) ; « Apocalypse » (CBS 69076) ; « Visions Of The Emerald Beyond » (CBS 69108) ; « Inner World » (CBS 69216). « Celestial Queen » figure sur « Spectres », dernier album en date du Cult (CBS 82371).

● Pourriez-vous me communiquer la discographie de Steeleye Dan ? Rock et Folk a-t-il consacré des articles au groupe ? Merci. - Michel Heugshem, 93600 Aulnay sous Bois.

« Can't Buy A Thrill » (ABC Carrère 68045) ; « Countdown To Ecstasy » (ABC 779 Us) (pas de pressage français) ; « Prestzel Logic » (ABC Carrère 68023) ; « Katy Lied » (ABC 846 Us) (pas de pressage français) ; « The Royal Scam » ABC Carrère 68011) ; « Aja » (ABC Carrère 68050).

Pour les articles, consultez le numéro : 131.

● J'aimerais connaître la discographie de Bruce Springsteen. Merci. - Sandrine Launois.

« Greetings From Asbury Park » (CBS 65480) ; « The Wild The Innocent & The E. Street Shuffle » (CBS 65780) ; « Born To Run » (CBS 80959).

● J'aimerais savoir quelles guitares utilisait Ronnie Wood lors des concerts des Stones au Pavillon en juin 76. Merci. - Eric Petitjean, 39500 Travaux.

Une Fender Stratocaster et une Gibson Firebird.

● J'aimerais connaître la discographie d'Au Bonheur des Dames et savoir si Rock et Folk a consacré des articles au groupe. Merci. - Bébert le Dromadaire, Grasse.

« Twist » (Philips 6325075) ; « Coucou Maman » (Philips 6425196).

Consultez les numéros : 74, 83, 98.

● J'aimerais connaître la discographie des Seeds. Merci. - Marc Servouze, 78190 Voisins le Bretonneux.

« The Seeds » (GNP 2023 Us) ; « Web of Sound » (GNP GNPS 2033 Us) ; « Future »



Heavy Metal Kids

(P. Mureau)

(GNP GNPS 2038 Us) ; « Full Spoon Of Seedy Blues » (GNP 2040 Us) ; « Merlin's Music Box » (GNP GNPS 2043 Us).

● Pourriez-vous m'indiquer la discographie de Wallace Collection ? Merci. - Michel Tsitirides, Cros de Cagnes.

« Serenade » (Pathé CO62 4362) ; « Laughing Cavalier » (Parlophone 7076 Gb).

● J'aimerais connaître la discographie des Scorpions. Merci. - Pascal Trassart, 25200 Montbéliard.

« Fly To The Rainbow » (RCA PPL1 4025) ; « Intrance » (RCA PPL1 4128) ; « Virgin Killer » (RCA PPL1 4225) ; « I'm Going Mad » (Bingsgate BG 1004 All).

● Je voudrais connaître la discographie de Faust. Merci. - Patrice, 95 Bezons.

« Faust » (Polydor 2310 142) ; « So Far » (Polydor 2310 196) ; « Faust Tapes » (Virgin VC 501 Gb) ; « Faust IV » (Barclay 840019) ; « Tony Conrad And Faust, Outside Of The Dream Syndicate » (Caroline Virgin C1501 Gb).

● J'ai acheté un disque des Heavy Metal Kids que je trouve très bon. Pourrais-tu m'expliquer d'où vient le groupe, ce qu'il est devenu et me communiquer sa discographie. Merci. - Pierre Saby, 63000 Clermont Ferrand.

Les Heavy Metal Kids se sont formés vers 73 dans la banlieue Est de Londres. Le groupe était originellement constitué de : Gary Holton (chant), Ronnie Thomas (basse), Barry Paul (guitare), Danny Peyronel (piano) et Keith Boyce (batterie). Après quelques succès locaux, le groupe opère une tournée aux Etats-Unis en 1975, et raccourcit son nom (The Kids). Après l'enregistrement de « Anvil Chorus », John Sinclair remplace Danny Peyronel. Toujours en 75, les Kids signent avec Mickie Most. L'année suivante, Gary Holton, auquel la formation doit sa petite renommée, est renvoyé. Les Kids n'ont plus fait grand-chose depuis cette date. Discographie : « Heavy Metal Kids » (WEA 50047) ; « Anvil Chorus » (WEA 50143) ; « Kitsch » (RAK SR4K 523 Gb).

● Je voudrais connaître la discographie des Sex Pistols et des Clash. Merci. - Phil Vieux-Jeanton (le punk cool), 75014 Paris.

Sex Pistols : « Never Mind The Bollocks,

Here's The Sex Pistols » (Barclay CPF 940553). Clash : « The Clash » (CBS 82000).

● Avez-vous déjà publié une histoire complète de Fairport Convention ? J'aimerais d'autre part connaître la discographie de Comus. Merci. - Patrick Refregers, 78520 Linay.

Un long article sur Fairport Convention a paru dans le numéro 77. Comus : « To Keep From Crying » (Virgin 2018 Gb) ; « First Utterance » (Dawn DNLS 3019 Gb).

● Je voudrais connaître la discographie de Loudon Wainwright. Merci. - Lionel Maury, 49000 Angers.

« Album I » (Atlantic 8260 Us) ; « Album II » (Atlantic 40272) ; « Album III » (Atlantic 65283) ; « Attempted Mustache » (Columbia KC 32710 Us) ; « Unrequited » (CBS PC 33369) ; « T-Shirt » (Arista 4063 Us).

● Pourrais-tu me communiquer la discographie Us de REO/Speedwagon ? Merci. - Claude Arnaud, 13000 Marseille.

« REO » (Epic 34143 Us) ; « This Time We Mean It » (Epic PE 33338 Us) ; « Live/You Get What You Play For » (2 Epic PEG 34494 Us) ; « Lost In A Dream » (Epic EPC 80175 Gb) ; « Riding Storm » (Epic PE 32378 Us) ; « Two » (Epic PE 31745 Us).

● Sur quel album de Clapton le titre « Motherless Children » figure-t-il ? Merci. - Jean-Claude.

« Motherless Children » figure sur « 461 Ocean Boulevard » (Polydor RSO 2479 138).

● J'aimerais connaître la date et la cause de la mort de Janis Joplin. Pourriez-vous également m'indiquer l'adresse de Rolling Stone ? Merci. - Diallo Jacob, Mauritanie.

Janis Joplin est morte le 4 octobre 1970 dans une chambre d'hôtel d'Hollywood, d'une overdose d'héroïne. Rolling Stone : 78, East 56th Street, New York, NY 10022. Tél. : (212) 486-9560.

● J'aimerais savoir s'il existe un disque live d'Aerosmith et connaître la discographie de Grace Slick. - Gégé.

Non, Aerosmith n'a enregistré aucun album live à ce jour. Disco de Grace Slick. Avec Great Society : « Conspicuous Only In It's Absence » (CBS 304 59) ; « How It Was » (CBS 30461). Avec le Jefferson Airplane : débuts sur « Surrealistic Pillow » (RCA 461015) ; « After Bathing At Baxter's » (RCA BFL1 0919 Us) ; « Crown Of Creation » (RCA BFL1 0917 Us) ; « Bless Its Pointed Little Head » (live) (RCA BFL1 0918 Us) ; « Volunteers » (RCA APL1 0320) ; « Bark » (RCA Grunt FTR 1011 Us) ; « Long John Silver » (RCA BFL1 0920 Us) ; « Thirty Seconds Over Winterland » (live) (RCA Grunt BFL1 0147 Us). Compilations : « The Worst Of Jefferson Airplane » (RCA 461027) ; « Early Flight » (inédits) (RCA Grunt CY11 0437). Avec Paul Kantner : « Sunfighter » (RCA Grunt FTR 1002). Avec Paul Kantner & David Freiberg : « Baron Von Tollbooth & The Chrome Sun » (RCA Grunt BFL1 0148 Us). Seule : « Manhole » (RCA Grunt BFL1 0347 Us). Avec le Jefferson Starship : « Blows Against The Empire » (RCA

ERUDIT ROCK

461038) : « Dragon Fly » (RCA Grunt BFL1 0717 Us) : « Red Octopus » (RCA BFL1 0999 Us) : « Spitfire » (RCA Grunt BFL1 1557 Us). Avec David Crosby : « If I Could Only Remember My Name » (WEA Atlantic 840003).

● Je suis à la recherche du disque de Norman Greenbaum intitulé « Spirit In The Sky ». Pourriez-vous m'en indiquer la référence ? Merci. — Jean-Pierre Proust, 45140 St Jean De La Ruelle.

« Spirit In The Sky » (Reprise 6365 Us).

● Pourriez-vous m'indiquer les discographies des Ramones et d'Eddie and The Hot Rods ? Merci. — Illisible.

Ramones : « Ramones » (Phonogram Philips 9103253) : « Leave Home » (Phonogram Philips 9286 743) : « Rocket To Russia » (Phonogram Philips 9199379). Eddie and the Hot Rods : « Teenage Depression » (Phonogram Island 9101671) : « Life On The Line » (Phonogram Island ILPS 9509).

● Pourriez-vous m'indiquer la discographie de Little Feat ? Merci. — J.G. Schach, 95140 Garges.

« Little Feat » (Warner Bros 1890 Us) : « Sailin' Shoes » (Warner Bros 2600 Us) : « Dixie Chicken » (Warner Bros 2686 Us) : « Feat Don't Fail » (WEA 56030) : « The Last Record Album » (WEA 56156) : « Time Loves A Hero » (WEA Warner 593 49). Les deux premiers albums ont été réédités en un double : « Two Originals Of » (WEA 66038-double).

● J'aimerais connaître la discographie d'Hatfield and the North. Merci. — Nuno Manuel Reis Laureano Diniz, Lisboa, Portugal. « Hatfield & The North » (Barclay Virgin 900501) : « The Rotten Club » (Barclay Virgin 840068). Un morceau live dans « Over The Rainbow » (WEA CMR 1079).

● Rock et Folk a-t-il consacré des articles à Elton John ? Merci. — Catherine Marie, 57450 Barst.

Consultez les numéros : 52, 64, 92, 103, 121.

● Cela fait maintenant près d'un an que je vous ai demandé de publier la discographie complète des Kinks (anglaise). Je vous écris aujourd'hui pour la troisième fois, et je suis de plus en plus impatient. Obtiendrai-je satisfaction ? Amitiés. — Hubert Péret, 59229 Teteghem.

La disco des Kinks a paru il y a environ deux ans. Je vous la redonne, parce que beaucoup de gens la demandent, mais il est inutile de monter sur vos grands chevaux (ce que font un certain nombre de lecteurs qui réclament pour la nième fois les disques du Floyd, Deep Purple, des Rolling Stones, etc...). Si vous voyiez le courrier d'Erudit Rock, vous comprendriez pourquoi il vous faut attendre. Cela dit, je m'excuse sincèrement auprès de ceux qui posent des questions originales et qui doivent patienter plusieurs mois. Kinks : « The Kinks » (Pye NPL 18096 Gb) : « Kinda Kinks » (Pye NPL 18112 Gb) : « Kink Kontroversy » (Pye NPL 18131 Gb) : « Face To Face » (Pye NPL 18149 Gb) : « Live At Kelvin Hall » (Pye NPL 18191 Gb) : « Something Else By The Kinks » (Pye NPL 18103 Gb) : « The Kinks Are The Vi-



Graham Nash

(Atlantic)

lage Green Preservation Society » (Pye NPL 18233 Gb) : « Arthur Or The Decline And Fall Of The British Empire » (Pye NBL 18317 Gb) : « Kinks Part One : Lola Versus Powerman And The Moneygoround » (Pye NSPL 18359 Gb) : « Percy » (musique de film) (Pye NSPL 18326 Gb) : « Mushwell Hillbillies » (RCA SF 8243 Gb) : « Everybody's In Show Biz - Everybody's A Star » (RCA DPS 2035 Gb double) : « Preservation Act One » (RCA SF 8392 Gb) : « Preservation Act Two » (RCA LP2 5040 Gb double) : « Soap Opera » (RCA SF 8411 Gb) : « Schoolboys In Disgrace » (RCA LPLI 50102 Gb) : « Sleepwalker » (Arista AL 410696). Compilations : « Well Respected Kinks » (Marble Arch MAL 612 Gb) : « Sunny Afternoon » (Marble Arch MAL 716 Gb) : « The Kinks » (Pye NPL 18326 Gb) : « Golden Hours Of The Kinks » (Pye GH 501 Gb) : « Lola » (Hallmark HMA 201 Gb) : « The Kinks » (Hallmark HMA 244 Gb) : « Golden Hours Of The Kinks Vol. 2 » (Pye GH 558 Gb) : « Lola, Percy And The Ape Man Come Face To Face With Village Green Preservation Society... Something Else » (Pye GHD 50 Gb) : « Celluloid Heroes » (RCA APL 1 5102 Gb) : « Great Lost Kinks » (Reprise 2127 Us) : « Encore » (Vogue DP 30).

● Pourriez-vous m'indiquer la discographie de Steamhammer ? Merci. — Gérard Périer, Montrouge.

« Steamhammer » (CBS S 63611 Gb) : « Reflection » (CBS 80628 Gb) : « Mark II » (CBS 63694 Gb) : « Mountains » (Charisma CAS 1024 Gb) : « Speech » (BASF 29083). Compilation : « This Is » (BASF 201042).

● Pourrais-je connaître les noms des musiciens qui accompagnent Graham Nash sur l'album « Song For Beginners ». Merci. — Georges Dubois, Paris.

Batterie : Johnny Barbata ; basse : Calvin Samuels, Phil Lesh, Chris Ethridge ; piano : Joel Bernstein, Joe Yankee, Jerry Garcia, Rita Coolidge ; guitare : Dave Mason ; chant : Rita

Coolidge, Pat Arnold, Vanetta Fields, Shirley Matthews, Clydie King, Dorothy Morrison ; clarinette : Seemon Posthuma ; pedal-steel guitar : Jerry Garcia ; violoncelle : Dorrian Rudnytsky ; fiddle : David Lindley ; saxophone : Bobby Keys, Graham Nash chante et joue, lui, du piano et de la guitare.

● J'aimerais connaître la discographie de David Cassidy. Merci. — Ollie Baroe, Croux.

« Cherish » (Polydor 2308 023) : « Rock Me Baby » (Polydor 2308 050) : « Dreams Are Nuthin' More Than Wishes » (Polydor Bell 2308 075) : « Live » (Bell 1312 Us) : « The Higher They Climb, The Harder They Fall » (RCA APL1 1066 Us) : « Home Is Where The Heart Is » (RCA APL1 1309 Us) : « Getting It In The Street » (RCA APL1 1852 Us). Compilation : « Greatest Hits » (Bell 1321 Us).

● Existe-t-il des albums largement instrumentaux de Jeff Beck, John McLaughlin, et Eric Clapton ? Merci. — Serge Parayre, 92230 Gennevilliers.

Ses derniers albums en date : « Blow By Blow » (CBS EPC 69117), « Wired » (CBS EPC 86012), et le disque enregistré en public avec le groupe de Jan Hammer : « Jeff Beck With The Jan Hammer Group Live » (WEA Nipper 50361). Pour John McLaughlin, le choix est très large. Je me permets de vous conseiller : « Devotion » (CEB Douglas 500011), pour la période anglaise ; « The Inner Mounting Flame » (CBS 64717) pour le Mahavishnu Orchestra ; les deux albums de Shakti : « Shakti » (CBS 81388) : « A Handful Of Beauty » (CBS 81604) ; et par-dessus tout peut-être, les disques de Miles Davis auxquels John a participé, et parmi ceux-ci : « In A Silent Way » (CBS 63630) : « Bitches Brew » (CBS 66236-double) et « Big Fun » (CBS 88024-double). Pour Clapton, les albums en question sont tous enregistrés en public. Il y en a beaucoup, mais méfiez-vous des innombrables disques live des Cream, la plupart sont effroyables. Cream : le légendaire « Wheels Of Fire » (Vol. 2) (Polydor 2612001) : « Live Cream, Vol. 1 » (Polydor 2442117) : « Live Cream, Vol. 2 » (Polydor 2480103) : « Goodbye Cream » (1 face live, presque entièrement instrumentale) (Polydor 2442103). Avec Derek and the Dominos : « In Concert » (Polydor 2671101-double).

● Je vous écris pour vous demander la discographie de ce groupe fantastique qu'était Stone The Crows. Merci. — Régis.

« Stone The Crows First Album » (Polydor 2425017 Gb) : « Ode To John Law » (Polydor 2425042 Gb) : « Teenage Licks » (Polydor 2425071 Gb) : « Continuous Performance » (Polydor 2391043 Gb).

● Je voudrais connaître la discographie de Moondog. Merci. — André Jaeger, 67100 Strasbourg.

« Moondog » (CBS 63906) : « Moondog II » (Columbia KC 30897 Us).

Erratum : il faut ajouter un disque à la discographie des Last Poets qui a paru le mois dernier : il s'agit de « At Last » (Blue Thumb Records BTS 52 6039). — BENOIT FELLER.

Slingerland

La tradition des grands



1 2 3 Caisse claire "Buddy Rich",
réf. R 191. Fût bois 6" 1/2.
10 tirants. Réglage timbre de haute
précision. Rim-shot exceptionnel.

4 Pied de caisse claire standard.

5 6 7 Attache double-tom rapide
et multipositionnel.

8 Pédale de frappe "split footboard"

9 Charleston "Dynamo Hi Hat."

10 Spécialement conçus par

Slingerland les fûts sont bien
connus pour leur puissance et
leur précision harmonique.

11 Modèle "Concorde"

TED NUGENT

GONZO!

CBS KE2 35069

Personne n'est ici pour entendre parler de chansons douces? Je veux dire, personne, mais vraiment pas un parmi vous n'a l'impression qu'il va être question de chansons douces? Parce que si vous êtes intéressé par les chansons douces, vous pouvez arracher cette page et la rouler en boule ou en faire des confettis pour l'anniversaire de votre petite sœur. Ou pire encore: éviter de la lire. Tenez-vous bien. Il va être question ici d'un mec qui n'a rien à foutre des chansons douces. Et qui n'a rien de modeste. Vraiment. Faire un double album en public décoré de quelque vingt photos le représentant, lui tout seul, et lui encore et lui uniquement, sans même accorder un petit ekta à ses accompagnateurs, c'est vraiment signé Ted Nugent. Ça ne l'empêche pas, remarquez bien, d'autoriser les jeunes à s'exprimer. Sur « Wang Dang Sweet Poon-Tang », Ted a l'incroyable gentillesse de laisser Derek St Holmes prendre un chorus. Pas mauvais, d'ailleurs. Mais comme ce disque a été personnellement « arrangé » par un certain Nugent, Ted, on n'entend que lui, encore et toujours, lui cisaillant la rythmique, lui crochétant les riffs et lui dégoupillant les solos. Exactement comme Jimi H. le faisait. Maintenant vous vous souvenez tous de ce guitariste exceptionnel que fut Jimi H., non? En public, Ted Nugent se range délibérément dans la même catégorie. Poids lourds.

Mais on en a vu tellement de ces foutus albums en public ratés défilés, que vous êtes absolument en droit de vous demander par quel miracle celui-ci se retrouve disque du mois. N'allez pas plus loin que le miracle Nugent.

Ce disque est réussi. Et pourtant, à première vue, le choix des onze morceaux semble étonnant. D'abord parce que si l'on écoute l'album de la face un à la face quatre, il ne reflète pas un concert de Nugent dans l'ordre dans lequel il se déroule chaque soir (prenez ça d'un mec qui l'a vu trois fois et qui en redemande). De plus en plus fort: non seulement les morceaux ont été enregistrés sur une période de seize mois, mais en plus chaque fin de face est une fin de concert possible. Intensité! Dans l'ordre: la face un se termine par « Baby Please Don't Go ». Voilà pour les fans des Amboy Dukes qui savent déjà ce que Nugent est capable d'infuser dans le standard des Them. Pour les autres, ima-

ginez un peu Van Morrison chantant assis au sommet de l'Himalaya, une bombe atomique entre les jambes. Un peu ça, mais en plus coriace. La face deux finit par « Hibernation ». Ce morceau-là, plus récent, provient du second album *Discreet* de Nugent. Album d'autant plus discret que rares en sont les possesseurs. Merci pour tout le monde, Ted. Car la nouvelle version est tellement définitive qu'on se demande comment il va la surelaiser à l'avenir. La face trois s'achève par « Stranglehold ». Ce morceau, c'est notre fétiche. Dès qu'on a entendu son averse de plomb fondu, tout lâbas en 1975, on a compris que Ted était de retour. Tout le rock de Detroit est là dedans (la basse fait même un riff soul!), mais le grand phénomène reste Nugent, raclant ses cordes avec une ostentation qui aboutit à l'épouvante de l'auditeur. Et la dernière face s'achève sur « Motor City Madhouse »: enregistré à Dallas, ce paragon de la maniaquerie rock prend une curieuse coloration boogie, nullement déplaisante et sertie de solos roués.

D'ordinaire (c'est le cas de le dire), le double album en public est à peu près aussi excitant qu'une courgette mal cuite. Fondé sur un crescendo montant lentement, il redescend toujours en troisième face pour repartir en quatrième. Mais pas avec Nugent! C'est la révolution, chérie! Exactement le disque maniaque que ce bon Iggy Pop aurait pu manigancer avec James Williamson.

Gonzo. Ted est complètement gonzo. Toqué. Et ces cris, au fait, qu'est-ce que ça veut dire? Il se prend pour Robert Plant en train de se faire dévorer par un léopard, ou quoi? Il est dingue, vraiment.

Dingo, mais pas fou. Ayant découvert, voici deux ans, qu'il existait une incroyable masse d'orphelins laissés pour compte par la défection triste des chevaliers du riff et des preux du hard, Ted, qui est tout à fait capable de jouer autre chose (cf. « The Great White Buffalo »), se lance dans l'usinage d'un heavy metal suroxygéné qui convient parfaitement à son tempérament d'adorable mégalomane. A un album splendide (modestement intitulé « Ted Nugent ») succède « Free For All », disque qui voit la formule se mécaniser. Construit sur des jams vicieuses (dont aucune ne figure ici), « Free For All » est l'album le plus érotique de Nugent, le plus lourd de menaces aussi. Menaces qui se concrétisent pleinement avec « Cat Scratch Fever », opus au son,



terriblement suraigu, si perçant que je déclarai forfait à sa sortie et le rangeai dans un garage. Où je l'oubliai deux mois pour le ressortir en plein automne et réaliser vous savez quoi? Que le vieux salaud avait pondu le disque de heavy metal définitif, total, abominable, un véritable défi aux lois du cosmos.

Mais où, où, où va Nugent? Car enfin quoi, si on réfléchit entre deux aubes on peut même se demander quel est le but de cette démarche ignoble qui se joue de toutes les frimes pour ne retenir que l'outrance. A cette question, Nugent répond à sa manière, avec une furieuse prodigalité. Sur son double album en public, il a trouvé le moyen d'enregistrer des chansons inédites qui, ajoutées à celles exhumées des vieux albums, vous permettent d'arriver à ce mystère éclatant: un album live avec une moitié d'inédits, pas un seul solo de batterie et des faces de plus de dix-huit minutes (prenez note, Ritchie). Ah! Ah! Ah! Vous aimez les solos de guitare, hein? Vous avez raison. Et ce mec, Ted Nugent, il travaille pour vous. A une série de petits morceaux courts et impératifs, il oppose deux faces pleines d'improvisations, de longues excursions dans lesquelles une colossale sursaturation lui permet d'étriper des kyrielles de notes. Vous pouvez écouter ce disque de la face un à la face quatre et prendre l'overdose de métal la plus colossale du siècle. Vous pouvez également vivre avec à petits shoots, choisissant vos extases suivant l'heure ou votre tempérament du moment. Et n'est-ce pas amusant de voir la façon dont les pachydermes du genre ont fini par révéler leurs tendances les plus inconscientes ou les plus secrètes avec leurs disques en public? Regardez, vous avez Ritchie Blackmore qui interrompt un blues pour se prendre pour Segovia; Jimmy Page qui coupe le moteur pour faire planer les masses; Leslie West qui donnait carrément dans on se demande encore quoi, Blue Oyster Cult qui a force de jouer sur le break cassait la transmission... Ils sont rares, les albums de ce genre à surnager au

bout du compte. Deux seulement! Le « Captured Live! » de Johnny Winter et le « Rock'n'roll Animal » de Lou Reed (et pas forcément dans cet ordre). Parce que ces deux-là ne cherchaient pas à se faire passer pour des génies de l'improvisation ou de la structuration dans un domaine où le coup de boutoir direct à la mâchoire reste le seul langage. Parce qu'ils profitaient de la sono pour faire reculer les limites de la douleur sonore. Parce qu'ils n'arrêtaient pas de cravacher le rock'n'roll. Ce qui est tout le propos de Ted Nugent, sapristi! Ah, Chuck Berry et les Shadows ne sont pas loin, au détour de ces gigantesques brasiers qui s'appellent « Cat Scratch Fever » ou « Just What The Doctor Ordered »...

Nerveux? On le serait à moins. On dirait que tout seul dans son double album Ted Nugent est en train de remettre le train noir de la violence sur les rails brûlants qu'il n'aurait jamais dû quitter. — PHILIPPE MANŒUVRE.

MANSET

2870

EMI 2 C 068-14482

Au premier coup d'œil: la classe — une pochette signée Hipgnosis; on pense à un micro d'abord, puis l'on devine les traits d'un visage derrière un masque d'escrime. Manset, le masque, le mur, l'impénétrable... « Et je parle peu, personne ne sait où je vis/Y'a que mon ombre qui me suit... » Des photos de ville, grisâtres, froides et troubles, ambiguës. Manset, Gérard a toujours le même regard, de plus en plus décafé: hirsute, ses poils ont encore poussé, ses traits sont plus marqués. Sur la deuxième pochette intérieure, il y a les paroles. Dans la troisième, le disque enfin. Chez n'importe qui d'autre (à l'exception peut-être des plus grands, un Wonder, un McCartney ou un Lennon) on renâclerait à ce fastidieux déshabillage, on prétendrait que ce n'est plus un disque mais un emballage, luxueux peut-être, mais superflu. Mais n'est-ce pas le comble du raffinement: un Manset se mérite et se protège.

Tout porte à croire que Manset ne réussit vraiment qu'un album sur deux: le premier fut le brouillon d'une carrière, chaque chanson y était une promesse à tenir; puis il y eut « La Mort d'Orion » qui brûlait les étapes, premier chef-d'œuvre français de l'ère



DISQUES

Ted Nugent: le train de la violence sur des rails brûlants... Gérard Manset: harmonies irradiées, rock-fiction et mots ambigus... MX-80 Sound: techniciens fantômes pour jams cancéreuses... Emmylou Harris: toucher dans l'air la douce brise de sa voix... Wanda Jackson: rien que pour nous petits Français qui aimons le twist...

post-beatlessienne. Longue période abyssale, traversée du désert, voyage en solitaire au bout duquel « Manset » (sans titre) servit d'exorcisme l'album le plus immédiat et le plus bancal : Manset s'entête encore à vouloir tout faire, il bricole. Mais il y a « Jeanne » un chef-d'œuvre encore et le lien entre l'ancienne et la nouvelle ère, il entrevoit le chemin. Avec « Y'a Une Route », il le trace de façon éclatante : finis les tâtonnements ; il y a dans ce disque la folle démesure d'« Orion » avec une maîtrise technique toute nouvelle ; une apogée demeurée inégalée. « Rien à Raconter » porte trop bien son titre, mais parmi quelques morceaux plutôt bâclés « Cheval Cheval » permet d'espérer. On est enfin récompensé.

« 2870 » est la suite logique de « Y'a Une Route ». En moins impressionnant : moins d'aventure, ou peut-être de notre part, vieux admirateurs exigeants sinon inconditionnels, une certaine accoutumance à un style qui, s'il est toujours aussi personnel, nous apparaît aujourd'hui moins radicalement nouveau. Mais qu'importe ! Cela veut surtout dire qu'il existe désormais un « son » Manset immédiatement reconnaissable, inégalé sinon inimitable. Manset pousse l'usage du studio (le sien) en des régions inexplorées, il force les procédés jusqu'à l'absurde, jusqu'à les totalement dénaturer, jusqu'à la rupture et la dysfonction dans l'exagération : réverbération énorme, spatialisation exagérée, détails hypertrophiés... il en est parfois de même pour les instruments, comme l'usage pervers de l'accordéon sur « Amis », et le traitement de « 2870 » (le morceau) dans son intégralité : de la basse presque absente, caverneuse, mais sous-jacente, viscérale, au riff à la fois lourd, lancinant et pourtant jamais identique à lui-même, une rythmique à la pesanteur disco et des violons dont on ne peut dire s'ils sont acoustiques ou électroniques ou les deux trafiqués, harmonies irradiées. Morceaux de rock-fiction sur ces stridences et cette scansion qui étaient la découverte de « On Sait Que Tu Vas Vite ». Un quart d'heure d'intense pulsation : tension, dégradation, tension, fascination. C'est extatique.

Manset, c'est l'ambiguïté, la dualité, les faux départs et les fausses fins, le tout dans l'unité de l'intériorité « Pas moyen de se défendre/sans voir du pont, le pont se fendre », c'est ce qu'il chante, même si le texte imprimé dément. Ambiguïté entre le rock et la chanson, entre la violence et la sérénité (jamais réalisée), la myso-

Dynacord

Sono Professionnelle

DT 83

Baffle 120/80 W pour chant. Pression acoustique très élevée et diffusion large des graves grâce au principe "Dual-Tune".
1 haut-parleur 30 cm à large bande et 2 tweeters piézo montés dans un coffre alu avec couvercle amovible.
Equippé pour montage sur trépied LHS 3. Poignée de transport.

A 1002

Unité de puissance à 2 canaux, en coffre alu. Commutable de stéréo en mono. Destinée aux pupitres MC 1030 et MC 1230.
Par canal: 2 entrées en parallèle, à niveau ajustable.
Fonctionnement sûr, avec protection électronique contre surcharge et court-circuits.
Puissance: 2x120 W Sinus sur 8 ohms (2x100 W sur 4 ohms).
Rapport signal/bruit: ≥ 90 dB.

A 2004

Unité de puissance à 4 canaux, en coffre alu. Fonctionnement sûr, avec protection électronique et double circuit d'alimentation. Destinée aux pupitres MC 1030 et MC 1230.
Puissance: 4x120 W Sinus sur 8 ohms (4x100 W sur 4 ohms).
2 inverseurs mono/stéréo permettent de grouper les 4 canaux d'entrée par paires.
Par canal: 2 entrées en parallèle, à niveau ajustable.
Rapport signal/bruit: ≥ 90 dB.

MOSQUITO SUPER

Baffle 220/150 W pour chant et instruments. Diffusion régulière de tout le spectre sonore, de 40 à 20.000 Hz.
8 haut-parleurs 13 cm à large bande et 2 tweeters piézo montés dans un coffre alu avec couvercle amovible. La géométrie particulière de la face avant permet d'obtenir un angle de diffusion supérieur à 180°.
Equippé pour montage sur trépied LHS 3.

MBA + MBP

Ensemble MONITOR composé d'un baffle actif MBA avec ampli de puissance et H-P 30 cm incorporés et d'un baffle MBP uniquement équipé d'un H-P. Indispensable pour contrôle d'écoute sur scène.
Puissance ampli: 60/40 W - Volume réglable.
Correction de tonalité: ± 10 dB à 100 Hz et kHz.
2 entrées: Input I (12 V) pour raccordement direct à un baffle de la sono générale.
Input II (1,55 V) pour raccordement à un mélangeur pourvu d'une sortie MONITOR.
Les 2 baffles assemblés forment un cube aisément transportable.



A.P. France S.A.

77 Bd. de Ménilmontant 75011 PARIS Tél.: 357 00 30

TECMA S.A. ● ROUTE DE TOULOUSE 31240 L'UNION
● ZONE INDUSTRIELLE LES PALUDS 1340 AUBAGNE

AUVI DIFFUSION RUE DE LESCURE, 12 33000 BORDEAUX

BELGIQUE:

A. PREVOST & FILS SPRL

107, AVENUE HUART HAMOIR 1030 BRUXELLES Tél. 02/216.80.25

ginie et la tendresse : ambiguïté dans la construction des phrases, avec des emboîtements de bribes et de propositions : « Amis/plus jamais peut-être/nous n'aurons/dimanches et fêtes/s'en iront... » des fuites de langage, des malversations. C'est somptueusement incongru.

« 2870 » occupe les trois quarts de la seconde face. Que dire des autres morceaux ? Pas de faiblesses, seulement quelques réminiscences de chansons antérieures : « Jesus » est la suite du « Golgotha » du premier disque, « Un Homme Une Femme » a des accents wondériens, les mélodies sonnent Manset, qui s'en plaindrait ? C'est presque parfait. — JEAN-MARC BAILLEUX.



MX-80 SOUND

HARD ATTACK

Island ILPS 9520 (imp. Phonogram).

L'explosion d'un satellite soviétique, l'enlèvement du baron atomique Edouard-Jean Empain, la première naissance jamais enregistrée sur le continent antarctique, l'import par Phonogram du MX-80 Sound : l'actualité de janvier était définitivement Afterpunk, songeur Orphan.

Devo, Suicide, the Residents, MX-80 : la nouvelle vague U.S. jongle avec l'atome. Devo est le parfait reflet de la Mutation, Suicide chante la mort synthétisée, les Residents courtisent les radiations... et MX-80 ressuscite Sister Ray via Ornette Coleman et Keith Emerson.

Blouses blanches de radiogoniomètres, casquettes de l'Afrika Korps et lunettes de survie : tel est, sur « Hard Attack », le look de MX-80. Un look néo-expressionniste et afterpunk. Groupe fantôme, MX-80 œuvre dans un studio-laboratoire. Les générateurs sont camouflés sous des feuilles de plastique en lambeaux, et la musique est une machine de combat : le morceau d'ouverture, le paroxystique « Man On The Move »,

est un véhicule téléguidé rasant de sourds murs métalliques, un hymne au futur entrecoupé d'exhortations sarcastiques et lou-reddiennes, une invitation à se concentrer sur le roban magnétique de la route... afin de visualiser la trajectoire du Son.

En cela, MX-80 est un Blue Oyster Cult synthétique et initié, un Blue Oyster Cult qui aurait goûté la quintessence du rock allemand et du catalogue ESP, et qui, plutôt que de se nourrir des Yardbirds pour assimiler les Doors, aurait assimilé les Nice pour transmuter le Velvet Underground.

Vocaux néo-Velvet dérapant sur orgue Hammond à la « Emerlist Davjack », c'est « Kid Stuff » : un élégant surfer nommé Lou Reed y est accompagné par les Nice de 1968, ceux qui brûlaient froidement le drapeau américain. Portrait de l'artiste en lanceur de couteaux. Et MX-80 avoue : « Ce n'est pas de l'amour, c'est de la fascination... » : le morceau s'intitule « Fascination ». Il est suivi de « Summer 77 » dont l'intro ironique, façon sitar, semble poser la question : « Sommes-nous en 1967, le Punk a-t-il jamais existé ? »

La question ne sera jamais résolue. MX-80 enchaîne sur « PCB's », un jam radioactive qui introduit « Crushed Ice », l'hymne à la glace pilée. Citation de « Sister Ray » pour agression nerveuse systématique, cimetières d'acier recueillant les cadavres de chats en plastique. La glace pilée : le cocktail avec lequel les mutants se brossent les dents. Et c'est la dernière vague, « Tidal Wave » : une esthétique étincelante dont le destin avoué est d'exécuter les esthétiques défailantes. C'est pour Ornette Coleman que Saint-Just inventa la guillotine électronique. La face A déjà s'achève...

Longue chevauchée baignée de fuzz, la face B s'ouvre sur une jam irradiée : « Checkmate ». Vient ensuite « Facts-Facts », le rock le plus psychotique de « Hard Attack » : le chanteur interrompt son vicieux exposé, John Cale récite « The Gift » et David Bowie transperce les chœurs. Impavide, MX-80 propulse le tout.

Le spectre de Bowie réapparaît,



une fois encore, sur « You're Not Alone ». Puis c'est « Civilised/Demeyes », attaque en règle de la culture classique, de la respectabilité bostonienne, du bon chic-bon genre oxfordien :

« Nous sommes si civilisés, Nous sommes si civilisés, Nous sommes si civilisés, Nous sommes si civilisés... »

Et les techniciens-fantômes disparaissent sur une dernière jam cancéreuse : « Afterbirth/Aftermath ». C'était MX-80, une introduction au son des années 80. — YVES ADRIEN.

EMMYLOU HARRIS

QUARTER MOON IN A TEN CENT TOWN

Warner 56443 (dist. WEA)

Dix balles et un quart de lune : Emmylou ne fait pas les choses à moitié. Après cela, si les truckers n'ont pas envie de filer du bon coton chez eux. Le cou amidonné et des fourmis dans les mains, les yeux empesés, le sourcil froncé qui coule un regard lointain, un éternel joint au coin des lèvres. Excusez-moi si j'accumule les clichés, mais c'est la définition la plus vraisemblable, la plus familière aussi, et Emmylou fait partie des gens qui s'adressent aux truckers, même si sa musique s'affine d'album en album. Ses héros ont pour nom George Jones, Dolly Parton, Jerry Reed et Willie Nelson (qui fait ici une apparition remarquable et remarquée).

Aujourd'hui, elle noie l'idiome dans un verre de tequila, clair comme de l'eau de roche : on a rarement vu un artiste apporter tant de soins à la réalisation de son propre art. Je veux dire par là que je n'ai jamais entendu une personne comme elle faire montre de tellement de goût et de prudence dans le choix de ses chansons. Et pour tout vous dire (le mieux c'est cela), dans un genre aussi emprunté et par là même fort décrié. Je ne pensais même pas pouvoir saisir dans la bouche d'Emmylou Harris, et de plus signée Dolly Parton, une chanson comme « To Daddy ». La sensibilité enfantine portée à ce degré de brûlure féminine. Melody (c'est son petit nom !) a dans le cœur de véritables torchères. Ecoutez « One Poper Kid », et dites-moi si quelques chansons, quelques quartiers (pas de lune) vous suffisent ; dites-moi donc si vous pouvez encore rester niais longtemps... Devant elle aussi, elle !

Néanmoins, toutes les chansons ne marchent pas, et malgré tout ce qui précède. « Songbird », par exemple, semble trop simple, trop fragile, presque cassable par rapport à d'autres titres (tous des reprises, comme sur « Luxury Liner », à un morceau près : « Tulsa Queen »), et montre presque d'une manière évidente un manque de conviction au niveau de ce seul morceau. C'est le feeling général (« One Poper Kid », bien qu'aussi dépouillé, y réussit mieux) de l'album qui me fait dire cela, car en dehors de ce cas précis le disque ne comprend que des moments forts, éprouvés avec une inégalable capacité et une déconcertante facilité d'expression. Cette chanson, « Songbird », s'inscrit, il faut le préciser, dans un voyage au pays de Jesse Winchester (l'exilé canadien, draft, etc...), produit dans son dernier album (« Nothing But A Breeze ») par Brian Ahern, producteur et ingénieur du son depuis plus longtemps avec Melody, et dont une autre chanson, « Defying Gravity », est ici également « couverte » et peut-être plus assimilable parce que moins accessoirement domestique. On se sent, après tout, peut-être plus concerné par la seconde, et voilà sans doute de quoi vient le doute.

De même « Burn That Candle », qui reproduit parfaitement l'original (écoutez Bill Haley) de par l'adjonction du saxo de Garth Hudson (du Band) ; mais la version d'Emmylou semble trop douce, ce qui est un peu dommage quand on connaît sa prédilection pour les morceaux un peu rapides et la manière dont elle les chante. Témoin ici une des plus belles reprises du disque, « I Ain't Living Long Like This », où la voix augmentée de phasing fait partir l'organe féminin sur une esplanade toute lisse, sans aucune scorie (je ne sais si vous aimez comme moi quand elle force sa voix... rendez-vous le 20 février).

Mais ne parlons plus de cela et abordons au gré des implacables références dont elle parseme ses disques un de ses thèmes favoris (sur « Luxury Liner », il y avait l'admirable « Pancho And Lefty ») : les DESPERADOS ! Ici, la chanson qui s'acclimate à ce décor (pas obligatoirement rustique, il y a aussi des macadam cowboys) est « I Ain't Living Long Like This », suivi de « One Poper Kid » dont je vous ai déjà parlé, qu'Emmylou a dû choisir pour de possibles références à Gram Parsons et dont les accords se vident de cette sensibilité qui électrise. Celle-là même que nous faisions partager Gram. Lui et Brian Ahern ont fait de Melody (bien qu'elle ne compose pas, ou pres-

MASTER GUITAR... TROUVEZ MIEUX A MOINS CHER !!!



720 F



760 F



690 F



850 F



890 F



770 F



700 F



790 F

Pour tout achat d'une Gt, vous emportez une HOUSSE GRATUITE ou un étui à 1/2 prix (150 F)



DÉJÀ DEUX GRANDS CLASSIQUES

THE GIBSON GUITAR From 1950

Ouvrage en Anglais. 100 pages d'histoire, de technique, une mine de renseignements. 50 pages de photos. PRIX 35 F

THE FENDER GUITAR

Ouvrage en Anglais. 76 pages sur la technologie des guitares mises au point par Léo Fender. 50 photos et schémas. PRIX 35 F

**INDISPENSABLES A TOUT MUSICIEN
A TOUT CONNAISSEUR AMATEUR OU PRO**
prix de gros aux détaillants, nous consulter



AMPLIFICATEURS PRINCETON

AMPLI 15 W GI

Trémolo/Réverb/Sustain
2 entrées - sortie casque

PRIX : 980 F, crédit

AMPLI 15 W Basse

3 entrées - sortie casque
l'ampli basse idéal pour travailler chez soi

PRIX : 980 F, crédit

AMPLI 30 W GI

Phasing - Distortion
2 entrées - sortie casque

PRIX : 1400 F, crédit



DEUX ANS DE GARANTIE

AMPLI 25 W GI

Distortion / Réverb
2 entrées - sortie casque

PRIX : 1300 F, crédit

AMPLI 40 W Basse

2 entrées
Baffle réflex

PRIX 1500 F, crédit

DEMANDEZ-NOUS LES CONDITIONS DE CREDIT SUR LES AMPLIS.

FICHER MUSIC POWER GRATUIT

JE DESIRE VENDRE ☐ ACHETER ☐

Type de l'instrument :

marque :

modèle :

année :

état :

observations :

prix souhaité :

JE DESIRE ECHANGER ☐ l'instrument

décrit ci-dessus contre :

M. :

adresse :

DEMANDE DE CATALOGUE

Je désire recevoir le catalogue illustré des promotions actuelles.

Catalogue gratuit à expédier à :

M. :

Adresse :

Prière de joindre 3 F en timbres pour frais d'envoi. MERCI.

JE DESIRE VENDRE

JE DESIRE ACHETER ☐

Type de l'instrument :

marque :

modèle :

année :

état :

observations :

prix souhaité :

JE DESIRE ECHANGER ☐ l'instrument

décrit ci-dessus contre :

IMPORTANT Le fichier MUSIC POWER ne vous engage à rien mais vous permettra de vendre, d'acheter ou d'échanger votre matériel à meilleur compte. ET C'EST GRATUIT.

MUSIC POWER

ACHÈTE COMPTANT
ÉCHANGE IMMÉDIAT

17, rue des 3 Frères
Paris 18^e - m^e Abbesses

ouvert de 10 à 12 h et de
14 à 19 h

fermé dimanche et lundi

255 99 07

que pas) une musicienne de premier plan, cela se sent non seulement dans son jeu de guitare acoustique, mais aussi dans le soin qu'elle prend à s'entourer de musiciens qui mordent à pleines dents dans l'idiome et sertissent le rubis de quelques diamants. Tout porte à croire qu'elle assiege chaque chanson de sa griffe intimiste (« To Daddy », le single) et imparable, entendez inexprimable aussi. Tellement secret: c'est une femme. Moi, je suis un peu transi à vous parler de tout cela. Surtout quand c'est pour citer ce qu'elle fait sur « Defying Gravity », du moins sa propension à souligner presque à capella la mélodie, à la broder de circonstances nasales. Tous les morceaux de Melody sont moirés, même les plus rouges, vous pouvez même en y mettant du vôtre toucher dans l'air la douce brise de cette voix inac-

crochable au râtelier des influences. — PASCAL BRAVARD.

WANDA JACKSON

ONLY ROCK'N'ROLL

Capitol 2S 150-85334/35 (dist. Sonopresse)

D'abord, la pochette: un objet d'art. On ne sait plus quoi admirer, les petits carreaux roses, le lettrage, mais surtout la photographie noir et blanc qui n'est pas sans évoquer notre chère Yvette. Je fonds. L'intérieur est une perfection de bon goût 1950. Cette merveilleuse compilation a été réalisée rien que pour nous, petits Français qui aimons le twist. Et c'est la plus étonnante des compilations, car hormis deux slows, « Right Or Wrong » et « Makin' Believe » (deux tubes, deux slows...), c'est du rock, encore du rock. Presque un monument dans le genre, et ça ne laisse guère le temps de souffler. La voix, c'est un petit bout de grosse colère, une rage toute rock'n'rollienne qui nous briserait les cordes vocales si on essayait de l'imiter de nos jours...

Wanda chante des standards que l'on a surtout connus par des messieurs: « Long Tall Sally » (Little Richard), « Browned Eyed Handsome Man » (Chuck Berry, Buddy Holly) « Sticks And Stones » (Ray Charles), etc... A chaque fois elle utilise au mieux ce qu'ils y ont mis. Mais elle en fait des versions sur mesure.

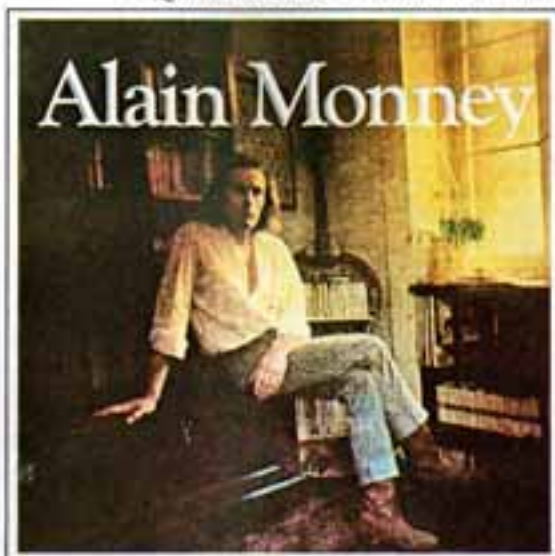
Le son est quasiment celui de Gene Vincent. (Le producteur Ken Nelson produisait également Gégène.) Dans « Honey Bop », on retrouve le fameux « écho rock », souvent imité, jamais égalé (sauf peut-être par Lennon) qui donnait ce son admirable dans « Blue Jean Bop » et bien d'autres titres enregistrés par Capitol. La plupart du temps, Wanda chante sans cet écho, avec ses accents à la Brenda Lee. On sent la petite bonne femme qui trépigne devant le bon vieux micro. Il va vraiment falloir jeter cette saloperie de table de mixage à 57 voix avec filtres passe-lacets et réveil qui beurre les tartines. Quel son, mes amis! J'espère que vous ne venez pas d'investir deux briques dans un Acoustic égalisé et zyglotonné par Manufrance. Voilà le son. Un son qui va bientôt finir chez les antiquaires si on laisse faire tous les maniaques du 32 pistes. Le croiriez-vous, on peut se taper les quatre faces d'affilée sans ressentir de lour-

deurs d'estomac. Et qu'on ne m'accuse pas de vouloir fêter nostalgiquement mes quinze ans de rock'n'roll. Ma voisine n'a pas plus de vingt-deux ans, se fiche pas mal du rockabilly — et du reste tout autant —, mais elle est venue avec une cassette enregistrer TOUT le double album. Il paraît que c'est pour sa petite sœur. Vous vous rendez compte? Ça fait plaisir de savoir qu'ils n'aiment pas tous Yes. Ça me fait encore une fête foraine dans ma tête, et Los Machucambos chantent « Pepito ». Mais du côté des autos-skooters, le juke box crache des flammes plus ardentes que les perches aux grillages du plafond. Je n'arrête pas de tamponner ces deux blondes avec leurs magnifiques queues de cheval. Ce qui est dur, c'est qu'il ne me reste plus qu'un jeton. Va falloir rentrer



CORNÉLIA PRODUCTIONS Nouveautés 1978

...Quand la Poésie se souvient du Folk...



Album 30 cm. 37401

Et vous rencontrerez des Folkeux heureux...



Album 30 cm. 37.400



Cornélia Productions
7 rue Damiens, 92100 Boulogne
Tél. 603 81 08 - 604 02 96.

Distribution Sonopresse.



L'ÉVÈNEMENT!

HEY EVERYBODY

STALLION 2



CBLA 71031



distribution

Vogue

après le dernier tour. Je n'aurais pas dû dépenser trois cents balles à cette merde de loterie. Tout ça pour essayer de gagner une guitare électrique.

Quand on s'éloigne de la fête, la musique du juke-box passe au-dessus des autres merdes de la foire. « Man we had a party to-night »...

Rentré chez moi, en 1978, je trouve un beau double album de Wanda Jackson. Je me mets la face 4. Alors que les trois premières faces étaient de 61, il s'agit ici d'enregistrements réalisés en 64. C'est déjà plus léger au niveau du feeling, et surtout, on flaire une patte de sophistiqué: les guitares sonnent un peu plus Duane Eddy ou Hank Marvin. C'est quand même fantastiquement joué. Non, ne jetez pas la face 4: y'a la 3 de l'autre côté. — JACQUES COLIN.

BOZ SCAGGS

DOWN TWO THEN LEFT
CBS 86028

Arrêtez-moi si je me trompe, mais j'ai le sentiment que Boz Scaggs fait actuellement la musique que Marvin Gaye aurait pu faire s'il avait continué dans la lignée de « What's Going On » et « Let's Get It On ». Reportez-vous dix ans en arrière et écoutez ce que faisait Gaye avant d'enregistrer « What's Going On ». Ensuite, examinez la démarche de Boz Scaggs et la transition entre des albums comme « My Time » et « Slow Dancer ». Hé, hé!

Ceux qui se régalaient avec les albums de Scaggs bien avant « Slow Dancer » et « Silk Degrees » jouent maintenant les offensés. Il n'y a vraiment pas de quoi. Scaggs a toujours joué de la musique noire à sa façon. Avant c'était plus détonant, d'accord, mais aujourd'hui on ne saurait lui en vouloir s'il vend des millions de disques: il est un des rares à faire du disco de qualité. Ça y est, le mot est lâché! Mais après avoir fait du blue-eyed soul, pourquoi ne pourrait-on pas faire du blue-eyed disco? D'autant que Boz se joue avec une grande aisance de tous les stéréotypes du genre. Souhaitons que ça dure. Personnellement, je préfère « Silk Degrees » à « Down Two Then Left ». Sur ce dernier, on a l'impression que Boz a moins travaillé sur les mélodies et qu'il a surtout cherché à obtenir un son, le plus personnel et le plus parfait possible. C'est gagné, car

la production est stupéfiante. Les tubes extraits de ce disque vont pleuvoir. Parce que maintenant tout se règle sur une piste de danse, et de ce côté-là rien à craindre. Bon, c'est de la soul de grosse consommation. On tape du pied aimablement, mais on ne décortique plus les chansons, et elles ne sont pas si faciles que cela à fredonner. Par contre, prenez « Silk Degrees », il y a là de quoi siffloter en allant au boulot. Ici on s'émerveille plus sur le côté instrumental des morceaux que sur les chansons. Musicalement, à part « 1993 » et « Tomorrow Never Came », c'est un festival de tempos moyens à l'ambiance sexy, pleine de finesse et de délicatesse. Les arrangements de « Still Falling For You » ressemblent un peu à ceux de « Lowdown », mais c'est la règle du jeu. Chez les musiciens, Jeff Porcaro est toujours fabuleux à la batterie, mais les autres ont changé. Boz s'entoure maintenant de gens qui ont fait leurs preuves sur maintes séances disco: Michael Omartian, Scott Edwards et le guitariste Ray Parker Jr. Les choristes interviennent sur les trois quarts des morceaux, et Boz chante de plus en plus haut, efficacité oblige. N'oublions pas que Boz Scaggs a pour manager Irving Azoff, le Colonel Parker des seventies. Et il semble que tout ce qu'Azoff touche se transforme en or: voir Eagles, puis Boz, Steely Dan et Jimmy Buffet. Un coup de chapeau à Joe Wissert, qui a obtenu un son pharamineux, d'une élégance suprême. Cela dit, si Boz continue d'avoir les dents longues, et il n'y a pas de raisons que ça change, je ne serais pas surpris qu'il prenne Richard Perry pour produire son prochain disque. Encore un qui transformerait presque de la merde en lingot. Ah, et puis les photos de Guy Bourdin sont bien moins belles que celles de Moshe Brakha sur « Silk Degrees ». — JEAN-LOUIS LA-MAISON.



drums market

au 31 de la rue douai,
drums market explose, s'agrandit et vous propose:

batteries

Augmentation du Stock de batteries et de la superficie d'exposition.
Davantage de choix dans les marques, coloris et dimensions.
Comparaison accrue sur articles présentés (cymbales, peaux, baguettes).



percussions

enfin une exposition permanente de matériels classiques

français (claviers BERGERAULT, percussions CAPELLE) américains (claviers MUSSER, DEAGAN, timbales LUDWIG, SLINGERLAND) et aussi UFIP, PAISTE, KOST. Egalement congas, bongoes, etc.



atelier

Service dépannage et transformation unique en France
Changement d'attache. Rénovation intégrale des matériels. Amélioration et adaptation aux exigences actuelles.



31, rue de douai
75009 paris tél.: 280 3128



**drums
market**

KORG

L'UNIVERS DES SONS

POLYPHONIC ENSEMBLE

Le piano d'ELTON JOHN
Le clavier de STEVIE WONDER
Les cuivres de Chicago et de B.S.T.
Les grandes orgues de NOTRE-DAME
Le clavecin de MOZART
Les violons du PHILHARMONIC
Le synthétiseur de KLAUS SCHULZE



VOS CREATIONS PERSONNELLES

grâce à l'enveloppe (attack decay sustain, filtres commandables aux pieds)

KORG 800 DV



17, rue Lapérouse
Tél. 844.53.83
93500 PANTIN



SAMMY WALKER

SONG FOR PATTY

Chant du Monde FWX 55310

SAMMY WALKER

Warner BS 2961 (imp. WEA)

BLUE RIDGE MOUNTAIN SKYLINE

Warner BS 3080 (imp. WEA)

Si vous aimez le folk américain bien dru et honnête, celui qui n'a pas peur de dire les choses de la vie comme elles sont tout en se souciant de les dire sur de belles musiques bien jouées, si vous êtes un vieux de la vieille rompu aux chansons des Guthrie père et fils, des Seeger et autres Elliott, si vous réécoutez vos vieux Dylan avec nostalgie, si vous êtes branché sur Wainwright, Prine et Goodman, si vous avez pleuré en apprenant la mort de Phil Ochs, alors essayez vos larmes car Sammy Walker arrive bientôt et il chante pour vous. Vingt-trois ans seulement quand à l'été 75, venu de sa Georgie natale, il débarque à New York pour enregistrer son premier album chez Broadside, produit par Phil Ochs, «Song For Patty». La chanson-titre est dédiée à Patricia Hearst. Ce premier disque, où

Sammy Walker



la voix de Sammy ressemble étrangement («trop», diront certains, je vous laisse juger vous-mêmes) à celle de Dylan jeune, est une sorte d'hommage au folk politique des années 50 et 60. A côté de ses premières chansons, chroniques sociales acerbes écrites d'une plume déjà très sûre, Sammy réinterprète Guthrie («I Ain't Got No Home») et Ochs («Bound For Glory»). Tout de suite après cet enregistrement, c'est le même Ochs qui introduit Sammy chez Warner Bros. Les deux albums qui s'ensuivent, produits en Californie par Nik Venet (qui a travaillé notamment avec Linda Ronstadt et John Stewart) avec l'aide de quelques-uns des meilleurs musiciens de studio de L.A., sont plutôt tournés vers le country-rock: superbes arrangements sur des mélodies qui s'agrippent à la mémoire dès qu'entendues pour

la première fois. Mais Sammy n'a rien renié, pour autant, de la «topical song» de ses débuts: témoins des titres comme «A Cold Pittsburgh Morning» ou «Appalachian Coal Miner's Son». La satire aussi est présente, avec ce type d'humour caustique très américain (cf. déjà chez Arlo Guthrie, Loudon Wainwright ou John Prine) d'une chanson comme «Hollywood Sue». Sammy Walker s'inscrit d'emblée comme un très probable grand nom du folk américain des cinq ou dix années à venir. Il chantera ces jours-ci chez nous à l'occasion des concerts collectifs d'hommage à Woody Guthrie, puis en concert solo dans divers lieux en France et en Belgique (cf. rubrique «concerts»). Vous n'êtes pas obligés d'attendre qu'il devienne une star pour vous intéresser à lui. - JACQUES VASSAL.

DONOVAN

Pye LULXPY 687

KINKS

Pye LULXPY 680 (dist. Vogue)

Pye exploite à fond ses trésors, et n'a pas tort. Cette compagnie possédait dans les jolies sixties un catalogue stupéfiant. Et elle a tout perdu, par bêtise, par étroitesse d'esprit. C'était une de ces maisons où les grands producteurs imposaient leur loi absolue, et dont la seule politique consistait à fabriquer des hits, peu importe comment et pourquoi. Un business de vieux requins diablement efficaces, surtout entre les mains de pieuvres aussi fines d'oreille et vives d'odorat que Mickie Most et Shel Talmy. Most dirigeait Donovan, Talmy couvrait les Kinks, tous deux dans la même optique: attraper trois fois par an le haut des charts et s'y maintenir.

Pour Donovan, cette époque fut la plus lucrative et la plus créative en même temps. Pour les Kinks, elle fut la plus lucrative et la plus traumatisante, et pour l'un et les autres c'était le temps de la folie pure. Maintenant, la fatigue a différemment frappé: Donovan en pleine tête, les Kinks au ventre. Mais Don Leitch, en 65, c'était quelque chose. Au fil de ces quatre faces, on découvre que le doux, le charmant balladin non seulement swinguait ferme, mais qu'en outre il n'était pas le transparent boy-scout qu'on devinait sur les

le spécialiste du Song-book

49 rue de Douai 75009 PARIS
874 03 97

BON DE COMMANDE

(* nouveauté)

VARIEES - POP - JAZZ - FOLK :

JOHNNY HALLYDAY - 60 meilleures chansons	86 F
BEATLES - Rock & Folk N° 2	30 F
SIMON & GARFUNKEL en tablature	42 F
BOLLING STONES - greatest hits pour guitare	90 F
CROSBY, STILL NASH & YOUNG "déjà vu"	40 F
STEVIE WONDER gold	34 F
SANTANA deluxe ou welcome	52 F
10 ans des WHO	75 F
JOHN Mc LAUGHLIN orchestre pour guitare, piano, basse, batterie, violon	72 F
ERROLL GARNER complete	80 F
THELONIOUS MONK	47 F
CHARLEY CHRISTIAN	29 F
AMERICA greatest hits	52 F
BOLLING STONES "get yer ya ya's out"	52 F
FRANÇOIS TRAMER	34 F
BOB DYLAN greatest hits	47 F
JOHN HENCOCK en tablature	67 F
STEPHAN GROSSMAN fingerpicking guitar en tablature	55 F
PIKE FLOYD wish - you were here	52 F
SKILL YOUNG - harvest	47 F
BRASSERS guitar 1,2,3,4,5	36 F
MOUSTAKI guitar 1,2,3	34 F
DIZZY GILLESPIE - trompette et accompagnement piano	54 F
CHARLIE PARKER - saxophone et accompagnement piano	43 F

METNAGES :

Batterie :

DANTE AGOSTINI les 4 volumes	96 F
DANTE AGOSTINI 2 disques de perfectionnement jazz ou pop	45 F
FRANÇOIS AUGER initiation et perfectionnement «disque 33»	45 F
REALISTIC ROCK CARMINE APFICE	43 F

Guitare :

PIERRE FASER rock en roll blues avec 33 tours	42 F
PIERRE FASER technique guitare électrique 4 disques 33 T	45 F
MARCEL DADI "la guitare à Dadi"	34 F
JOS PACE guitar style - cassette	81 F
JOS PACE - chord solo, guitar solo, guitar chords	34 F
Improvising rock guitar avec disque	52 F
BERKLEY William LEAVITT N° 1 et 2	55 F
BERKLEY William LEAVITT N° 3	75 F
Dictionnaire 2400 positions guitare	62 F
1400 accords guitare	52 F
1000 accords MARC FOSSET	22 F

Guitare basse :

ALAIN FERRETTE les volumes lecture assez facile renforcée de schémas visuels	38 F
J.P. LINDERT (ex-bassistes de Maguel)	80 F
Bernard FAGANOTTI initiation et perfectionnement «disque 33»	45 F
KAY BROWY contrebasse - basse	88 F

Fiddle :

BERKLEY 1,2,3,4	chaque 55 F
JOHN HENCOCK jazz improvisation 1,2,3,4	chaque 77 F

Saxophone :

BERKLEY Joseph Viola 1,2,3	chaque 55 F
BERKLEY improvisation Andy Mc Grew	60 F

Magasin ouvert du lundi 14h au samedi 19h. 49 rue de Douai 75009 PARIS. Tél: 874 03 97

Recopiez ou marquez d'une croix les titres choisis et envoyez à :
OSCAR MUSIC
49, rue de Douai, 75009 Paris

TOTAL
+ 4 F de port
par Songbook

NOM _____
Prénom _____
Adresse _____

Nous pouvons vous expédier tous les Song-books ne figurant pas sur cette liste, sur simple demande et aux mêmes conditions.

Paiement ☐ Chèque
ci-joint ☐ Mandat
par ☐ C.C.P.

création Studio Petard



VICTOR FLORE

**tout l'équipement musical professionnel
et les plus belles guitares du monde**

REPRISES / CREDITS / OCCASIONS

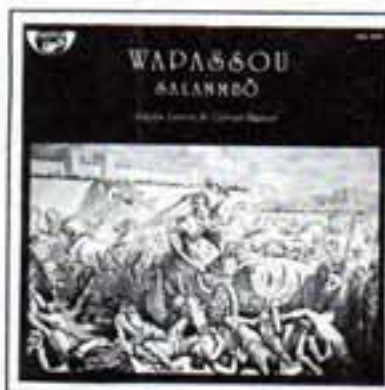
11 bis et 14, rue Pigalle, 75009 Paris
Métro Trinité - Tél. 874.55.85 et 878.12.96

Atelier Technique pour service après-vente et dépannages rapides
15, rue de la Tour des Dames, 75009 Paris - Tél. : 874.60.88

WAPASSOU

SALAMMBÔ

vient de sortir



ZAL 6437

écoutez le.



RAPPEL:
messe en ré mineur
ZAC 6401

Distribution RCA

images. La plupart de ses chansons ruissellent d'harmonies, proprement ravissantes, certes, mais pas banales, ni niaises pour autant: prenez « Hey Gip », et vous saurez pourquoi les Animals en ont fait un hit rock. Tout y était, les phrases en attaque sèche, les lignes mélodiques simples et riches, jusqu'aux riffs (et à l'acoustique, encore), et avec cette voix tendre. Donovan, surtout, jouait de la guitare avec une intelligence et une maestria confondantes: ce n'est pas pour rien que d'aussi respectés maîtres folk que Bert Jansch et Mick Softley lui tiraient leurs grands chapeaux bien bas. Et lorsqu'ici il reprend leurs titres, c'est pour y ajouter, en plus de l'habileté requise, tout ce qui leur faisait si tragiquement défaut: le feeling. Là, Don en suait, et ce feeling souple, modeste et souvent drôle, c'était lui qui forçait les charts à s'ouvrir, lui qui transfigurait le sage gratteur en pop héros. Les chansons suivaient, merveilleuses de poésie cristalline, de rafraîchissante authenticité: on était loin du Dylan à qui les critiques injustement le comparaient pour mieux le moquer. Ineptie: Donovan ne prétend ni au génie, ni à l'immortalité. Simplement, il chantait ses ballades et parfois elles étaient tout bonnement superbes. En voici quelques-unes, toutes du millésime 65, un cru dont la pureté s'est perdue pour jamais, sauf dans la très décisive mémoire des hit-parades, grâce en soit rendue à Most pour cette fois.

Saluons idem le talent acéré du tyrannique escroc aux papilles gustatives hyper-développées qu'était Shel Talmy, découvreur et exploiteur de talents à la façon d'un manager de boxe aussi véreux qu'intelligent. Les Kinks, on les lui doit, et foin des magouilles. Que dire encore sur le gang de Muswell Hill qui n'ait déjà été ressasé dans tous les sens? Qu'ils roquaient aussi dur qu'ils étaient confus, que de tous les groupes glorieux des Sixties ils étaient le plus dingue, le plus pur, le plus malhabile, et qu'ils avaient le leader le plus totalement frappé de l'histoire du rock anglais?

Si vous ne le saviez pas, c'est le moment de vous faire pardonner, et l'heure de sauter au plafond. Car les Kinks ont toujours grimpé aux murs, jamais vraiment touché le plancher tant ils vivaient leur aventure.

La voici, des hits hystériques de 64 aux « folies » de 70. La première face s'ouvre sur une version raide plantée de « Long Tall Sally », avec derrière d'aussi essentiels hymnes que « You Really Got Me », « All Day And All Of The Night » et « Tired Of Waiting For You », tous du même moule,



rock'n'roll speedé, total, mortel. Déjà bien particulier: cette voix acide, cette guitare maximaliste. Face deux: la personnalité des Kinks s'affirme davantage: les tubes deviennent plus fouillés, les textes plus importants: « See My Friends », « Well Respected Man » (65), le délectable « Sunny Afternoon » et l'effrayant « Dead End Street ». La face trois enchaîne: « Mr Pleasant », « Waterloo Sunset », « Autumn Almanac », « Wonder Boy », bizarreries sublimes, Ray Davies se montre, sans complexes, et ça grince. Face quatre: de « Days » à « Lola », avec deux extraits du visionnaire opéra « Arthur », pour conclure symboliquement sur « Apeman », ce chef-d'œuvre de cynisme en rock primordial. Ray, alors, défia le monde entier... Jusque là, les Kinks régnaient, et voici leurs Très Riches Heures. - FRANÇOIS DUCRAY.

XTC

WHITE MUSIC

Virgin 2933 741 (dist. Polydor)
« Science Friction », leur premier single, était tout bonnement étonnant. On y trouvait déjà l'orgue bizarre et acidulé de Barry Andrews, un monsieur pas particulièrement séduisant et parfois affublé d'un t-shirt déclarant: « I never been to Art School ». Le B side, « She's So Square », était parfaitement honorable et je me suis donc jeté sur le premier album comme l'Isère dans le Rhône. Faut-il associer « White Music » à « White Heat » ou l'opposer à Black Power, je vous laisse ça pour ce soir plutôt que de compter des moutons. Il paraît que XTC fait dans le pop power comme les autres firent dans le punk et dans la New Wave, envers et contre tous les Vieux Pets. Voilà. Vous savez tout.

Ce qui est tout de suite passionnant chez XTC, c'est son goût très marqué pour la dissonance. Il

**il est petit,
solide,
puissant:
45W
il a vraiment
pas peur
des grands!**



* 45 W crête - reverb - distortion - basse, aigu, présence
2 entrées + entrée casque - livré avec housse
955 F.T.T.C.

New Sounds in Music by **TEISCO**



IML - 220, rue Léon Blum - 69100 Villeurbanne

music1

face porte
saint-martin
métro
strasbourg
saint-denis

96, rue rené boulangier - 75010 paris - tél.: 206-59-86

Une LUDWIG 5 fûts à 6.525 F., une Précision Bass FENDER à 3.150 F., un ampli FAL Kestrel à 2.200 F., un Saxo SELMER Mark 7 à 3.230 F., une flûte traversière YAMAHA YFL 22 N à 1.290 F., une caisse claire GRETSCH à 1.300 F.

TOUT CELA EST TROP CHER !

MUSIC 1, PROPOSE TOUS CES MATÉRIELS (ET BIEN D'AUTRES) A DES PRIX TRÈS TRÈS ÉTUDIÉS.

Et de plus, **Jean-Paul LAULAN** est à votre service pour vous conseiller et vous faire essayer tous ces instruments.

Faites-lui confiance c'est un **VRAI** professionnel.

Ah ! Nous allons oublier : Le service après-vente est assuré par un **technicien d'usine** et notre N° de téléphone : **206-59-86** (Du Mardi 10 h au Samedi 19 h).



LE NOUVEAU 33 TOURS DE BACHDENKEL

Les premiers 3 500 exemplaires seront pressés en Angleterre selon des « normes classiques » et de ce fait seront numérotés.

LEMMINGS by BACHDENKEL

de nouveau disponible avec la troisième face inédite sur le pressage précédent. Sortie prévue pour fin mars.

The Initial Recording Co. Distribution Exclusive pour la France U.S. Sounds, tél. 931 31 02 / 931 94 38, télex : 69 2660 F

Contact BACHDENKEL : 7, rue Damiens 92100 Boulogne



faut écouter avec soin « X Wires » pour découvrir tout l'intérêt de ce groupe. Au risque de me répéter, je vais reparler de Barry Andrews, moins beau que Colin (Moulding) mais qui joue des claviers de façon renversante et sans jamais s'asseoir. Andy Partidge lui répond à la guitare, et ils semblent parler un peu le même langage.

Ils ont repris un titre de Dylan, qui est devenu depuis un titre d'Hendrix : « All Along The Watch Tower. » Ils ont bien mis la main aux arrangements. Dans le sens où j'ai connu de vilains voyous qui disaient : « Je vais t'arranger la gueule, tu vas voir. » Et pourtant, je ne crois pas qu'il s'agisse de voyous. Pour un premier album, c'est travaillé de main de maître. Tout baigne dans une curieuse atmosphère irradiée. Ce n'est pas toujours très gai, c'est glacé comme un reportage sur la lune avec le charme discret de l'apesanteur. Mais ça évoque moins la joyeuse perspective des voyages dans l'espace que la proximité de la fin des haricots. C'est donc un disque indispensable aux pessimistes. Pour moi, ça va bien merci et je me balade dans « Atom Age » comme dans une kermesse nucléaire. C'est la Foire du Trône à Nagasaki et ça tourne dans la tête comme un grand huit sans merci. — JACQUES COLIN.



COMPENDIUM

HUGH HOPPER
HOPPER TUNITY BOX
Compendium FIDARDO 7

HOPPER/DEAN/TIPPETT/
GALLIVAN
CRUEL BUT FAIR
Compendium FIDARDO 4

JOE GALLIVAN
CHARLES AUSTIN
INTERCONTINENTAL
EXPRESS, LONDON
Compendium FIDARDO 8

CHARLES AUSTIN,
JOE GALLIVAN & VOICES
PEACE ON EARTH
Compendium FIDARDO 5 (tous
imp. Phonogram)

Ainsi donc, il faut que des musiciens comme Hugh Hopper aillent jusqu'en Norvège pour graver leurs œuvres dans la cire. O ingrate Angleterre. As-tu si promptement oublié tes créateurs les plus originaux ? Dans quelle obscurité honteuse as-tu renvoyé les Robert Wyatt, les Fred Frith, les Keith Tippett ? Depuis que Virgin a presque unilatéralement abandonné sa politique de soutien des chercheurs, il ne reste plus grand-monde dans cette industrie pour les soutenir. Il aura donc fallu attendre des mois pour profiter enfin de ces rencontres entre certains des créateurs les plus originaux de la véritable nouvelle musique anglo-saxonne. Avec patience, un vieil ami de Hugh, Jean-Pierre Weiller, bassiste lui aussi, a remué ciel et terre pour trouver un distributeur pour le catalogue norvégien Compendium (aucun rapport avec l'excellente librairie londonienne).

On ne s'étonnera pas de trouver dans ces plages quelques-uns des musiciens qui firent les grandes heures de Soft Machine, du Centipede de Keith Tippett, et même de groupes, hélas plus obscurs, comme Hatfield and the North ou Egg. D'emblée, la musique de Hugh Hopper s'affirme comme une musique de climat (et non d'ambiance !).

Ses compositions — « Hopper Tunity Box », « Mini Luv », « Gnat Prong » — mettent en valeur un usage très particulier de la basse, caractéristique du bonhomme. Il ose se servir de la distorsion pour donner davantage d'ampleur, de présence à son instrument. Avec lui, Elton Dean s'embrase en solos free jazz. Mais un free qui n'est pas forcément lié à l'école américaine. Et un jazz qui n'a rien de jazz rock. Cela serait trop facile : comme nos lascars sont connus des amateurs de rock, mais qu'ils jouent quelque chose qui ressemble à du jazz, ben ils font du jazz rock... Fort heureusement, ils sont à des années lumière de la définition weather-reportienne du terme. Ils



**— EH, BOY ES-TU ALLÉ À LA CENTRALE
DE LA MUSIQUE ?
— NON MAIS, JE PRENDS MON CHEVAL
ET J'Y VAIS**

centre commercial gaité
80, Av du Maine
75014 PARIS
tel : 260 88 06

tout l'équipement musical
REPRISES/CRÉDITS/OCCASIONS

— 20% SUR TOUTES LES GUITARES

BINSON FRANCE

NOUVEAUX PUPITRES
RM 8 - RM 12 - RM 18

CHAMBRES D'ÉCHOS
EC 3 - EC 6 - EC 10 - PE 603 T

**QUELQUES ADRESSES
 DE DISTRIBUTEURS BINSON**

BEUSCHER	Paris 75
SONOFRANCE	Paris 75
REY	Clermont-Ferrand 63
LACUBE	Montpellier 34
AUBERGIER	Maillane 13
GATTI	Nice 06
PAMIES	Tours 37
PAOLIN	Bergerac 24
BOESCH	Sélestat 67
MUSICAL RUIZ	Nice 06
THÉVENET	Poitiers 86
BEFRA	Paris 75
DANICLAUDE	Montélimar 26
ALAN MUSIC	Epinal 88
CENTRAL SON	Paris 75



DALAS ACOUSTIC	Paris 75
DUROS	Rennes 35
MUSIQUE DE FRANCE	St-Étienne 42
SUN MUSIC	La Seyne-sur-Mer 83

MARIUS DAVID
 53, Avenue de la Gare
 74100 ANNEMASSE - 38.08.01

1980 F* JEN... jamais vu!



Synthétone SX 2000

Synthétiseur 44 notes Fa à Do - 7 préselecons:
 synthe., harpsichord, flûte, clarinet, violon, trumpet, piano.
 Section synthétiseur: VCO - sélecteur 32', 16', 8', 4' - 4 formes.
 VCF - contrôle Attack - Decay - enveloppe. VCA - vibrato réglable
 en vitesse et intensité. PORTAMENTO 1.980,00 F
 *(prix TTC, départ Paris)

MUSIC 2000

font autre chose, avançant en solitaires, en explorateurs sur des chemins que bien peu, il est vrai, viennent leur disputer.

Chacun de ces albums porte la marque de ceux qui l'ont, en grande partie, composé. Le premier, le Hopper, est certes le plus séduisant, le plus proche de ce que nous avons appris avec la Machine Molle. Mais le reste ne manque pas de charmes. Et le second, plus Tippet, évoquera pour certains le trop tôt défunt Centipède (écoutez le très beau « Echoes »). A partir de là entre en scène le batteur Joe Gallivan. L'homme n'est pas Wyatt: il est moins subtil, plus en force, plus jazzy. D'ailleurs, les deux albums qui portent le plus évidemment sa marque sont à mettre sur le rayon jazz d'une discothèque. Après tout, c'est tout le gratin du jazz londonien qui y participe: Nick Evans (tb), Ronnie Scott (st), Elton Dean (as), Roy Babbington (b) - tiens, encore un ex-Soft... Gallivan produit et ajoute par-ci, par-là une touche de synthétiseur: l'homme est, ou se veut, plus qu'un batteur. Un percussionniste, un être polymorphe. Dans le cadre où il évolue, c'est tout à fait réalisable et les expériences à tenter ne manquent pas, comme celle du dernier album où il met en scène, à côté de son ami le saxophoniste ténor Charles Austin, un ensemble vocal - contrepoint de chaleur à côté de ses claviers électroniques. A l'écoute de ces univers sonores différents de tout ce qu'on entend en ce moment, on se prend à souhaiter que le bruit engendré par les media, concernant certaine nouvelle vague, ne vienne pas assourdir ni effacer les recherches de tous ceux qui ont choisi un chemin autre. La survie, le prolongement même de la musique de Hugh Hopper sont un peu à ce prix. Et il serait bon pour nous que cette musique continue à vivre. - ALAIN DISTER.

SHAKIN' STREET

VAMPIRE ROCK
CBS 82610

Vite, la suite. Les Shakin' Street font du heavy metal, exclusivement. Un genre que les esprits forts tels que moi croyaient disparu. Vicieuses illusions! Stupide isolement! Le métal coule à flots en France, avec Factory, TEE, Trust et Bracos, et pas sur des sal-

les vides ou avachies. Et grâce à ce « Vampire Rock », il va même reprendre d'aguisantes couleurs. Les références? Led Zep, bien sûr, mais aussi Aerosmith, dont les étoiles ne pâlisent pas précisément non plus où que ce soit. Pour les instruments, Shakin' Street s'apparente d'ailleurs nettement à la brillante façon des Bostoniens: tout d'une masse, probablement du fait de la production (D. Blane-Francard et deux Anglais aux Olympic Studios de Londres, du costaud lèché). Par-dessus, très au-dessus, trop au-dessus peut-être, rugit, vagit, trépigne et claque la voix de Fabienne, une voix qu'on a voulu systématiser. Une voix qui se restreint au cri, contrairement à celle de Plant, mais, fidèle aux exemples de Sabbath et parfois de Purple (époque Ian Gillan), qui rejoint par sa puissance, sa hauteur, sa dureté, l'acier convoité. Humblement, je préfère Fabienne quand elle s'abandonne, tigresse grondante avant le bond mortel, sur les premières mesures de « Blues Is », juste à l'orée du crescendo qu'alors j'apprécie (en frémissant...). Bon. Mais et les bonshommes, à quoi ils servent? Eh bien à propulser la bête, et tout du long. Les guitaristes, en particulier, jouent avec un brio et une science enflammée qui n'ont rien à envier aux grands maîtres. La preuve en est que Ian « Factotum » Stewart n'a pas pu résister au plaisir de pomper les touches sur deux des meilleurs titres: « No Time To Loose » et « Speedy Lady ».

Sachez enfin que sauf une reprise (« Yesterday's Papers », de qui vous savez, et qui va faire jaser), tous les titres sont signés Eric Lewys pour la musique et Fabienne Shine pour les textes. Bien sûr, ils sont en anglais et on déplore de ne pas tout découvrir des pensées de la chanteuse, mais « Living With A Dealer » est une situation facile à deviner. Et « Vampire Rock » un phantasme répandu. A vous de choisir votre rôle, et sans vous limiter à celui de voyeur. Quant aux Shakin' Street, avec un matériel de cette trempe ils démontrent que eux, au moins, savent mordre à belles dents. - FRANÇOIS DUCRAY.



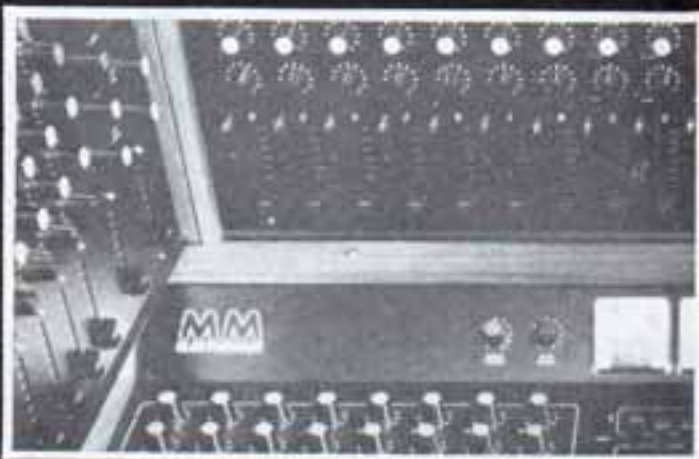
ROOST



le son
à lampes que
vous recherchez



Import Musical
17 rue Lapérouse 93500 PANTIN
Tél. 844.53.83



MM ELECTRONICS

MEILLEUR RAPPORT
QUALITE/PRIX

BEFRA Electronic
Importateur Exclusif

13, rue St-Eloi - 13010 Marseille - Tél. : 15 (91) 79.65.89
3/5, bd de Clichy - 75009 Paris - Tél. 878.36.41

*"Salut au temps
qui passe"*

NOUVEL ALBUM* DE

philippe chatel



* Avec tablatures pour guitare folk

prochainement

à la COUR DES MIRACLES

23 Avenue du Maine - Paris 14e

à 20 H 30 du 20 Février au 7 Mars

RCA
ce qui se trouve en musique

EVANS®



**CONSOLE
GX 800**

Avec ampli - 100 W - 8
entrées - Réverbération -
Sortie écho - 2 baffles
PAS 1800.
(4 HP + 1 Tweeter)

L'ensemble :

5 400 F

**AMPLIFICATEUR
DE MIXAGE
PAM 600**

6 entrées - 150 W/250 W
music - Volume réverbé-
ration, avec tonalité - Sé-
lecteurs d'entrée - Sortie
écho - 2 baffles PAS 400.
(6 HP + 1 Tweeter)

L'ensemble :

7 600 F



IMPORT
MUSICAL

17, rue Lapérouse,
93500 PANTIN

Tél. 844-53-83

Documentation couleur sur demande contre 2 F en timbres

DAMNED

MUSIC FOR PLEASURE

Stiff ZSEZ 5 (dist. Barclay)

Il y a, dans un film prémonitoire et oublié de Losey, «The Damned», la plus terrifiante histoire du monde: au nom du progrès et de la sécurité, le gouvernement anglais enferme à tout jamais, dans une grotte secrète, un groupe de jeunes enfants mutants sur lesquels on se livre à des recherches sur la radio-activité. A tout jamais? En êtes-vous si sûr? Car enfin, les Damnés sont en liberté.

Pour Bryan James, l'ultime bombe atomique s'appelle «Fun House». Contaminé par ce disque des Stooges en 1971, il n'a eu de cesse depuis d'essayer de raviver, tant sur scène que sur cire, cette flamme qu'Iggy avait donnée aux hommes.

En ce sens, «Music For Pleasure» est une réussite d'un autre éclat que «Damned, Damned, Damned» (que Barclay ressort aussi). Le producteur Nick Lowe parti vivre sa gloire, les Damned, on s'en souvient, ont failli travailler avec Shel Talmy. Mais le vieux magicien, à demi-aveugle, ne réalisa avec eux qu'un simple (un artefact mémorable donné gratuitement par Stiff Records). Voici donc les Damned glissant sur le pavé, au sortir d'un fracas dans un pub. Et qui croisent-ils? Lol Coxhill, souffleur jazzy et expérimental, roue à aube de l'épopée Virgin! Bryan James, aussitôt, flashe sur l'addition d'un saxo free, et Lol le chauve, l'espace d'un album et d'une tournée, devient le Steve McKay des Stooges de Shepherds Bush. Quant au producteur de l'album, il fut décidé que ce serait le batteur du Pink Floyd, Nick Mason. Ce faisant, les Damned avaient-ils pour but secret d'enlever le Grand Prix de l'Académie Charles Cros? Toujours est-il que Nick Mason est l'un des meilleurs concepteurs d'albums de son temps. Et du coup, sur «Music For Pleasure», tous les morceaux s'enchaînent avec art, et les deux faces s'articulent avec génie.

Le lecteur, effrayé par ces références révolues, n'a pas pourtant le droit de se dérober. Car l'amateur de rock'n'roll va trouver ici un paquet d'os à ronger. Tout un tas! En fait, un vrai xylophone d'os à faire résonner! Pie-a-tica-tunga! Mis à part les fins de face (décollages sur tempo moyen où, sur des trames lancinantes et vulgaires, les solistes joutent), on dénombre au moins huit hits potentiels sur neuf titres. Plus fort que le café soluble! Instantané! Ça glisse comme sur un micro-

sillon (N.D.L.R.: C'en est un!). Les deux meilleurs titres sont bien sûr «Problem Child» et «You Take My Money». Pas que les étincelles de «Alone» brillent moins fort, non. Mais ces deux rocks ont l'aisance magistrale de «Down On The Street» ou de «1970». Les furieuses décharges de la section rythmique (Rat Scabies + Captain Sensible, les deux super-stars) sont un vertigineux toboggan. Quant aux guitares, si elles n'ont pas les dangereuses attaques/retraites d'un Steve Jones, elles savent souligner l'excitation générale et faire saigner les riffs. Ce disque est-il un successeur à la lobotomie frontale du premier album? Cela ne fait aucun doute. Ici, les Damned sortent de leur ornière speed pour nous proposer un spectre varié qui achève ce que tout le monde aimerait faire: varier la sauce sans changer d'ingrédients.

Alors ne sous-estimez surtout pas les Damned. Il paraît que rien qu'en voyant Rat Scabies dégueuler sa bière sur les objectifs des caméras de «Juke Box», les pontes de la télé ont frisé l'attaque cardiaque. Et l'outrage, par tous les diables, ces types l'ont pratiqué jusqu'au point de non-retour. Ils ont vécu un an d'overdose totale, souvent idiote, parfois aussi drôle. Aujourd'hui, amputés volontaires du Rat, sans maison de disques, sans manager, ils se retrouvent comme les autres: échoués sur un récif battu, en pleine mer. Mais je sens que nous reverrons cette bande de démons. Et ce sera comme cette nuit de folie à Paris. Quand tous les amplis se cassaient la gueule, quand le Captain glaviotait sur les premiers rangs, quand Dave Vanian, hagard, les yeux vitreux, écrasait de plein fouet son corps maigre contre la sono, glapissant des «I Feel Allrite» à vous glacer le sang. Sur l'écran télé, le vieux jeune homme regarde le match. France/Irlande. En bas, les manifestants hébétés refluent dans les rues vides... «Tout cela finira mal», pense-t-il en buvant une autre gorgée de bière. — PHILIPPE MANŒUVRE.



PARIS MUSIQUE

606 41 15

3, rue Dancourt
75018 Paris
métro Anvers

DU NEUF ET DE L'OCCASION

La Sélection du Mois

zoom

MESIA



AMPLIS GUITARES

- M 55** Ampli 60 W. Crête 100 W. Présentation Boogie. 2 entrées. Volume. Master. Basse. Aigu. Medium. Réverbération. H.P. de 30 cm. 8 ohms. Couleur beige. Sortie H.P. Sortie line. Sortie casque. Potentiomètre de présence. **2.200 F**
- M 100 E** Amplis de 60 W. avec égaliseur. 5 bandes passantes 70 HZ, 240 HZ, 750 HZ, 2,2 KHZ, 6,6 KHZ. Mêmes caractéristiques et la même présentation que le M 55. **3.500 F**

AMPLIS BASSES

- MB 60 E** Ampli de 60 W. Basse. 100 W. crête. Avec égaliseur. 5 bandes : 75 HZ, 250 HZ, 750 HZ, 2,2 KHZ, 6,6 KHZ. Volume. Master. Aigu. Medium. Basse. Mode 3 positions. 1 H.P. de 38 cm de 8 ohms. Couleur beige. Sortie H.P. line. Sortie casque. **2.850 F**
- MB 100 E** Ampli de 100 W. basse. 170 W. crête. **3.400 F**

CRÉDIT - ÉCHANGE - REPRISE

CEZAME.METHODE

Disques 33 tours 30 cm et livret

**ROCK, BOOGIE, HARD-ROCK
COUNTRY, SOUL...**

TECHNIQUE DE LA GUITARE ELECTRIQUE PAR PIERRE FANEN CEZAME CEZ 1043 SE

Conçu pour permettre aux guitaristes de travailler dans les mêmes conditions qu'avec une section rythmique. Les morceaux ont été choisis dans différents styles propres à l'instrument et les exercices permettent, d'une manière progressive, de comprendre et d'appliquer les difficultés.

PIERRE FANEN a joué avec les Keltos, Ronnie Bird, Antoine, Dick Rivers, Eddy Mitchell, Zoo, Triangle, Léo Ferré, Chuck Berry et Marcel Dadi.

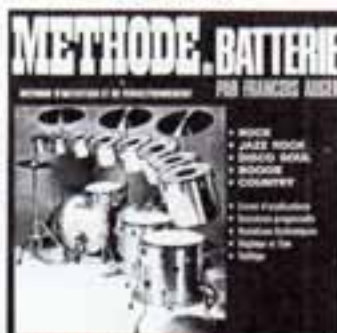


CEZAME CEZ 1043 SE

METHODE DE BATTERIE PAR FRANCOIS AUGER CEZAME CEZ 1044 SE

Destinée à l'initiation à la batterie en donnant les conseils et les bases nécessaires à l'étude de cet instrument. Bien que la transcription des rythmes soient en solfège, François Auger a mis au point une méthode simple compréhensible par tous.

AUGER a notamment accompagné Michel Fugain, Claude Nougaro, Johnny Hallyday et joue actuellement avec le groupe Heldon.



CEZAME CEZ 1044 SE

METHODE DE GUITARE BASSE PAR BERNARD PAGANOTTI CEZAME CEZ 1045 SE

Il n'est pas nécessaire dans un premier temps d'aborder l'étude du solfège, l'écoute attentive du disque et les transcriptions en tablatures permettent de jouer et de comprendre facilement le solfège.

BERNARD PAGANOTTI a joué avec Chinese (avec Christian Vander), Cruciferus, Marcel Dadi, Ronnie Bird, Magma. Il joue actuellement avec le groupe Weidorje.



CEZAME CEZ 1045 SE

METHODE DE GUITARE FLAT-PICKING PAR ERIC KRISTY CEZAME CEZ 1046 SE

Le Flat-Picking, jeu avec un médiator, et une technique utilisée par des guitaristes comme Doc Watson, Marcel Dadi... Elle peut être employée pour le blues, le country & western, le rock'n'roll.

ERIC KRISTY a joué avec le groupe Connection et a récemment formé Equinoxe. Il a réalisé cette méthode d'après son expérience personnelle.



CEZAME CEZ 1046 SE

ECOUTER C'EST APPRENDRE...
CEZAME, 2 rue Fléchier 75009 PARIS
DISTRIBUTION CARRERE



Venez Jouer En Groupe

Pour 190 F. par mois



**guitare
batterie
cuivres...**



ECOLE DE MUSIQUE POPULAIRE

PIERRE SPIERS

PALAIS DES CONGRÈS
M^e PORTE MAILLOT



758.23.37 et 38

O.S.P conseil



VENTE / ACHAT / ECHANGE

Catalogue couleur contre 20 F en chèque
(Remboursé au 1^{er} achat)

34, rue Pigalle / 75009 Paris / ☎ 280-01-41

GRAEME ALLWRIGHT

QUESTIONS

Phonogram 9.101.904

Après la demi-déception que représentait pour beaucoup d'entre eux « De Passage » à la fin 75, les fans de Graeme Allwright risquent d'être à la fois surpris et comblés par ces « Questions ». Surpris parce que la couleur musicale, dans trois ou quatre titres au moins, est très différente de la dominante folk américaine qu'on lui connaissait jusqu'à présent : il ne laisse aucun doute en commençant le disque par « P'tite Fleur Fanée », chanson populaire en créole, ou en incluant plus loin un rythme d'inspiration latino-américaine sur « Dans la Fumée de Mon Gigare » (le sujet lui-même est intéressant : c'est un type qui médite en fumant un Havane, et qui remercie les travailleurs à la peau basanée qui, à Cuba, récoltent le tabac). Graeme s'amuse en s'aidant de chœurs plus ou moins délirants et d'autres rythmes, en faisant de « La Ronde des Joyeux Prisonniers » et de « Mâche Média » des chansons politiques à la fois graves par leurs sujets, drôles et accessibles à tous par leur traitement. En langue française, c'est un résultat assez rare pour être signalé. Sur ces chansons-là, les arrangements de Jean Cohen-Sofal (également flûtiste et contrebassiste dans le groupe actuel de Graeme sur scène) font merveille par leur élégance, leur sobriété et pourtant leur efficacité. On sent d'ailleurs tout au long de ce disque que les six musiciens qui entourent le chanteur, et cela se vérifie dans les admirables concerts de la tournée qui se poursuit ces temps-ci, sont en pleine harmonie avec lui. Les autres chansons, si l'on met à part la franche gaité de « Bonne Chance » (une chanson utopiste, si l'on veut, à la manière de « La Fête du Temps » de Béranger ou de « L'Autogestion » de Font et Val), revêtent un ton plus grave. C'est du grand cru d'Allwright dans ce qu'il peut avoir de visionnaire, avec ses éclairs de révolte, d'amour et de lucidité entremêlés, comme au temps de « Johnny » ou de « La Désescalade », que l'on retrouve dans « La Réunion » (l'histoire de cette petite île où il a récemment passé un an, une chanson que Michel Debré ferait bien d'écouter), « Questions » (dont la première est : « ceux qui ont des chaînes et voient leurs disques augmenter/Trouveront-ils jamais le temps de tout écouter ? » : cher Graeme, quel chic pour trouver la formule !), « Identity » de son ami

GRAEME ALLWRIGHT



breton Youenn Gwernig (un beau geste pour faire parler de Youenn, en plus d'une splendide chanson), et surtout ce « Message » du moine vietnamien et néanmoins bouddhiste Nhut Hanh (traduit en français, il reste un poème fort et extraordinairement émouvant). Oh, il faut que j'arrête là mon délire sur ce disque : il est essentiel d'un bout à l'autre, et il se vendra très bien de toute façon (pas mon délire, le disque !). C'était juste pour vous dire que Graeme, alléluia, est de nouveau « de passage » parmi nous. Un passage plus long et plus généreux que le précédent : dans ses concerts, il offre quelque vingt-huit chansons, impeccablement interprétées, toutes les nouvelles et un bon paquet d'anciennes, en près de deux heures et demie de spectacle sans entr'acte ! Courez à sa rencontre, où qu'il chante (si vous trouvez encore des places...), et réchauffez-vous le cœur et le reste. Vous êtes sûrs d'en ressortir avec des vitamines pour rechanter vous-mêmes. — JACQUES VASSAL.

BLONDIE

PLASTIC LETTERS

Chrysalis 6307 617 (dist. Phonogram)

Le pari de Blondie — ne pas rester prisonnier d'une image strictement « revival » acquise avec son premier album — est largement gagné avec celui-ci. On l'attendait au tournant, mais la preuve est vraiment faite que l'on peut reprendre la formule radio-rock-moins-de-trois-minutes, qui fit du rock commercial américain jusqu'au début des années soixante un genre à part, et l'actualiser musicalement comme s'il n'avait jamais cessé d'exister. Et c'est alors qu'on comprend vraiment tout ce qu'on avait perdu. Remarquez, il n'y aurait jamais eu de rock-critiques si on était resté là, car ce genre de chansons est fait pour s'écouter à fond la caisse dans une voiture toutes fenêtres ouvertes, et pas tellement pour digresser dessus...

AKG acoustics



Des Tables de Mélange pour tous les Usages.

AKG spécialisée depuis près de 30 ans, dans la fabrication des matériels de très haute qualité en électro-acoustique, microphones, casques, cellules, chambres d'écho, vient de développer une nouvelle gamme de produits : des consoles de mélange. La recherche d'une excellente qualité, tout en conservant un prix de marché, a amené AKG à certains compromis, comme par exemple l'utilisation des potentiomètres rotatifs dont la qualité et la fiabilité sont bien supérieures à celles des potentiomètres linéaires. Les prises équipant ces produits sont des prises professionnelles américaines dont la qualité des contacts et la durée de vie sont très nettement meilleures que celles des fiches Din ou jacks, etc. . .

- **6 100 RA**
mélangeur 6 entrées, 1 sortie, entrées microphones asymétriques.
- **6 100 RB**
identique au type 6 100 RA

mais entrées microphones symétriques.

- **6 100 EA**
prémélangeur, 8 entrées asymétriques. Prévu pour attaquer le type 6 100 RA et permettant d'augmenter sa capacité à 14 entrées.
- **6 100 EB**
identique au type 6 100 EA mais entrées symétriques.
- **6 200 EA**
mélangeur, 6 entrées asymétriques, 2 sorties.
- **6 200 EB**
identique au type 6 200 EA mais entrées symétriques.
- **6 100 CF**
mélangeur, 6 entrées asymétriques, 1 sortie.
- **Modèle 100 K**
mélangeur, 6 entrées, 1 sortie.
- **Modèle 2 200**
égaliseur stéréo 2 fois 10 fréquences entre 20 Hz et 20 KHz.
- **Modèle 4 400**
unité de réverbération stéréo, niveau entrée réglable, égaliseur à 4 fréquences.



designed and manufactured by **TAPCO**

Pour toute information concernant ces produits, écrivez à REDITEC, 21 des Chanoux, 62 à 66, rue Louis Ampère - 93330 NEUILLY-S/MARNE

NOM : _____

ADRESSE : _____

Je suis intéressé(e) par : ☐ Microphones ☐ Casques
☐ Consoles de mélange ☐ Cellules

LASERIUM



THE COSMIC LASER CONCERT

"On assiste au Laserium comme on va le dimanche voir les animaux du parc zoologique, toujours les mêmes, jamais pareils".

Mathilde La Bardonnie (Le Monde)

"L'utilisation du laser à des fins artistiques trouve dans le laserium une de ses premières applications vraiment réussie et réfléchie".

"Longtemps après le show on se sent encore ébloui et oublié".

Yvon Samuel (France-Soir)

"Vous avez là un spectacle audio-visuel tout à fait saisissant, un fabuleux voyage style Odyssée de l'Espace".

Patrice de Nussac (J'Informe)

PLANÉTIARIUM - PALAIS DE LA DÉCOUVERTE

avenue Franklin Roosevelt - Paris 8^e - Tél. : 256.01.24.
Possibilités de réserver à l'avance : au Planétarium et 3 FNAC
Séances : 19 h 30, 20 h 45, 22 h 00. Relâche dimanche.

LASERIUM

DANS LE MONDE ENTIER AU SERVICE DES PROFESSIONNELS



intercontinental

by Viscount

- SYNTHDAKOTA 4.160
avec effet synthétiseur 8.850
- IMPERIAL STRINGS 12.160
- IMPERIAL SUPER
avec pédalier



en vente chez les meilleurs revendeurs

J.CAPELLE distribution

6 & 8, rue Léon-Giraud, Paris (19) - Tél. : 208.18.39

Côté image, on a mis au panier la panoplie « American Graffiti » : les musiciens se sont payé une coupe de cheveux et des cuirs, et Deborah Harry assume maintenant sa trentaine, ce qui ne la rend pas moins excitante pour autant, bien au contraire, surtout dans la mini-robe qu'elle porte sur la pochette. Cette dernière fait partie du côté « cruisin » provincial, voire un peu péquenaud, que continue à affecter le groupe, mais avec plus de subtilité.

Cette subtilité, elle se retrouve dans la musique, encore que bien sûr elle ne soit pas censée se remarquer. Mais ce que Chris Stein (guitare) et James Destri (claviers), les deux principaux responsables des compositions et de la conception d'ensemble, arrivent à faire tenir en 2'40 est assez sidérant. Synthés, pianos, orgue, guitares qui s'enchevêtrent et breaks rythmiques, il s'en passe des choses derrière et autour de la voix acide de la petite Debbie (« Bermuda Triangle », « Red Square », « I'm On E... »)! C'est la production qui a largement gagné en imagination depuis le premier album, et qui permet un son totalement différent : aéré et se déve-



loppant sur plusieurs niveaux qui se superposent avec une précision diabolique. Le chant de Deborah Harry garde en général le premier plan, mais dans ce contexte tout en relief coloré qui l'enveloppe constamment, elle peut vraiment donner toute la mesure de ses possibilités, au lieu de s'en tenir au timbre un peu monotone du premier disque. Ainsi dans « Kidnapper » elle adopte un ton rauque et agressif sur un rythme de R'n'B renforcé par le piano, tandis qu'à l'arrière-plan s'échelonnent des chœurs (« du du du dub... »), une guitare acidulée en contrepoint et un harmonica bluesy à peine perceptible mais d'autant plus efficace. Et dans « No Imagination », sa voix trouve une emphase qui surprend, appuyée par un piano majestueux, pour annoncer, tandis que la batterie déboule d'un baffle à l'autre : « I don't want to stay with you/I want to play with you... » - on est loin du rétro fifties : dans les ballades de teenagers de l'époque on ne parlait jamais de lit, et

surtout pas pour se plaindre du manque d'imagination de son partenaire...

Ces deux morceaux sont signés par James Destri, qui est en général l'auteur des musiques les plus élaborées mais aussi les plus percutantes : « Red Square » et surtout le superbe « Fan Mail » sont également de lui. Lors du passage de Blondie à Paris, il m'avait expliqué que le producteur, Richard Gottehrer, était largement responsable du son strictement « revival » du premier album (il produit également Robert Gordon), et que pour celui-ci le groupe avait eu beaucoup plus son mot à dire (« Chaque fois qu'il allait pisser, on changeait complètement les réglages de la console »). Mais le rôle de Chris Stein, qui peut sonner comme Buddy Holly ou Cochran (« Denis ») mais aussi incroyablement californien (dans « Detroit 442 » et surtout « Fan Mail », on croirait Kaukonen!), est également fondamental, d'autant plus qu'ici il tient la basse sur plusieurs titres (c'était entre le départ de Gary Valentine et l'arrivée de Nigel Harrison). Et quand ils composent ensemble, ça donne « Detroit 442 », qui vous propulse à une vitesse dingue, cruisin' with Blondie... - HERVE MULLER.

AMANDA LEAR

I AM A PHOTOGRAPH
Eurodisc 913101 (dist. WEA)

Scène 1 : Tout-cuir, le diable dans les yeux, Amanda Lear investit le studio. Elle allume une Marlboro et chante son premier hit, « Blood And Honey ». Où une créature Afterdark, hantant la cité, cherche sa proie et la trouve : « Du Sang Et Du... Miel », une Série Noire transformiste.

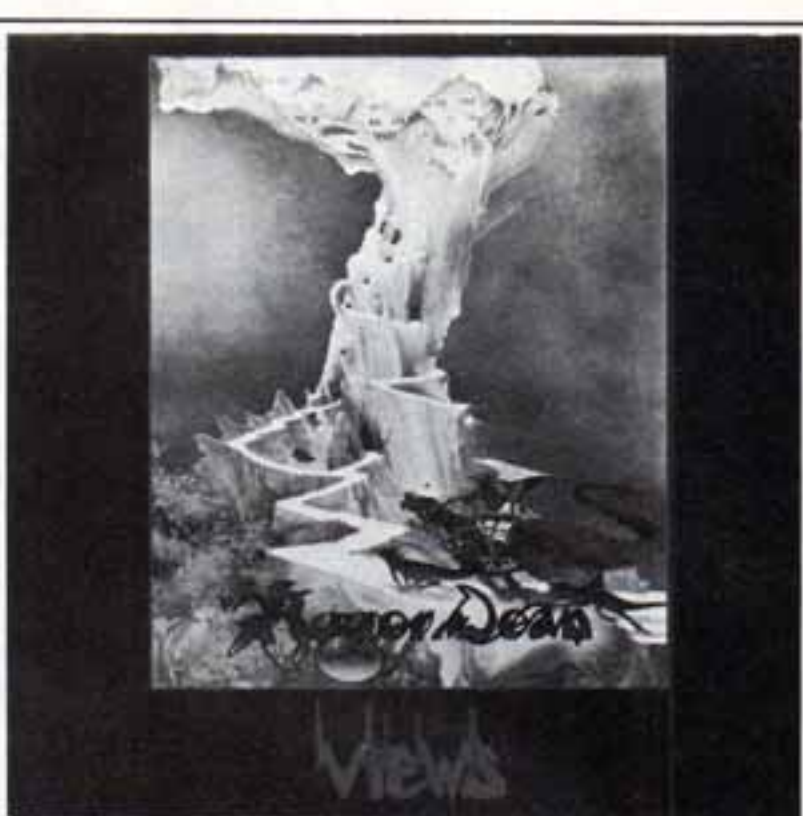
Scène 2 : Pour « Alphabet », l'idée du siècle : un traitement disco du Prélude en Ré, de Bach, sur lequel la glaciale Amanda récite son alphabet, le Nouvel Alphabet :

« A stands for Anything, C stands for Claustrophobia. G, of course, stands for Getting A Divorce. H now stands for Hijacking, J stands for Juke-Box and Junkies.

« Naturally, M is for Me. N is for Never Again, O is for that Famous Story, and Q is for Quality (which is better than Quantity).

« V stands for a little Voodoo, and W for Where? - When? X sounds X-tremely mysterious. And Z is for the Zero you will get/If you don't like my Alphabet. »

(« Et le Z c'est le Zéro que je vous



Les éléphants ailés • Les dragons cybernétiques
Les magiciens semeurs d'étoiles...
Tout le monde fabuleux de **ROGER DEAN**

dans **VIEWS**

160 pages (31 x 31 cm), plus de 400 illustrations couleur - 65 F

Importé par A.M.P. s.a.

En vente dans les librairies et chez **B. DIFFUSION**
61, rue du Cherche Midi - 75006 Paris

Progrès décisif dans l'étude des langues



avec
AAC 4000 PHILIPS
le magnétophone
à cassettes double piste.

Spécial pour l'étude
des langues* suivant
la méthode Audio Active
Comparative.

Pour découvrir ses avantages
et toutes ses utilisations, renvoyez
le bon ci-dessous aujourd'hui.

PHILIPS
Audiovisuel

Bon pour documentation gratuite

à renvoyer à S.A. Philips I.C. BP 131 - 92154 SURESNES CEDEX
Envoyez-moi une documentation sur le AAC 4000 pour les applications cochées ci-dessous.

- | | |
|---|--|
| <input type="checkbox"/> Étude des langues | <input type="checkbox"/> Musique, chant |
| <input type="checkbox"/> Rééducation du langage | <input type="checkbox"/> Art dramatique |
| <input type="checkbox"/> Montages sonores | <input type="checkbox"/> Synchro de diapos |

Nom _____
No _____ Rue _____
Code postal _____ Ville _____

UN ENSEMBLE PARFAIT

**l'orgue portable Elka X-55,
léger, compact, un son extraordinaire,
associé au réputé Elka Rhapsody 610**



Tout un orchestre
dans un clavier à 5
octaves. Violoncelles,
violons, piano, clavecin.
Réglages séparés pour chaque
instrument sortie stéréo.

● Clavier : supé-
rieur 49 touches
Inférieur 37 tou-
ches ● Tirettes
harmoniques ●
Clavier supé-
rieur: 16', 5'1/3,
8', 4', 2'2/3, 2',
1'3/5, 1'1/3, 1' ●
Clavier inférieur :
8', 4', 2'1/3 2', 1' ●
Pédalier: 16', 8', At-
tack, Sustain (en op-
tion) ● Percussions 8',
5'1/3, 4', 2'2/3, 2', percussion
réglable, 5 présélections, 2 vi-
bratos, brillance ● Sustain au clavier
supérieur et inférieur ● Touche spéciale
pour reproduire « l'attaque » de la note ●
Poids 26 kg ● Dimensions : L: 103, H: 20, P: 38.

EXISTE EN VERSION PIANO ET CLAVECIN

ELKA



NAZZARENO PIERMARIA

154, rue de Charenton - 75012 Paris - 628.41.06 - 307.75.78
Service après-vente par technicien d'usine
Elka makes Sound Sense

donnerai/Si vous n'aimez pas mon Alphabet *: Orphan savait qu'Amanda Lear était l'auteur le plus doué, le plus moderne. Il aurait aimé le lui dire, un soir à minuit, devant la galerie Sony.)

Scène 3 : Empruntant à Nancy Sinatra l'hymne fétichiste des années 60, Amanda Lear ressuscite « These Boots Are Made For Walkin' » : toute la différence entre l'interprétation d'un travesti, Nancy S., et celle d'une femme, Amanda L. :

« Ces bottes sont faites pour marcher/Et elles le font/Mais ces bottes un jour/Ces bottes te piéti-neront... »

Scène 4 : Amanda Lear chante « Tomorrow », « Voulez-vous un rendez-vous... tomorrow ? » : distance et dérision. Amanda vous donne tout, tout de suite, mais demain (elle vous invite et oublie de vous recevoir : c'est une des règles de l'Aftersex).

Scène 5 : Amanda Lear chante « Pretty Boys » et les garçons l'encerclent. Chœurs discotiques sur rythmique métronomique : Disco made in Munich. Mais la face A déjà s'achève : Amanda oublie les garçons et regagne les couloirs.

Scène 6 : « Alligator, get on the floor... » C'est sur « Alligator » qu'Amanda Lear regagne le studio. Chœurs discotiques sur rythmique métronomique : Disco made in Munich (bis).

Scène 7 : Amanda Lear exécute « The Lady In Black » : une « Femme Fatale » version 80. Chœurs discotiques sur rythmique métronomique : Disco made in Munich (ter).

Scène 8 : Les lumières deviennent plus dures. L'électricité emplit le studio. Les photographes s'agitent. Amanda Lear allume une Marlboro. Voici le temps de l'Autoportrait, « I Am A Photograph » : « Je suis une photographie glacée/Bien sûr je suis un peu retouchée/Mes couleurs ont été modifiées... » Progression lancinante. « I'm a glossy photograph/Appearing by the magic/Of a Nikon automatic... » Progression lancinante. « My lips are lipstick, but they're not for kissing/My eyes are open, but I'm not listening/My breasts are round, but my heart is missing/I'm a photograph, I'm a photograph/I'm better than the real thing... »

(en une phrase, une seule, l'Inaccessible Amanda Garbo transcende toute l'esthétique Coca-Cola). Progression lancinante. « A photograph does not complain/Or cry/Or love/Or suffer. » (« Une photographie ne se plaint pas/Ne pleure pas/N'aime pas/Ne souffre pas » : Orphan savait qu'Amanda Lear était l'auteur le plus doué, le plus moderne. Il



aurait aimé le lui dire, un soir à minuit, devant la galerie Sony.)

Scène 9 : Amanda Lear chante « Queen Of Chinatown », une romance des bas-fonds à la Von Sternberg. Et le vent de Munich souffle sur la Grande Muraille de Chine.

Scène 10 : « Take away my heart, because I don't need it anymore » : pour le final de son TV show, Amanda Lear a choisi « Blue Tango ». Une version sublime et sans espoir. Les lumières s'éteignent : Dietrich des années 80 dérivant dans le Metropolis de Kraftwerk, Amanda Lear s'éloigne... - YVES ADRIEN.

EDGAR FROESE

AGES

Virgin VD2507 (dist. Polydor)

KLAUS SCHULZE

BODY LOVE

EMI 2C068 60249 (dist. Pathé)

Passéisme, conservatisme ou stase de la créativité... Edgar Froese paraît ne pas avoir réalisé qu'un mouvement a éclaté dans de multiples directions (Baumann, Schulze, Götsching, Kraftwerk, Eno, Bowie, pour ne citer que les plus intéressants) et que sa propre musique est en deçà de toute recherche, en retrait, rétrograde. Encore une fois, à quoi bon vouloir faire du vieux avec du neuf, du vrai avec du faux. Que cet album est banal, médiocre et ennuyeux !

Certes, la nouveauté n'est pas une fin en soi, même si l'on prend encore plaisir à se faire étonner ; mais alors, qu'il y ait au moins quelques mouvements d'affects ; si c'est intelligible, si les moyens et les formes sont connus, alors, il faut bien que cela parle, que l'on sente vibrer un « contenu ». Rien. Cette musique est muette.

Un microphone?? LEQUEL?



AKG acoustics

- AKG parce qu'ils ont 25 ans d'expérience,
- AKG parce qu'ils ont fabriqué les premiers microphones cardioides en grande série,
- AKG parce qu'ils ont développé les premiers microphones à double capsule,
- AKG parce qu'ils ont une gamme très large de microphones spécialisés pour chaque application.

UTILISATION DES MICROPHONES AKG

APPLICATIONS	D12	D123	D170E	D196	D202	SE5+CE1	SE5+CE5	CK1+C451	CE10+SE5
Reportage - Parole		●	●	●	●				
Chant	●	●	●	●	●			●	
Guitare acoustique		●	●	●	●	●	●	●	●
Violon					●	●	●	●	
Piano	●			●	●	●	●	●	
Trompette	●	●	●		●				
Saxophone	●	●	●	●	●	●	●	●	
Flûte	●			●	●	●	●	●	
Grosse caisse	●				●				
Caisse claire			●	●	●			●	
Cymbales					●	●	●	●	
Timbales	●				●	●	●	●	
Tom Basse	●			●	●	●	●	●	
Tam Tam				●	●	●	●	●	
Congas	●				●	●	●	●	
Guitare amplifiée		●			●				
Basse amplifiée	●								
Orgue Leslie aigu					●			●	
Orgue Leslie basse	●								
Contrebasse	●				●			●	●



Pour toute information concernant ces produits, écrivez à REDITEC, Z.I. des Chanoux, 62 à 66, rue Louis Ampère - 93330 NEUILLY-S/MARNE

NOM : _____

ADRESSE : _____

Je suis intéressé(e) par : ☐ Casques ☐ Consolides de mélange
☐ Cellules

Norman



La guitare du Musicien d'Orchestre !...

Norman B 20	1.380 F	Norman Edition Spéciale	1.620 F
Norman B 30	2.040 F	Norman B 20/12	1.640 F
Norman B 50	2.820 F	Norman B 50/12	3.520 F
Norman B 55	3.750 F	Norman Studio 30	2.340 F

Vous reconnaîtrez facilement les guitares Norman à leur finition naturelle. Renseignez-vous chez votre revendeur.

J. CAPELLE

distribution

6 & 8, rue Léon-Giraud, Paris (19) - Tél. : 208.18.39

Que dire de « Body Love » ? Schulze eût pu aisément tomber dans les mêmes travers. De fait, rien non plus ici de très nouveau, l'évidence d'un style personnel, et qui a fait ses preuves dans certains des plus grands chefs-d'œuvre de la musique électronique (« Time-wind »). Mais ce qui chez Froese n'apparaît souvent que simple procédé, forme de la vacuité, est à l'origine du sens même de la musique de Klaus Schulze. Musique jouée et entendue comme véhicule, transfert, dynamique affective. « Nowhere-Now Here » : trente minutes - face 1, transcende « Be Careful With That Axe Eugene », du Floyd, et est un exemple presque parfait, une cristalline démonstration de cette musique combinatoire dont parlait Klaus lors de notre dernière entrevue. Car « Body Love » (en grande partie) part des mêmes éléments (bande de batterie, différentes parties de synthé) exactement que « Moondawn », ce qui explique la grande similitude de structure, d'architecture, malgré toutes les différences de textures sonores. Les mêmes éléments, plus d'autres, refondus, remixés, recollés pour former un objet toujours différent : processus identique à celui qui prévaut lors de la préparation des concerts publics. Depuis deux ans, la musique de Klaus est essentiellement identique et constamment différente (« Body Love » a plus d'un an). Cela pourrait être lassant, c'est en fait plutôt fascinant. Et puis, il y a toujours ce parti-pris schulzien de rester dans l'orbe de la musique purement électronique et d'y chercher le son unique, la texture inouïe, le scintillement inimaginable : parti-pris à côté duquel les autres choix musicaux vont jusqu'à devenir superfétatoires, d'où peut-être, l'attachement à une forme quelque peu balisée (harmonies, progression...). A noter cependant le retour d'exception, avec « Moogetique », à la musique presque stagnante et sombre des temps de « Cyborg ». Peut-être faut-il y voir le signe d'une somme avant un nouveau départ. - JEAN-MARC BAILLEUX.

et quelques albums de plus...

BILL BRUFORD FEELS GOOD TO ME Polydor 2310 579

Les albums de batteur et les groupes de batteur, vous savez ce que ça donne : du vrai magma, du faux gong, et (comme il est évident qu'un monsieur qui fait dans le binaire ne va pas se hasarder à faire un disque solo) il semble inéluctable que disque de batteur égale disque de jazz rock, avec tout ce qui risque d'en découler. Ici, ça démarre pas de façon rassurante. « Beelzebub » fait craindre le pire. Entendez par là que pour danser le pogo, vous n'avez aucune chance. Mais l'intérêt s'éveille dès la seconde plage. Sans aucun doute, la dame qui chante fait ça très bien. Elle s'appelle Annette Peacock, pas moins. Dave Stewart et Allan Holdsworth : deux messieurs de chez Softy all the time. Dave Stewart est sans doute le plus glacial des deux : Hatfield & the North, c'est bien la banlieue nord, hein ? N'empêche qu'il met agréablement la main au climat. Holdsworth, par contre, colorie tout en chaleur, comme il sut bien, d'ailleurs, redonner une touche de passion au Soft moribond de 74. C'est ainsi qu'il rend supportable « Sample And Hold », qui se confit dans une épaisseur de style. Je retourne. Rien à dire de « Feels Good To Me ». Le temps de boire un coca. De tenter de lire la pochette qui, entre la polychromie et le minuscule des caractères, est plutôt duraille à déchiffrer. Pendant que je vous raconte tout ça, c'est un drôle de slow, « Either End Of August ». Mais ça repart vite dans le jazzy. Aïe ! « If You Can Stand The Heat... » Eh bien non, I can't stand it. Je trouve ça un peu frais. Ça sent carrément la neige. On l'entend d'ailleurs tomber au piano. Le hasard continue dans la météo. On a dû passer au 25° degré (en dessous de zéro), car le titre suivant, plutôt agréable à mon oreille aigrie, s'appelle « Springtime In Siberia ». Merde, 2.43 mn de bonheur, c'est un peu court. - J.C.

DONNA SUMMER ONCE UPON A TIME/HAPPILY EVER AFTER

Atlantic 60132 - 2 (dist. WEA)

Donna Summer photographiée par Francesco Scavullo pour un, hmm, Opéra-Disco en 4 actes : cela donne un bel objet coûteux et inégal, accompli et gâché, mais cependant fascinant. La pochette s'ouvre sur une image de D.S. éclaboussant New York d'une pluie d'étoiles : un concept légèrement pompeux (n'est pas Cecil B. De Mille qui veut...). Giorgio Moroder, le génial producteur de D.S., semble d'ailleurs devoir divorcer d'avec sa protégée. Il opte pour une voie électronique à la Kraftwerk, tandis que Miss S. se lance à la conquête des USA : son



Vous voulez le son?

M3emthree

vous l'offre au plus juste prix



M3emthree®

vous propose une gamme complète d'amplis (combos, 2 ou 3 corps) et de sonorisations, micros, alliant qualité et efficacité au plus juste prix.
Catalogue sur demande



AMPLIS: Total 100: 2450 F; Solo bass 150: 2970 F
SONOS: PA 741 echo: 3990 F; PA 741 echo +
Vocal Box 70: 6910 F; PA 741 echo + Mini Box 60:
6630 F
MICROS: M100: 440 F; M14: 400 F;
M88 BI: 260 F; M88 HI: 290 F; M26 BI: 175 F;
M26 HI: 195 F



MUSIC 2000

70, rue de la Haie Coq - 93300 AUBERVILLIERS (vente exclusive en gros)

DELTA VISION

28 RUE DE LENINGRAD 75008 Tél: 522.11.75
1^{er} spécialiste de l'équipement discothèque, orchestre
**ouvre un nouveau magasin
consacré exclusivement
à la sonorisation**

Dépositaire des marques: BARTHE - B.S.T. - DYNACORD - LINEAR SYSTEM - Musique Industrie -
POWER - REVOX - SHURE

Plus de 300 m²
d'exposition



PIED Microphone F: 135,25
PIED Grille micro F: 230,50
PIED d'enceinte F: 414,00
Micro B5T UD130 F: 105,00
Flexible lumineux 12 v.
pour platine F: 67,00

CONSOLE STÉRÉO DISCOSOUND 2x125
watts. 2 platines GARRARD 3558 magnétique.
Mixage 6 entrées avec autofade micro. Préécoute cas-
que. Sortie enregistrement magnétique. Éclairage etc... F: 5.630,00

Enceinte POWER H 15 : 100
watts sous 8 ohms. Boomer 15
pouces. Chambre de compres-
sion. Tweeter piézo élect.
Pédales F: 1.988,00



B.S.T. Pupitre MM 30 :
Mixage stéréo de 8 sour-
ces (phono, magnéto, tu-
ner, micros). Sortie casque
stéréo. F: 462,00
MM 20 : F: 419,00



B.S.T. Réverbération EA
45. Unité à ressort pour re-
tarder le son. Impression
de profondeur. F: 299,00



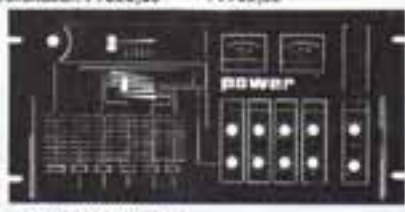
B.S.T. Chambre d'écho
MC350. Utilise une car-
te à bande sans fin. F: 708,00



Mélangeur stéréophonique tout usage: trusage so-
nore, discothèque, sonorisation d'ambiance hôtel.
4 entrées dont 2 platines stéréo, 1 magnéto stéréo
et 1 micro. Contrôle des basses et des aigus,
préécoute des deux platines sur casque 600 ohms
POWER MPK 502 F: 890,00.



Table de mixage PREVOX MX777
6 entrées stéréo, 2 platines magné-
to ou cassette, 2 micros, 2 tuners
ou 2 magnéto. Sans souffle. 220 V
Sortie stéréo pour casque, avec ré-
glage volume et préécoute des en-
trées. F: 699,00



POWER MPK 705 B :
Mélangeur stéréo pour discothèque. Utilisation univer-
selle (enregistrement, trusage sonore, hôtel, sonorisation
d'ambiance). Préécoute de toutes les entrées sur cas-
que 600 ohms. 2 vu-mètres de contrôle, double correct.
basses et aigus etc... 6 entrées mono de 4 micros b.i.
2 platines stéréo, 2 magnéto stéréo. F: 1.989,00



POWER DX290: Ampli-préampli-mélangeur :
monobloc 2 x 80 Watts. Composition : 1 préampli
MPK 502 (2 platines stéréo, 1 magnéto stéréo, 1 micro)
Contrôle des basses et aigus, préécoute sur casque 600
ohms : 1 amplificateur 2x80 w. sous 8 ohms. 2 vu-
mètres de contrôle. F: 2.610,00.



POWER APK 2405 : Amplificateur
stéréophonique 2 x 40 watts 8 ohms.
2 vu-mètres de contrôle - 2 potenti-
omètres de volume. Protection électronique
totale. F: 1.380,00



POWER APK 2805 : Amplificateur stéréophoni-
que 2 x 80 watts sous 8 ohms. Coffret métallique
fermé, protection électronique totale. 2 vu-mètres
de contrôle - 2 potentiomètres de volume. Connec-
tions sur face arrière. F: 2.102,00



EGALISEUR Stéréo à 2 x 9 bandes de fré-
quences (± 15dB) sur 63, 125, 250, 500,
1000, 2000, 4000, 8000, 16000 Hz.
POWER TPK 310 F: 870,00.



POWER Acoustics SAP270 : Ampli stéréo profes-
sionnel à double alimentation. Protection élect. totale.
2 x 80 watts sous 8 ohms. F: 3.162,00



POWER Acoustics PMP 402 Nouveau
Mélangeur professionnel pour discothé-
que. 5 entrées stéréo commutables. Télé-
platines - Égaliseur 5 fréq. etc... F: 3.960,00

CATALOGUE ET TARIF 4fr en timbre

jeux de lumière
et sonorisation

70 PAGES

nom
adresse



DISTRIBUTION MUSIC

Philippe Lacour

163, avenue du Maine
75014 Paris - Tél. 539.35.93

Métro : Alésia et Mouton-Duvernet

(fermé le Lundi)

**EXPEDITIONS DANS
TOUTE LA FRANCE
SERVICE APRES-VENTE**

**TOUTES LES
GRANDES MARQUES
EN EXPOSITION**

GUITARES (électriques et acousti-
ques)
AMPLIS (pour guitare, basse,
claviers)
CLAVIERS (pianos électriques, cla-
viers "violons", synthé-
tiseurs, orgues portables
et meubles)
ACCESSOIRES (micros, pédales d'effets,
chambres d'écho)
BATTERIES (fûts, accessoires et
cymbales)
SONORISATIONS

**CATALOGUES ET TARIFS
GRATUITS SUR DEMANDE**

(Préciser la ou les catégories indiquées ci-dessus)

**PRIX SPÉCIAL
POUR PAIEMENT COMPTANT
CE MOIS-CI :
PROMOTION SUR
ORGUES MEUBLES
ET SYNTHÉTISEURS
CRÉDIT SOFINCO**

premier film, « After Dark », est sorti récemment, et « Once Upon A Time » a atteint le sommet des charts Disco, de New York à L.A. via Detroit et Chicago... Alors ?

Alors Donna Summer est charmante, mais elle n'a pas la classe de Diana Ross, et l'on voit difficilement de futurs « I Feel Love » naître au Caesar's Palace, le terminus logique de sa nouvelle orientation. Et ce n'est pas un hasard si les moments forts de ce double album sont du pur Giorgio Moroder: le sublime « Now I Need You », qui est une introduction à la Disco électronique sacrée, le très magnétique « Working The Midnight Shift » et le très désenchanté « Rumour Has It ».

On pourrait écrire dix feuillets sur la banalisation qu'implique la conquête du marché américain. Mais mieux vaut écouter D.S. chanter la schizophrénie industrielle sur « Working The Midnight Shift » :

« J'ai l'impression de partir/Quand tous les autres arrivent/Mon corps peut me survivre/ Mais moi je vais mourir... »

Symbolique/prophétique, isn't it ? - Y.A.

BOB WELCH FRENCH KISS

Capitol ST 11663 (dist. Sonopresse)

Il est des musiciens, pas moins talentueux que ceux auxquels tout sourit, qui semblent devoir toujours rater le coche. Bob Welch est-il de ceux-là ? L'homme a quitté Fleetwood Mac à l'instant précis où le groupe, après dix ans d'existence et quelque dix albums, allait exploser aux Etats-Unis. Le musicien fonde ensuite un groupe, Paris, qu'il délaïsse avant que les amateurs de rock aient seulement eu le temps d'en retenir le nom. Et aujourd'hui, au moment où, cautionné par son ancienne appartenance au Mac, aidé dans son entreprise par Mick Fleetwood et John McVie, il pourrait, lui aussi, faire savoir qu'il possède un peu plus que du talent, le voici qui rate son premier album solo. C'est dommage, et peu explicable. Bob Welch se meut dans un univers identique à celui de ses anciens amis, comme eux il est compositeur d'exception, un bon chanteur, un bon instrumentiste. N'est-ce pas lui qui écrit ce « Sentimental Lady » qui était un des plus beaux morceaux de « Bare Trees » ? N'est-ce pas lui qui, après le départ de Danny Kirwan, amena au fil des albums (« Penguin », « Mystery To Me », « Heroes Are Hard To Find ») la musique de Fleetwood Mac à sonner de façon de plus en plus américaine ? « French Kiss » souffre des défauts propres à une bonne partie de la production de l'époque, ne se remet pas, en particulier d'une surproduction disco qui étouffe des thèmes appétant la sobriété, sinon le dépouillement (« Ebony Eyes »). Un synthétiseur déréglé balaie l'album de bout en bout, noie la voix et la guitare d'un musicien dont on ne retrouve pas beaucoup ici des qualités de subtilité et de finesse. Pour californienne qu'elle soit, la musique de Bob Welch s'accommode mal de l'environnement hollywoodien, de ces surcharges baroques (la reprise de

« Sentimental Lady »). On n'attendait pas d'un artiste aussi sensible qu'il réalise ce qui n'est finalement « qu'un disque de plus ». - B.F.

GEORGE BENSON WEEKEND IN L.A.

Warner 66.074 (dist. WEA)

Avec George Benson, les frères Warner sont en train de réussir la passe de deux. Après Jarreau, Benson est en effet le second jazzman à transformer l'essai et à accéder au statut de vedette sans pour autant y laisser quelques plumes. Les expériences décevantes (pour dire le moins) de Don Cherry et Don Pullen nous ont appris que chez WB, on « oriente » le style des musiciens-maison. Le tout est de trouver le bon dosage afin que l'artiste en question, tout en répondant aux critères de la consommation de masse, conserve un semblant d'identité. Chez Jarreau comme chez Benson, par-delà le vernis disco imposé par la maison-mère, on retrouve à peu près intactes les qualités de ces excellents musiciens. Jarreau chante de mieux en mieux, et Benson s'affirme chaque jour un peu plus comme le plus fort guitariste « classique » depuis la semi-retraite de l'admirable Jim Hall (sans parler de Wes Montgomery, dont il est à coup sûr l'héritier spirituel). « Week-end In L.A. » n'est certes pas un grand album, mais c'est déjà un bon disque (live). - R.D.

SON SEALS

THE SON SEALS BLUES BAND

Sonet SRY 28.105 (dist. Vogue)

MIDNIGHT SON

Sonet STY 28.106 (dist. Vogue)

Tiens, du vrai blues noir !... Et pas joué par un grand-père sénile, qui plus est. Grâce à Vogue, voici disponibles chez nous les deux premiers albums de ce jeune bluesman de Chicago que l'on découvrit à Nancy en octobre dernier. Son Seals est en fait, avec le regretté Freddie King - dont il ne possède certes pas encore l'autorité -, avec Luther Allison et l'admirable Otis Rush, le principal représentant du renouveau du blues de Chicago. La génération des Muddy Waters, des Buddy Guy et des Junior Wells est désormais talonnée par ces jeunes héritiers dont le talent n'a rien à envier à celui de leurs ancêtres.

Le premier de ces deux albums, déjà vieux de quatre ans mais jusqu'ici inédit en France, est déjà plein de promesses. Il baigne tout entier dans une atmosphère très recueillie due non seulement à la guitare inspirée du leader, mais aussi à la présence vivifiante de l'orgue (très Booker T. Jones). Le second révèle un artiste plus mûr et plus personnel accompagné par un orchestre que l'on aimerait plus étoffé encore. De toute façon, ce sont là deux témoignages du renouveau du blues dans ce qu'il a de plus authentique. - R.D.

ART GARFUNKEL WATERMARK

CBS 86054

Ce bon Art n'aurait pas dû hésiter si longtemps avant d'assumer la seule voie qui lui convienne vraiment: la grande variété américaine,

qualité luxe évidemment. Sans doute attendait-il le compositeur parfait, celui qui saurait enfin remplacer son ex-partenaire à 90 %, Paul Simon. Jimmy Webb, homme de goût, de bonne réputation et de sage discrétion, s'est présenté avec un choix de belles esquisses, et Art n'a plus eu qu'à choisir les titres, prévoir les ambiances et recruter les musiciens. Il semble que cela n'ait pas été si simple, puisque « Watermark » vit le jour une première fois voici un an, sous une autre forme. Voici la bonne, bâtie sur les solides pilotis de Muscle Shoals, toujours impeccables, bien odorants. Avec en trois occasions le renfort des Chieftains et de leurs enluminures médiévales. Parmi les douze pulpeuses ballades élégamment chantées par cet expert en bibelots finement ciselés, on découvre une vraie antiquité de prix, l'inoubliable « Wonderful World » de Sam Cooke, qu'Art n'ose visiter sans l'aide fortifiante de Simon et James Taylor. C'est d'ailleurs le sommet d'un bien ravissant disque, à condition qu'on préfère aux massifs dangereux les doux vallonnements des collines sans soucis. - F.D.

TIM BLAKE

CRYSTAL MACHINE

Egg 900 545 (dist. Barclay)

Essayons de parler de Tim Blake sans évoquer le fameux groupe dont il est issu. Pour cela, il va falloir le replacer dans le cadre général des recherches électro-acoustiques de notre temps, de Terry Riley et La Monte Young aux Allemands, Froese, Schulze, Götsching. Et éviter les comparaisons (odieuses, comme dit le proverbe zen). Tim s'est branché, façon de parler, sur les synthétiseurs alors qu'il était démonstrateur pour la marque EMS, fabricante du VCS 3, ce petit engin qu'on trimbale dans une mallette, un peu comme un attaché-case. Fascinant objet. Et Tim aime bien se laisser fasciner. De là à renverser la vapeur et à prendre le parti de fasciner les autres... On ne saura jamais exactement combien il a choisi de nous éblouir, ni s'il y a derrière cela une volonté délibérée de nous emmener « en voyage ». Pourtant, l'univers de Tim est tout entier imprégné de ce désir d'élévation, de ravissement. Dans la gentillesse, le rêve, la planerie. Baba cool ? Pas vraiment. Plutôt un personnage à part, à la fois survivant d'une certaine époque et bien présent dans son temps, cherchant à développer une musique « technomédiatisée », à faire progresser une certaine sensibilité liée aux signes de notre quotidien. Tim Blake harmonise, ordonne à sa manière les perceptions ordinaires, trie et réarrange leur impact sur nos sens, et le rend non seulement supportable mais encore désirable et... jouissif. Il n'est pas un musicien accompli comme Edgar Froese ou Klaus Schulze, mais cela lui importe peu. Il travaille au niveau de la conscience plutôt qu'à celui de l'intellect. C'est sans doute pourquoi la présence à ses côtés de Patrice Warener, savant fou immergé dans ses rayons laser, est tellement importante. Le specta-

cle de Tim Blake se conçoit comme une attaque, douce, sur tous les sens. Selon qu'on les raisonne ou non, on connaîtra en sa compagnie l'ennui ou la félicité. - A.D.

ROXY MUSIC GREATEST HITS

Polydor 2310 575

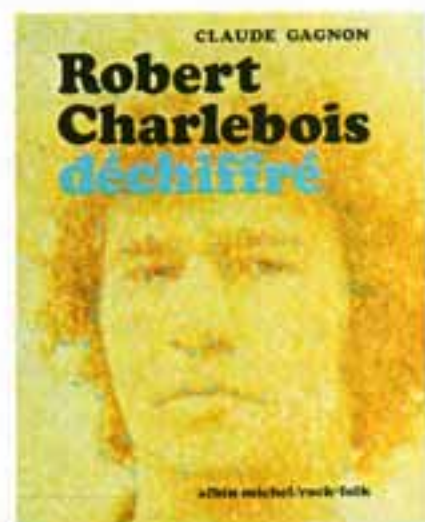
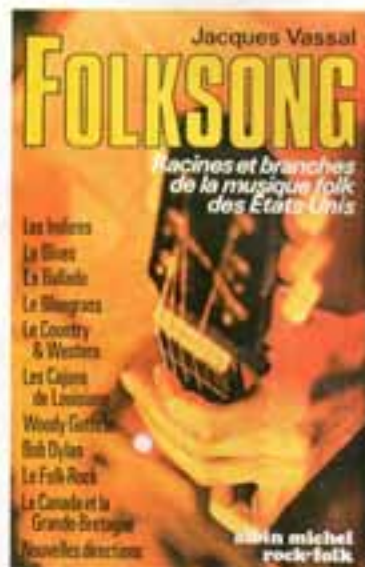
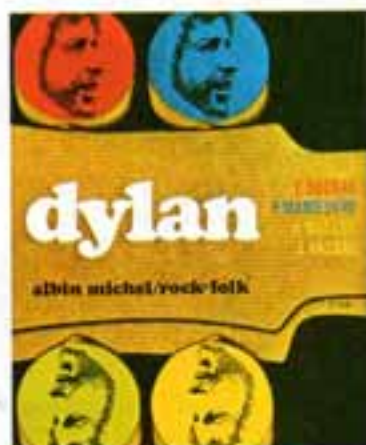
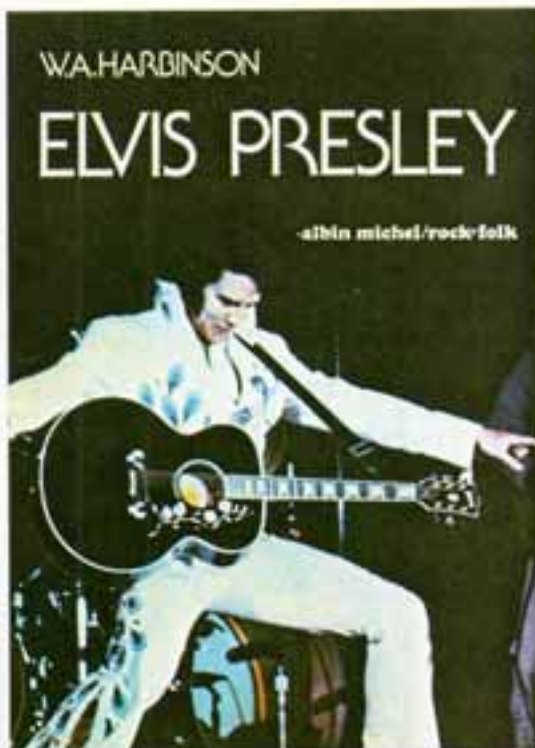
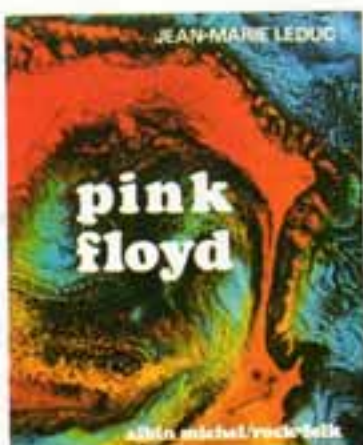
Ce disque est indispensable, sauf si vous avez tous les Roxy, y compris les deux singles « Virginia Plain » et « Pyjamarama ». Et même si vous les avez tous, le choix et la succession des plages en font un objet bien pratique si vous n'avez pas envie de balader la tête chercheuse sur vos vieilles cires rayées. Un absent: le premier album. On aurait peut-être pu glisser ici « Re-make Re-Model », cet amusant morceau d'introduction à la démarche de Roxy. Après « Do The Strand », on passe brutalement au quatrième album avec « All I Want Is You » et « Out Of The Blue ». Ach ! l'amour, toujours l'amour ! Et un sérieux chorus de violon phasing, hummm ! Le bijou, c'est la face 2. Y sont regroupés trois titres du troisième album, que beaucoup considèrent comme le meilleur (et parfois même le dernier) disque du groupe. Le beau Bryan hache si curieusement les mots de « Mother Of Pearl ». Et là, je fonds: « A Song For Europe ». Je n'aurais jamais cru qu'on puisse godailler dans le pathos à ce point sans que le ridicule ne pointe son nez. Hé bien, ces arrangements que l'on imagine si bien derrière n'importe quel pousseur de chansonnette à minidette, ces arrangements m'empoignent le cœur: « There's no more time for us/Nothing is left for us to share but yesterday... » Et le piano-là. Je sais pas si vous vous rendez compte. Et pour vous tuer il chante en français: « Pas d'aujourd'hui pour nous... » Et il siffote à la fin. Alors je me le remets. Heureusement, je suis seul. Il est trois heures du matin. Le casque est vissé sur ma tête. Les voisins ne sauraient me priver de mon vice. Je tremble comme une jeune fille à l'écoute d'Alain Clôtire, et je n'ai pas honte... Vous dirai-je que je n'ai pas encore écouté les deux dernières plages - deux si jolies petites plages ? Demain, il va falloir que je sorte. Je songe à m'en faire une cassette sans fin. Ce que c'est beau, l'Europe. - J.C.

TERJE RYPDAL WAVES

ECM 1110 (imp. Phonogram)

Quel dommage ! A un poil près, le guitariste norvégien aurait pu livrer là son second chef-d'œuvre (après le double « Odyssey », ECM 1067/68). Le hic, c'est la trompette trop appliquée du Danois Palle Mikkelborg qui s'attarde bien trop complaisamment dans les pâturages interdits du grand Miles. Pourquoi ne pas avoir gardé l'excellent trombone Torbjorn Sundt, dont la sonorité faisait merveille au sein du groupe ? Il reste que quand Mikkelborg est absent (« Per Ulv », le miracle a lieu de nouveau et notre esprit se perd dans les sphères embrumées des fjords norvégiens. - R.D.

Les livres de la collection Albin Michel Rock & Folk sont en vente chez votre libraire et aux Éditions du Kiosque: 9, rue Chaptal Paris 9^e (bulletin de commande page 167).



▲ à nouveau disponible



Spécialiste Folk depuis 1971

L'APRES-VENTE COUTE CHER. SAUF CHEZ QUINCAMPOIX!

Réglages gratuits - Service technique expérimenté

QUINCAMPOIX, 38, rue Quincampoix, 75004 PARIS

Métro Châtelet - Tél. 277-72-06

COURS DE GUITARE (autogérés) avec
MICHEL HAUMONT et

Patrick DANGVAN, Didier LARGE

DULCIMER (débutants et picking) : Michel LEGOUBÉ

BANJO, MANDOLINE, PEDAL STEEL GUITAR.

Théorie musicale et transcription en tablatures : Gérard CHARNOZ.



SKREWDRIVER

ALL SKREWED UP

Chiswick 940556 (dist. Barclay)

HURRICANES

HURRICANE

Sonet STA 20 311 (dist. Vogue)

Nouvelle vague. Ou comment traiter ce bon vieux rock and roll de deux manières - presque - différentes, surtout en ce qui concerne L'IMAGE. Chez Skrewdriver, on est skinheads. Jeunes prolos en colère, ont dû se couper les tifs juste avant de poser pour la pochette. Pas des gamins. Doivent tourner dans les clubs depuis dix ans, sous des appellations diverses. Ont du métier. Et ça s'entend, malgré leur évident désir de faire du « punky sound ». Morceaux bien envoyés, chouette version speedée d'un « vieux » truc des Who : « Won't Get Fooled Again » (et moi donc...).

A la sauce Hurricanes, maintenant. L'éternelle histoire, le bon petit groupe de série B, genre Count Bishops, Little Bob, garants de la pérennité de la tradition. Gégène pas mort. Rien de parodique là-

dedans : le son est même plutôt moderne (et donc cradingue à souhait). Mais enfin, si vous cherchez la nouveauté à tout prix, tournez la page. La cuisine des Hurricanes sent bon, même si l'odeur est plus que familière. Après tout, la soupe au chou a encore des charmes. - A.D.

NEW ORDER

Fun ISL 6443 (dist. RCA)

Surmontons la répugnance que nous inspire l'abject nom de ce groupe. Après tout, ce n'est pas tous les jours que sort un disque sur lequel jouent deux ex-Stooges et un ex-MC5...

Malgré un son absolument effroyable, la face un est fantastique. Des morceaux comme « Lucky Strike » ou « Declaration Of War » sont des hymnes sensationnels, se référant directement aux Stones, ou aux Stooges. Des carburateurs psychotiques. Les guitares de Ron Asheton et de Ray Gunn dérapent comme des piranes en eaux troubles, et le chanteur Jeff Sperry retrouve tous les accents gutturaux de Rob Tyner. Sur

la face B, les jams sont nettement moins défoncées. Mais ces titres-là datent d'un an plus tard, quand, passé le bel enthousiasme tonnant du départ, les New Order se sentaient maudits et expérimentaient un nouveau chanteur, l'ex-Amboy Duke Dave Gilbert. A vous de choisir ce que vous voulez : Iggy en stéréo, ou bien les Stooges en mono. - P.M.

ROCKETS

LOVE TRANSFUSION

Tortoise 2572 (dist. RCA)

Où l'on retrouve, deux ans plus tard, l'ineffable Dave Gilbert, entouré cette fois de deux vétérans musiciens de Mitch Ryder, John « Detroit » Badanjek et Jim « Cactus » McCarty. Le problème de cet album, c'est qu'on dirait que les musiciens ont passé tellement de temps à obtenir un contrat d'une maison de disques que leur violence s'est émoussée. Alors ici nulle catastrophe épileptique : juste un hard rock épaissi, surineur, bien rythmé. Mais bon, ces musiciens-là n'ont jamais été réputés pour des exploits exceptionnels. Donc : un disque de

la Motor City pour passer le temps en attendant les albums du Sonic's Rendez-vous ou du Destroy All Monsters de Ron Asheton. - P.M.

CRYSTAL GAYLE

WE MUST BELIEVE IN MAGIC

United Artists LAF 771

Une chanteuse de country se lance dans le grand commerce : Crystal Gayle n'est pas la première à tenter le gros lot. Son atout, une voix extrêmement propre, à ce point propre qu'elle ne dégage pas l'ombre d'un soupçon d'émotion. Ce qu'il faut pour le ménage dans les foyers matinaux. Ce qu'il faut pour obtenir un album sans aucun intérêt, malgré d'honnêtes chansons ici ou là. Les orchestrations sont navrantes de conformisme, les effets de studio aussi emballants qu'une ristourne de grande surface. A quoi rêvent probablement Miss Gayle et ses peu cristallins mentors : pas plus de magie là-dedans que sous la corbeille de la Bourse. « Don't Make My Brown Eyes Blue », le tube américain, lâche tout en trois minutes : du gros jus réac et naïf. F.D.

CENTRE MUSIQUE

Robert Michon

7, rue de la Fontaine 03100 MONTLUÇON
Tél. 05 22 09

- TOUS LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE
 - TOUT LE MATERIEL D'ORCHESTRE
 - TOUTES LES MARQUES
 - EXPOSITION ET DEMONSTRATION PERMANENTES
 - SERVICE APRES VENTE
- et TOUS DEPANNAGES par techniciens qualifiés.

20% SUR TOUS INSTRUMENTS

PROMOTION 25 %
SOLDES 30 %
OCCASIONS 36 %

DISQUES — 20 %
ACHAT OU ÉCHANGE
2 CONTRE 1
OCCASIONS & SOLDES 50 %

MONT-PARNASSE
MUSIQUE

96, Bd MONT-PARNASSE
75014 PARIS - 326-72-52



- Tournée mondiale des Rolling Stones : ampeg
- 80 % des musiciens de studio : ampeg
- Professionnellement vôtre : ampeg

ampeg

Importation exclusive

Michel Benedetti
PHASE ACOUSTIC

163, 165, Bd Boisson 13004 Marseille
Tél. : (91) 42.51.19

BURNING SPEAR**LIVE****Island 9101 680 (dist. Phonogram)**

C'est bien souvent sur scène que le reggae prend toute sa dimension, qu'il révèle vraiment son caractère de musique vivante. Loin des studios et de leur technique contraignante pour des rastas qui aiment à s'épancher longuement, répétant sans fin les mêmes mots d'ordre. Porté par les cris de la foule et l'odeur de l'herbe fraîchement cueillie, Winston Rodney, susurre, crie, crache ses mots pendant qu'imperturbables les huit musiciens de son groupe scandent le beat et les mélodies de ses plus grands succès: « Man In The Hills », « Marcus Garvey », « Slavery Days ». Moins sophistiqué que ne l'est devenu Marley, plus fou encore, mais aussi plus difficile à assimiler, Burning Spear vaut bien qu'on fasse l'effort de « rentrer » dans sa musique: on y découvre des parfums étranges venus d'ailleurs, authentiques, mais aussi des sons, des couleurs et une ambiance de fête absolument unique. Même si, toujours, les thèmes des chansons sont d'implacables réquisitoires contre l'oppression. — R.L.

BETTE MIDLER**BROKEN BLOSSOM****Atlantic 50 432 (dist. WEA)**

Pourquoi disait-on de Bette Midler qu'elle était « Divine »? A moitié pour cause d'excentricité caractérisée, à moitié pour cause d'adaptativité voluptueuse et chic à n'importe quel genre. D'où la politique de son management, qui la croyait destinée à devenir une sorte de Liza Minnelli rock. Mais le torchon brûla vite, et la terrible « Divine » Miss M., toute à ses humeurs fantasques, chassa soudain ses gens comme de vulgaires démarcheurs importuns. Elle a eu bien raison: ses disques, à présent, sont moins luxueux mais infiniment plus personnels, et plus marrants. Pourvu qu'on lui prête de bonnes chansons et un arrangeur audacieux, Bette Midler s'en donne à cœur joie et jette en l'air les vieilles frusques dès les premiers sillons. C'est le cas de ce « Broken Blossom », assez hilare: avec « Empty Bed Blues » (1), « Paradise » de Nilsson (Bette, c'est un peu la sœur d'Harry), « Say Goodbye To Hollywood », « Red » et « I Never Talk To Strangers » en duo avec Dr. Waits (Bette, c'est un peu la sœur de Tom), rien que du velours, un jeu d'enfant pour cette reine de la balle. Manque juste un grand producteur. Mais déjà, là, Bette Midler vaut bien une bossa déjantée. — F.D.

PIRATES**OUT OF THEIR SKULLS****Warner K 56411 (imp. WEA)**

Vous vous souvenez probablement de Johnny Kidd. C'est l'homme qui a écrit « Shakin' All Over ». Vous savez, cette fameuse intro de guitare dans un morceau repris par les Who (« Live At Leeds »). C'est d'ailleurs en accordant cette guitare que Johnny s'était éborgné. Comme le bandeau noir qu'il avait dû porter ce soir-là lui donnait fière allure, il avait

décidé de le garder dans tous ses spectacles et, donc, de baptiser son groupe les Pirates. Et puis Johnny Kidd est mort. Mais ses musiciens avaient continué, obscurément, à se produire dans les pubs, à la manière Feelgood-Ducks de Luxe. Avec la réémergence du rock, ils connaissent une nouvelle vogue. Ils jouent toujours un rock un peu gras, bourré d'influences country. Et ils font toujours « Shakin' All Over », mais aussi des perles classiques comme « I Can Tell » ou « Milk Cow Blues ». L'album ici présent est enregistré moitié en public, au Nashville Room, et moitié en studio, à Rockfield. On peut préférer le côté échoué de la face live, qui sent bon la bière, la sueur et les décibels. Pour un retour, c'est plutôt réussi... et rassurant: on peut disparaître dans les brumes des faubourgs et les vapeurs des pubs pendant dix ans puis réparaître avec toujours une bonne pêche et l'air de ne pas être à côté de ses pompes. Les Pirates sont un groupe d'aujourd'hui malgré (ou à cause de ?) leur âge vénérable. Les vieux rockers ne meurent jamais ! — A.D.

CORYELL-KHAN**TWO FOR THE ROAD****Arista AB 4156 (imp. Pathé)**

En juin 75, une formidable tournée rassemblant Hawkwind, Henry Cow, Man, Gong et Magma nous avait offert la discrète performance du duo acoustique Larry Coryell-Steve Khan. Accueillis diversement, souvent soupçonnés de n'être qu'une grosse gâterie pour amateurs de virtuosité, c'est pourtant dans un silence fort respectueux que ces messieurs se produisirent. Si la France n'a pas sifflé ce jour-là, c'est moins parce qu'elle était trop vauteurée pour en avoir la force que parce qu'elle s'était laissée capturer l'oreille. Ce disque nous offre quelques instants (live) de ce que nous avons entendu s'ébaucher. Bien sûr, il ne s'agit pas ici de boogie. Ni de woogie, d'ailleurs. Mais le swing est là, et l'ennui ne survient jamais. Des thèmes de Corea, Wayne Shorter, Steve Swallow à se mettre le matin au réveil. Sauf si vous vous levez vers 17 heures. — J.C.

CONCERTS

Tangerine Dream: 26/2, Nancy; 27, Reims; 28, Rouen; 1/3, Nantes; 3, Dijon; 4, Lille; 6, Paris (Palais des Congrès); 8, Bordeaux; 9, Pau; 10, Toulouse; 15, Marseille (tournée avec Laser Laserium) ■ **Flamin' Groovies:** 19/4, Paris (Bataclan) ■ **Darts:** 22/2, Paris (Bus Palladium 19 h 30) ■ **Ian Dury:** 27/2, Paris (Bataclan) ■ **Kansas/Cheap Trick:** 23/3, Paris (Pavillon de Paris) ■ **Tom Waits:** 26/3, Paris (Bus Palladium 19 h 30) ■ **Hot Tuna:** 23/3, Marseille (Salle Vallier); 24, Lyon (Bourse du Travail); 27, Paris (Pavillon de Paris) ■ **Richie Havens:** 30/3, Paris (Salle Pleyel) ■ **Emmy-**

SIRENES

disques

Prix Discount 11 à 15 % de remise.**Toute la musique Pop, Rock, Jazz, Folk.****Imports directs GB et USA.**

3 MAGASINS :

à MONTPELLIER - 4, rue Bonnier d'Alco - Tél. 16 (67) 72.83.40**à TOULOUSE** - 5, rue d'Austerlitz**à CLERMONT-FERRAND** - 2, rue Saint-Dominique

VENTE PAR CORRESPONDANCE :

Demandez nos catalogues gratuits :**Spécial Import et Spécial Folk****en écrivant à :****SIRENES - B.P. 62 - 77003 MELUN CEDEX****Distribution Exclusive à Montpellier :****Gros et Détail : KENNEY AND THE CASUALS****"Live at the Studio Club" (disque rare US).**

Venez Jouer En Groupe

Pour 190 F. par mois

ECOLE DE MUSIQUE POPULAIRE

PIERRE SPIERS**PALAIS DES CONGRÈS
M^e PORTE MAILLOT****758.23.37 et 38**O.S.P. conseil

Oakland & Co

森の国から*

*Oakland, du pays du bois



Photo D. Giorgetti / Média Presse

plus de 100 modèles

Distribution

BVS MUSIC

7, rue Pierre Jacoby
60000 - Beauvais
Tél: (4) 448 18 81

Shakin' Street

"VAMPIRE ROCK"

Le mythe du vampire incarne le rêve le plus dingue de toute l'humanité : la résurrection, la seconde vie.

Avec *Shakin' Street*, le rock, musique régénératrice par excellence, remplace le sang classique des orgies draculéennes.

Et celui qui bouillonne dans leurs amplis a de quoi réveiller l'enfer.

Enfer où l'on se damnerait bien avec Fabienne, la chanteuse incomparable de ce premier album explosif, personnel et raffiné.

Album 30 cm CBS N° 82610



CONCERTS

LYON : 25.02.78
LE HAVRE : 26.02.78
OCTEVILLE : 27.02.78
ROUEN : 28.02.78
MARSEILLE : 01.03.78
TOULON : 02.03.78
AVIGNON : 03.03.78
ANNÉCY : 04.03.78

A VENIR :

VALENCE
MONTPELLIER
GRENOBLE
SAINT-ETIENNE
AIX-EN-PROVENCE



THE MUSIC COMPANY

Iou Harris: 20/2, Paris (Théâtre Mogador 19 h 30) ■ **National Health:** 5 et 6/3, Paris; 7, Tours (Théâtre de l'Université); 8, Angers (ss. rés.); 9, La Rochelle (M.J.C.); 10, Bordeaux; 11, Pau; 13, Toulouse (Théâtre du Taur); 14, Avignon; 15, Marseille; 16, Nice (Fac de Lettres); 17, Clermont-Ferrand; 18, St-Etienne; 20, Grenoble; 21, Lyon; 23, Orléans (M.J.C.); 24, Epinal; 25, Nancy (Tomblaine) ■ **Beau Dommage:** 20/2, Clermont-Ferrand; 22, Genève; 23, Yverdon; 24, Metz; 28, 1, 2, 3, 4, 8, 9, 10 et 11/3, Paris (Elysée-Montmartre) ■ **Catherine Ribeiro:** 3/3, Reims (Cinéma Opéra); 10, Tours (Olympia); 15, Poitiers (Théâtre); 17, Orléans (Cinéma Artistique); 20, Limoges (Omnia); 22, St-Etienne (Salle Jeanne-d'Arc); 24, Grenoble (Maison de la Culture) ■ **Tri Yann:** 18/2, Colombes (Gymnase A. Paré) ■ **Gilles Servat:** 28/2, Gembloux ■ **Aristide Padygros:** 2/3, Chartres; 3, Toulouseville; 4, St-Nazaire; 7, La Roche-Yon; 9, Brest; 11, Bouguera; 13, Fougères; 14, Rennes; 22, Clermont-Ferrand; 23, Montpellier; 24, Port-St-Louis-du-Rhône ■ **Bernard Lavilliers:** 20/2, Tarbes; 21, Pau; 22, Bayonne; 23, Montauban; 24, Rodez; 25, Castres; du 7 au 12/3, Paris (Olympia) ■ **Mama Béa Tékieski:** 20/2, Besançon; 21, Bourg-en-Bresse; 22, Chambéry; 23, Lyon; 24, St-Etienne; 25, Montpellier; 27, Toulouse; 28, Périgueux; 2/3, Amiens; 3, Roubaix; 4, Reims; 9, Chelles; 11, Dax ■ **Joan Pau Verdier:** 23/3, Caen; 4/3, Bressuire ■ **Una Ramos:** 3/3, Epervay; 11, Bezons; 17, Albertville; 29, Besançon ■ **Jules Beau-carne:** 23/2, Hazebrouck; 24, Roubaix; 25, Antony; 2/3, Vienne; 3, Besançon; 4, Montbéliard; 6, Vesoul (ss. rés.); 7, Luxell (ss. rés.); 8, Gray (ss. rés.); 9, Poigny (ss. rés.); 13, Nantes (ss. rés.); 14, Angers; 18, Chelles; 22, Toulouse (ss. rés.) ■ **Cette Machine Tue Les Fascistes:** 22 et 23/2, Paris (Stadium); 25, Le Havre (spectacle en hommage à Woodie Guthrie avec G. Allwright, R. Mason, S. Waring et S. Walker, Maison de la Culture) ■ **Stinky Toys/Marie et les Garçons/Fuel:** 17/3, Vaulx-en-Valin (E.N.T.P.E.) ■ **Tréponem Pal:** 4/3, Dijon (Fac de Médecine); 16, Paris (Fac Dauphine); 23, Massy-Palaiseau (Ecole Sup. Electricité) ■ **Forgas:** 23/2, Marly-le-Roi (Maison de la Culture 20 h) ■ **Fracture:** 5/3, Rennes (Cinéma le Rallye); 8, Rennes (avec Bloody Mary); 17, Paris (Golf Drouot); 25, Rennes (avec Electric Callas et Marie et les Garçons) ■ **Alan Morvan Chesneau/Kerbro:** 4/3, Cannes (Salle des Fêtes); 5, Boulogne (Salle des Fêtes); 18, Nice (M.J.C. Pasteur); 23, Toulon (M.J.C. Port-Marchand); 24 et 25, Marseille (Café-Théâtre de la Plaine); 30 et 31, Fouesnant ■ **Newton Experience:** 1/3, Colombes (M.J.C.); 4, Auxerre (M.J.C.); 24, Le Creusot (Arts & Loisirs); 26, Paris (La Péniche quai de Valmy 75010) ■ **Coincidence:** 21/2, Aix; 25, Montpellier; 29, Narbonne; 14/3, Dole; 17, Oyonnax ■ **Zénith:** 17/3 Châteauroux (M.J.C.) ■ **Omnibus Ouest:** 28/2, Lisieux

(Cinéma Royal); 2/3, Hérouville; 7, La Ferté-Macé; 8, Potigny; 11, Trouville; 23, Granville; 25, Livarot; 28, Diyes/Mer; 29, Cherbourg (Théâtre Municipal); 30, Bayeux ■ **Corbo Combo:** 11/3, Strasbourg (Café-Théâtre de l'Ange-d'Or 20 h 30 entrée libre) ■ **Didier Bocquet:** 18/2, Igny (M.J.C.); 16/3, Jouy-en-Josas (H.E.C.); 24 et 25, Fontenay-le-Fleury (Centre Culturel); 1/4, Paris (M.J.C.); 8, Pré-St-Gervais ■ **Rock Station:** 27/2, Lyon (Salle Rameau avec Fuel et Esprit de St-Louis); 7/3, Lyon (La Cigale avec Fuel et Esprit de St-Louis); 9, Villeurbanne (M.J.C. avec Le Pied) ■ **Océan:** 23/2, Amiens; 24, Paris (Châlet du Lac); 25, Noyon; 17/3, Villeparisis ■ **Little Bob Story:** 23/2, Lille; 24, Lens; 26, St-Pol/Mer; 28, Moulins ■ **Tangerine:** 2/3, Nice; 4, Nancy ■ **Ganafoul:** 4/3, Caen; 11, Paris (Laser, ss. réserves) ■ **Mona Lisa:** 4/3, Caen; 9, Nantes; 21, Paris (Espace Cardin, entrée libre); 27, Tarbes; 28, Cognac; 29, Colomiers; 30, Bordeaux; 31, Baudreix ■ **Machin:** 22 et 23/2, Genève; 25, Lausanne; 26, Embrun; 27, Savines; 28, Gap; 23/3, Chaumont; 25, Audincourt ■ **Hubert-Félix Thieffaine:** 17/3, Porrentruy; 25, Belfort ■ **Kobold:** 28/2, Villeneuve-d'Asq; 18/3, Valenciennes (ss. rés.); 25, Condé/Escaut ■ **Solstice:** 5/3, Drusenheim (M.J.C.); 18, Forbach (M.J.C.) ■ **Potemkine:** 23/2, St-Mandrier; 24, Cannes; 25, Nice; 26, Vallauris; 27, Digne; 28, St-Auban; 1/3, Privas; 2, Aubenas; 3, Livron; 4, Perpignan; du 8 au 11, Paris (Campagne-Première) ■ **Inti Ilumani:** du 21/2 au 4/3, Paris (Théâtre de la Ville 18 h 30) ■ **Bracos Band:** 21/2, Condom (Théâtre); 22, Bordeaux-Talence (Amphi); 24, Clermont-Ferrand (Maison pour Tous); 25, Paris (Centre Américain ss. rés.); 26, Tergnier (M.J.C.) ■ **Sammy Walker:** 23 et 24/2, Paris (Stadium); 25, Le Havre; 27, Colombes (ss. rés.); 28, Dijon; 1/3, Paris (Centre Américain ss. rés.); 2, Tours (ss. rés.); 3, La Rochelle; 10, Liège; 12, Bruxelles ■ **Michel Haumont:** 22/3, Mulhouse (A.M.C.) ■ **Trang Quang Hai:** 14/4, Mulhouse (A.M.C.) ■ **Sourdeline:** 24/2, Porcheville (Maison pour Tous 21 h) ■ **Sugar Blue:** jusqu'au 28/2, Paris (Vieille Grille 23 h) ■ **Castelhemis:** à partir du 22/2, Paris (Vieille Grille 20 h 30) ■ **Abrial-Stratagème Group:** 19/2, Fécamp; 21, Chambéry (M.J.C.); 24 et 25, Nice (M.J.C. Magnan); 28, Ajaccio (M.J.C.); 7/3, Montrouge (M.J.C.); 11, Nogent/Marne (M.J.C.); 23, St-Pierre/Dives (Salle des Fêtes); 24, Evry (M.J.C.) ■ **Marén Berg:** du 15 au 18/3, Toulouse; 21, Paris (F.I.A.P. 35 rue Cabanis 75014); 23, Marseille (Théâtre du Gymnase); 31, Chelles (C.A.C.) ■ **Dransfield:** 22/2, Montreuil (Salle du Conservatoire); 23, Versailles (Centre d'animation rue Rémont); 24, Dijon (M.J.C.); 25, Moulins (Foyer des Jeunes); 27, Chambéry (M.J.C.); 28, Annecy (M.J.C.); 1/3, Crest (Théâtre) ■ **Lionel Rocheman:** à partir du 21/2, Paris (Nouveau Carré « Yiddish Story ») ■ **Brigitte Fontaine & Areski:** jusqu'au 28/2, Paris (Lucernaire 53, rue N.-D.-des-

Champs 75006 22 h) ■ **Alain Bert:** 1/3, Super-Besse; 3 et 4, Marseille (Café-Théâtre de la Plaine); 17, Grenoble (Maison de la Culture) ■ **Jean-Yves Joanny:** 25/2, Le Pecq; 3 et 4/3, Viroflay; 11, Chevilly-Larue ■ **Djamel Allam:** 3/3, La Courneuve (Centre Culturel J. Houdemont 20 h 45) ■ **Morange & Fertier:** 24/2, Thiais (Mini-théâtre de Belle Epine); 6/3, Amiens (Campus); 10, Athies-Mons (Centre d'Animation); 14, Villeneuve-Triage (Foyer S.N.C.F.); 16 et 17, Nancy (Ecole des Mines); 18, Villerupt (M.J.C.); 21, Moulins-Neuville (Lycée Agricole); 22, Limoges; 23, Tulle (Centre Culturel) ■ **Claude Yvans & Danou:** 22 et 23/2, Roanne; 25, St-Etienne; 28, Route de Giers; 3/3, Toulon; 4, Cavallion; 7, Draguignan; 10, Maubeuge; 11, St-Quentin; 12, Guise; du 16 au 21, Lyon (Théâtre des Huit-Saveurs); 23, St-Dizier; 24, Reims; 25, Chaumont; 30, St-Flour ■ **Sam Rivers Trio:** 17/3, Annecy; 29, Rouen (Salle Ste-Croix-des-Pelletiers) ■ **Soho:** 11/3, Genève (Fête de la Bresche); 25, Paris (Golf Drouot); 31, Paris (Centre Américain 21 h) ■ **Monsieur Dupont:** 23/2, St-Cloud (Ecole Normale Supérieure); 24, Paris (Golf Drouot); 25, Paris (Centre Américain) ■ **Carefully:** 16/3, Quimper (M.J.C.); 17, Vannes (Palais des Arts); 22, Gérardmer (M.J.C.); 31, Nancy (Faculté de Pharmacie) ■ **Machiavel:** 25/2, Poperingee (Salle Maekeblide) ■ **Les Papillons:** 23/2, Courbevoie (Maison pour Tous) ■ **Zartong:** 25/2, Neuilly/Marne (Salle M. Pagnol); du 27 au 14/3, Paris (Théâtre Marie-Stuart 4, rue M. Stuart 75002) ■ **Narendra Bataju et Krishna Govinda:** 23/2, Paris (Musée d'Art Moderne avec Bunny Brunel, basse) ■ **Baden Powell/William Sheller/Zanini/François Wertheimer:** 17/2, Paris (P.L.M. St-Jacques) ■ **Ma Banlieue Flasque:** 11/3, Pontoise; 17 et 18, Sannois; 24, Villiers-le-Bel (avec Mélody); 25 et 26, La Roche/Yon; 1/4, Les Mureaux; 6, Courbevoie; 15, Orsay (Bouvéche) ■ **Albert Marcœur:** 24/3, Vichy (M.J.C.) ■ **Taxis:** 4/3, Caen; 9 et 10, Bruxelles; 17, Perthes-en-Gatinais (le Tysys); 18, Chezy/Marne; 24, 25 et 26, La Müllesse (Club la Selle) ■ **Trampoline:** 23/2, Champigny (M.J.C.); 25, Beauchamps (M.J.C.); 28, Joinville (M.J.C.); 11/3, Pantin (M.J.C.); 18, La Fère; du 27 au 2/4, Paris (Ten Gallions) ■ **Cos:** 9 et 10/3, Paris (Théâtre Mouffetard) ■ **Valérie Lagrange:** 18/3, Paris (Golf Drouot) ■ **Shakin' Street:** 24/2, Paris (Bus Palladium); 4/3, Paris (Golf Drouot) ■ **Cargo:** 11/3, Paris (Golf Drouot) ■ **Big Boss:** 25/2, Paris (Golf Drouot) ■ **Archipel:** 28/2, Vire (Lycée Agricole); 11/3, St-Hilaire/Erne; 16, Lisieux (M.J.C.); 18, Ceaucé (M.J.C.) ■ **Kam and Bear:** 4/3, St-Avoid; 11, Hombourg-Haut ■ **Jacques Bonhomme:** 11/3, L'Isle-Adam ■ **Classé X:** 22/3, Aix-en-Provence (Fac de Lettres) ■ **Edition Spéciale:** 23/3, Caen (Hall Sorrell) ■ **Cinquième Festival des Arts Traditionnels:** du 3 au 12/3, Rennes (renseignements et location Maison de la Culture 1, rue St-Hélène tél.: 79.26.26) ■

Univers Zéro: 22/2, Nancy (Salle de Saurupt) ■ **Gilbert Lafaille:** 2, 3 et 4/3, Paris (Centre Américain) ■ **Méline Favennec:** 8/3, Paris (Centre Américain) ■ **Bill Keith:** 9/3, Paris (Centre Américain) ■ **Bratsch:** 15/3, Paris (Centre américain) ■ **Michel Legoubé:** 22/3, Paris (Centre Américain) ■ **Panama:** du 20 au 26/2, Paris (Ten Gallions) ■ **Melody:** du 27 au 15/3, Paris (Ten Gallions) ■ **Sugar Blues:** du 6 au 12/3, Paris (Ten Gallions) ■ **Hard Bop Combo:** du 13 au 19/3, Paris (Ten Gallions) ■ **Doll Ruth:** du 20 au 26/3, Paris (Ten Gallions) ■ **Volcania:** 26/2, Paris (28, rue Dunois); 17/3, Villepreux (M.J.C.); 18, La Fère (avec Chrysaïs Idoméne) ■ **Chrysaïs Idoméne:** 24 et 25/2, Paris (Boule Noire) ■ **Téléphone/Marie et les Garçons:** 11/3, Annecy (Théâtre) ■ **Le Grand Rouge:** 1/3, St-Flour; 17, Beauvais ■ **Magna Carta:** 10/3, Chénée-Liège ■ **Rûm:** 21/3, Chénée-Liège ■ **Pierre Rapsat:** 31/3, Chénée-Liège ■ **Climat/Manfield:** 1/3, Chénée-Liège ■ **743:** 7/3, Paris (Centre Américain) ■ **Exit:** 24/2, Bayonne (Fac de Droit); 28, Bayonne (Lycée d'Etat Mixte); 8/3, La Rochelle; 9 ou 10, Angoulême (Lycée Technique); 11, Gragnan (M.J.C.); 12, Cenon (M.J.C.) ■ **Mass Devia:** 25/2, Fontenay/Bois (Salle Michelet) ■ **Philippe Chatel:** du 20 au 7/3, Paris (Cour des Miracles 20 h 30 avec Michel Haumont et Eric Kristy) ■ **Hindeno:** 23/3, St-Maur-des-Fossés (M.J.C. de la Pie) ■ **Ecoute-s'il-pléut:** 3/3, Beauvais (Maison pour Tous) ■ **Steve Waring:** 17/3, Dijon (Centre Arts et Loisirs avec stage 18 et 19/3) ■ **Michel Buhler:** 27/2, Villeparisis (Centre Culturel avec Gilles Vigneault); 9/3, Dijon (Centre Arts et Loisirs) ■ **Inside Dust Wind:** 11/3, Hazebrouck (Centre Socio-Educatif) ■ **Lard Free:** 20/2, Troyes; 23, Aix-en-Provence; 24, Toulon; 25, Béziers; 27, Toulouse; 28, Pamiers; 1/3, Toulouse; 2, Salon-de-Provence; 3, Avignon; 4, Apt; 5, Marseille; 6, Cannes; 7, Draguignan; 11, Cassis; 14, Montpellier ■ **Urban Sax:** 20/3, Bruxelles; 21, Lille ■ **Trans Europe Express:** 25/2, Sarcelles; 4/3, Brest; 11, Montbard; 23, Angers; 24, Toulouse ■ **Le Grand Rouge:** 5/3, Rennes; 15, Reims; 17, Beauvais ■ **Factory:** 25/2, Lyon (Bourse du Travail) ■ **Smiler:** 24/2, St-Gratien; 25, Mantes-la-Jolie; 26, St-Gratien (ss. rés.) ■ **Etron-Fou-Lelouban:** 16/3, St-Quentin-Fallavier (Salle des Fêtes); 29, Toulouse; 30, Montpellier ■ **Ad Majorem:** 25/2, Villeneuve; 10/3, La Celle-St-Cloud; 11, Ris-Orangis; 17, Maurepas; 18, Athies-Mons; 24, Pantin; 25, Cessart-Vert-St-Denis; 31, Rueil-Malmaison ■ **La Bamboche:** 3 et 4/3, Bourges; 7, Céret; 8, Perpignan; 10, Montpellier; 11, Cavallion; 17, Sémur-en-Auxois; 18, Fontenay/Bois; 24, Annecy; 25, Vonnas; 28, Périgueux; 30, Bordeaux; 31, Tonnais. - MARC P.S.: Envoyez toutes vos dates avant le 6 (SIX) mars pour la période allant du 20 mars au 25 avril (St. Marc). Merci!

Prix : 2895 F TTC
(départ Paris)



WELSON
BRAVO

GIPSY!

**Un grand clavier
au petit prix**

- 5 octaves
- 7 registres : flûte, cor, trompette, wha wha, violon, piano, clavecin.
- changement d'octave automatique 16/8 par bouton poussoir
- boîte à rythmes, basses et accords automatiques
- ampli 20 W incorporé avec 2 HP
- prise pour ampli extérieur
- prise pour casque
- livré avec pieds et pédale d'expression à cellule photo et couvercle
- poids : 17 kg
- dimensions : 96 x 42 x 18 cm.

**Le Gipsy se transporte
comme une valise !**

Importateur exclusif

S.A. MASSPACHER
6, rue Eugène Varlin
75010 Paris/Tél. : 203.51.72

Documentation RF 3 sur demande

Welson - Foire de Francfort, Stand 50549, Allée E et F, Hall 5

Road

**L'AMPLI CONÇU
SPECIALEMENT
POUR LES
MUSICIENS
QUI VOYAGENT**



Import Musical
17 rue Lapérouse 93500 PANTIN
Tél. 844.53.83

Des disques... rien que des disques.

Sur ma table, rangés en deux piles parce qu'en une seule ils se casseraient la figure, quelques dizaines d'albums, dont deux doubles et un coffret : tous intéressants voire « importants », tous espérant une mention, une note d'écoute voire une chronique complète dans ces colonnes. Que faire ? Cela devient l'inflation galopante, même après avoir procédé à un tri préalable sans complaisance (et avec tous les risques d'arbitraire que ça comporte). Le mois dernier, j'avais baissé les bras devant cette montagne de plastique et de carton, et deux ou trois disques seulement avaient trouvé grâce. Mais depuis, ça continue à proliférer et pas de signe ni de raison que ça doive se tasser. Ce mois-ci, dans son édito de « L'Escargot (Folk ?) », Nicolas Cayla explique sa décision, pour un numéro et en signe de protestation, de supprimer totalement la rubrique « disques ». Et c'est vrai : on produit trop, on enregistre trop, on consomme trop. Nous nous demandons parfois comment un jeune salarié, étudiant, chômeur ou bidasse, pourrait se payer tous les disques que nous lui recommandons chaque mois (avec les raisons les plus « importantes » du monde, évidemment). Et puis le disque fige un moment de la création et ne remplace jamais le contact direct avec le chanteur ou le musicien. Mais d'un autre côté, il se trouve que la qualité de cette production progresse constamment, en même temps qu'elle se diversifie. Dans l'absolu, c'est réjouissant : tous ces disques, à des degrés divers, témoignent d'un vaste mouvement de prise de parole dans ce pays. Les premiers disques d'auteurs-compositeurs régionaux, souvent produits à compte d'auteur ou en coopérative, foisonnent, et leur réalisation est de plus en plus professionnelle. Sans rien renier de leur authenticité, ils peuvent y gagner à l'extérieur en crédibilité, sortir d'un marginalisme qui servait souvent d'excuse à la médiocrité. Les nouveaux groupes folk, idem. Alors, on en est réduit à un choix cornélien (!) : ne pas en parler du tout, ne parler que de certains mais en longueur, ou encore parler de tous mais en trois lignes, ce qui ne saurait en aucun cas rendre justice aux heures de travail, de fatigue et de galères diverses que constitue presque toujours l'aventure d'un premier disque. Alors, je vous en prie, folkeux et ACI de tous poils, ne m'en veuillez surtout pas si votre album a été remis à plus tard ou doit se contenter d'une mention laconique. C'est la vie (ou plutôt, c'est le spectacle !).

L'autre fois, on vous avait promis des groupes bretons. Les voici : d'abord, un groupe du pays nantais, **Namnetes**. Ce disque est leur Vol. 2 (pas connaissance du 1) ? Ils sont six, dont une chanteuse. C'est chanté en français, et accompagné d'une pléiade d'instruments acoustiques, plus un peu de guitare et de basse électriques. Ça paraît un peu boy-scout comme traitement au début, et puis ça devient plus musclé sur la suite (« Folk Cel-

tique » - bravo pour l'originalité du titre ! - Arfolk SB 368). Un autre groupe : **Kadig**. Là, ils sont cinq, mais deux filles, dont une qui joue - bien - du violon, des bonnes parties de flûte, c'est chanté en breton et le répertoire est constitué de traditionnels du Pays Pourlet (« Folk Celtique » - le marketing a encore frappé ! - Arfolk SB 356). **Diouled Ar Menez**, groupe instrumental de danse pour lequel j'ai toujours eu un faible, fait maintenant figure de vétéran de la renaissance bretonne. Ce second disque ne déçoit pas, c'est même un retour en force. Avec toujours Yann Goasdoué à la base du groupe, et une nouvelle recrue de choix : Melaine Favennec (violon, guitare, métallophone) et pour l'occasion Gérard Delahaye (violon, guitare). Ça recommence à bouger en Bretagne (« Atav Ez Eomp » - Arfolk SB 364).

De la guitare avec tablatures, c'était également promis et ce sont deux noms à retenir, des « révélations » si vous voulez : Bernard Bigo et Michel Gentils. J'avoue avoir eu un a priori défavorable en voyant arriver ces deux disques à intervalles rapprochés : beaucoup de gens dans le métier doivent se dire, devant le succès commercial d'un Marcel Dadi qui a de quoi les faire pâlir de honte et de jalousie, que la guitare folk avec tablatures, y'a un marché coco, faut qu'on se fasse une petite bouffe ensemble. D'où le risque de voir paraître n'importe quoi. Fort heureusement ces deux jeunes guitaristes, dès la première écoute, frappent par leur compétence et leur sincérité. **Bernard Bigo** (6 cordes), qui vient de Rouen, est le plus « français » des deux, même s'il cite parmi ses références les inévitables Jansch, Renbourn, Watson et Grossman. Du travail



très propre, presque classique, peut-être le moins difficile à aborder pour un guitariste débutant (Caravage 67195 - distr. Carrère). Chez **Michel Gentils** (6 et 12 cordes), un Havrais récemment émigré à Grenoble, c'est tout feu tout flamme, on sent plus nettement l'influence américaine, et d'entrée de jeu le premier morceau (« Eté », 12 cordes avec bottleneck) nous transporte chez Leo Kottke. Trop attaché à la chanson, il est rare qu'il remette plusieurs fois de suite et en entier un disque uniquement instrumental, mais celui-ci m'a apporté ce plaisir car il brûle de passion. Il paraît aussi que Michel Gentils a séjourné un an aux États-Unis, et notamment habité chez les gars de Hot Tuna. Bon sang ne saurait mentir (« Guitare Picking » AZ STEC 258). Une autre expérience instrumentale attrayante, basée celle-là sur le dulcimer, est celle de **Michel Legoubé**, assisté pour l'occasion de Didier Large (guitare) et Dominique Regef (rebec, vielle). Yvon Guilcher, de Mélusine, et Alan Kloatr ont participé aussi à ce disque, révélation de l'influence de la musique dite « ancienne », venue d'une époque où un fossé ne séparait pas encore la musique populaire et la musique savante, sur le folk français, peut-être en passe de devenir un courant majeur (« Blanche Fleur » - Discovale WM 14). Cela serait dommage de clore cette séquence instrumentale sans un mot sur le disque-méthode de guitare flat-picking que vient de réaliser **Eric Kristy**. Ce sont des exercices de base, annoncés au fil des pages par la voix d'Eric, en commençant par le travail rythmique, passant par les accompagnements de chansons et quelques plans élémentaires de bluegrass et de country. Des exemples pris chez la Carter Family, avec ramifications vers Woody Guthrie et Doc Watson, permettent d'apprendre plus vite que sur le papier en vérifiant sur le disque sa propre progression au fur et à mesure. Après quoi, il ne reste plus qu'à développer son style personnel. Question de sensibilité... et de travail (« Méthode de Guitare Flat-picking » - Cézame CEZ 1046).

Auteurs-compositeurs.

Encore beaucoup de (bonne) chanson française ce mois-ci, des noms connus et des nouveaux aussi. Un nom connu, mais qu'on avait un peu oublié depuis quelque temps, c'est **Ricet Barrier** (vous vous souvenez de la « Servante du Châtaiau » ?). Il est toujours aussi truculent, Ricet, son langage est drôle et les situations sont parfois saugrenues. Mais la révolte pointe aussi son nez derrière la satire et le rire (« Les Statistiques »), et tout cela s'accompagne d'une musique très simple et relax, avec des arrangements pas du tout frelatés. Un disque qui vous remontera le moral si vous avez le cafard (« Ricet Barrier » - Festival FLD 689). **Castelhemis** est à la fois un auteur-compositeur-interprète et un groupe. Son premier 33 tours a du punch, musicalement ; on retrouve parmi les accompa-

Tous Folks

Stephenson

le fidèle reflet de la qualité



F18 • 635 F



F20 • 670 F



F25 • 730 F



F30 • 890 F



F35 • 1025 F



F40 • 1285 F

ESSAYEZ-LES CHEZ VOTRE REVENDEUR

Prix départ Paris TTC

Fabriquées spécialement au Japon
pour **MAJON**
28 rue Stephenson 75018 Paris

Studio Potard

MONA LISA

AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD



ZAL 6440

concert gratuit
le 21 mars 1978
à l'espace cardin
avenue gabriel. paris

rappel discographie:

l'escapade ZAL 6418

petit violon de monsieur
gregoire ZAL 6402

pour retirer vos invitations écrire à CRYPTO
24, boulevard de l'attre de tassigny

90000 belfort

tél. (84) 21.31.84



Distribution RCA



gnateurs des gens aussi différents que Paul Slade, Chris Hayward et Roland Romanelli. Il parle de l'armée et des bidonvilles de Levallois, entre autres sujets réjouissants (« Armes Inégales » - Cobra COB 37011). **Emmanuel Dihac** est de la région rouennaise, et déjà connu localement. Sa démarche poétique se réclame du courant Bertin - Elbaz - Vasca, et le travail de sa voix, traitée comme un autre instrument de musique, est troublant, presque gênant au début, mais on s'y fait en se disant que Tim Buckley, au début, ce n'était pas facile non plus... Les textes révèlent beaucoup de générosité, et un amour des hommes et de la nature, une sorte de philosophie universaliste. La musique sort résolument des sentiers battus (« Enfant de la Terre » - par correspondance chez l'auteur : « L'Osellerie » - Hameau de Colmare-Yquebeuf 76690 Clères; adresse également valable pour les contacts pour spectacles). **Jacques Duvelle**: une voix fortement timbrée, puissante, voire tonitruante. Elle convainc, une fois qu'on s'est habitué à un chevrottement chronique. Les textes sont intéressants et parmi les mieux écrits de tout ce lot, ils parlent notamment de la chasse et du conditionnement par la télé, et - ça va vous étonner, hein ! - ils ne sont pas pour, mais alors pas du tout. Le traitement musical est très rock, clins d'œil en passant à Lavilliers et à Béranger, et dans l'ensemble « il fait mal ». Jacques Duvelle (« Je Suis un Sanglier » - Spalax SPX 76809; distr. SFPP). **Hubert-Félix Thiéfaine**: originaire de Haute-Saône, on peut le rattacher au même courant que le précédent, du moins pour ce qui est du style musical. Ça gueule pas mal, mais je le trouve moins fort que Duvelle. Peut-être pas vous ? Vous savez, ces choses-là, c'est tellement subjectif, alors, hein, pour ce que j'en cause (« Tout Corps Vivant Branché Sur le Secteur Etant Appelé à s'Emouvoir... » - ça,

c'est du titre au moins ! - Festival FLD 684). **Patrick Manet**, chanteur bordelais et premier disque, à compte d'auteur. Laissons-le se présenter lui-même : « Ce disque a été enregistré dans une maison que nous avons aménagée en studio, avec deux très bons magnétophones (Teac), un quatre pistes et un deux pistes. Le nom des musiciens est inscrit à l'intérieur de la pochette, mais sur scène, seul Jacky Bouvrais m'accompagne à l'accordéon électronique, moi-même jouant de la guitare. A part ça, je suis professionnel depuis quatre ans, et je tourne un peu dans toute la France, surtout Bretagne, Bordelais, Charentes, région de Marseille, Massif Central et Côte Basque (...). On peut me joindre 22, rue de Pessac - 33000 Bordeaux pour spectacles ou achats de disques. » Voilà. Le disque de Patrick Manet s'appelle « Rue de la Cour des Aides », et il y a de fort beaux textes bien chantés, même si ce n'est pas gai-gai. La vie ne fait pas de cadeaux... En partant du même banal postulat, **Michel Vivoux**, qui lui est toulousain, arrive à nous faire rigoler ou du moins sourire un peu à la Ricet Barrier, justement. Mais on pourrait peut-être plus à propos évoquer Boby Lapointe et son goût de l'à peu près et des calembours douteux/juteux. Michel Vivoux se fout de la gueule des « militants », tous ceux qui foutent la merde dans les concerts de gauche et vivent aux crochets des autres en les culpabilisant, genre « t'es un facho si tu me files pas cent balles et un shillum », sport très en vogue à Toulouse et ailleurs. Il est accompagné, entre autres, par le délirant dobro de Cyril Lefebvre, et c'est vraiment un disque qui donne envie de voir ces gars-là en concert (« Charrette de Fumier » - chez l'auteur : 82, rue des Blanchers, 31000 Toulouse).

Divers.

De l'old-time, avec deux **Doc Watson**: d'abord, Doc et sa légendaire « family », album de base enregistré il y a quinze ans et qui n'a pas pris une ride, enfin disponible en pressage français. Les notes de pochette et les traductions des chansons ayant été réalisées par votre serviteur, évidemment, vous n'allez pas me croire si je vous dis que ce disque est mauvais. Et puis, Doc, enfin ! C'est le début d'une action de retour en force du catalogue Folkways chez Chant du Monde, dont auquel que je vous recauserai une autre fois (« The Doc Watson Family » - Chant du Monde FWX-51021). Musidisc, qui a droit à la médaille de la remontée la plus spectaculaire au hit-parade des firmes de disques françaises, n'a pas perdu un seul mois pour sortir en pressage français un somptueux double-album qui venait de paraître chez Vanguard. Ce sont des concerts qui datent de 1967, avec Doc, sans Merle mais en compagnie de ses voisins et amis « old-timers », **Fred Price** (chant, violon) et

Clint Howard (chant, guitare). C'est l'occasion de réentendre - chose rarissime - Doc à la mandoline; les trois compères se racontent des blagues entre les morceaux et il se passe plein de moments jolis dans ces superbes concerts (« Old-Timey Concert » - Vanguard VSD 107/108 - double album pour le prix d'un).

Du catalan, avec **Lluís Llach**: la première face de ce nouvel album est une sorte d'oratorio, constat de décès du franquisme mais aussi vigilance pour la suite. Sur la seconde face, quatre chansons et quelques-uns des plus beaux textes de Llach, notamment « Canço d'amor », sur l'amour, le sexe et la censure. Un sujet qui, en Espagne, n'est pas du passé (« Campanades a Morts » - Chant du Monde LDX-74658). De l'occitan, avec un nouveau disque de **Patric**, consacré aux chansons sur les animaux: fables, images tendres et satiriques, les animaux ressemblent bien souvent aux hommes, nous dit Patrick, dont la musique et les arrangements empruntent maintenant au jazz-rock. Il y a seulement trois ou quatre ans, tout le monde aurait éclaté de rire (surtout à « R & F ») si on avait prédit ça. Aujourd'hui, tout est possible... (« Bestiari » - Ventadorn VS 3 L 37 - 1, rue de Lorraine - 34500 Béziers). **Sourdeline**: deuxième 30 cm, d'un jeune groupe folk français en progrès, et ça s'entend. Pour en juger en concert, vous pouvez aller les écouter le 24/2 à la Maison pour Tous de Porcheville (78), et en tournée en Bretagne à partir du 25/2 (dates non précisées). S'ils ne viennent pas dans votre coin, retrouvez-les sur ce disque, ça vous consolera (« Jeanne d'Aymé » - Discovale WM 22). **La Kinkerne**: premier groupe folk savoyard, mention bien, plus de place. Stop (« Chants et Danses de Tradition Savoyarde » - Discovale WM 19). Allez, encore un groupe folk français à qui vous pouvez faire confiance: **Tarentule** (Arfolk SB 365). - JACQUES VASSAL.

Jeanne Lachet



Tous Folks

mekanik pop

Il était une fois quatre mousquetaires: Eric, Jimmy, Peter et Jeff. A eux quatre et au terme de chassés-croisés entre leurs groupes respectifs, ils inventèrent une bonne part de cette musique qui fait nos jours et nos nuits. Un peu plus de dix années sont passées. Jimmy Page est celui qui a brillé de l'éclat le plus continu. Eric Clapton continue d'avoir ses hauts et ses bas. Peter Green émerge d'un hôpital psychiatrique et Jeff Beck poursuit une carrière en demi-teinte. Le recul du temps aidant, nous savons maintenant que si Page a su s'adapter au métier de rock star, si Peter y a laissé la raison, si Clapton a failli y laisser sa peau, le seul qui ait su garder ses distances avec cette folie est aussi le seul qui ait vécu sans à-coup une vie musicale au sens plein du mot. Il s'appelle Jeff Beck.

Le style

Les débuts de Jeff Beck se placent comme ceux de tous les musiciens d'alors sous le signe du blues et du rock and roll. Sa première influence, Les Paul, une des légendes de la guitare américaine, sera remplacée par Cochran et Jerry Lee Lewis. Mais très vite Beck coupe le cordon ombilical. Car le style de Jeff, c'est avant tout sa personnalité. Energique, indépendant bien connu pour ses sautes d'humeur imprévisibles et tonitruantes, autant de qualificatifs qui définissent l'homme autant que le jeu de la guitare. Son coup de médiator précis et volubile tout autant que ses lignes mélodiques hachurées et volontiers bizarres font de Jeff un guitariste très original. Il remplace Clapton chez les Yardbirds. Ceci juste avant l'ère Hendrix, qui pour un peu faillit condamner la fine fleur des guitaristes anglais au chômage. Celui qui souffrit le plus dans l'ombre de Jimi fut sans conteste Beck, dont le style d'alors approchait par plus d'un point celui d'Hendrix sans en avoir la maturité: emploi de gammes hors de l'harmonie traditionnelle, petits délire sur tout le manche, larsen à la clef et une tendance naturelle à l'improvisation expérimentale. Par contre-coup, Jeff épura son jeu et le compléta de la capacité somme toute assez rare de jouer dans n'importe quel genre de la manière la plus « cliché » possible.

On trouve les effets de cette demi-sagesse sur « Truth » et « Beck Ols ». A cette période de concision musicale succédera la courte expérience Beck, Bogert, Appice qui laissera au public comme aux acteurs un petit goût amer. Musique simple, basée sur des accords majeurs, coupée de soli saturés tout aussi simplistes, tout le monde s'en lassa très vite. Elle permit cependant à Jeff de réaliser un vieux rêve: jouer vraiment fort. Pourtant, le prochain mouvement se fera dans la direction d'une musique infiniment plus ardue. Beck s'enferme pendant quelques mois, et coup sur coup « Blow By Blow » et « Wired » mettent à jour un artiste en progression constante et laissent



(Ella)

JEFF BECK
Des cordes dures.

supposer que l'on tient là l'un des musiciens les plus inventifs de l'époque, l'un des rares ayant réussi à recueillir l'héritage du jazz tout en continuant d'être un musicien de rock. L'un des points forts de Beck, c'est son doigté. Si celui de Santana est exceptionnel de sustain et de délicatesse, si celui de Clapton étonne par sa propreté et sa souplesse, l'attaque de Beck peut se faire violente, douce, dure ou sensible, elle lui permet de sortir une foule d'harmoniques de chaque note et rappelle en cela la maîtrise de Buchanan ou de Robbie Robertson, autres techniciens hors de pair. La même originalité apparaît lorsqu'il s'exprime sur une guitare acoustique. Un désordre apparent et complet dans le travail de la main droite, dont il utilise suivant les jours trois ou quatre doigts en plus du pouce. C'est là sans doute le résultat d'un apprentissage peu traditionnel, tout comme le sont ses soli. Je défie quiconque de reproduire une ligne de Beck et de la faire « bien sonner ». Beck est un musicien d'oreille et ne joue jamais deux fois le même solo.

Les instruments

Jeff construit sa première guitare en contreplaqué, ce qui manque de gâcher une carrière dont on connaît la suite. La seconde est aussi son œuvre, entièrement conçue à partir d'une photographie de Stratocaster ! Il vole le micro dans un magasin, et la chose était presque jouable, le principal problème venant d'un manche deux fois trop long. Lorsqu'il entre chez les Yardbirds, il s'équipe d'un Telecaster et d'un Vox AC 30 le plus souvent tourné à dix. Puis sous l'influence de Clapton il s'achète une Gibson Les Paul. Il se sert aujourd'hui soit

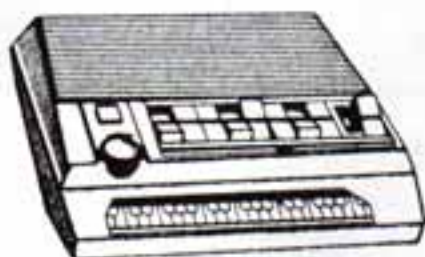
de la Les Paul, soit d'une Strato: « Pour un son vraiment propre, cette espèce de country sound, ou bien un son légèrement saturé et sustainé, je prends la Gibson. Mais si je veux un accord violent travaillé au vibrato, alors c'est la Strato; elle est plus difficile à jouer et sans doute ne peut-on faire autant de petites bizarreries avec, mais elle possède cette brutalité intérieure que j'aime beaucoup. » Son système d'amplification actuel comprend trois têtes Marshall 100 watts ainsi que quatre cabinets de même marque.

Il a utilisé pour un temps une wah-wah, et en studio divers petits engins tels des dividers ou phasings, mais il reste peu empressé envers les boîtes à effets, préférant se limiter à ses guitares et à ses amplis qu'il tripatouille à longueur de temps. Dans certaines salles trop petites pour lui permettre de jouer à plein volume et donc d'obtenir cette saturation qui le séduit particulièrement, il utilise un booster. Quant au tirant de ses cordes, Beck a toute une histoire à raconter: « J'avais l'habitude de cordes extra-souples, et puis un jour au début d'une tournée j'ai monté un tirant dur, ce qui a fait évoluer mon jeu en ce sens que plus les cordes sont dures, plus les accords sonnent bien. J'ai donc commencé à mettre ces accords un peu partout au milieu de mes solos. Au bout de quinze jours, j'avais les doigts comme des rondelles de salami... j'ai donc remis des cordes souples. Nous voilà en concert, je me mets à tirer dans tous les sens, et soudain arrive le moment de partir en accords... ça faisait flap-flap-flap... j'étais vraiment très embarrassé, je faisais mes flap-flap et me rappelai ce qu'Hendrix me disait: « Avec toi, le problème c'est que tu joues sur des élastiques. Balance-moi ça et mets de VÉRITABLES CORDES. » Depuis, j'utilise des cordes dures. »

Roulez, jeunesse

Lorsqu'on vient aux méthodes employées par Beck pour maîtriser son instrument, on se retrouve devant un cas. La seule personne qu'il ait jamais cherché à copier fut Chet Atkins, et encore cela ne fut-il que récemment. Il ne connaît presque rien à la théorie de la musique et porte un jugement sévère sur les jeunes guitaristes. « Quelle est la chose la plus difficile? C'est d'être original. Alors, si tu commences par copier ! Le plus dur c'est justement de sortir des clichés battus et rebattus. Je regarde la musique des dernières années et je ne trouve pas un nouveau guitariste qui soit intéressant. Tu rencontres un type de vingt ans, il sonne pas mal, tu t'arrêtes cinq minutes pour écouter et très vite tu as cette impression désagréable d'avoir entendu ça quelque part... La seule chose à faire c'est de se concentrer sur soi-même et de se jouer. Il n'y a que deux impératifs: être juste et dans le temps. Oublier le reste du monde et se jouer jusqu'à ce que ça sorte. Et ça sortira. » - PATRICK COUTIN.

STYLOPHONE SYNTHETISEUR 350 S



Véritable orchestre portable conçu pour recréer les sonorités de divers instruments: piano, mandoline, basson, trompette, trombone, clarinette, orgue, hautbois, flûte, pipeau... en plus de ses sons propres de synthétiseur. Une ingénieuse cellule photo électrique commande les effets wha-wha, vibrato, expression, crescendo, permettant d'obtenir des sonorités spécifiques aux gros synthétiseurs "coûtant" entre 5 et 15 fois son prix.

- Musiciens: créez votre propre musique
- Compositeurs: votre auxiliaire le plus précieux
- Amateurs: seul ou en complément d'un instrument, d'une chaîne Hi-Fi ou d'un magnétophone - prises entrée, sortie
- Ecoles clubs: accompagnateur de chant idéal, transportable, autonome, grâce à son ampli incorporé
- Non musiciens: sa simplicité et sa souplesse d'emploi feront de vous d'excellents interprètes

Les groupes « Argent - Greenslade - Vangelis Papathanassiou » l'ont déjà adopté.

Prix: 1 400 F. TTC
Garantie: 1 an
Expédition: Gratuite France

Importateur exclusif
M.D.P. Central Parc A2
13400 Aubagne
Tél.: (91) 03.08.90
03.44.26

Venez Jouer En Groupe

Pour 190 F. par mois



ECOLE DE MUSIQUE POPULAIRE

PIERRE SPIERS

PALAIS DES CONGRÈS
M^e PORTE MAILLOT

758.23.37 et 38



N'hésitez plus à jouer fort! HONEY a prévu une prise casque

...sur l'ampli DOBER 12 watts, surtout destiné à vos répétitions et au studio, et qui ne vous coûtera que 677 F !

Vous avez besoin d'une puissance plus importante pour vos galas ou vos concerts?

Alors là, plus de problème, HONEY propose une gamme complète :

(Prix conseillés TTC)

20 - 20 W Guitare.....	903,00 F
30 RT - 30 W Guitare - Accordéon.....	2016,00 F
30 - 30 W Basse.....	1580,00 F
60 RT - 60 W Guitare - Accordéon.....	2257,00 F
60 - 60 W Basse - Guitare - Orgue.....	1896,00 F
50 - 50 W Guitare et Basse.....	1490,00 F
50 RT - 50 W Guitare et Basse.....	1880,00 F
80 RT - 80 W Guitare - Reverb - Accordéon - Basse - Orgue.....	2558,00 F

Maintenant que nous avons tout dit...

Etonnez-vous!

Distributeur:

CROSIO MUSIC



52,54, rue René-Boulanger / 75010 - Paris
Tél: 202 81 96 / 206 75 35 / 607 94 95





Pour la troupe théâtrale en tournées, les orchestres, les centres culturels, les écoles,...

UN PETIT EQUIPEMENT DE COMMANDE D'ECLAIRAGE SCENIQUE

vraiment portable et... bon marché!

FAL 62

- ☐ 12 circuits d'éclairage de 2.000 W par circuit
- ☐ 2 présélections avec atténuateur général par présélection et coup de noir associé

PROJECTEURS

Lentilles plan convexe et de Fresnel.
Toutes puissances et tous modèles.

vente
et
location



ADB

SOFAIR ADB S.A.

IMPASSE TRUILLOT 17 - F-75011 PARIS - FRANCE - TEL : 355.37.17 - TELEX : 22526 SOFADB PARIS



Sélection des meilleurs titres.
Musique et paroles intégrales.
Couvertures en couleur (quadrichromie).
Textes français de présentation (inédits).
Plusieurs photographies.

SONG BOOKS

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION



Voir détail du catalogue
dans *Rock & Folk*
n° 128, page 154



Format 21 x 27 cm (peuvent être rassemblés dans
une reliure Rock & Folk).
En vente chez tous les marchands de musique,
chez Chappell et par correspondance
à Rock & Folk (voir bon de commande page 167).



John Paul Jones
LED ZEPPELIN

Les véritables professionnels utilisent RotoSound The Real String

The Real String

Tony Bowers	Alberto y Lost
Neil Brewer	Trio Paranoias
John Camp	Druid
Chas Cronk	Renaissance
Peter Crowther	Strawbs
Steve Curry	Mr. Big
John Deacon	T. Rex
Steve Emery	Queen
John Entwistle	Stretch
Hellmut Hattler	The Who
Colin Hodgkinson	Kraan
Derek Holt	Backdoor
Ricky John Holt	Climax Blues Band
Glen Hughes	Sassafras
Greg Lake	Deep Purple
Jimmy Lea	E. L. P.
	Slade

Phil Lynott	Thin Lizzy
Derek Moore	Nektar
Roger Newell	Rick Wakeman's
	English Rock
	Ensemble
Burke Shelley	Budgie
Ray Shulman	Gentle Giant
Chris Squire	Yes
Charlie Tumahai	Be-Bop Deluxe
Overend Watts	Mott
Mike Wedgwood	Caravan
John Wetton	Uriah Heep



le 5 Journal

Début janvier, je reçois une communication téléphonique du manager du groupe Bonneville. Dans un français impeccable, il me brosse un sommaire tableau de la musique interprétée par cette formation inconnue. L'expression southern rock ponctuant ses propos retient mon intérêt. Il me propose alors d'écouter le plus rapidement possible une maquette. Rendez-vous est pris pour le lendemain soir. Malheureusement, un impondérable me contraint d'annuler l'audition et de la reporter quinze jours plus tard.

CE FUT UN SAMEDI...

Ce fut un samedi que nous nous rencontrâmes. Le manager se présenta chez moi au début de l'après-midi. Il était accompagné d'un mec moustachu présentant comme un Chicano de L.A. Ils me parlaient de Bonneville, et je les entretenais de rock sudiste. Il semble pourtant que nous parlions de la même chose. Quelques bières plus tard, nous nous engouffrâmes dans la voiture du manager, qui, avant même de mettre le contact, inséra le live de Lynyrd Skynyrd dans un lecteur de cassette. Quelques rocks plus tard, nous nous rangions au pied d'une haute villa d'aspect anodin... Les pièces plutôt petites étaient arrangées avec ce goût américain qui marie coussins, rotin et plantes vertes. Sur une table dormait un Revox. A peine installés, on voulut m'offrir une bouteille de Jack Daniels. Je refusai énergiquement, désirant rester incorruptible durant toute la durée de la bande. A peine trempai-je mes lèvres dans un verre de Martini mexicain. Lorsque le manager se dirigea vers le magnétophone, un silence pesant emplit le salon. Le bassiste - le moustachu que j'avais pris pour un Chicano - se rongea un ongle entre chaque bouffée de Marlboro. Aux premières mesures de « Last Summer In La Mesa », je ne crâna plus, mais alors plus du tout.

LA MUSIQUE DE BONNEVILLE

Trois accords souples et lumineux imprimés sur un Fender Rhodes pris en relais par une basse volumineuse et funky comme il se doit. Le reste suit en douceur : rythmique guitare/batterie en tempo moyen. La voix, plus haute que celle de Dicky Betts à qui elle s'apparente, possède une grande flexibilité mélodique. A l'écoute de ce premier morceau, les références abondent. Une similitude avec le « Blue Sky » de l'Allman Brothers serait la plus plausible s'il n'y avait cette guitare tranchante découpant des chorus acerbes dans la digne tradition de Charlie Daniels. « Freight Train » est enchaîné sur un découpage rythmique plus bluesy, malgré des harmonies californiennes. « Do You Remember » est un court morceau, typiquement country-rock, chaleureux et nostalgique : « Do you remember Bill and his guns/Killing for money and killing for fun.../Now the blood is buried six feet in the ground. » Tout cela est trop beau. Je craque et ouvre la bouteille de Daniels. Requinqué par



quelques degrés salutaires, je sens la colère m'échauffer durant le terrible « First To Fall In Love ». Les mecs de Bonneville sont inspirés, maîtrisent le Son, ne cessent pas un instant de flatter l'oreille. Bref, ILS ONT LA CLASSE ! Les chorus déliés des deux guitares sur « First To Fall In Love » en témoignent ; mais la fureur est toujours parfaitement canalisée au profit du swing. Ce feeling si particulier qui fait la grandeur et l'originalité des Charlie Daniels Band, Marshall Tucker ou Outlaws, Bonneville l'a compris et ne se satisfait pas d'avoir assimilé la leçon. Vis-à-vis d'un genre musical peu audacieux, seule l'intelligence peut sauvegarder la fraîcheur et l'authenticité des compositions. Tant du point de vue de l'inspiration que de l'exécution/interprétation, les musiciens de Bonneville font preuve d'une remarquable rigueur sans laquelle leur musique n'offrirait qu'un mince intérêt anecdotique. La rigueur et l'humilité qui font si cruellement défaut aux groupes français. Ainsi reste-t-on confondu par le METIER du groupe formé depuis à peine huit mois. Une maturité qui laisse percevoir une volonté d'atteindre les sommets, mais sans brûler les étapes. Pas l'ombre d'un ego trip n'entache l'unité de la formation malgré la présence de deux lead guitaristes. Les rôles ont été distribués une bonne fois pour toutes. Lorsque nos groupes nationaux auront enfin compris que c'est la participation et non la rivalité qui détermine et garantit la plénitude du son, les Anglo-saxons nous prêteront alors un tympan intéressé. En effet, remettre en cause les qualités d'instrumentistes des musiciens français ressemble fort à de la mauvaise foi ; reconnaître l'absence d'une couleur, d'un relief sonore dans la majorité de la production française mérite, par contre, d'être pris en considération. Mais ne noircissons tout de même pas trop les choses,

puisque le proche avenir s'annonce plutôt encourageant. La preuve, Bonneville, si vous avez feint de ne pas le deviner, EST UN GROUPE FRANÇAIS !

BONNEVILLE : LES GENS

Les gens de Bonneville, malgré leur jeune âge, ont tous un passé bien rempli, mais en tout point semblable à celui de n'importe quel gosse qui décide un jour de ne s'adonner qu'à la musique. Aussi ne retiendrai-je que leurs plus récentes expériences antérieures à la formation du groupe. Patrick Allal (chant, guitare, steel) est issu de Trans Europe Express, Philippe Dothée (basse) de West Omnibus, Philippe Aboukrat (batterie) de Connection, et Alain Guinguéné (guitares) fut l'accompagnateur de Gary Peterson. Seul Patrick Marsault demeure mystérieux sur son passé, mais personne ne lui en voudra.

BONNEVILLE ON STAGE

Restait à juger tout ce petit monde sur une scène, face à un public qui, comme chacun sait, est encore loin d'être familiarisé avec le southern rock. Je me déplaçai à trois concerts programmés à peu de jours d'intervalle dans des lieux fort différents. Le premier eut lieu dans l'amphithéâtre d'une université. Atmosphère cool et détendue, ambiance typiquement campus, une occasion rêvée pour deux cents personnes de s'adonner à la fumette. Sur scène, Bonneville ouvre les festivités sur « Hometown U.S.A. », un titre tranquille façon Charlie Daniels. Chacun semble très relax, mais ne se départit à aucun moment de son austère discipline. Et le fait est que tout fonctionne à merveille : l'entente est parfaite, le son plus présent que sur la bande mais toujours très cohérent. Allal et Dothée chantent avec assurance, leurs voix s'harmonisent idéalement dans les chœurs. A l'unisson dans les chorus, les guitares se partagent les solos : Guinguéné, qui paraît ne jamais épuiser ses possibilités, est d'une rapidité étourdissante - et non envahissante - un style serré mais fluide ; Allal est plus haché et possède un son plus sec, plus vindicatif. Dothée est un bassiste puissant, funky et, chose rare, très, très mélodique. Il rétablit l'équilibre en assouplissant la frappe terrible d'Aboukrat.

LE DISQUE DE BONNEVILLE ?

Alors, bien sûr, on se demande par quelle malédiction Bonneville n'a pas encore enregistré de disque. Interrogé à ce sujet, le groupe répond que la cause principale en serait un refus des maisons de disques de signer une formation française s'exprimant en anglais. Nouveau snobisme régressif à la mode ? Sans aucun doute, n'empêche qu'à la fin d'un des trois concerts auxquels j'ai assisté une bande de rockers clamaient très fort que « Bonneville, ils sont bien meilleurs que Téléphone ! ». Alors, surveillez la rubrique concerts. Si pour une fois on pouvait éviter d'être des trous du cul ! - CLAUDE PUPIN.

PIANO MUSIQUE.
UNE ADRESSE A CONSERVER.



Cours de guitare, cours de basse,
studio mobile,
Réparations et reprise de tous instruments.

10 bis, avenue de Livry 93340 LE RAINCY - 927-25-39

RELIEZ VOTRE COLLECTION DE rock & folk

Pour classer un an de la revue, vous avez le choix entre :

- 1 écriin-reliure (reliure en « trompe-l'œil ») pouvant contenir 12 numéros de la revue (ou plus de 12 song-books) en toile blue jean, imprimé « Rock & Folk » sur le dos, permettant un rangement facile en bibliothèque. Chaque écriin est vendu 20 F pris à nos bureaux ou (avec les 7 F de port et emballage) 27 F par correspondance ;

- ou bien 2 reliures à brides (système de reliure mobile ressemblant à un livre) aussi en toile blue jean - ou cartonnées vertes, au choix - et marquées au dos, mais contenant 6 numéros (ou song-books) chacune. Ces reliures, avec languettes souples et épingles métalliques, sont vendues 2 par 2 seulement (pour un an de la revue) 32 F l'ensemble à nos bureaux ou (avec les 7 F de port et emballage) 39 F par correspondance.

Pour recevoir vos reliures à domicile utilisez le bon de commande page 167 (prévoir un délai de livraison d'au moins trois semaines)

◁ EQUIPEMENT MUSICAL PROFESSIONNEL ▷



J.M.T. ACOUSTIC



✎ 2 TECHNICIENS AU SERVICE DES MUSICIENS ✎



★ DEVIS GRATUITS ★
★ DEPANNAGES ★
★ TOUTES ★
★ MARQUES ★

phone
076
92 55

MIETRO

★ VENTES ★
★ CREDITS ★
★ REPRISES ★
★ OCCASIONS ★



78, rue des martyrs
PARIS — 75018

✪ pigalle ✪
✪ abbesses ✪

spécialiste
sono

ART NACK

le petit TABULATEUR

«BABE I'M GONNA LEAVE YOU» (traditionnel, arrangement Jimmy Page et Robert Plant) sur le disque «Led Zeppelin», Atlantic 40031 © Superhype. Avec l'aimable autorisation des Editions P.E.C.F. 18, rue Troyon, Paris 17°.

Musicalement parlant, ce morceau n'a rien d'un blues comme pourrait le laisser supposer le titre. Il a même plutôt par moments des accents espagnols. Il n'en reste pas moins que les paroles et le style, disons déchirant, dans lequel elles sont interprétées sont incontestablement très bluesy.

Il s'agit en fait de la descente. La mineur-Do-Ré-Fa-Mi qui comporte différentes variantes tout au long du morceau. Sur la tablature, chaque portée de quatre mesures en est une nouvelle variante. Nous retrouvons d'ailleurs à peu près la même descente dans le fameux «Judy» de Renbourn.

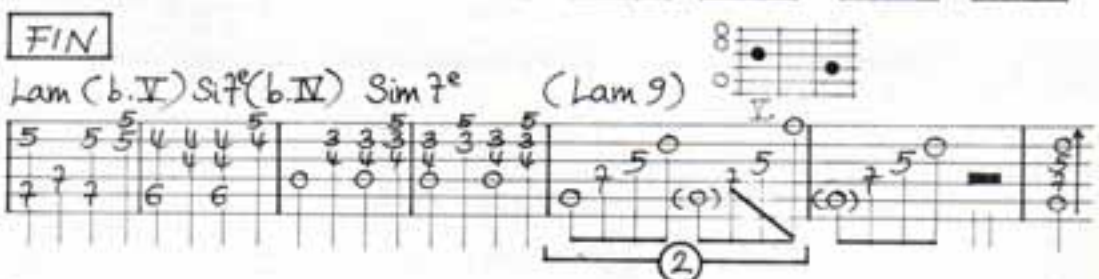
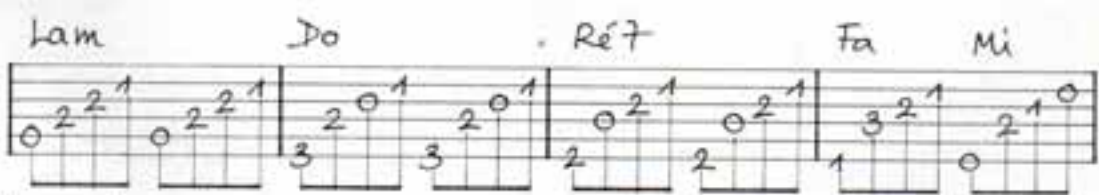
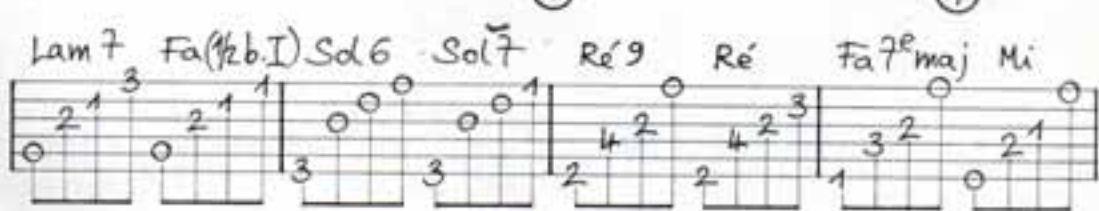
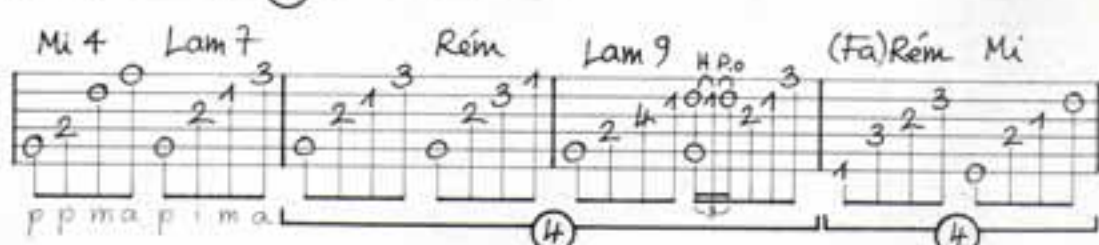
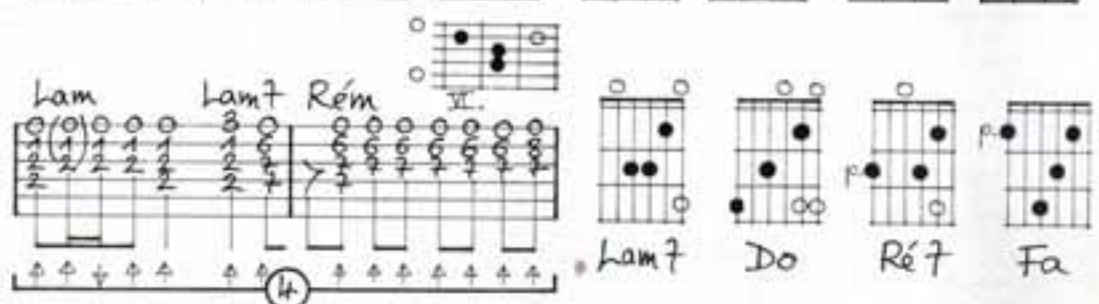
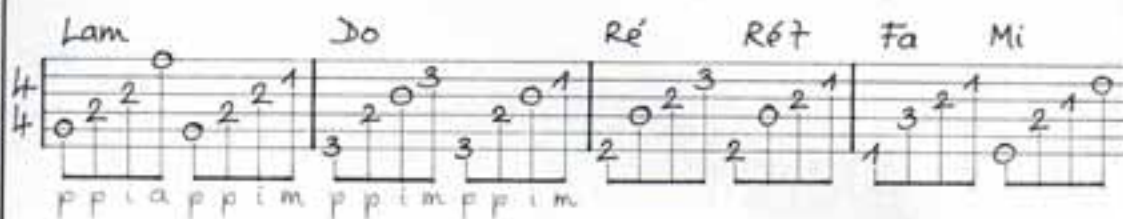
Du point de vue exécution, les trois cordes graves sont jouées dans tous les cas avec le pouce, de manière à garder l'index, le majeur et l'annulaire respectivement pour les cordes de Sol, Si et Mi. Les positions du Ré et du Fa se font avec le pouce, sans quoi nous aurions des difficultés d'enchaînement. A part quelques passages ardu sur le Lam 9 et le Ré 9, l'exécution est en fait assez aisée. Petit détail: il arrive que la seconde mesure remplace la sixième.

Entre ces arpèges viennent s'insérer quelques mesures d'inspiration espagnole (voyez pour cela la troisième portée) jouées en brush avec le dessus de la main, et la descente classique de flamenco en barrés: La mineur (b. V) - Sol (b. III) - Fa (b. I) - Mi.

Vous trouverez aussi sur le disque un très bel instrumental en accord ouvert intitulé «Black Mountain Side».

Une prochaine fois nous ferons passer un ou deux morceaux de monsieur Greg Lake, qui recueille dans vos lettres le plus grand nombre de suffrages. Soyez au rendez-vous! - PAUL GUILLEMINOT.

BABE I'M GONNA LEAVE YOU



PETITES ANNONCES commerciales : 25,87 F ; particuliers : 16,46 F la ligne (T.V.A. 17,60 % comprise)

payables à la commande (par mandat-lettre, mandat-carte, chèque bancaire ou postal - nous adresser les trois volets) ; 32 lettres, signes ou espaces par ligne

(Pour des raisons techniques, nous ne prenons plus d'annonces encadrées). Les petites annonces doivent nous parvenir avant le 5 pour le mois suivant.

Les rubriques Ventes et Achats sont réservées au matériel d'occasion. Pour les ventes de matériel neuf, prière de contacter le service publicité au journal.

Pour passer une petite annonce, remplissez si possible le bulletin prévu à cet effet et publié à la fin des petites annonces de ce numéro en écrivant très soigneusement votre texte en CAPITALES et en laissant une case libre entre chaque mot. Précisez la rubrique où vous désirez apparaître. Envoyez-nous cette grille (ou à défaut votre texte rédigé sur une feuille blanche) et le paiement dans la même enveloppe en précisant dessus « Service Petites Annonces ». Merci

Attention : les petites annonces doivent nous être adressées exclusivement par correspondance.

Nous n'en prenons plus ni par téléphone ni aux bureaux du journal.

VENTES MATERIEL D'OCCASION

- V. bassman 100 W Fender 3 500 F 6 mois + guitare Folk 350 F. Tél. heures de bureau 535.44.25 (Dominique).
- V. guit. Jenson 2 mic. vibrato ét. nf. 300 F. 972.78.92 Vincent le soir 19 h.
- V. sono + housses ét. nf. 6 000 F. 002.35.17 le soir.
- V. basse YAMAHA + caisse neuf 1 000 F. clarin. 400 F. ped. mixer Flanger 800 F. tables ind 300 F. Tél. 757.99.09 ap. 6 h.
- Départ U.S.A. vds Les Paul Gibson + étui 3 500 F. état neuf Gretsch Chet Atkins 3 800 F. Tél. 955.51.06.
- Vds 3 fûts Asba + étuis + cymb. + fût, cc Ludwig + acc. 2 500 F. Tél. 540.66.97 Pascal le soir.
- Vends Ibanez 12 cordes « Artist » neuve 3 mois heures de bureau. Tél. 29.56.15.58 Pascal.
- Vends Fender Strato blanche + étui + Whawha état neuf. Tél. 919.80.40 soir. Prix à débattre.
- Vds Basse Fender musicmaster neuve + valise. 1 100 F + acc. 011.12.69.
- Vds AC 30 + mas + vol 2 000 F. 628.02.70.
- Vds bat. 4 fûts 1 500. Denis 384.20.28.
- Vds têtes 100 W Hiwatt + Marshall 1 800 F. chaque baffles 1 400 F. vox AC 30 1 900 F. tête H/H 1 500 F. minimoog 7 500 F. Tél. Didier 660.82.77 10-12 h.
- V. Gibson SG std. vib. rouge B. ét. 589.68.45 19 h. Alain 2 500 F.
- Vds super luth arabe neuf décoré nacre 800 F ou éch. ctre guitare folk. 977.16.61 av 8 h ou après 18 h.
- Nbx flipper de 500 à 3 000 F ou éch. contre clavier v. org honer 2 500 F. synt Roland SH 3A 4 000 F. 660.30.54.
- V. planet « T » Kohner ét. neuf 1 400 F. 320.82.40 7-9 h ou 20-22 h.
- Vd tb Gibson Custom noire 1964 parfait état 5 000 F. Tél. 961.28.23.
- Vds Precision bass + vds 2 000 F + Hiwatt 3. cps 4 000 F. Tél. 468.93.67.
- Vds 2 baffles Hiwatt 100 + 1 tête peavey 200 eqs 3 800 F. SG Gibson special 2 600 F. Tél. 350.10.92 soir.
- Vds ampli mi 60 2 corps tbe 2 000 F. guit Gibson Lespaul Deluxe avec valise 2 500 F. MIC shure 565 + pied 500 F. whawha dist shaller 100 F. Fardoux Pierre (4) 448.25.45 la journée (4) 445.03.62 le soir.
- Vds clar neuve 800 F. Tél. 202.42.51 entre 19 h 22 h.
- V. org. Hammond L100P 8 000 F - Leslie Elka 2 000 F. 869.39.89. 788.26.28.
- Vds tête vox 100 W 2 000 F et guit. folk électrifiée Yamaha 903.76.19.
- V. Amp. Acoustic 271 guit. ét. neuf. 6 500 F. Tél. 857.52.31 le matin.
- V. magnéto cassette nakamichi 600 état neuf 3 000 F. 805.13.82.
- Vds chambre d'écho semprini et R 600 micros shure SM58 et 588. Tél. à partir de 20 h (36) 75.50.63 Pierre.
- V. ovation c. art ac. élect. av. étui imp. 3 500 F. Tél. 960.28.09 le soir.
- Vds ampeg G 410 120 W reverb eqs. ét. neuf. Tél. le s. 785.03.30 px int.
- V. sono Fertin 320 W 8 entrées + 1 mic shure + 5 mic Redson + pieds + acc. + antilarson sous garantie ét. neuf 9 200 F. Tél. (71) 76.01.62.
- V. sono montarbo 8 ent. écho rev mono ste 300 W 2 colonnes 377 + re-tours valeur 20 000 vendu 11 000 t. b.

- état. Hervé 16.35.93.95.18.
- V. Ludwig 3 fûts + acc + étuis + 2 c.c. Asba cymb. Paiste Zylidjari + 1 micro AKG D 707 E + 1 micro BST CDOO + 1 perche le tout 4 500 F. Le soir 055.50.00.
- Vd synthe Korg 800 DV (4 mois) 4 500 F + cornemuse écossaise garantie toute ebène Mozambique 1 300 F. Ecr. ou venir Duplétet 6 rue Reniere 33000 Bordeaux.
- Vds strato fend mn sunburst + étui rect. état neuf prix 2 700 F. Tél. 958.47.63 le soir (Nicolas).
- V. caisse capitonnée équip Roulettes et poignées pvt cont tête amp inst fragiles état neuf px à déb. Tél. 259.58.77 tth.
- Vds baffle Marshall 100 W 1 200 F. pédale synthé mutron III 500 F. Tél. 735.39.28 midi et soir.
- Ampli mi 2 entrées 80 - 100 W reels basse imit. fender 2 micros. Prix intérés. à débattre. Tél. 935.77.91.
- V. strato nve dégrad + val. 2 500 F. 858.08.03 de 18 à 20 h ; Tsm 15 bd Aristide Briand Montreuil 93100.
- V. Ampeg bass bt 25 exc. état 3 500 F. Michel vernet chemin du barret 13160 Chateaufort. Tél. (15.90) 94.15.35.
- Vds sono power t. b. état pupitre 6 voies reverb incorp. ampli 2 x 80 2 col. P. 3 500 F. T. 793.70.69 soir.
- V. ampli basse ampeg BT 25 100 W état neuf tél. 929.94.21 après 20 h.
- Vds Martin 018.63-2800 et Martin D 12.20.64 3 500. Tél. 633.07.15.
- V. strato maple neck 2 500 F 1 an + valise Thierry 735.34.75 19 h.
- Urg. V. ampli sunn 150 W lead prix T. intéressant. Tél. 928.62.98 PM.
- Vds EMS synthi AKS 8 000 F et synthi à 6 500 F. S'adr. M. HUTTER appt. 80, 107, rue Leblanc 75015 Paris.
- Vds baf. : basse Celestion 46 cm 1 000 F. Marshall 800 F. Tél. 797.24.42.
- V. Gibson Marauder 958.13.33.
- Vends synthétiseur micro moog état neuf 5 300 F. Tél. 222.39.11.
- V. bat. Ludwig 4 fûts char Orange + cymis 5 000 F. Bon état. Tél. 657.65.87.
- Vds guit. class. Yairi + coffe 1 000 F et épiphone 12 cordes FT 565 + coff. 1 000 F. les 2 imp. Tél. 781.54.03.
- V. sono Kustom comme neuve 4 expo 2 compres. 2 amp. 200 W RMS. 1 pup 12 voies housses. Tél. 020.52.79 A.M. val neuve 41 000 vendue 25 000.
- Orgue Farfisa VIP 233 dble clavier et ampli Dynacord spécial pour orgue. 70 W 5 000 F. Tél. 577.07.77 poste 22.24 hres bureau. M. Maillet.
- Grosse sono prof. Golden sound table pro 12 4 col C 120 C 260 2 comp 2 exp (900 W) 22 000 F. Tél. (16.21) 21.01.21 Philippe (urg.).
- Vds ampli basse Acoustic 370 et baffle acoustic 301 transducer. Tél. 603.82.41 ou 723.45.37 Jimmy. Prix : 6 500 F.
- Vends ampli Orange 120 W 3 000 F. Pierre 780.58.83.
- Vds Orgue Wilson président 3 500 F. Robas 9 rue Fribourg 55 St-Mihiel.
- V. amp. 60 W rev. trem 2 canaux Twin + gt Ibanez SG + val. + wha wha Ppo B. ét. à saisir 2 500 F. 906.23.31.
- V. Rhodes Fender tout neuf juin 77 6 500 F. T. 903.76.19 ou 903.72.47.
- Vds 2 baffles JCA : HP Altec ampli incorp asservi 150 W 8 000 F. Tél.

- matin 278.21.30 soir 707.22.87.
- Vds orgue Hammond C3 26 000 F. Leslie 5 000 F. écho Whem 1 000 F. boîte à rythmes 1 000 F. stie (20) 96.14.66. 58.40.38.
- V. Farfisa VIP 233 + Leslie Fender à débattre - vend et sam 579.65.71.
- V. Hiwatt 100 2 corps août 76 4 200 F. Tél. 960.02.08.
- Vds amplis sono pro 200 1 500 F. ch + baf. et compres. 1 800 F. les 2. Tél. Thierry 825.55.17 px à déb.
- Vds synthétiseur arp Odyssey neuf 77. Prix 7 500 F. 630.41.20.
- Vds Ampeg bass 100 W 3 500 F + Fender précision + étui 1 800 F + enc. Scott S 15 1 100 F. Tél. 658.48.68.
- V. batt. Rogers 5 fûts comme neuve avec acc. 6 000 F. Tél. 797.92.02.
- Vds pr int consoles - micros - amplis ch. echo ped phasing synthe bat. synthe micros guit. 857.67.99.
- V. guit. guild F 50R 76 état imp. avec caisse 3 500 F. par 628.37.66.
- Vds Gibson Lespaul Custom parfait état avec étui 4 000 F. Tél. 355.61.33.
- Vds guit. Jacobacci dble manche 6 12 cordes mic Gibson vib. Bigsby étui 4 200 F + tête ampli Merlaud 80 W avec 4 baffles 1 300 F. David. Tél. 350.03.29.
- V. EMS VC S3 + cla DK1 revise : 7 000 F. Tél. 071.19.73 (soir).
- V. batt. maxwin 5 fûts bon état + acc et cymbales 2 500 F. Tél. 957.11.99 Manu vers 19 h 30.
- Vds synthe à ems + cl DK1 8 500 F. pro piano Farfisa 1 700 F. 2. Altec 100 W 1 500 F. 4. expo JBL vide 4 000 F. Prix à déb. Tél. (25) 72.25.29.
- V. baffle Marshall 100 W 1 200 F. Tél. 735.39.28.
- Vds baffle « Orange » 100 W + housse état neuf 1 350 F. Tél. 670.24.59.
- Vds Ibanez imit Gibson 6 mois + valise 1 000 F. 525.52.80 soir.
- Vds ampli bass novanex 100 W 1 an 2 200 F. urg. tél. 932.77.67 après 19 h.
- V. Gibson ES 335 noire tb état av micro strato 3 900 F. Gibson SG JR 2 200 F. Tél. 636.55.73 le soir.
- V. tr bel bat. Peters 3 fûts neuve + c. claire Pearl + acc. Px. 1 700 F. Tél. 277.31.37 après 19 heures.
- V. console MI 1012 T 2 colonnes MI 2 x 120 W amplifiées + ch. écho Wem. Tél. 660.88.88. J. Pierre après 20 h.
- V. 3 fûts Rogers 14.16.24" 1 800 F. Tél. 793.65.62 entre 18 h et 20 h.
- V. batt. Ludwig 2 mois nve 5 F + acc. cymb. 8000 à déb. Jamil 57, rue C. Groult 94 Vitry seul week end.
- V. guitare basse Burns fleche + coff. jamais servie 2 800 F. ampli 2 C Steelphon 100 W révisé 1 800 F. Tél. 204.28.70 Canto J.-Luc 102, av. G. Clémenceau 92 Nanterre.
- Vds Hammond L 100 roues phoniques 8 000 F. Rennes 16 (99) 50.30.27.
- V. Synthé guitare Hi-Fi 1/2 prix ch. écho HH 2 000 F. Fender Strato 2 000 F. Precision (28) 28.11.63.
- V. Novanex P 15 nf 450 F. M. Souchon 16 pl des Canuts Argenteuil.
- V. guit. Strato gauche 3 000 F. amp. vox AC 30 3 000 F. et. neuf jam. servi ORN. 44.70 px. à débattre.
- V. ampli sound City 120 W reverb très peu servi 1 500 F. 926.67.85.
- V. guit. élec 250 F. 857.07.47 soir.

- Vds org Farfisa vip 600 portable 5 500 F. Tél. 483.30.56.
- V. bass Fender précis. housse 2 500 F. Orange 120 W 3 600 F. Sun Combo Bass 50 W (rare) 7 600 F. Fender 60 W Strato Maple Neck 2 500 F. Tél. 644.38.88 lun. sam. Philippe de 8 h 30 à 17 h 30.
- Ampeg VT 40 80 W neuf as garantie 3 500 F + ampeg SVT 3 corps 15 (38) 92.74.35.
- Urg. V. saxo ténor Selmer neuf garanti avec étui 3 100 F. T. 754.66.38.
- Vds fend. strato nve 542.27.29.
- Vends Rhodes 88 notes. 542.22.48.
- Vds batt maxwin compl. 1 000 F à déb. Tél. 781.16.40 vers 20 h.
- V. guitare Gibson + ampli Carlsbro 100 W 3 cps le tout 5 000 F. urgent écr. Sauvage 1 B chemin du Bien-être Plessis-Bouchard 95130.
- Vds batt Yamaha neuve 5 fûts + acc. prix intéressant. Tél. 747.57.50 Poste 450 M. Duchon.
- Vds piano droit petrof c. metall. état neuf 4 500 F. Didier 660.82.77.
- V. bass Aria impeccable + cordes Fender + valise 600 F. T. 702.64.93.
- V. Orgue Yamaha B2 ét. neuf 2 700 F. Leduc 15 (4) 420.23.95 B. 977.05.74.
- Vds RMI Keyboard computer 11 mois état neuf Px à déb. 660.73.61.
- Vends ARP Odyssey encore sous garantie 7 500 F. Tél. 772.39.14.
- Vds Les Paul Custom neuve avec valise Gibson 4 000 F. MXR analog. delay 900 F. 336.00.86.
- Urgent V. sono Golden Sound. Et. Nf. 2. expos amplifiées + compressions + filtres + 2 col. + 2 amplis. Prix 13 000 F. Poss. créd. J.-Jacques 735.64.03 (19 h 22 h) 250.27.07 - 735.44.90.
- Vends Yamaha combo vc 45 D état neuf. 845.56.22.
- Vds 1 sono MI 400 W 17 000 F. 1 ampli Road 220 5 000 F. 1 baffle Faylon J.B.L. 1 500 F. 1 AMPLI. Fender Band Master jaune 1 500 F. 1 enceinte Novanex amplifiée 60 W 1 500 F. 1 piano éléx 1 500 F. 1 string ensemble violon/piano stéréo 3 500 F. Tél. H.B. 280.01.41 soir. 355.81.25.
- Vds cymbales Zildjian série K. 41 cm. 550 F. Christophe. Tél. 033.61.24.
- V. tête ampli Ampeg V4. 2 400 F. François 642.29.01.
- Vds org. Yam B 20 R 2 cl. ped. meuble (4 000 F) FT 550 épiphone (700 F) Shure 545 (400 F) Argts possible. Tél. 326.42.31 Guy.
- Urg. vds Vibraphone Electronique. Deagan. Et. Nf. 9 000 F. 322.09.92.
- Vds Etui Martin Neuf Extra Dur très costaud Prix 450 F. T. 325.94.86.
- Vends ampli Davolis 80 W et reverb Steven prix intéressant. Tél. 970.59.50 ap 19 h demande Olivier.
- Vds guit. folk Mossman Flint Hills ét. nf. 3 400 F. Ap 20 h : 733.96.44.
- Vds guit. Mossman great plains ét. n. 4 200 F. Ap. 20 h 542.88.52.
- V. ampli bas. Hinsley 90 W 1 600 F + Ricken 4001 Stéréo + étui 3 500 F + baffle sono expon + compress. 287.09.29.
- Vds batterie 5 fûts 6 77 + 3 cymbales Meinl Px. 1 500 F. 583.77.15.
- Vds sono table mix mpk 604 3 apk 150 echo wem 2 compress 300 W + 2 baff 800 W + 2 ret 100 W (1) P. neuf 22 000 F. vendu 10 000 F. sax tenor av étui + bec métal 600 F. sax bary + étui

L'AVENIR MUSICAL.



STAR'S MUSIC

11, Boul. de Clichy — Paris 9ème

☎ 526 12 27

Violonistes, pianistes, guitaristes, contrebassistes, violoncellistes, trompettistes, saxophonistes, etc...



Michel Ripoché et son groupe

Comme Michel Ripoché, Stéphane Grapelli, Henri Texier, Jean-Luc Ponty, Saheb Sarbib, et tant d'autres,

Electrifiez votre instrument avec

BARCUS-BERRY capteurs et amplificateurs

Photo Perrin

BEFRA ELECTRONIC

3, boulevard de Clichy - 75009 Paris - 878-36-41
11/13, rue Saint-Eloi - 13010 Marseille - (91) 79-65-89

(neuf) 3 000 F Hiwatt 50 (neuf) 1 400 F, Tél. 484.26.38 Gilbert (soir).

● Vds Elka Rhapsody 4 000 F, 930.16.28.

● V. Guit. Gibson « SG Custom » ancien model avec étui 3 500 F, Tél. 027.19.47, Jean Jacques matin soir.

● Agence d'animation vend un synthétiseur arp axe 4 000 F récent contact M. Mami 824.53.12.

● Vends pédales wha wha Gibson maestro + Phasing Ibanez 589.61.91.

● Vds Revox. A 77 19.

38 cm/s et n. Console mix. 5 voix. 2 généraux, ts. régl. Chaîne composée d'1 platine Dual. Ampli Revox 2 x 80 W. 2 enceintes AR 2 ax. Danièle Molko: 220, rue Lafayette Paris 10^e. Tél. 205.39.71 (Px. Int.).

● V. L. Paul special an 1956 2 micros + et tb. état 4 600 F, Tél. 823.16.91 20 h.

● Vds SG neuve 2 900 F, Tél. 227.19.52.

● V. ampeg V 4 guit. soir: 733.90.12.

● V. Bass Rickenbacker 4001 + housse 3 300 F état neuf. 656.99.69.

● Vds Rickenbacker basse 4001 neuve et malle 3 800 F. (68) 47.87.72, Carcassonne.

● Vends Fender stratocaster + valise 1 900 F, Tél. 267.06.35 Philippe.

● Vends phasing mixer 100: 600 F, Tél. Philippe 267.06.35.

● Vds col Wooding + pied tami servi 1 an 350 F, 936.11.60 après 18 h.

● V. Fender télécaster USA mappleneck année 1972 av. valise 1 700 F, Tél. 885.01.63.

● V. Gibson bass Ripper L9 sept 77 + étui 3 700 neuve. A. Bastin 51, rue Prof Daguin 33800 Bordeaux.

● V. 3 Fts Asba Met + housses ét. nf. 2 200 F. AC 30 Vox 1 800 F tête Peavey bass 200 W nf. 2 000 F. Fender Rhodes 73 ntes. ét. nf. 5 000 F 2HP. 32 cm 30 W 200 F chq. 2 HP 32 cm 50 W 400 F Chq. Baf. 38 cm 40 W 400 F T. 973.68.85.

● Vds sono Golden Sound pro B 3 500 F 2 baffles Expo B 80, 5 000 F ampli Carlsbro 2 corps 120 W 3 000 F, Tél. Le soir 485.75.65.

● V. rare Gibson SG 12 ans bon état son unique 3 000 F, Tél. 926.15.35. Le soir après 20 h. Pascal.

● V. dble batt. 7 fûts 12 cym. Ufip. Palase 3 000 F + tête Sound City 100 W neuve 1 500 F, Tél. 967.21.32.

● V. Bat. + ACC + 3 cymb. + Chaf + peaux remp 1 500 F (sans G. calassé Tb. état: Tél. 374.85.70 Gilles.

● Vds basse Rickenbacker 4001 stereo neuve servi que 2 fois studio. Prix 3 500 F à déb. Tél. 325.94.86.

● Vds Ampli transistors 80 watts 2 corps 1 000 F à déb. + Télécaster M.n. 1 800 F Patrice Amoux 11, rue des Chaufourniers, M^e Colonel Fabien.

● Gib. LP Custom 1977 4 700 F mic. Shure 555 neuf 600 F. 277.57.23 matin.

● V. ampli bass acoustic 120 W état neuf 4 300 F, Tél. 845.03.50.

● V. Fender Télécaster bass 2 000 F + ampli bass Montarbo 70 W 2 000 F, Tél. 594.30.10 (le soir).

● V. synthé Arp Odyssey: 6 000. Elka violons: 1 800. Fender Rhodes 73: 5 000. Amp. Fender Bandmaster 50 W NF: 3 200. Prec bass Fender Mappi. nve: 2 400. Orgue 2 CL CRB nf. 2 850. Bffe Kustom Bass 150 W Altec: 3 000.

Sono 800 W 2 expo Univox + 2 comp. Phase + table 12 VS Custom. Sound Le tout. 17 000. Jean-François 875.00.68. Jean-Claude 528.06.21.

● V. Synthé Roland 1977 101 + 102 + 104: 8 000 F, Tél. 295.39.61. Jacques 9 - 18 h.

● Vends xylophone Bergerault 3 oct. 2 500 F. Cytar Tampura Inde 2 000 F. Lénaers. Tél. (16) 47.61.10.07.

● Vends 2 col. Golden Sound 2 x 120 W avec amplis. neuve. 1 gala 4 500 F. 830.57.49.

● V. sono Gold. Sound. 7 x 140 W. Console 12 ent. - Echo Binson - Micros pieds excellent état 843.89.62 apr. 12 h.

ACHATS

● Batt. ch. double batt. 930.16.28.

● Achète V6 B Ampeg bon état et bon prix. Tél. 535.44.25. H.B. Dominique.

● Achète amplis guitares batteries comptant. Paris Musique. 3, rue Dancourt, Paris 18^e. Tél. 606.41.15.

● Vous désirez vendre du matériel d'occasion. Contactez Star's Music. Attention nouvelle adresse 11, bd de Clichy, 75009 Paris 526.12.27 face au métro Pigalle.

HIFI

● Vds 2 revox A 77 (excl. état) ou ech. contre 1 à 700. Tél. matin: 278.21.30 soir: 707.22.87.

● Vds chaîne Scott état neuf ampli A 436 42 W platine PS 111 2 enceintes S 15 3 000 F. Cheneau 870.02.81.

● Sansui récepteur stéréo 9090 110 watts/canal 4 000 F. Tél. 969.95.41

● Vds platine magneto Teac A3340. Tél. 520.80.10 après 19 h.

● V. Revox Valise A 77 - 843.89.62.

● V. 4 bat. expo Golden Sound B 80 2 700 F. 3 amp GS 150 W 1 000 F 1 monitor syst. Peavey 3 300 F. Tél. Nicole (46) 93.22.86 h. bur.

COURS DE MUSIQUE

● Cours de batterie jazz-jazz-rock batteur pro disques chant du monde 417.11.17 Enghien.

● Cours bass. Tél. soir 357.45.54.

● B. Rizzuto: Cours part. batt. + guit. en studio lect. partition + casques. Tél. 606.09.19 et 255.17.83.

● Cours batterie vivants efficaces tech. solf. O. Colé 997.65.64.

● SACHEZ DANSER. Apprenez toutes danses modernes chez vous. méth. simple, succès garanti. Notice discrète ctre 2 t. STUDIO W VRANY 9 ter, rte de Croissy 78110 LE VESINET.

● Cours guit. rock classé jazz folk par pro ts niveau (30 F) 585.64.12.

● Cours ts instr. trad. celtes folk. Chesneau 45 r. J. Macé 29200 Brest.

● Cours basse rock ts styles (blues Funky Rock/Roll punk...) 948.30.71.

● Donne cours de batterie. Prix int. Tél. 015.44.48.

● Cours guit. Jazz blues. Prix 30 F. JP. Richard 37, rue Duranton 75018.

● Cours guitare moderne 857.52.31

● 93 St Denis. Cours modernes. Guit. batte. Bass. 40, rue G. Péri.

● Guitariste diplômé Berklee donne cours jazz Rock Funky Solfège: Tél. ap. 20 h 355.61.33. Jean-François.

● Cours guit. Jazz Rock méthode américaine lecture... 526.16.24.

● Batteur percus pro donne cours rock funk. Jazzrock, Mathieu. Geoffroy: 627.49.47 matin ou soir.

● COURS GUITARE JAZZ BOSSA, lecture, improvisation, Muller P. 12, allée des Orgues, 75019 Paris. Tél. 203.48.95.

● CHANT réeduc. voix. prép. aux disques, télé, music-hall, mise en scène, formation complète.

POSSIBILITE LECONS DE PIANO. BREYER, WAG. 27.15.

● Cours de Sitar et Chant par Narendra Batju. 292.04.68. 10/12. av. Rachel 18^e.

● COURS MODERNES de BATTERIE, orgue piano, synthé, guit. et G.B. clar. CHANT av. réalis. maquettes et diag. lect. de partitions, composition, stage d'orch. pour forma prof. CLUB FRANCIS VETTI B.P. 29 94160 Saint-Mandé. Tél. 328.81.24.

● Cours particulier spécial jazz saxo flûte clarinette. 525.07.28.

STUDIO

● Studio MKG 16 pistes super matos. Disques maquettes co-productions. Prix sans concurrence. 263.70.67.

● Studio mobile 8 pistes enregis. + mix. + technicien 70 F/heure. Tél. matin: 278.21.30 soir: 707.22.87.

● Studio 8 pistes Ampex table + 30 45 mn de Paris 130 F/heure. 1 000 F pour 10 h. Vincent 487.23.50 Tlj.

● Le mini-bus studio. 959.00.14. Un son super qui permet enfin à beaucoup de groupes locaux de se faire écouter. Ref. sérieuses.

● St. 4 pistes eminent mini-moog 50 F horaire. Tél. 577.46.17.

● Dax studio malfroy. Tous enregistrements. Tél. (58) 74.22.13.

● St. répétition insonorisé à Paris de 9 h à 24 h même le dimanche avec piano et sons. 734.37.58.

● Nous louons aux musiciens un studio de répétition de 50 m². T. 588.96.97.

● Studio 16 pistes MCI. Prix int. Instruments à disposition grat. Tél. 847.12.73 Maia Productions.

LOCATIONS

● QUETZALCOATL acoustica vous sonorise de 500 W à 3 200 W. J.-Jacques 735.64.03 18 h à 22 h. 250.27.07.

735.44.90 10 h à 18 h.

● Location installation matériel sonorisation JBL 200 W à 5 000 W. Location 8. 4 et 2 pistes console micros. Pour prise de son. Studio. très bas prix. Tél. 430.32.12.

● Loue Sono éclairages fumigènes. Travail sérieux. Prix int. 996.82.00.

● Location synthétiseur ARP 2600 à la journée. 603.86.54. 486.11.08.

● Pour être bien sonorisé. Prix int. Tél. 926.98.92 12 h à 19 h ou 622.11.32.

● Ombre et lumière. Eclair. sonorise concert en tournée. Tél. 678.00.10.

● Sonorisation: Travail sérieux aux meilleurs prix. 843.89.62 apr. 12 h.

VEHICULE

● Vends J 7 aménagé orchestre état impeccable. 845.56.22.

DIVERS

● J.M. Baillieux cherche violoncelliste classique pour son mariage. (fin mars). Tél. 964.32.00.

● Vous désirez enregistrer un disque et vous ne savez comment faire. Tél. 847.12.73. Maia Productions.

● Ch. groupes pr concert plein-air

SYMPHONIA
56, BOUL MAGENTA, PARIS
TEL: 208 20 02

PROMOTION EXCEPTIONNELLE
REMISE
20%
sur tout le matériel
Amplis, guitares, orgues, batteries, cuivres
Garantie totale, facilités de paiement
(toutes marques)
Magasin ouvert le lundi après-midi


DALAS

une garantie professionnelle

49, boulevard Rochechouart • 75009 Paris • Métro Anvers
TEL. 878.15.82

MORLEY  SHURE  HAMMOND ROOST *Ludwig*

ELEX electro-harmonix *Morris*  ROTOSOUND KORG

 MUSIC MAN Road  SBS *GRETSCH* Gibson *Fender*

 TAMA ROYALSTAR  YAMAHA OVATION *PEAVEY* EVANS

Premier ZOOM ampeg TEAC Ibanez Marshall

NOUVEAU

**DÉBUTANTS
AMATEURS
PROFESSIONNELS
ECOLES - CONSERVATOIRES**

LA MUSIQUE MODERNE METHODE DE PIANO ET D'ORGUE en 6 volumes

- 1 - THÉORIE ET PRATIQUE
accords, chiffrage harmonique, harmonie
classique et moderne, musique modale.
- 2 - TECHNIQUE DES CLAVIERS
gammes, arpèges, doigts, exercices pour
l'improvisation, vélocité.
- 3 - TABLEAU COMPLET DES ACCORDS
1500 positions classiques et modernes
avec chiffrage.
- 4 - LA VARIÉTÉ ET L'ACCOMPAGNEMENT
musique typique et folklorique de plusieurs
pays.
- 5 - LE JAZZ CLASSIQUE, L'IMPROVISATION
blues, boogie-woogie, shuffle, ragtime,
new-orleans, middle-jazz.
- 6 - LE JAZZ MODERNE, LE JAZZ-ROCK,
LA POP-MUSIC, L'IMPROVISATION
be-bop, hard-bop, musique modale,
rythmes binaires, improvisation.

par
PATRICE GALAS et PIERRE CAMMAS
EN VENTE DANS LES MAGASINS.
Renseignements : PATRICE GALAS, BP 307,
75160 PARIS CEDEX 04
Tél. 224.92.97 ou 200.48.27

AU CARREFOUR DE LA MUSIQUE

**- 15% sur
ORGUES "meuble"**

**6 MOIS CRÉDIT
GRATUIT
sur acceptation
du dossier**

**43, boul. Saint-Martin
75003 PARIS
Téléphone : 887.85.56
Métro : RÉPUBLIQUE**

août 78 Indre, env. cass. band let. ou pas-
ser à la source. Boutigny 91820. Tél.
499.90.55 et lundi.

• Jeune chanteur guitariste présen-
tateur animé, gratuitement soirées
tous genres (spectacles - mariages -
bals etc.). Tél. 373.28.45.

• NURSERY (rock-blues compos. Franc)
recherche bon management. 842.38.74.
• Fait livret - chants - accords, pr.
guits, club. MJC JM Poirier Cité des
Jardins 54112 Vannes Le Châtel.

• «Three basket band», c'est un
groupe de rock qui joue gratuitement
dans les bords et soirées. Au menu :
Stones, Berry, Sex Pistols, ZZ top
etc. Tél. 027.75.27 Poste 310. 630.
72.74.

• Un film vidéo sur votre groupe ?
Des images sur votre musique ? Ren-
seignements 933.05.22.

• Groupe kam and bear cherche con-
trat contact. Laurent logt 19, rue du
Sud 57490 l'Hôpital. Tél. (87)
92.19.27.

• J'écris vos partitions pour dépôt
Sacem. Prix inchangés depuis 5 ans.
766.32.61.

• Chanteuse style disco - 10 ans
exp. ch. compositeur - arrangeur même
style en vue disque et show. Reprise
en disco de vieux morceaux. Tél. à
partir de 21 h. Gina 206.98.65.

• Ecris toutes partitions. T. 577.46.17.

• Atelier lutherie : réparations, réglages
guitares électriques et acoustiques,
restauration, retouches vernis... etc.
Pe très modérés. Tél. 874.19.50.

VENTES MATERIEL D'OCCASION

• Vends 2 Monitor Control 3 voies (2
woofers J.B.L. 30 cm/2 Tweeters
compression R.C.F. Médium/2 Tweeters
sur-aiguës compresseurs Goodman)
2 600 F + Chambre de réverbération
Sansul R.A. 600 1 000 F. Etat neuf.
Affaire exceptionnelle. Tél. à partir de
10 h 30 au 503.01.50 Virginie.

• Vous désirez acheter du matériel d'oc-
casión. Contactez STAR'S MUSIC. Liste
contre-enveloppe timbrée. Attention nou-
velle adresse 11, bd de Clichy, 75009
Paris. 526.12.27.

• Vente de matériel occasion le moins
cher de Paris avec garantie de 6 mois
Paris Musique, 3, rue Dancourt Paris
18^e; Tél. 606.41.15.

A vendre Ampli J. DeFrance 100 W :
2 500 F. 1 synthé violon : 1 600 F. 1 sax
baryton (état neuf) : 4 000 F. 1 baffie
Altec 200 W : 5 500 F. Tél. (86) 80.03.55.

VENTES DISQUES

• Vds disq rock-pop sixties origin EP LP
Single + SLC + Special Pop Cavayé J.M.
Caunete 11220 Lagrasse.

• Vds 45 EPS Singles et 33 T de Pop
60 S pressage FR et US. Liste sur de-
mande Berrebi William 26 Lotis du Suve
06140 Vence.

• Vds 33 T tous styles Mathieu rue du
Mont de Piété 84 Carpentras.

DEMANDES D'EMPLOIS

• Guitariste cherche groupe bon niveau,
banlieue sud. Tél. 011.12.69.

• H. bon, prés. 28 ans exp. magas. gros
détail ass. démonst. - orgue avec pédalier
Guitare répar. et joue quelques inst. à
vent connaissan. ampli sono réf. profes.
ch. place gros détail Paris province. Tél.
après 19 h. 869.31.58.

• Bat. ch. gr. comp. pers. Tél.
782.10.38.

• Bat. ch. rock var. pro. 277.12.33.
Poste 4298 Patrick.

• Batt. mat. exp. cherc. gr. rock boogie
blues ser. et amb. Patrick Maillet
277.12.33. Poste 4298.

• Ch. cher. gr. pun Har. blu. Ro prof.
pour con Dis. Tél. 934.30.49. 19 h S.

• Batt. ch. orch. variétés. 930.16.28.

• Chant. pro rock et fran. cher. orchestre
variété ayant trav. assu Province. Proche
de Paris. Tél. 628.73.06 Paris.

• Batteur 255.45.70.

• Guit. rythm. sol. cherc. gpe variété
Paris Banlieue. 822.64.17.

michel godin 70



**LES GUITARES
GOMEZ
Y GOMEZ**
moi, j'aime

Dalnet

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF

**25, avenue du Président Roosevelt
78. MANTES-LA-JOLIE • Tél. 477.03.35
Francfort - Stand 50615 - Allée F - Hall 5
LISTE DE NOS REVENDEURS SUR DEMANDE**

BULLETIN DE COMMANDE

Pour passer votre commande, découpez ou photocopiez cette page, cochez les ouvrages choisis et indiquez en regard la quantité et le prix. Vous totalisez et vous nous l'envoyez accompagnée de votre règlement.

(Valable jusqu'à fin Mars 1978)

LIVRES	rock folk	Prix (port compris)	Quantité	Prix total
collection albin michel				
<input type="checkbox"/> Album PHOTOROCK de Jean-Pierre LELOIR		28,00		
<input type="checkbox"/> Autobiographie de WOODIE GUTHRIE: EN ROUTE POUR LA GLOIRE		39,00		
<input type="checkbox"/> Jacques Vassal: LA NOUVELLE CHANSON BRETONNE		22,00		
<input type="checkbox"/> Jean-Marie Leduc: PINK FLOYD		29,00		
<input type="checkbox"/> Alain Dister: LE ROCK ANGLAIS		22,00		
<input type="checkbox"/> Philippe Bas-Rabérin: LE BLUES MODERNE		29,50		
<input type="checkbox"/> Jacques Vassal: LEONARD COHEN		24,00		
<input type="checkbox"/> François Ducray, Philippe Manœuvre, Hervé Muller et Jacques Vassal: BOB DYLAN		24,00		
<input type="checkbox"/> Alain Dister: LES BEATLES		22,00		
<input type="checkbox"/> Philippe Bas-Rabérin: LES ROLLING STONES		22,00		
<input type="checkbox"/> Alain Dister: FRANK ZAPPA		22,00		
<input type="checkbox"/> John Howlett: JAMES DEAN		29,00		
<input type="checkbox"/> Patrice Vanoni: LES CULBUTEURS		26,00		
<input type="checkbox"/> Jacques Vassal: FRANÇAIS SI VOUS CHANTIEZ		39,00		
<input type="checkbox"/> Benoit Feller: JIMI HENDRIX		24,00		
<input type="checkbox"/> Claude Gagnon: ROBERT CHARLEBOIS DECHIFFRE		22,00		
<input type="checkbox"/> W.-A. Harbinson: ELVIS PRESLEY		29,00		
<input type="checkbox"/> Jean-Marie Leduc, Jean-Noël Ogouz: LA POP MUSIC... De A à K		29,00		
<input type="checkbox"/> De L à Z		29,00		
<input type="checkbox"/> Gérard Pierrat: THEODORAKIS		29,00		
<input type="checkbox"/> Jacques Vassal: FOLK SONG		45,00		
<input type="checkbox"/> Jean-Louis Lamaison: SOUL MUSIC		29,00		
<input type="checkbox"/> Marianne Wurm: CHANTEZ, PEUPLES D'ESPAGNE		29,00		
<input type="checkbox"/> George Tremlett: LES WHO		29,00		
<input type="checkbox"/> Antoine de Caunes: MAGMA		29,00		
<input type="checkbox"/> Woody Guthrie: CETTE MACHINE TUE LES FASCISTES		39,00		
<input type="checkbox"/> Hervé Muller: JIM MORRISON AU-DELA DES DOORS		24,00		

ALBUMS DE MUSIQUE

collection
rock folk
chappell

Paroles
et
Musique
format 21 x 27 cm

<input type="checkbox"/> Song-Book BOB DYLAN (30 F + port 4 F)	34,00
<input type="checkbox"/> Song-Book DEEP PURPLE (34 F + port 4 F)	38,00
<input type="checkbox"/> Song-Book LED ZEPPELIN (30 F + port 4 F)	34,00
<input type="checkbox"/> Song-Book BEATLES n° 1 (34 F + port 4 F)	38,00
<input type="checkbox"/> Song-Book ANGE Emile Jacotey (30 F + port 4 F)	34,00
<input type="checkbox"/> Song-Book JIMI HENDRIX (34 F + port 4 F)	38,00
<input type="checkbox"/> Song-Book BADEN POWELL-JORGE BEN Guitare brésilienne (34 F + port 4 F)	38,00
<input type="checkbox"/> Song-Book ROLLING STONES Album n° 1 (38,50 F + port 4 F)	42,50
<input type="checkbox"/> Méthode d'initiation à la guitare folk par MICHEL HAUMONT avec 45 t (29 F + port 4 F)	33,00
<input type="checkbox"/> Song-Book CHUCK BERRY (34 F + port 4 F)	38,00
<input type="checkbox"/> Song-Book FRANÇOIS BERANGER Le monde bouge et La chaise (34 F + port 4 F)	38,00
<input type="checkbox"/> Song-Book ANGE par les fils de Mandrin (34 F + port 4 F)	38,00
<input type="checkbox"/> Song-Book JOAN BAEZ (55 F + port 4 F)	59,00
<input type="checkbox"/> Song-Book MALICORNE (34 F + port 4 F)	38,00
<input type="checkbox"/> Song-Book YES (43 F + port 4 F)	47,00
<input type="checkbox"/> Song-Book BEATLES n° 2 (38,50 F + port 4 F)	42,50
<input type="checkbox"/> Song-Book FACTORY (27 F + port 4 F)	31,00
Reliures pour un an de la revue (ou 12 song-books), au choix:	
<input type="checkbox"/> 1 Ecrin-Reliure toile blue jean (20 F + port 7 F)	27,00
<input type="checkbox"/> 2 Reliures à brides, pour 6 n° chacune.	
Uniquement vendues ensemble (32 F + port 7 F)	39,00
au choix: <input type="checkbox"/> toile blue jean ou <input type="checkbox"/> cartonnées vertes	

TOTAL.....

Je désire recevoir les ouvrages cochés ci-dessus et je verse la somme de F

- par
- ☐ chèque bancaire
 - ☐ chèque postal (nous adresser les trois volets)
 - ☐ mandat-lettre (joindre le mandat à ce bulletin)

aux Éditions du Kiosque, Service Expéditions, 9, rue Chaptal, PARIS (9°).

(Aucun envoi n'est fait contre remboursement. Nous ne vendons que les ouvrages ci-dessus. Soyez aimables de ne pas nous commander autre chose. Merci. Prévoir un délai de livraison d'au moins trois semaines.)

Nom et prénom :

Rue : N° :

Code postal : Ville :

ADRESSE COMPLETE (EN MAJUSCULES)

OFFRE SPÉCIALE

S'abonner à Rock & Folk c'est recevoir 12 numéros chez soi, au fur et à mesure en économisant 9,50 F (62,50 F au lieu de 72 F par an pour la France) sur le prix de l'achat au numéro. Mais 75FF pour l'étranger à cause des frais supplémentaires de port, par train et bateau. (Tarif par avion sur demande). C'est aussi être garanti contre les éventuelles augmentations de prix. C'est encore pouvoir bénéficier d'importantes réductions sur les reliures (6 F: vous paierez ainsi 21 F au lieu de 27 F pour chaque écrin-reliure et 33 F au lieu de 39 F pour chaque ensemble de 2 reliures à brides, port compris) et sur tous les livres (de la collection Rock & Folk/Albin Michel exclusivement — pas sur les song-books) soit:

sur un livre à :	remise :	vous ne payez que :
22	4,50	17,50
24	4,75	19,25
26	5,25	20,75
28	5,50	22,50
29	5,75	23,25
29,50	6	23,50
39	7,75	31,25
45	9	36

Profitez de cette offre exceptionnelle et remplissez le bon ci-dessous:

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire recevoir (cocher)

☐ Rock & Folk exclusivement et pendant un an à partir du n° Rock & Folk paraissant vers le 22 (daté du mois suivant), tout bulletin reçu au journal, sans précision de votre part, après le 15 donnera lieu à un début d'abonnement automatiquement décalé d'un mois.

☐ Rock & Folk pendant un an à partir du n° plus les reliures ou livres cochés sur le bulletin ci-contre, où j'ai indiqué dans la colonne « prix total » le prix réduit que je dois payer réellement (selon le barème ci-dessus) en m'abonnant.

Je verse la somme de

F pour l'abonnement, plus la somme de

F le cas échéant pour les livres ou reliures soit un total de

F que je verse par (cocher)

- ☐ chèque bancaire
 - ☐ chèque postal (nous adresser les trois volets)
 - ☐ mandat-lettre (joindre le mandat à ce bulletin)
- aux Éditions du Kiosque, Service Abonnements, 9, rue Chaptal, à PARIS (9°). (Aucun envoi contre remboursement. Notre offre spéciale n'est valable qu'au moment même où l'on s'abonne.)

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code postal :

Ville :

ADRESSE COMPLETE
(EN MAJUSCULES)

NASHVILLE GUITAR WORKSHOP

11, RUE DE DOUAI - 75009 PARIS
M^o PIGALLE - TEL. : 874.66.13

- ★ CONTREBASSES 3/4 et 4/4.
 - ★ VIOLONS, VIOLONCELLES.
 - ★ Guit. classiques : Etude et concert.
 - ★ TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES pour instruments à cordes.
 - ★ TOUTES MARQUES DE TOUS MICROS pour tous instruments.
 - ★ TOUTES SORTES DE CORDES pour tous instruments.
 - ★ TRAFFIC ÉLECTRONIQUE DE GUITARES ÉLECTRIQUES. ACCESSOIRES.
 - ★ Refretage, restaurations, réparations, vernis, pose de micros, etc. PRIX TRÈS MODÉRÉS.
- Consulter nous pour tout ce qui concerne la lutherie.
• On peut vous expédier ce que vous voulez, il suffit de nous téléphoner.

- Bass + batt. cherch. group reg. banl. Sud-Ouest tourn. Week-end poss. mat. Tél. Xavier 938.60.41 ames Frères.
- Urg. gr. Visa rech. concerts sérieux faire propositions style Jazz Rock. Tél. Visa 684.33.02 matin.
- Disquaire possédant sono et tout mat. de projection cherche place dans discothèque. Tél. 967.13.11.
- Batt. et org. rech. gr. sérieux amat. et var. rock. Région Paris Est. Tél. 847.73.15 ap. 18 h 30 dem. Joël.
- Batteur chanteur cherche groupe professionnel. Tél. 960.22.98. Gianni.
- Orchestre variétés 5 éléments important matériel cherche contrats toutes distances. Prix intéressants. Patrick 233.81.56.
- Jeune homme sérieux. Cherche travail dans magasin musique. Expérience musicale ; contact : 1, rue Riuguet-de-Lisle Malakoff. (Jean-Charles).
- Bass. cher. gr. 15. niveau (travail) + vds MI 100 ampli 1 500 F. Blaff. Fender

- JBL 1 600 F.M. Thorez (1632) 51.41.78.
- Guit./chant. anglais ch. arch. avec contrats tous styles bosseur avec bon mat. Nicolas 823.16.91 après 20 h.
- Musiciens isolés et groupes incomplets 500 adhérents vous attendent. Pour tous renseignements contactez Star's Music attention nouvelle adresse. 11, bd de Clichy. 75009 Paris. Tél. 526.12.27 face au métro Pigalle.

OFFRES D'EMPLOIS

- Groupe rock ch. chanteur + bon niveau textes français 20 ans minimum. Tél. 628.02.70. J. Pierre.
- Bloody fuck rock punk band ch. bassiste + batteur bon mat. bon niv. Contrats assurés. baba cool s'abst. Daniel 636.40.92 ou Marc. 209.53.53.
- Gr. rock ch. chant. et bass sérieux. Tél. (sam. mat.) à François : 984.48.25.
- Gr. Folk rock idées larges compos pers ch. violoniste. Tél. à Nelson. 926.47.64 ap. 18 h (Chaville) (92).

- Spectacle 2000 recherche pour son organisation Disc-Jockeys groupes rock danseuses sexy étudie toutes propositions. Ecrire J. Loissin Spectacle 2000 Place de la Mairie 72150 Courdemanche. Tél. 44.81.53.
- Production cherche 1 groupe et 1 chanteur env. Maquette + Phot. excl. A. Maigne A 41 r. de Bourgogne Paris 7^e.
- Groupe ch. Pianiste avec local. Tél. Patrice 252.14.68 urgent.
- Urg. gr. Heavy ch. bon chant. exp. SC 088.26.38 Bruno. Banl. Sud. 91.
- Urg. gr. ch. chant. avec La pêche tr. sérieux. 869.55.89.
- Ch. gr. semi pro ama. pour concerts Paris Lionel. 969.87.16 urgent.
- Gr. hard. ch. guitariste entre 17 et 20 ans. Banlieue-sud. Tél. 350.22.52 Jean-Claude après 18 h.
- Gr. amat. 16 A ch. 1 mec pour guit. rythm. et basse. Pierre 734.19.90.
- Orchestre cher guit. soliste écr. JABS GERARD 24.350 Tocane.
- JY Lieux + transfo ch. bassiste. Tél. 872.92.25. 845.03.50 Urgent.
- Bat. + guit. exp. ch. music sérieux pour orch variété. 585.37.65 ap. 20 h.
- Gr. progr. B. niv. ch. bass. piano et instrumentistes comp. pers. style original. Tél. : 976.00.13 P. 341 fr. Peray (11 h à 19 h) ou G. Gautier 951.72.13 heures de bureau sf. samedi.
- Gr. Rock prog. sér. comp. pers. ch. org. av. matos. Tél. 011.37.59 Jean.
- M.J.C. recherche animateurs vacataires enfants-adultes : musique, expression corporelle, danse de salon et activités manuelles et techniques. S'adresser : Culture et Loisirs de Beauvais, 2, rue du Franc-Marché 60000 Beauvais. Tél. (4) 448.30.69.
- MUSIGIENS pour une offre d'emploi. Ecrire : CORN BP 7 24350 Tocane.

FORMATION GROUPE

- Gr. propre comp. ch. chant. + guit. Sol. chevonnés de préf. Tél. 020.65.64.
- Bat. + bas. av. local ch. grpe ou mus. pr. comp. pers. St. Azoll. Genesis. Didier 242.11.78 heures bur.
- Urg. bat. rock 18 ans. ch. guit. chan. bass. mec ou nana. fou Velvet reed mod. lovers. vu comp anglais. Local Fontenay s/Bois. Tél. 876.37.67.
- Guit. chant. cher. meilleur bas. bat. guit. de Rockblues de Lyon tr. gra. energi D. Roto 2 av. Vandoren 69250.
- Bat. clav. sonorizat. rech. guit. + bass + clavier avec mat. notions. Lect. de préf. pr. travail comp. gr. mus. progr. ref. gr.

chappell 

A paraître
fin FÉVRIER

BLUES ROCK

MÉTHODE D'HARMONICA

COUNTRY
FOLK BLUEGRASS

AVEC DISQUE 17 CM
de Jean-Jacques MILTEAU
ÉDITIONS CÉZAME

en vente
chez votre marchand
de musique

- Genesis Barclay J. Harvest Floyd. Tél. Patrick Lemeur. 602.52.50. P. 117 H.B.
- Duo ch JF ou JH 18-22 libre rech. absolu ds musique pratique instr. multi instr. chant ou express corp souhaitée engagement total pr expérience musicale originale radicale durable écr. précis ou bande magnét. A A et B Hennebique 20 r. E. Watmout 59175 Templemars.
- Bass amateur ch. musiciens début. pour progresser ensemble 488.60.80.
- Chitae + guit. chit + mat + local cherchent bass + batt + claviers disp le soir pour mus pers pas rock. Tél. mat et ap 22 h 876.57.23.
- Gr. comp. pers. style rlv. ch. bass + pian. + chant. sérieux. Tél. soir 334.07.73 ou 757.43.13.
- Musiciens isolés et groupes incomplets 500 adhérents vous attendent. Pour tous renseignements contactez Star's Music. Attention nouvelle adresse 11, bd de Clichy 75009 Paris. Tél. 526.12.27 face au métro Pigalle.

APPRENEZ LA BATTERIE

avec Bernard FLACHIER, Batteur-Percussionniste
POP-MUSIC, MUSIQUE SUD-AMERICAINE, VARIETES et CLASSIQUE
Une nouvelle conception de l'enseignement vous permettra de progresser très vite.
Pour tous renseignements et inscriptions :
CROSIO MUSIC, 52, rue René Boulanger - 75010 PARIS
Tél. 202.81.96 - Métro : RÉPUBLIQUE

GRILLE D'INSERTION DE PETITE ANNONCE

RUBRIQUE :

1	
2	
3	
4	
5	
6	
7	
8	
9	
10	

(voir explications en tête des petites annonces)

ATTENTION !
LES PETITES
ANNONCES
DOIVENT
NOUS PARVENIR
AU PLUS TARD
LE 5
POUR LE MOIS
SUIVANT
MERCI



N° 96 JANVIER 1975: Ace, Alan Stivell, Nico, Soft Machine, Catherine Ribeiro, Alvin Lee, Freddie King, Dick Annegarn, Keith Richards, Herbie Hancock, Eric Clapton, Bryan Ferry, Little Bob Story, Hawkwind.



N° 97 FÉVRIER 1975: Rolling Stones, Sparks, Lynyrd Skynyrd, Humble Pie, Bill Haley, Slade, Jimi Hendrix, Van Der Graaf, Leonard Cohen, Pub Rock, John Cale, Taj Mahal, Nico et Tangerine Dream à Reims, Bad Company, Led Zeppelin.



N° 98 MARS 1975: Bob Dylan, Led Zeppelin, Larry Coryell, Mahavishnu, Patti Smith, Show Warner, Au Bonheur Des Dames, Jorge Ben, Le Fantôme du Paradis, « Ma discothèque idéale », Status Quo, Rolling Stones, Ginger Baker, Can, Virgin, Aerosmith.



N° 99 AVRIL 1975: Magma, Chick Corea, Keith Jarrett, Robin Trower, Kevin Ayers, Chuck Berry, Mahavishnu, Patti Labelle, Supertramp, Gérard Manset, Americachromos, Jean-Luc Ponty, David Bowie, Genesis, Doobie Bros et Little Feat, Eddie Cochran, « Les Noces de sang », Stan Webb.



N° 100 MAI 1975: Alice Cooper, Rory Gallagher, Banco, Doctor Feelgood, Roger Siffer, Robert Wyatt, « 14 rue Chapal », Reggae, Lou Reed, Magma, Weather Report, « Route 66 revisitée », Tangerine Dream, Janis Joplin, Deep Purple, Yves Simon.



N° 101 JUIN 1975: John Cale, Steve Waring, Soul Atlantic, Kevin Coyne, Mick Jagger, Robert Wyatt, Ducks Deluxe, Heldon, Jimi Hendrix, Chicago, Ten CC, Deep Purple, Tommy, Début de « La Nuit » de Drullit, Tamla Motown, Rock Allemand.



N° 102 JUILLET 1975: Donovan, John Cipollina, Flying Burrito, Kinks, Janis Joplin, Dick Annegarn, Frank Zappa, « Le retour d'Hendrix » de Moorcock, Yes, Rick Wakeman et Van Der Graaf Generator, Fripp et Eno, Jack Bruce Band, Gram Parsons.



N° 103 AOÛT 1975: Ange et Jethro Tull, Hawkwind et Man, Tim Buckley, Dictionnaire des Bailleurs, Mick Taylor, Beach Boys et Elton John, Stones aux U.S.A., Pink Floyd.



N° 104 SEPTEMBRE 1975: Rod Stewart, Roger McGuinn, Richard Thompson, Les feux du folk, Tim Buckley, Festival d'Orange, Heavy Metal, Pink Floyd, Blues à Montreux, Défilé De Ton.



N° 105 OCTOBRE 1975: Alice Cooper, Bob Dylan, Arles, Bob Seger, Hu-Man, Rock symphonique, Orange, Soul City, Aux U.S.A. (Rolling Stones, Santana, Eric Clapton, Steve Niles).



N° 106 NOVEMBRE 1975: Poco, America, Doctor Feelgood, Gentle Giant, Todd Rundgren, Rolling Stones, Paul McCartney, Tai Phong et Zao, Sparks, Jo Lebb, Alice Cooper, Jerry Lee Lewis, James Dean, Hot Tuna, Chinatown, Jerry Wexler.



N° 107 DÉCEMBRE 1975: Soft Machine, Camel, Michel Polnareff, Flamin' Groovies, Weather Report, Bruce Springsteen, Nashville, Who, Photos d'Elliott Landy, Santana, Blue Oyster Cult, Roxy Music.

BON DE COMMANDE

(valable jusqu'à fin Mars 1978)
Consulter au besoin l'index n° 133, pages 145 et 146
aucun envoi contre remboursement
Je désire recevoir (cocher):
☐ l'année 1971 (48 à 59 sauf 54)
11 n°: France: 35 F, Étranger: 42 F
☐ l'année 1974 (84 à 95)
12 n°: France: 50 F, Étranger: 60 F
☐ l'année 1975 (96 à 107)
12 n°: France: 50 F, Étranger: 60 F
☐ l'année 1976 (108 à 119)
12 n°: France: 50 F, Étranger: 60 F
☐ l'année 1977 (120 à 131)
12 n°: France: 60 F, Étranger: 72 F
et/ou les anciens numéros suivants
(cercier les numéros demandés):

le 40 - le 41 - le 42 - le 43 - le 44 -
le 45 - le 46 - le 47 - le 48 - le 49 -
le 50 - le 51 - le 52 - le 53 - le 54 -
le 55 - le 56 - le 57 - le 58 - le 59 - le 60 - le 61 -
le 62 - le 63 - le 64 - le 65 - le 66 - le 67 - le 68 -
le 69 - le 70 - le 71 - le 72 - le 73 - le 74 - le 75 -
le 76 - le 77 - le 78 - le 79 - le 80 -
le 81 - le 82 - le 83 - le 84 - le 85 -
le 86 - le 87 - le 88 - le 89 - le 90 -
le 91 - le 92 - le 93 - le 94 - le 95 -
le 96 - le 97 - le 98 - le 99 - le 100 -
le 101 - le 102 - le 103 - le 104 -
le 105 - le 106 - le 107 - le 108 -
le 109 - le 110 - le 111 - le 112 -
le 113 - le 114 - le 115 - le 116 -
le 117 - le 118 - le 119 - le 120 -
le 121 -

Pour 5 F par exemplaire pour la

France et 6 F pour l'étranger (frais d'expédition compris).
Le 122 - le 123 - le 124 - le 125 -
le 126 - le 127 - le 128 - le 129 - le 130 -
le 131 - le 132 - le 133.
Pour 6 F pour la France et 7 F pour l'étranger, par exemplaire (port inclus).
N.B. Les numéros ne figurant pas dans cette liste ne sont plus disponibles. Les exemplaires pris au bureau sont vendus au même prix.
Je verse la somme de:
aux Editions du Kiosque: Service Anciens Numéros, 9, rue Chapal, Paris 9^e par (cocher):
☐ chèque bancaire
☐ virement postal (nous adresser les 3 volets)
☐ mandat-lettre joint à ce bulletin.

Nom:
Prénom:
Rue:
N°:
Code Postal:
Ville:

P.S. Important En cas de n° épuisés, j'indique ici 6 autres n° à recevoir à la place (par ordre de préférence):
Les anciens n° étant envoyés « groupés », prévoir un mois de délai.

new percussion **Wooding**



WOODING Simple, 4 futs avec accessoires : 2.490 F T.T.C.

WOODING Double, 5 futs avec accessoires : 2.980 F T.T.C.

WOODING Vitroplast, 5 futs avec accessoires : 3.690 F T.T.C.

WOODING Cristalline, 5 futs avec accessoires : 4.180 F T.T.C.

WOODING CONGA DRUMS : 1.970 F T.T.C. *Mod. Latin Sound Percussion

MUSIC 2000 distribution

70, rue de la Haie-Coq - 93300 AUBERVILLIERS

* Prix départ Paris

Premier

1st IN PERCUSSION



distribution exclusive
en France par :



18, RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, 75011 PARIS - TEL. 357.09.74

**Comme
STEVIE WONDER
choisissez
ORANGE**



POINTS DE VENTE ET DE DÉMONSTRATION ORANGE :

BEUSCHER Paul, 25, bd Beaumarchais, 75004 PARIS
DADI'S MUSIC HOUSE, 6, rue de Douai, 75009 PARIS
DENISSON MUSIQUE, 160, rue de Charenton, 75012 PARIS
DOMAINE DE LA MUSIC, 40, rue Gabriel-Péri, 93200 SAINT-DENIS
ELECTRONIC STUDIO, 196, avenue A. Croizat, 77270 VILLEPARISIS
LA FARANDOLE, 25, avenue Ledru-Rollin, 94170 LE PERREUX
VICTOR FLORE, 11 bis, rue Pigalle, 75009 PARIS
LE MUSICIEN, Centre Commercial - Quartier de l'Europe, 60100 CREIL
SUR DEUX NOTES, 15, avenue P.-Sémard, 91260 JUVISY-SUR-ORGE
ACHYLL MUSIC, 115, bd de la Liberté, 59000 LILLE
ARGENCE, 67, cours Mirabeau, 13100 AIX-EN-PROVENCE
BECKRICH - Tout pour la Musique, 1, rue Teyssier, 57230 BITCHE
BETBEDER, 65, rue d'Espagne, 64100 BAYONNE
CLÉ DE SOL, 12, rue Viette, 25200 MONTBELIARD
LE CRESCENDO, 16, rue Taison, 57000 METZ
DARMOISE, 19, passage du Théâtre, 68100 MULHOUSE
INTER MUSIC, 6, place Mézirard, 28000 DREUX
BOYER MUSIQUE, 52, rue Bourbonnoux, 18000 BOURGES
CENTRE MUSIQUE, 7, rue de la Fontaine, 03100 MONTLUÇON

LE DISET MUSIQUE, 10, rue Louis-Pasteur, 29200 BREST
LAPORTE MUSIQUE, 60, avenue du Général-Leclerc, 72000 LE MANS
MELODY MUSIC, Galerie Marchande - Carrefour St-Clair, 14200 HEROUVILLE-ST-CLAIR
MICHEL MUSIQUE, 19, boulevard Gambetta, 38000 GRENOBLE
MOREAU MUSIC, 49, rue de Famars, 59300 VALENCIENNES
MUSIQUE 2000, 29, avenue Georges-Clemenceau, 57400 SARREBOURG
MUSIQUE N° 1, 1, rue Ferrari, 13005 MARSEILLE
MUSIQUE ET ONDES, 24, rue des Lois, 31000 TOULOUSE
NEVERS MUSIQUE, 5, rue du Fer, 58000 NEVERS
HARMONIC MUSIC, 9, place de Bretagne, 35100 RENNES
PRO MUSIC, 19, rue Chaudronnerie, 21000 DIJON
RAYMOND MUSIQUE, 169, avenue du Mont Ventoux, 84200 CARPENTRAS
REIMS MUSIQUE, Centre Commercial GEM, 51100 REIMS TINQUEUX
REY, Passage Julien, 63000 CLERMONT-FERRAND
SYMPHONIA, 26, rue Mirabeau, 83100 TOULON
THEVENET MUSIC, 3, rue Gambetta, 86000 POITIERS
TOP MUSIC, 53, rue du Pas-St-Georges, 33000 BORDEAUX
PLAY BACK, 37, rue Smith, 69002 LYON
VÉRAN - HOT MUSIC, 3 bis, rue des Glières, 74000 ANNECY

Distribution exclusive et directe de Londres.